ALPES
ET
PYRÉNÉES

Ministerio de Cultura 2010

Ministerio de Cultura 2010

BIBLIOTHÈQUE

CHRÉTIENNE ET MORALE,

APPROUVÉE PAR

MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE LIMOGES.

Ministerio de Cultura 2010

Tout exemplaire qui ne sera pas revêtu de notre griffe sera réputé contrefait et poursuivi conformément aux lois.

Ministerio de Cultura 2010

ALPES ET PYRÉNÉES.

Ministerio de Cultura 2010

Ministerio de Cultura 2010

Ministerio de Cultura 2010

Ministério de Cultura 2010

Lith. Poussin et Cie rue St Maur 134

Lac de Genève ou Leman Château de Chillon à gauche,
Villeneuve à l'extrémité du lac, la Dent du Midi au dernier plan.

T-VII/10

ALPES

ET

PYRÉNÉES

DESCRIPTIONS ET CURIOSITÉS

DE LA SUISSE, DE LA SAVOIE, DE LA NAVARRE, DU BÉARN, DU BIGORRE ET DU COMMINGES,

ASCENSIONS DE MONTAGNES, PICS ET GLACIERS, TRAVERSÉES DE MERS DE GLACE, OULES, COLS ET PORTS, VISITES DE LACS, CASCADES ET VALLÉES, EXCURSIONS AUX RUINES, COURSES A PIED, A CHEVAL, EN STEAMERS, EN POSTE, EN VOITURINS,

PAR

C. DE CHAUMONT.

LIMOGES.

BARBOU FRÈRES, IMPRIMEURS-LIBRAIRES.

Leg. 18.331

Ministerio de Cultura 2010

Ministerio de Cultura 2010

I

ALPES,

SUISSE ET SAVOIE.

RÉCITS DE 1854.

Ministerio de Cultura 2010

Ministerio de Cultura 2010

ALPES,

SUISSE ET SAVOIE.

I.

Où l'on fait connaissance avec le touriste-narrateur et ses compagnons de voyage. — Les Bressanes et la légende d'Oliferne. — Aiguilles des Trois-Dames. — Nantua. — Bellegarde. — La perte du Rhône. — Valserine. — Fort de l'Ecluse. — Genève. — Premières impressions. — Fête de la navigation. — Le Léman.

COMMENT oser aborder le récit d'un voyage en Suisse, après que la très-habile plume de M. A. Dumas a rendu si populaires ses *Impressions* fameuses; après que le savant burin du docteur Gaudin a si parfaitement sculpté jusqu'aux moindres des montagnes de ce beau pays; après que le pinceau pittoresque de Topffer, d'Elbel et de tant d'autres artistes ont si gracieusement dessiné ses vallées, ses lacs, ses glaciers, ses mille sites ravissants.

J'ai cette audace cependant, car j'écris pour des lecteurs faciles, habitués à mes récits, et qui seront encore plus portés à l'indulgence quand je leur dirai franchement, qu'écrit sur l'angle des rochers, à la table des auberges, adossé aux troncs des pins, souvent à dos de mulets, au fond des vallées ou sur le sommet des monts, alors que le

Ministerio de Cultura 2010

froid me saisissait, mon livre, sans valeur littéraire, a pour seule recommandation la vérité des tableaux et la naïveté des faits. Il réfléchit, comme un daguerréotype, les objets, les lieux et les personnes dont il parle.

Après ce très-court début j'entre en scène.

Le 16 août 1854, le lendemain de la fête de la Sainte Vierge, alors que Paris nageait encore dans la fumée des lampions et la poussière de la fête plébéienne en l'honneur de Napoléon III, je quittais Paris, ma résidence ordinaire, modestement casé dans un wagon de seconde classe, lisant des brochures dont j'avais provision, et filant à toute vapeur sur Mâcon, où ma place pour Genève était retenue à l'avance.

J'allais rejoindre mon jeune élève, Émile, et sa mère, Mme Dolfus, partis depuis cinq jours et m'attendant sur les frontières de la Suisse, dont ils ne voulaient rien voir sans partager avec moi leurs impressions.

Arrivé à Mâcon, je m'installai sans façon sur la banquette, à côté du conducteur. J'avais une place de coupé cependant; mais une dame malade me parut la désirer si fort, que je la lui offris; du reste, j'aime cette position de la banquette: on voit tout. En outre, un orage affreux avait grondé toute la nuit; j'avais besoin d'air. Là, aspect et grand air, rien ne me manquait: donc, je pris possession de mon trône par escalade.

Tout d'abord je fus récompensé de mon dévoûment; car pendant les premières heures de la route, les villages étaient émaillés de Bressanes en habits de fête, coiffées de leurs jolis chapeaux noirs à glands d'or, coquettement posés sur le côté gauche de la tête, et c'était plaisir à les voir cheminer, leurs pères ou leurs maris au bras, pour se rendre à quelque pèlerinage.

Vous savez que la Bresse est renommée par ses volailles. Ce n'était pas la saison sans doute, car on ne nous servit, à Bourg, qu'un bien maigre déjeuner. Ce fut tout un désappointement pour un amateur; je le vis à sa mine renfrognée quand on plaça devant lui le plus étique des poulets de la contrée. Avec cela, c'était à peine si l'on entamait le second service, que la voix du postillon rappela bien vite les voyageurs. Notre homme ne calcula pas: — J'ai payé, dit-il, j'emporte!

Et développant un journal, il y plaça pêle-mêle la moitié du poulet, deux ou trois reliefs hétérogènes, une meringue et du raisin; puis, prenant un pain, il alla s'emprisonner dans sa rotonde, sous le regard foudroyant du maître de l'hôtel.

Ma première émotion me fut donnée par l'aspect d'une gorge sévère formée de montagnes arides, aux versants escarpés, tout recouverts de ronces, de buis, de hêtres et de sapins. Un charmant petit lac, d'une demi-lieue de long sur trois cent quatre-vingts mètres de large, occupait le fond, et ses rives étaient semées de maisons annonçant une fraîche bourgade.

Ministerio de Cultura 2010

— Nantua !... me dit le conducteur, qui lut une question dans mes yeux.

Et, comme c'était un assez bon causeur, mon voisin, il me montra du doigt, du point culminant où nous nous trouvions, au loin, fort au loin, à gauche, sur la crête d'une longue chaîne de montagnes qui commençaient à dessiner leurs dentelures, des ruines assez bien conservées, à en juger malgré la distance.

— Vous êtes collectionneur de légendes, fit-il ; j'ai vu cela tout de suite... l'habitude ! donc, vous voyez là, regardez vite, car nous descendons, le château d'Oliferne.

— D'Oliferne ? dis-je.

— Oui, et si vous étiez venu par la route de Dijon à Genève, au lieu de prendre celle de Mâcon, vous seriez passé au pied de ce vieux manoir. L'approche en est presque inaccessible ; les rochers qui le portent dominent un vallon profond, et, du haut de ses créneaux, en regardant le levant, on voit briller les eaux de l'Ain comme une ceinture bleue tombée dans la plaine. Lors des guerres de la conquête, les Français, irrités de sa longue résistance, donnèrent la mort à tous ses habitants, et démantelèrent ses vieux remparts.

— Il a quelques chroniques sans doute ? demandai-je.

— Nous y voici, reprit le conducteur. Un jour, trois jeunes dames, rivales de grâces et de beauté, furent livrées, par le tyran qui régnait dans les murs d'Oliferne, au supplice de Régulus.

— Elles furent emprisonnées dans un cachot obscur, et on leur coupa les paupières pour les exposer ensuite subitement au soleil? dis-je.

— Non pas, fit mon interlocuteur. Un tonneau hérissé de clous aigus les roula, fort agréablement, du haut des rochers dans les eaux de l'Ain, si belles, si pures, si semblables au ciel qu'elles réfléchissent. Long-temps l'horrible machine flotta sur le fleuve, en laissant échapper des gémissements qui n'avaient jamais frappé ces rivages et qui redoublaient quand les accidents du courant la poussaient sur des rochers. Enfin, elle s'abîma, et ce ne fut que long-temps après que, brisée par les eaux furieuses, elle ouvrit un passage à trois spectres sanglants, qui s'arrêtèrent sur les rochers opposés au château, s'y assirent gravement, et y établirent leur demeure éternelle. Ce sont les trois aiguilles que vous voyiez tout-à-l'heure, et que l'on nomme les *Aiguilles des trois Dames*. Elles se détachent chaque nuit de leur austère paysage pour venir visiter leur ancien séjour. Elles descendent sur les bords de la rivière, y baignent légèrement leurs longues robes blanches tachées de sang, remontent jusqu'aux ruines de leur antique palais, qu'elles traversent rapidement, et puis, au soleil levant, regagnent, en bondissant sur les brumes du matin, leurs rochers silencieux.

— Vous êtes poète, conducteur, dis-je à mon voisin de banquette, et je vous en félicite. Mais leur bourreau ne fut-il pas puni ?

— Depuis sa mort, le cruel baron parcourt, en chassant, les montagnes environnantes.

Ministerio de Cultura 2010

Au moment où le soleil dore leurs pointes élancées, et où les trois Dames vont se reposer sur leurs siéges de pierre, le sire d'Oliferne sort de la grande porte du château avec une suite nombreuse de chevaux conduits en dextre, de limiers, de levriers, de veneurs et de pages ; et bientôt les échos font retentir au loin le son des cors de chasse de cette affreuse cohorte.

— Vous les avez entendus, conducteur ?

— Je ne suis passé que de jour sous les murs d'Oliferne, reprit imperturbablement le narrateur ; mais il n'est aucun paysan de ces montagnes qui n'assure avoir vu, avoir ouï tous ces prodiges.

— Cela prouve en faveur de leur naïveté..... dis-je. Mais silence sur Oliferne, nous sommes à Nantua. Savez-vous bien que Charles le Chauve fut enterré, en 878, dans l'église de l'abbaye de cette petite ville ?

— Ce n'est pas un petit honneur pour le pays ; mais je vous assure que ces braves gens ne s'en doutent guère.

Le conducteur alors se mit à pérorer d'une façon très-dramatique sur les rois et les peuples. De poète mon homme devint philosophe. Je le laissai se perdre dans ses raisonnements pour jouir un peu de son embarras en face de certaines objections qui le mirent *à quia*. Mais bientôt nous entrâmes dans le village de Bellegarde, frontière de la France et de la Suisse.

Pendant que tout chacun se précipitait vers la table d'hôtes, je pris un guide et me fis conduire en toute hâte à l'endroit où le Rhône, que l'on rencontre pour la première fois, plonge tout-à-coup dans le sein de la terre. C'est la grande curiosité du pays, et elle mérite d'être visitée.

Figurez-vous le Rhône arrivant de la vallée supérieure à travers un resserrement dû aux montagnes entre lesquelles ses eaux se fraient un passage étroit. Ses ondes grises et comme chargées de cendres, coulent au fond d'une tranchée profonde qu'elles ont creusée. Des roches qui surplombent sur leur cours en dérobent souvent la vue. Il y a même un lieu fort rétréci où les deux parois du roc vif s'avancent de part et d'autre comme pour s'atteindre par leurs sommets. Elles forment sur le fleuve deux arcades naturelles, séparées par un rocher que ses eaux ont laissé au milieu d'elles et vers lequel elles s'inclinent. Les habitants, profitant du peu d'intervalle qui les sépare, ont achevé de les réunir en y jetant un pont rustique, dont les piles, la culée et les cinq sixièmes des cintres sont l'ouvrage de la nature. Le Rhône est réduit à cet étroit débouché. Puis, au-dessous de ce passage, son cours devient de plus en plus brisé : les rochers du rivage prennent plus de hauteur et d'escarpement. Les eaux tombent deux fois par des espèces de cataractes très-prolongées, mais affreusement fougueuses. En effet, le fleuve rencontre plusieurs lames de roches inclinées en sens contraire de sa pente et qu'il est obligé de

Ministerio de Cultura 2010

franchir. Mais ce n'est pas tout. Il s'en présente bientôt une plus dure et plus épaisse que les autres. Alors, le courant, n'ayant pu le percer, a creusé par-dessous. Il s'y enfonce et disparaît. Toute la rivière est absorbée sur une distance de cent vingt mètres. Jamais on n'a pu trouver le fond de l'énorme caverne dans lequel elle s'engouffre, ni retrouver aucun des objets qu'on y a jetés. C'est ce qu'on appelle la *Perte du Rhône.*

— Un des habitants de Bellegarde, me dit mon guide, s'est fait riche à recueillir tout ce que le Rhône apporte dans cet abîme; et spécialement à dépouiller les cadavres des malheureux qui se noient et que le fleuve y amène depuis le lac de Genève.

— Triste fortune ! pensai-je.

Mais ce n'était pas le moment de creuser les bizarreries des goûts de l'homme. Je demandai, après avoir vu la renaissance du fleuve, qui reprend bien vite la rapidité qui le caractérise, à visiter la fougueuse Valserine. C'est une autre rivière qui, elle aussi, s'est creusé un lit très-profond, de sorte qu'elle se précipite dans le Rhône par-dessus des rochers qui ont une grande hauteur.

Ce confluent n'était qu'à une très-courte distance. Il a bien aussi son côté pittoresque. Au point de jonction des eaux se trouve un moulin qui a nom le *Mussel.* Mais un peu plus loin on voit une voûte ténébreuse formée par les rochers qui se rapprochent au-dessus du courant, et fermée par des branchages qui s'enlacent et se confondent.

J'aurais eu grande jouissance à suivre les bords de ce fleuve capricieux. Mais, en regardant ma montre, je vis avec effroi qu'il fallait me hâter de rejoindre la diligence.

— Oh ! ne vous pressez pas, me dit le guide avec un flegme inouï !... la voiture est partie.....

Je fus sur le point de sauter à la gorge de cet homme et de lui dire : Brigand ! pourquoi ne m'avoir pas prévenu ? Mais le souvenir du conducteur me rasséréna.

— Il m'attend ! pensai-je.....

J'avais des ailes. Le guide, qui n'avait pas encore son argent, volait comme une hirondelle à ma poursuite. J'atteignis l'hôtel. C'était vrai... j'étais abandonné !

— Mes cinq francs ? demanda mon guide d'un ton goguenard.

— En voilà trois... lui dis-je, et ôtez-vous de là ...

— Si Monsieur est en colère, répartit le drôle, ce n'est pas un motif pour me refuser la *bonne-main.* Monsieur n'a pas mis dans ses conditions que je le ferais remonter en voiture...

Bonne-main ! A Bellegarde, quoiqu'on entre dans un État républicain, commence le royaume de la Bonne-Main... Traduisez bonne-main par *pour-boire*, cher lecteur, et apprenez que le pour-boire joue un grand rôle en Suisse. Ce nom seul me donne encore des crispations...

— Monsieur, me dit un garçon d'écurie qui survint, montez vite cette côte, et là-bas

Ministerio de Cultura 2010

vous trouverez la diligence. Le conducteur m'a dit de vous prévenir qu'il vous attendrait.

Ce seul mot me remit en joie.

— Va pour la bonne-main ! m'écriai-je.

Seulement, au lieu d'une, j'en eus deux à donner. Après quoi je jouai des jambes, et je rejoignis le véhicule près du hameau de la Maladière.

Nous atteignîmes bientôt le sommet du *Credo*, dominé lui-même, à gauche, par une autre montagne. J'eus alors devant les yeux la gorge formée par les versants du *Vuache*, du côté de la Savoie, et les rampes de la chaîne gigantesque du Jura, du côté de la France, et en face les Alpes. La route plongeait à pic dans le torrent du Rhône, suspendue, pour ainsi dire, sur le précipice. On le voyait au loin, dans la vallée, tordant son ruban, qui venait se resserrer et perdre en largeur ce qu'il gagnait en profondeur dans l'étroit passage qui lui était laissé entre d'énormes roches à cinq cents pieds au-dessous de nous.

Soudain, au détour de la route, j'eus en face de moi une forteresse dont les détails pittoresques me frappèrent. C'était le Fort de l'Écluse, qui donne son nom au passage et commande cette entrée de la France. Il est situé à mi-côte, au-dessous de la crête de la montagne et au-dessus de l'abîme. C'est une ancienne fortification des États de Savoie, rebâtie par Vauban, sous Louis XIV, détruite par les Autrichiens en 1814, laissée en ruines pendant dix ans, reconstruite en 1824. Le gouvernement y a fait exécuter d'immenses travaux pour renforcer cette position. De nouvelles batteries ont été élevées, taillées dans le roc, et communiquant avec les corps-de-garde qui se trouvent au-dessus, par un escalier de plus de cent pieds de haut, taillé aussi dans la roche vive. Comme la route passe au milieu même de la forteresse, je pus facilement juger de sa force et de son importance.

La petite garnison célébrait en ce moment la fête de Napoléon III. Des tables étaient dressées sur le glacis : des canons et des fleurs, des soldats et des bouteilles décoraient cet autel du plaisir. Notre voiture fut saluée de mille cris de joie, auxquels nous répondîmes de grand cœur. Puis, comme on invita le conducteur à porter un toast et à laisser souffler ses chevaux, j'obtins de lui la permission de descendre jusqu'aux pieds du fort.

J'avais avec moi mes *Commentaires de César*. Comment voyager en Suisse sans ce livre précieux? Or, de l'endroit que je choisis, l'aspect des lieux me parut encore le même que Jules-César l'a décrit y a plus de dix-huit siècles (1).

---

(1) Angustum et difficile inter montem Juram et flumen Rhodanum, quâ vix singuli carri ducerentur : mons autem altissimus impendebat, ut facilè perpauci prohibere possint. (*Comm. Ces.*, 1, 1).

Ministerio de Cultura 2010

— C'est un défilé étroit, entre le Rhône et le Jura, y est-il dit, qui ne permet pas a deux voitures d'y passer de front, et dont un petit nombre de combattants, postés sur les flancs des montagnes voisines, qui le dominent, peuvent aisément défendre le passage.

A ce tableau, nul ne méconnaît la route que l'on parcourt. Dominée à gauche par le Jura, elle domine elle-même le Rhône, qu'on voit se briser et écumer avec rage au-dessous.

Il fait bon avoir des amis partout. Le conducteur me fit signe que les voyageurs n'étaient pas contents. Je grimpai vivement, et nous repartîmes au grand trot.

Le soir se faisait, soir délicieux de fraîcheur et de calme. La verdure, les fleurs, les rivières, les arbres, les Alpes, le Mont-Blanc, qui bientôt salua ma bien-venue d'un sourire, à travers les nuages, tout me remplissait d'une joie intime. Les aspects riants du voisinage de Genève, qui se révélait par de nombreuses métairies; quelques villas, des bosquets, et les dernières ondulations du mont Salève, m'inspiraient le désir d'arriver bientôt. Mes vœux furent remplis. Nous atteignîmes les premières maisons : on annonça la porte Cornavin; un employé de l'octroi me demanda mon passe-port : nous étions à Genève.

Je savais qu'Émile Dolfus et sa mère ne m'attendaient qu'aux bains de Lavey, dans la vallée du Rhône. Je n'avais donc pas à les chercher, et il importait peu que je prisse tel ou tel hôtel. Aussi j'allai droit à l'hôtel du Lac, dont le nom me séduisit, et je demandai la chambre la plus modeste, pourvu qu'elle ouvrît sur le lac.

Nous pouvons donner à Monsieur, dit l'hôtesse, l'appartement qu'occupait hier une dame de Paris, et qui a une vue !...

— Je reste à Genève à peine un jour, répondis-je; il ne me faut qu'une chambre; je suis seul, et après la journée de demain, que j'emploierai à parcourir votre ville, je pars pour Lavey.

— C'est précisément à Lavey qu'est allée cette dame?

— Ah !

— Et vous la remarquerez là-bas, car elle a le plus espiègle des enfants que j'aie jamais vu...

— Serait-ce, par hasard, Émile Dolfus?

— C'est bien cela; oui, Monsieur : le connaissez-vous?

— Parfaitement, Madame, car je suis son mentor.

— Son mentor?

— Son précepteur, si vous aimez mieux.

— Vraiment? Eh bien, c'est fort étrange que sans en chercher des nouvelles, vous tombiez juste chez les personnes qui sont le plus à même de vous en donner. Madame Dolfus et son fils sont partis hier pour Lavey. Quelle excellente dame, Monsieur, et

Ministerio de Cultura 2010

quel enfant ! Les enfants de Paris ? mais c'est du feu ! c'est de la poudre ! c'est le tonnerre et l'éclair....

Je me trouvai bientôt, par le fait du séjour de mon élève à l'hôtel du Lac, en relation avec madame Biolet, fort convenante et très-complaisante femme, qui mit tout son monde à ma disposition. Je n'en avais que faire. Je m'installai dans la petite chambre demandée: je me posai en dieu Therme à ma fenêtre, et ma première impression fut toute d'extase.

Que ce lac était beau, vu le soir, dans les brumes argentées d'un splendide clair de lune ! je n'en dirai rien pour le moment : l'occasion d'en parler ne me manquera pas.

Genève est dans une situation belle entre toutes.

Nonchalamment étendue sur la pente qui s'élève du rivage de son lac à la montagne de Salève, elle occupe le centre d'un admirable amphithéâtre formé à droite par les premières ondulations des Alpes et, à gauche, par les dernières rampes du Jura. Devant elle, se prolonge au loin l'un de ces horizons qu'on ne voit que là, horizon limpide, profond, où l'azur rutilant du ciel se mêle à l'azur plus doux des eaux du lac. Elle semble une princesse qui baigne avec amour ses pieds d'albâtre dans les flots tièdes d'une onde parfumée. Car, des bosquets et des fleurs, des chants et de douces mélodies parfument l'air et l'agitent mollement. D'un côté, se dressent les montagnes dont les pics neigeux vont se perdre dans les nuages, et laissent deviner sur leurs flancs vaporeux de mystérieuses villas ; de l'autre, ondulent les collines du Jura, qui s'émaillent de pittoresques villages, de massifs de verdure, de petites baies. Et puis, ici et là, ce sont les quais magnifiques des Bergues, ceux, non moins splendides, de la rive gauche, et puis des barques, des péniches, de charmants steamers, des bateaux à vapeur qui sillonnent en tout sens le lac, comme des mouettes voyageuses. Enfin c'est tout une population riche, joyeuse, aimant et comprenant les arts, qui se presse et se rue. La canzonette du batelier se marie harmonieusement au bruit des vagues; les cris du pêcheur bourdonnent et se brisent sur le rivage inondé de soleil. La divine Providence semble avoir béni ce sol heureux et y avoir semé, sans épargne, ses dons les plus précieux, toutes les merveilles qu'elle ne fait que partager entre les autres contrées.

Le lendemain, à mon réveil, je vis frapper à ma fenêtre la plus fraîche matinée. Je ne fus pas sourd à son appel. Je sortis en hâte. Que la ville était belle sous les premiers rayons du jour ! Et tout d'abord que de souvenirs elle rappelle !...

Genève, en langue celtique, *gen* sortie, *av* rivière, veut dire sortie du fleuve. Elle était la capitale des Allobroges, tribu gauloise des plus fameuses. Dans ses Commentaires, César nous apprend qu'il s'arrêta à Genève et qu'il éleva sur la rive gauche du Rhône un (1) mur long de cent cinquante stades, appuyé sur bon nombre de tours dont on voit

---

(1) Extremum oppidum Allobrogum proximumque Helvetiorum finibus est Geneva.

Ministerio de Cultura 2010

encore les vestiges de l'une d'elles qui a nom César. C'était une barrière opposée au invasions des Helvétiens.

Puis les Burgundes l'enlevèrent aux Romains, et Gundebaud, leur roi, habitait un palais connu sous le nom de l'Arcade du Burg du Four, quand Clovis envoya demander en mariage sa nièce, Clotilde.

Des Bourguignons elle passa aux Ostrogoths, des Ostrogoths aux Francs, et des Francs à Conrad le Salique, qui la réunit à l'empire d'Allemagne, et s'y fit couronner empereur par l'archevêque de Milan.

Genève porte dans ses armoiries un aigle et une clef, avec cette devise : *Post tenebras lux !* Lumière après l'obscurité.

Mais la lumière n'a pas été toujours l'apanage de cette cité. Genève est long-temps demeurée assise dans les ténèbres des calamités. Bien des gens prétendirent à sa souveraineté, comtes du Genevois, ducs de Savoie et autres, et son existence fut un long drame dont les sanglantes péripéties font souvent frémir.

Il y eut un jour, aux temps de Luther et Calvin, où Genève secoua le joug et se déclara libre. Jean Calvin y accourut en hâte. Pour lui l'heure des révolutions politiques était l'heure des réformes religieuses. Il institua aussitôt le nouveau culte protestant, il devint le souverain du pays. Son influence fut telle qu'il fit arrêter et brûler vif, sur le *Champ du bourreau*, Michel Servet, médecin espagnol, parce que cet infortuné professait une doctrine différente de la sienne.

Alors de toutes les parties de l'Europe arrivèrent les réformés qui voulaient abandonner la religion de Jésus pour celle de Calvin. C'est ainsi que notre poète français, Clément Marot, vint y traduire ses Psaumes, et que Théodore de Bèze, César Portus et Jean Knox, y établirent le siége de leurs prédications révolutionnaires. C'est ainsi que Genève devint une Rome protestante.

La Rome antique avait eu ses oies fameuses, les oies du Capitole qui la sauvèrent de ses ennemis. La Rome protestante eut ses canards patriotes, qui la sauvèrent du sceptre du prince de Savoie.

Ne pouvant se résoudre à perdre Genève, le duc de Savoie voulut s'en rendre maître par un hardi coup de main. Il résolut une *escalade*. Voici comment se passa cet événement, l'une des gloires de la cité.

Le 11 décembre 1602, à six heures du soir, trois cents Savoyards choisis, aux ordres du général d'Albigny, vinrent se poster sur la place de Plain-Palais, devant les fossés de la Corraterie. Puis, vers le milieu de la nuit, munis de haches pour couper les chaînes du pont-levis et de pétards pour faire sauter les portes, ils descendirent dans les fossés, jetant devant eux des claies qui devaient les empêcher d'enfoncer dans la vase.

Ministerio de Cultura 2010

Mais ils comptaient sans des canards qui barbottaient au beau milieu de la fange et qui s'enfuirent en faisant un affreux vacarme.

Néanmoins, comme il n'était pas défendu aux canards de crier, et que les sentinelles genevoises dormaient, nos Savoyards dressèrent trois échelles peintes en noir et grimpèrent à la file. D'abord ils se cachèrent sous les arbres du parapet, puis une de leurs patrouilles allant à la découverte, un corps-de-garde détacha un soldat porteur d'une lanterne pour voir ce que c'était que ces hommes. On le tua, mais en tombant le soldat lâcha son coup d'arquebuse. Alors l'alarme est donnée; l'attaque commence. Les Savoyards ne peuvent ni faire sauter les portes, ni couper les chaînes du pont. Et comme le tocsin sonne, que la garde genevoise accourt, le combat s'engage à la lueur des torches qui brillent aux fenêtres. On raconte d'un tailleur qu'il fit merveille. Armée d'une épée à deux mains, il fit rouler maintes têtes qu'il abattait avec l'adresse d'un exécuteur des hautes œuvres. On dit aussi d'une femme qu'en jetant son mobilier par l'œil-de-bœuf de sa maison, elle coiffa si bien d'une marmite un des plus ardents Savoyards qu'il ne se releva pas du coup.

Les Savoyards furent repoussés. On en tua cinquante-sept, on en fit treize prisonniers. Mais ils ne furent pas long-temps captifs. Quoique gens de qualité, dès le lendemain on les pendit. Et les soixante-dix têtes de ces infortunées victimes furent plantées sur le rempart, théâtre de cette fatale échauffourée.

Alors le vieux Théodore de Bèze, qui n'avait rien entendu des événements de la nuit, chanta le psaume 124, et depuis, à chaque anniversaire de l'escalade, les habitants de Genève le chantent à leur tour avec allégresse. On fit aussi des chansons : la plus fameuse ne compte pas moins de soixante-huit stances. Et c'est ainsi que Genève fut sauvée, et resta république. Bien petite république, puisque Voltaire a dit d'elle : « Quand je » secoue ma perruque, je poudre toute la république, et tous les citoyens sont » contraints d'éternuer ! »

Je l'ai dit tout-à-l'heure : Genève a vu Calvin à l'œuvre, et le monde entier sait que Calvin brisa l'équilibre social en y introduisant la réforme religieuse qui substituait à la vraie religion divine la religion humaine, fruit de l'orgueil et des passions.

Mais un autre homme qui, lui aussi, creva l'outre des révolutions et fit souffler sur la terre le vent déchaîné des tempêtes morales, Jean-Jacques Rousseau, nous est venu de Genève.

Je quittais mon hôtel, et j'avais admiré l'aspect féerique du lac aux eaux bleues, lorsqu'ayant pris l'un des ponts qui font communiquer les deux rives, j'arrivai à une petite île que dominait une statue. Je reconnus bien vite l'image de Jean-Jacques. Le nom de Pradier figurait sur le socle. Je ne m'inclinai pas, certes ! nonobstant la vénération des Genevois pour leur concitoyen. Au contraire, je dis à mi-voix, en regardant le philosophe :

Ministerio de Cultura 2010

— Honte à toi, ô homme, honte à toi, pour le mauvais usage que tu fis des dons du Créateur ! Jadis ici, dans cette ville, ta patrie, sur la place publique, la main du bourreau brûla solennellement l'un de tes écrits. Que ne les brûla-t-il tous, et si bien, que jamais un seul atôme de leurs affreux poisons n'ait pu tuer les âmes, perdre les cœurs, et ruiner les Etats. C'est bien à toi que nous devons les désordres des dernières époques. Et si sur la terre, la folie des hommes te dresse des statues, à toi, leur corrupteur, là-haut l'éternelle justice juge autrement tes mérites. Honte, honte à toi !

Et traversant l'île, après avoir un instant contemplé les ruines de la tour de César, autre souvenir des révolutions du monde, je pris le second pont, qui me jeta sur la rive droite du Léman.

Là, j'avisai un monument auquel travaillait bon nombre d'ouvriers. C'était une église. On la destine aux catholiques. J'en éprouvai du bonheur.

— *Adveniat regnum tuum!* dis-je tout bas.

Genève est évidemment divisée en deux parties : la ville basse et la ville haute. La première est toute plébéïenne, et la seconde, patricienne.

Dans la ville haute, vers laquelle je me dirigeai, le premier monument que je rencontrai fut l'hôtel de ville, situé dans la partie la plus élevée, et qui forme comme l'acropole de la cité. C'est une construction lourde et massive. Elle n'offre de vraiment curieux que son escalier principal à plans inclinés, sans marches, qui jadis permettait aux membres du conseil de monter à cheval ou en litière jusqu'à l'étage le plus élevé.

En face de l'hôtel de ville, j'avisai l'arsenal, autre bâtiment de grossière architecture, supporté par des arcades. L'intérieur au moins dédommageait du peu d'intérêt qu'offrait l'extérieur. J'y trouvai des armes anciennes des plus curieuses, les échelles à l'aide desquelles les Savoyards essayèrent d'escalader les murs, les pétards qu'ils avaient préparés pour enfoncer la porte, une armure du duc de Rohan, de magnifiques pistolets pris sur les Espagnols, et d'autres curiosités dignes de fixer les yeux.

De l'arsenal j'allai au musée d'histoire naturelle, dans la Grand'-Rue. Ce qui m'y appelait surtout, c'était un bouclier romain trouvé dans le lit de l'Arve, en 1721. Il mérite une visite. Ce bouclier rond, tout en argent, porte l'inscription : *Largitus Valentiniani Augusti.* Il est d'un très-beau travail. Avec lui, j'eus la satisfaction de voir des instruments de sacrifice, trouvés dans le lac. Car il faut que je dise qu'à l'orient, près de l'entrée du port du Molard, on remarque plusieurs rochers ou blocs de granit, dont deux seulement sont toujours élevés au-dessus des eaux. Le plus grand porte le nom de *Pierre à Neyton*, mot corrompu qui doit venir de l'italien *Nettuno*, ou du latin *Neptuno*, Neptune. On y voit un creux carré, peu profond, large d'environ trois cents millimètres, qui fut certainement la base d'un autel consacré au dieu des eaux. Or, c'est au pied de ces blocs de granit, qu'ont été trouvés ces ustensiles propres au sacrifice dont je parle. Jugez s'ils m'intéressèrent.

Ministerio de Cultura 2010

On me montra aussi la lanterne du soldat envoyé à la rencontre des Savoyards, en 1602, des médailles, un buste de Vespasien, un Silène en terre cuite, etc., etc.

Après un modeste repas dans un restaurant peu parisien, mais qui m'initiait aux usages genevois, je me dirigeai vers l'église de Saint-Pierre, décorée du titre de cathédrale. Au-dehors, elle est ornée d'un péristyle construit sur le modèle de la rotonde de Rome, par un architecte parent de l'illustre poète Alfieri, mais d'un assez médiocre effet, à raison du peu d'harmonie qui existe entre l'église et lui. Au-dedans, elle possède le tombeau de deux Français, A. d'Aubigné, l'ami de Henri IV et l'aïeul de Mme de Maintenon, mort en 1603, et du comte de Rohan, chef des huguenots français, sous le règne de Louis XIII. C'était la première église protestante que je visitais. Mon impression fut toute de sombre mélancolie. Dans ce temple, rien ne parle au cœur; tout y est nu, froid, sans poésie, sans inspiration, sans grandeur. On y respire comme une atmosphère de révolte contre Dieu. En effet, ce n'est plus la pensée divine qui y révèle le culte et dicte la prière, c'est l'orgueil de l'homme qui y substitue son code à l'Evangile de Jésus. Quelle différence avec la sublimité sainte et le sentiment sacré qui tombe des voûtes de nos églises catholiques et de la plus pauvre chapelle de nos villages! Hélas! la raison, le don le plus précieux venu du ciel, a-t-elle donc été toujours l'ennemie de l'homme, quand l'orgueil a voulu la diriger et la conduire?...

Si je voulais citer les autres points d'exploration que je me fis signaler, je parlerais des bastions de Chante-Poule et du Cendrier, d'où l'on passe aux Pâquis, sur la rive du Léman, par un pont suspendu. Le soleil se couchait en ce moment, et ma plume est impuissante à redire la magie du spectacle que m'offrirent alors le lac, la ville assoupie, les mornes neigeux des Alpes et les ondulations boisées du Salève, nageant à demi dans les teintes féeriques du soir... Je dirais aussi les beautés champêtres du grand et du petit Saconnex; de la belle et vaste pelouse de Plain-Palais, bordée d'ormeaux et de tilleuls, qui, sise à la Porte-Neuve, sert de Champ-de-Mars; des ruines de l'ancien château de la Bâtie; et enfin du jardin botanique établi sous la direction du fameux botaniste de Candolle... Le concierge m'y donna une leçon. Ecoutez-la :

— Puisque vous êtes Français, me dit-il avec une sorte de tristesse, apprenez que le terrain que vous foulez aux pieds, tout chargé de plantes et de fleurs, ainsi que vous le voyez, a une page lugubre dans l'histoire contemporaine.

» Notre cité de Genève, assise à la porte de la France, quand éclata votre révolution amenée par de maudits philosophes...

— Par votre Jean-Jacques!... m'écriai-je.

— Oui, je l'avoue, nous pouvons lui en donner sa bonne part. Donc, à l'éclat de tempêtes de la France, Genève fut saisie d'un vertige d'imitation. Elle eut aussi son tribunal révolutionnaire et son régime de terreur. Sur ce terrain eurent lieu des fusillades et des massacres que je n'ose redire. Là, le sang des plus honorables

Ministerio de Cultura 2010

citoyens fut répandu par une bande de misérables, sous la conduite d'un membre du comité de Salut-Public de Paris. Ici, comme en France, ces atrocités furent commises par une poignée d'assassins, tandis que des milliers de citoyens en gémissaient. Mais pas une voix n'osa s'élever pour flétrir de tels crimes; pas un bras ne fut assez hardi pour les empêcher...

— Assez, assez... mon ami, répartis-je. Tel est le fruit des passions humaines quand on brise le lien religieux qui les comprime!

Et je m'éloignai, pensif et ruminant les souvenirs des calamités semées sur le monde par l'esprit infernal des révolutions, à savoir l'orgueil et l'ambition, la paresse et l'impiété!

Je parcourus les bastions du Pin et Bourgeois, qui servent d'enceinte au jardin que je quittais, puis passant par l'esplanade des Tranchées, je gagnai la Treille, la plus célèbre des promenades de Genève. C'est une charmante terrasse, exposée au midi, plantée de marronniers et dominée par une rangée de superbes maisons, que fit bâtir le fameux financier Law. Comme la nuit venait à grands pas, je dis adieu à la belle vue, vaporeuse déjà, des deux Salèves, du mont Sion, du mont Vuache, du Jura, et au bassin de Genève, que bornent et encadrent ces montagnes. Après quoi je rentrai dans la ville.

En suivant la rue du Rhône, pour retourner à mon hôtel qui y est situé, et tout en examinant les très-belles boutiques qui décorent certaines rues, je me trouvai en face des postes. Je n'attendais pas de lettres; cependant j'eus la fantaisie de demander au bureau restant, s'il n'y en avait pas à mon adresse.

A la présentation de mon passe-port, le commis passa la revue des lettres, en saisit une de la main gauche, continua sa recherche, et arrivant à la fin, me remit celle qu'il tenait suspendue.

Je reconnus bien vite l'écriture. Elle était de mon élève Emile. Je l'ouvris en hâte, et je lus à la lueur du gaz :

« Mon cher et bon maître,

» Je suppose que vous irez au bureau de poste chercher des traces de notre passage; aussi je vous écris pour que votre attente ne soit pas trompée.

» Sans être égoïstes, nous avons joui déjà de plusieurs plaisirs, et vous n'étiez pas là pour les partager! Ne vous pendez pas pour cela, comme Henri IV en donnait le conseil à Crillon. Comme beaucoup d'autres joies nous attendent, vous en aurez, et de reste. Afin

Ministerio de Cultura 2010

de vous allécher, je vais vous raconter la fête de la navigation, dont hier, dimanche, Genève nous a donné le curieux spectacle.

» Il faut que vous sachiez d'abord que nous sommes à l'hôtel du Lac, et que de notre appartement, nous dominons cette magnifique petite mer qui s'appelle le Léman. Or, le samedi, en courant la ville, j'avais vu sur les murailles de blanches affiches qui annonçaient cette fête pour le lendemain, et j'étais heureux d'être arrivé fort à point. Cela ne m'avait pas empêché de m'endormir, bercé par le remous des vagues du lac, comme vous dites quand vous faites des vers. Mais voilà que, le jour venu, je suis réveillé par un premier coup de canon... Vous savez quelle sympathie j'ai pour la poudre? Je sautai dans mon lit comme un chamois saute sur les rochers à l'approche du chasseur, et, d'un bond, j'étais à la fenêtre.

» Maman, venez donc voir! m'écriai-je, ravi...

» Figurez-vous que de nombreux bateaux couvraient le lac : chaloupes, yoles, balancelles, et les gros steamers l'Helvétie, le Léman, et les bateaux à vapeur l'Aigle, le Guillaume-Tell, la Ville-de-Nyon. Et tous étaient pavoisés, ici pavillon rouge à croix blanche, là vert et jaune, plus loin bleu et violet. Et sur des nacelles se dressaient de fort belles tentes de diverses couleurs, formant terrasse, de manière à recevoir sous l'abri des invités sans doute, et dessus des musiciens. Et puis, sur les gros navires étaient des caronades, et sur les plus petits des couleuvrines, et de charmants petits canons. Déjà la foule arrivait de la ville et de la campagne, en habits des grands jours, joyeuse, empressée ; et parmi elle des matelots, des mariniers, des bateliers en costumes pittoresques, armés de leurs avirons peints et barriolés. Un simple cordeau tendu tout autour du rivage, et orné ici et là de quelques fonctionnaires, suffisait pour retenir cette masse de gens désireux d'avoir leur part de la fête. De temps en temps, caronades, couleuvrines et jolis petits canons, pétaient... à me faire danser de joie.

» Maman, criai-je de nouveau, habillez-vous vite, et nous descendrons...

» Je ne réfléchissais pas que dans la foule nous serions moins bien qu'à notre balcon. Aussi je mettais en hâte mes plus beaux habits, moi aussi, et j'endossais mon par-dessus blanc, et je mettais à grand'peine mes gants mignons, et je me disais :

» C'est bien le moins qu'un Parisien figure avec avantage!

» A onze heures, un grand bruit de tambours vint frapper mes oreilles, et l'artillerie retentit de plus belle. J'avais la fièvre d'impatience. Alors je vis toute une compagnie de tambours vêtus en matelots, suivie d'un corps de musique, accompagnée de l'oriflamme fédérale triomphalement portée qui précédait les autorités démocratiques de la cité républicaine. Tout ce monde se plaça avec beaucoup d'ordre sur les bateaux, les péniches, les chaloupes et les steamers ; selon la règle de la hiérarchie sociale, les tambours firent un

Ministerio de Cultura 2010

roulement, la musique entonna ses fanfares, du rivage la foule poussa un hourrah, et le navire porteur des premiers ordres de l'Etat de Genève se mettant en marche, toute la flotte, et elle était nombreuse, s'ébranla, se dirigeant vers le théâtre de la fête, à un endroit nommé les Pâquis.

» Vous comprenez, cher maître, que la fête ne pouvait avoir lieu sans que j'y assistasse. Ma bonne mère me fit bien attendre quelque peu; mais enfin, nous aussi, en longeant le lac, nous arrivâmes aux Pâquis. Ces Pâquis sont les Champs-Elysées de notre Paris, mais ils ne les valent pas. Du reste, boutiques, étalages, barraques de saltimbanques, marchands et bateleurs, rien n'y manquait. Là, dans une enceinte réservée, sur une estrade entourée de drapeaux, d'armoiries helvétiennes, de trophées, le corps des magistrats, gravement assis, distribuait des prix et des récompenses aux plus adroits tireurs au tir fédéral, aux plus habiles mariniers, à je ne sais trop quelles gens. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'après un prix donné, le canon tonnait, les tambours roulaient, et la musique bourdonnait. Je dis *bourdonnait*, car quelle musique, cher maître! Oh! ce n'était pas celle du Conservatoire ni du Gymnase musical! Mais enfin, eu égard à la bonne volonté des artistes, que l'on disait Allemands, il fallait s'en contenter.

» Après avoir fatigué nos jambes dans ce tohu-bohu d'une fête démocratique, après avoir bien joui des parades des histrions et des bateleurs, je fus le premier à prier ma mère de rentrer à Genève. Nous avions été à la messe le matin, dans une bien petite chapelle; mais Dieu nous y avait écouté tout aussi bien que dans la plus somptueuse basilique. Néanmoins, comme je dois faire ma première communion cette année, je voulais, comme ma mère, aller aux vêpres. Vous voyez, cher maître, que je ne perds pas de vue vos recommandations. Nous allâmes donc à l'église de Saint-Germain, assez près de la place du Grand-Mezel, où nous retrouvâmes des catholiques avec lesquels nous confondîmes nos prières. En sortant, nous nous arrêtâmes sur une promenade, où ma mère, voulant faire une aumône à des pauvres, perdit son livre noir, à tranches d'argent. Si vous le voyez, vous saurez le reconnaître, et le lui rapporter.

» Vous savez que, dimanche, la chaleur était extrême. Je pris un bain et une leçon de natation dans le Rhône, à sa sortie du lac. Puis nous retournâmes nous asseoir sur le balcon de notre appartement, à l'heure où la nuit tombait.

» Les Pâquis qui sont sur les confins du quai des Bergues, étaient illuminés alors. C'était un spectacle fantastique à les contempler de loin. Mais ce coup d'œil charmant devint plus ravissant encore, lorsque la flotte revint sur le lac avec mille fanaux allumés, avec dix mille lanternes vénitiennes, et toujours avec un accompagnement de pétards, de coups de canons, et d'explosions de plaisir et de joie.

» A neuf heures, sur le quai des Bergues et aux Pâquis, simultanément, on tira de brillants feux d'artifice. C'était tout bonheur. Que n'étiez-vous là, cher maître.

» Au revoir, à bientôt! Ne vous ennuyez pas trop de nous; pour moi, je vous attends

Ministerio de Cultura 2010

avec impatience. Je vous recommande l'hôtel du Lac, si vous avez ma lettre à temps; nous nous y trouvons très-bien. Je vous recommande ses truites. Au revoir donc! Voici le bateau à vapeur l'Helvétie qui fume et gronde. Je jette ma lettre dans la boite, et nous partons...

» Ma mère vous fait mille compliments ; moi, je vous embrasse à tort et à travers.

» Votre élève respectueux et bien affectionné,

» EMILE DOLFUS.

» Genève, 14 août 1854, et ce soir aux bains de Lavey. »

Je baisai cette lettre avec amour; c'était le premier entretien d'amitié sur la terre étrangère. Et puis, un élève est un fils... Nous sommes les pères de l'intelligence dans un enfant, nous autres professeurs. Et plus un élève nous donne de mal dans l'enfantement de sa raison, plus nous nous attachons à lui. Il devient notre œuvre : c'est une statue que nous animons ; et à chaque rayon divin qui s'échappe de ce marbre et qui en révèle la vie, nos âmes bondissent et s'exaltent de bonheur et d'espérance. Aussi la lettre de mon cher Emile m'était précieuse, vous le comprenez, n'est-ce pas, cher lecteur?

Le lendemain, à mon tour, je m'embarquai sur l'Helvétie. C'était un jeudi. Le ciel était splendide, le soleil brûlant, la nature admirable. Un long peplum, tendu sur le pont, nous abritait. Tout un monde d'étrangers, Anglais, Danois, Américains, Russes, Français, m'entourait. Les femmes étaient nombreuses. On voyait bon nombre de voyageurs armés du haut bâton ferré des montagnes. Des musiciens avec harpes et guitares, nous chantaient des barcarolles et des romances. C'était un délicieux mouvement.

Notre steamer battit bientôt le lac de ses ailes comme un goëland, et nous arracha au rivage. C'était plaisir à voir que ses eaux bleues, mais d'un bleu foncé, dont la transparence est merveilleuse, resplendir de tous les feux du jour, et refléter le luxe et l'animation de ses rives.

Le Léman occupe toute la vallée qui sépare les Alpes du Jura et du Jorat, son frère. Les eaux du Rhône remplissent cet immense bassin, jusqu'à une profondeur de neuf cent cinquante pieds, tout en dominant la mer de 374,53 mètres. Son contour est de trente-cinq lieues. Rien n'égale la variété des sites qui se succèdent tout autour, tous avec des beautés spéciales; ici, mamelons couronnés de leurs châteaux forts ; là, profonds sinus verdoyants, allant se perdre mystérieusement sous l'abri de sombres bois de pins et de melèzes ; puis, collines groupées de manière à se couvrir l'une l'autre comme d'énormes écailles de gigantesques mastodontes; renflements du sol, couverts de mille chalets, de

Ministerio de Cultura 2010

kiosques, de tours féodales ; étagères de vignobles, couronnées de donjons nichés jusque sur les plus hauts sommets. Et que de villes, que de villages !

A gauche, c'est Nyon, le *Novidunum* des Romains, si propre, si vert, si fier de son gothique manoir, ancienne résidence des baillis de Berne, si riches d'antiquités curieuses.

C'est Copet et Rolle ; c'est Saint-Prex, bâti sur l'emplacement de *Lisus*, submergé en 563, lors de la chute du mont *Tauretunum*, dont j'aurai bientôt l'occasion de parler. Son église, qui se trouve sur la route, près du rivage, renferme les restes de saint Protais, évêque d'Avenches, mort en 530, enseveli en ce lieu, parce que, d'après la légende, son corps parut ne pas vouloir aller plus loin. En 1400, l'on essaya de nouveau de le transférer à Lausanne, mais les reliques montrèrent la même répugnance, et on se décida à les laisser reposer en paix.

C'est Morges et son beau château, servant d'arsenal pour l'artillerie du canton.

C'est la forteresse de Wuflens, construite en briques, et bâtie par la reine Berthe.

C'est Ouchy, port de Lausanne, sentinelle chargée de faire signe aux voyageurs de venir faire hommage à la reine Vaudoise. Remarquez cette vieille tour carrée, reste d'un château bâti vers 1170. Tout à côté, si vous regardez bien, vous verrez une auberge, celle de l'Ancre, dans laquelle lord Byron, retenu par le mauvais temps, écrivit en deux jours, en juin 1816, son beau poème du prisonnier de Chillon.

C'est Lausanne, c'est Vevay, c'est Clarens, c'est Montreux, c'est le château de Chillon, qui méritent bien que je leur destine un chapitre particulier.

A droite, c'est le mont Blanc, qui semble se dresser par-dessus les autres montagnes, pour voir le lac entre leurs épaules, et se mirer dans ses eaux ; c'est Evian, c'est la Meillerie, c'est Saint-Gingolph, c'est l'âpre Savoie.

Au fond, comme dernier plan de cette admirable perspective, c'est la vallée du Rhône, avec la Dent-de-Morcles d'un côté, la Dent-du-Midi de l'autre, et au milieu le mont Catogne.

L'analyse est rapide : mais nous reverrons toutes ces beautés. Pour le moment, le bateau à vapeur touche à Villeneuve, extrémité du lac, et l'omnibus attend.

Au revoir, cher lecteur.

Ministerio de Cultura 2010

Ministerio de Cultura 2010

II

La vallée du Rhône. — Bains de Lavey. — Aspects de la contrée. — Clair de lune. — Chute du Tauretunum. — Abbaye de Saint-Maurice. — La légion thébéenne. — Le trésor merveilleux. — La Dent-de-Morcles et la Dent-du-Midi. — Une messe dans la vallée.

L'omnibus de Lavey, berlingot délabré, pouvant contenir une douzaine de voyageurs, subissait un véritable assaut. Vingt personnes l'assiégeaient. Mais comme tout chacun s'inquiétait de ses bagages et valises confiés à des porteurs, je m'emparai moi-même de ma malle, je la hissai sur l'impériale, et m'installant entre deux anglaises, qui allaient à Bex, malgré leurs réclamations en faveur de leurs camériſtes encore occupées avec les sacs de nuit, etc, je tins bon, en arguant de l'axiôme : au premier occupant ! Je fis bien, car sans cette ténacité, je restais à Villeneuve, assis sur le rivage, et contemplant les beautés du lac.

Après une demi-heure d'explications entre le conducteur et les touristes sans place, notre véhicule roula, avec un bruit de feraille assourdissant.

Figurez-vous que la France expédie à la Suisse, pour l'agrément et la commodité de ses

Ministerio de Cultura 2010

voyageurs pendant la belle saison, toutes ses voitures de rebut ou passées de modes, landaus, berlines, calèche, tilburys, briskas, chars-à-bancs et tape-culs. Les omnibus même que refuse le service de Paris et de la banlieue, y sont favorablement admis. On confond sous le nom de *chars* tous ces modes de transport, et pour une heure on vous loue, sans vergogne, ces affreuses brouettes, jusqu'à cinq francs, dix francs pour deux heures, dix-huit francs pour une course; et vous n'avez rien à en rabattre, ou bien on vous laisse là, en plan, compter les arbres de la route; non, les routes n'ont pas d'arbres, mais les poteaux de l'unique fil qui compose le télégraphe électrique. Et n'allez pas réclamer! la voiture désirée est déjà prise. Sur ce chiffre, je ne dis rien de l'éternelle *bonne-main*, qui, régulièrement est de deux francs pour une course, et monte alors, selon la longueur de cette course, jusqu'à trois et cinq francs. De sorte que le prix du voyage se trouve notablement augmenté. Mais c'est une nécessité : on doit s'y soumettre, ou consentir à rester en dieu Therme sur le bord du chemin.

Donc, nous roulions vers Lavey, le Rhône à notre droite, des masses de montagnes à gauche, des chênes gigantesques du côté opposé, à travers une large vallée s'élargissant en arrivant au lac, mais se rétrécissant devant nous. Le sol en était verdoyant, en apparence; en réalité, des glaïeuls et de mauvaises herbes formaient seuls ses productions. Plus haut, il devenait pierreux et plus stérile encore. Mais les montagnes, mais les accidents du terrain, mais les massifs de verdure, et les rampes couvertes de bois, surmontés de cimes neigeuses, donnaient à la route les plus pittoresques aspects.

Le moment était bien choisi, car c'est pendant l'été qu'il faut voir le Rhône et sa vallée. En hiver, le Rhône dort : c'est l'époque de l'année où les Alpes se couvrent de neige, où les glaciers durcissent. Le Rhône alors est calme et tranquille : il déroule péniblement ses nappes d'eau tantôt bleues, tantôt jaunâtres. Avec le printemps le Rhône se réveille : les montagnes s'agitent sous leur poids de neiges et de glaces, et le secouent sur le grand fleuve qui baigne leur pied de ses débordements. Au mois de mai, ce n'est plus un fleuve, c'est un torrent qui bondit, un lac qui a son cours, une mer qui marche. Né d'un glacier, à la Furka, il se gonfle, chemin faisant, de la décharge des autres glaciers.

Les peuplades anciennes du pays avaient fait du Rhône leur fétiche ou leur dieu. Elles l'adoraient parce qu'elles en avaient peur. De nos jours, le paysan vallaisan ne voit plus dans le fleuve un dieu, mais un diable. Il l'exorciserait volontiers, car il sait que les digues ne sont que des jouets pour sa fureur. Les Vallaisans n'adressent pas d'offrandes au Rhône : le Rhône les leur arrache. Tel colon du Vallais a suivi, en pleurant, son pauvre champ emporté comme une nacelle par la fureur des vagues.

C'est un curieux théâtre de la lutte des éléments que le Vallais, et cependant il est vivifié par cette destruction permanente. La magie féerique qui plane sur ses promontoires de glaces et de granits se reproduit sous d'autres formes dans l'intérieur de ses plaines et de ses vallées. Ses productions, comme ses points de vue, sont incompatibles, car ils offrent,

Ministerio de Cultura 2010

sous le même degré de latitude, des éléments différents et des zônes contraires. En haut, la neige aveugle et le vent glacial des Alpes tue. En bas, soufflent des brises lourdes et chaudes, sorte de sirocco qui tarit, en un jour, les petits lacs que le Rhône laisse çà et là, après ses inondations.

Des coteaux brûlants de Grandsan aux cimes glacées du Combin et du Vélan, c'est une succession graduée de terrains diversifiés par des productions qui leur sont particulières.

Les Alpes vallaisannes ressemblent, en effet, à une vaste étagère. Chaque gradin est orné de ses plantes propres, des ses arbres à lui, de ses fleurs et de ses fruits que l'on ne retrouve pas ailleurs. Aux portes de Sion, la capitale, vous trouvez le grenadier et le figuier d'Inde. Marchez deux heures, et châtaigniers et noyers se montreront. Dépassez le coteau où la vigne mûrit, et voici les chênes noueux, les sapins effilés. Plus haut encore, si vous pouvez gravir, après les plantes granitiques, vous ne trouverez plus que de maigres lichens ou le saxifrage gercé par la bise, étiolé par la neige.

Cette vallée du Rhône qui, pour moi, commençait à Villeneuve, finit à la Furka. Que d'évènements elle a vus, rien que dans cette longueur de quelques cent kilomètres! j'en parlerai selon l'occurrence. J'ai hâte de me rendre, avant tout, à Lavey, où l'on m'attend. De là, nos excursions rayonneront sur les lieux d'alentours, et, avec les promenades, viendra le récit des faits.

Et d'abord, c'est sur cette plaine d'alluvion, à l'entrée de la vallée, que Divicon, le premier chef helvétien dont l'histoire fasse mention, défit, cent cinq ans avant J.-C., les troupes romaines commandées par Lucius Cassius, tua leur général et força son armée à passer sous le joug.

Ensuite voici le village d'Yvorne qui, en 1584, par suite d'un tremblement de terre qu'on ressentit tout autour du Léman, fut, ainsi que Corbeyrier, englouti par la chute de la montagne du Luau. Deux cents personnes perdirent la vie dans cette catastrophe.

Bientôt nous sommes à Aigle, petite ville située sur la Grande-Eau, à l'endroit où ce torrent débouche de la vallée des Ormonts.

La poussière et la chaleur nous incommodent prodigieusement, enveloppés de toutes parts que nous sommes par de hautes montagnes. Aussi je vois mes voisines, les Anglaises, haletantes et n'en pouvant mais. Or, pour racheter l'iniquité dont je me suis rendu coupable en m'emparant de la position que j'occupe, j'offre à ces dames des rafraîchissements, des fruits, ce que pourra me donner une sorte de café que j'aperçois dans la rue où stationne un moment notre équipage. Elles acceptent avec grâce. Alors je descends et fais apporter des verres de sirop. Mais voici que soudain se présente à la portière, pour les servir, une hideuse femme, défigurée par d'horribles goîtres, et, en outre, affreusement atteinte de crétinisme. A sa vue, mes Anglaises poussent un cri d'horreur en face d'une

Ministerio de Cultura 2010

pareille Hébé : leurs yeux se ferment... Elles font mine de s'évanouir. Je reprends ma place en toute hâte. Je saisis le plateau, je rassure ces dames, je veux leur mettre en main, moi-même, le bienheureux breuvage. Mais non : elles le repoussent inexorablement...

— *C'est oune infémie!* s'écrie l'une.

— *Qilque fourie d'ienfer!* s'écrie l'autre.

— Non, mesdames ! m'écrié-je à mon tour. C'est une femme, une pauvre femme qui ressemble à beaucoup d'autres femmes de la contrée. Le Vallais est fameux par ses crétins et les goîtres dont il gratifie le beau sexe.

— *Le biau sexe! ioune fâme, cela! Oh no!*

Bref, je m'adjuge le sirop pendant que ces impressionnables ladies ferment encore les yeux, je paie, et la voiture repart. A ma complaisance je gagne une grande chose, les bonnes grâces de mes voisines qui, sentant le mouvement du véhicule, consentent enfin à revoir le jour. Elles me jettent un regard de remerciment et alors entament avec moi le plus bruyant entretien. Il nous conduisit jusqu'à Bex, où s'arrêtent mes voyageuses, qui me font des adieux aussi chaleureux que leur premier accueil a été froid et glacé.

Notre causerie anglo-française ne m'a pas empêché de remarquer Saint-Tryphon, sur le penchant d'une colline, entre le Rhône et la route. Au centre se montre une énorme roche isolée, que couronne une tour carrée, parfaitement saine, dont le livre que j'ai entre les mains attribue la construction aux Romains.

Je remarque aussi, sur notre gauche, Villi, où l'on conserve une borne militaire de l'empereur Licius, indiquant 17,000 pas depuis Martiny.

Bex, que je quitte bien vite, est assis sur l'Avençon, dans une plaine d'une fertilité remarquable. Les ruines du vieux château de Duin, dont il reste une tour ronde, et que démantelèrent les Bernois, en 1465, dominent la contrée. Je vois à un poteau indicateur que les fameuses mines de Bex sont à la portée de Lavey : je viendrai les voir. Les hôtels de Bex séduisent vraiment par leur aspect pittoresque. Leurs galeries sont émaillées de touristes.

Que signifie ce drapeau rouge à croix blanche qui flotte là-bas sur un mamelon verdoyant ? C'est l'entrée du fort de Saint-Maurice qui a posé sa bannière fédérale de la Suisse pour annoncer que le fameux général Dufour est dans ses murs.

Nous traversons cette forteresse qui garde un étroit passage, creusé par le Rhône, entre les deux bases des Dents-de-Morcles et du Midi qui le dominent à une hauteur prodigieuse. Le terrible passage des Thermopyles ne doit pas être plus fortifié par la nature que ne l'est celui-ci. Et encore, des bastions, des rampes crénelées, des tourelles, un château-fort, ajoutent-ils leur défense à la puissance des roches et des masses granitiques qui resserrent le fleuve comme pour s'arcquebouter l'une contre l'autre. Quelques soldats, groupés sur les assises des rochers, suffisaient pour tenir en échec tout une armée.

Ministerio de Cultura 2010

Voici Saint-Maurice, à droite. La vallée s'élargit, tout après le passage, et, à gauche, la route nous porte bien vite aux bains de Lavey.

Quel spectacle que ces montagnes rocheuses qui m'entourent! Je ne puis rendre les impressions que je ressens, moi, habitué aux plaines immenses et aux vallées microscopiques de notre France. Et puis, d'ailleurs, mon cœur bat... bat bien fort, car j'ai devant moi quelques maisons à volets verts, assises sur la rive du Rhône, au pied de la Dent-de-Morcles, qui s'élève à une hauteur de cinq mille pieds... Or, ces maisons ne sont autres que les bains de Lavey.

Et voici un papillon bleu qui accourt au devant de la voiture... C'est notre Emile!.. Je saute dans ses bras pour le prendre dans les miens..,

— Je suis heureux maintenant, me dit-il, et mes vacances commencent... Entre ma mère et vous que de bonheur!

De tels mots donnent du courage à un maître, n'est-ce pas?

A son tour, j'aperçois madame Dolfus...

— Venez au belveder! me dit Emile aussitôt... Non, venez plutôt à la source! reprend-il.

— Au fait, pouquoi n'irions-nous pas au mont Blanc? dit madame Dolfus.

— Vous riez, Maman... continue Emile. Mais au moins nous pourrions monter à la Dent-de-Morcles.

— Il faut deux jours pour l'atteindre, mon enfant, et un jour pour en descendre... répond la bonne mère. Juge s'il est raisonnable de songer à pareille entreprise.

Bref, nous faisons entendre raison à Emile, qui n'attend que mon arrivée pour prendre chaque jour son vol vers tel ou tel point; et pour le satisfaire et m'initier aux beautés de la vallée, en attendant le dîner, nous faisons une promenade sur la rive du fleuve, qui gronde. Nous arrivons même assez à temps près des pêcheurs au service de l'hôtel pour voir tirer des nasses en osier deux énormes truites d'au moins trente livres chacune; ce qui console et égaie notre Emile.

Puis, continuant notre course, nous arrivons à une barraque en bois, très-voisine du Rhône.

— Voici la source des bains, me dit madame Dolfus. C'est aux eaux qui nous arrivent des profondeurs cachées sous cette tente de planches que nous devons la bonne santé d'Emile. Figurez-vous qu'en février 1831 le Rhône passait encore en cet endroit. Or, le 27 de ce mois, un amateur de pêche et son domestique se trouvaient là, lorsque le valet dit à son maître de venir à lui, qu'où il était l'eau se faisait sentir douce et tiède. Le pêcheur d'accourir. C'était vrai. Dans le lit même du fleuve arrivait jusqu'à la surface un gros bouillon d'eau chaude. On prévint aussitôt les autorités et les savants de Lausanne, qui accoururent. On détourna quelque peu sans retard le lit du fleuve, afin d'isoler la source, comme vous la voyez. Puis, l'eau brûlante, soumise à l'analyse chimique, fit recon-

Ministerio de Cultura 2010

naître la présence des gaz azote, carbonique et hydro-sulfurique, du sulfate de soude et du chlorure de sodium.

— Et maintenant cette eau bienfaisante, ajoutai-je, exploitée par M. Girod, convertit en beaux écus pour lui les galets du Rhône. C'est tout bonheur, car il m'a l'air de les aimer passablement, les écus, le digne homme!

— Je crois bien qu'il fait fortune, clama Emile. Nous sommes plus de cent voyageurs venus de toutes les parties du monde, Suisses, Allemands, Polonais, Russes, Anglais, Danois, Français. Et avec quelle joie ne nous entasse-t-il pas dans les hôtels qu'il a fait construire là! Et comme il sait mettre un large robinet à la bourse de chacun d'eux! Le papa Girod peut chanter la romance :

La boulangère a des écus
Qui ne lui coûtent guère!...

— Eh! mon Dieu, dis-je, en revenant vers les bains dont on sonnait la cloche pour annoncer le repas du soir, si M. Girod tient aux biens de la terre, il aime aussi les bénédictions du ciel. N'est-ce pas une chapelle que je vois là? Oui : la croix brille sur le clocheton.

— Eglise protestante, cher maître, fit Emile. Nous avons le prêche chaque dimanche. Seulement vous saurez que messieurs les ministres de la religion réformée étant fort loin d'avoir l'unité de doctrine, il en résulte que nous avons ici, aux bains, un ministre qui n'est pas en harmonie avec le ministre du pays. Alors la guerre est dans la colonie de Lavey. Nous pourrions y compter dix sectes différentes, auxquelles il faudrait autant de ministres différents. Or ce petit temple sert alternativement aux luthériens, aux calvinistes, aux quakers, aux méthodistes, aux puritains, et *tutti quanti*, comme vous dites quelquefois. On pourrait donc écrire sur son fronton : *Deo ignoto!* Au Dieu mal connu, car tous ces protestants condamnent mutuellement leur façon de servir le Seigneur, tant l'orgueil de la raison conduit loin l'homme qui ne veut pas admettre de maître dans sa foi...

— Mais en vérité, cher Emile, dis-je en riant, comme tu raisonnes avec sagesse! Où donc as-tu pris l'armure religieuse dont tu te cuirasses si noblement, et ce glaive spirituel que tu manies avec tant d'assurance?

— Voici l'affaire, reprit madame Dolfus. Nous avons été, dès notre arrivée, l'objet des prévenances d'une dame qui se montra parfaite pour nous, mais surtout pour Emile.

— Et elle m'a remis des livres... ajouta l'enfant.

— Des livres protestants sans doute? demandai-je.

— Précisément, fit madame Dolfus. L'esprit de prosélytisme est très-prononcé chez eux, comme vous savez. Alors, afin d'ôter tout danger à mon fils, je lui ai fait rendre

Ministerio de Cultura 2010

très-poliment d'abord les petits ouvrages mis entre ses mains. Mais ensuite, pour le fortifier contre les entretiens qu'il pourrait avoir, je lui fais lire un excellent ouvrage sur la vraie foi et les variations des églises réformées. De sorte que mon Emile est tout plein de sa lecture, et vous donne un échantillon des bonnes choses qu'il en a obtenues.

— C'est très-bien, dis-je. Mais puisque nous avons pour compagnons de séjour et pour commensaux si grand nombre de gens dont les idées sont en opposition avec les nôtres, dites-moi donc, Madame, quelle conduite tenir ?

— Elle est toute simple, répondit madame Dolfus. Il paraît que le livre d'hôtel, sur lequel vous allez écrire votre nom et celui de la ville que vous habitez, a fait connaître qui nous étions. Alors, à titre de Français, à titre de catholiques, on nous laisse parfaitement isolés ; nous faisons de même : vous voyez donc qu'il n'y a que son chemin à suivre tout droit.

Nous entrions à ce moment dans l'immense salle à manger de l'hôtel. Déjà toutes les places avaient leurs convives. Je lus aussitôt sur les fronts des hommes bienveillance et bonté, mais raideur et morgue sur celui des dames. Les femmes étaient presque toutes Genevoises, et il entre dans le caractère des citadines genevoises d'être froides et indifférentes pour les étrangers.

Je pris donc mon parti de l'isolement qu'on pouvait nous faire. Je venais pour madame Dolfus et son fils : que m'importaient les Suisses et tous les touristes du monde ?

La manière de vivre en Suisse ne ressemble point à celle de France. On déjeune le matin avec du café, du chocolat, du miel et de petits pains d'une pâte épaisse faits tout exprès. A deux heures, l'on dîne, et, le soir, on prend le thé, avec des viandes froides, des pâtisseries et quelques fruits. Le vin y est assez rare et généralement mauvais. C'est un vin blanc qui fatigue les nerfs. Si l'on préfère les vins de France, on les fait payer fort cher, et on les a frelatés. Un même vin rouge peut porter au besoin vingt noms différents.

Au bains de Lavey nous adoptons ce régime, qui est celui de tous. Mais, le soir, au lieu d'aller au salon commun, nous préférons des promonades courtes le long du Rhône, du côté de Saint-Maurice dont nous voyons les maisons à deux kilomètres de notre résidence, et nous jouissons des charmes de cette vallée pittoresque et sauvage.

Tout autour de nous, mais au large, car le bassin de Lavey a bien une demi-lieue de largeur, se dressent à pic des masses granitiques de cinq et six cents pieds de haut. Ces masses, taillées à pic, sont surmontées des squelettes décharnés de roches pélasgiques, élevées de plusieurs centaines de mètres, que l'on nomme Dents, Dent-de-Morcles, Dent-du-Midi, Dent-d'Oche, le signal de Dailly, etc. Puis, en aval, c'est Saint-Maurice, avec son abbaye et ses églises, la chapelle de Virolez, sur l'un des flancs des rochers qui regardent le petit ermitage de Notre-Dame-du-Sex. En amont, c'est la cascade de Pisse-Chèvre, le Bois-Noir, le village d'Evionnaz, la profondeur du Rhône venant du côté du mont Catogne, et une suite de montagnes boisées où l'on exploite des mines argentifères.

Ministerio de Cultura 2010

Le soir, de distance en distance, les chalets cachés sous les pins de la montagne font du feu devant leur porte ; on entend les clochettes des troupeaux qui restent perpétuellement aux pâturages ; et quand la nuit est tout-à-fait venue, et que la lune se lève sur ces monts, ces pics, ces rochers, ces villages, le fleuve, la vallée, c'est un admirable spectacle.

J'ai dans le monde un mien cousin, bien cher à mon cœur, quoique nos réunions soient rares, qui, depuis que je me mêle d'écrire, me fait la guerre sur mes clairs de lune. Il trouve que j'en abuse. C'est possible, mais on ne se lasse pas du bienfait du soleil : pourquoi se lasser des charmes de la lune ? Le premier est l'astre du jour ; le second est l'astre de la nuit. Dieu nous a fait don de ces deux magnifiques flambeaux. Admirons les œuvres du Seigneur quand elles sont dorées par le soleil ; ne les dédaignons pas lorsqu'elles sont argentées par la lune.

Le soir de mon arrivée aux bains de Lavey, le clair de lune fut resplendissant. Aussi dirai-je, n'en déplaise à mon cousin, que rien ne me parut beau comme la vallée du Rhône. Long-temps, dans mes souvenirs, je reverrai ses splendeurs. Nous devisâmes fort tard sous ce beau ciel parfumé des brises chargées de l'arôme de mille fleurs alpestres. Le fleuve formait un concert délicieux et nullement monotone, car il variait ses murmures selon les obstacles qu'il rencontrait. D'ailleurs il suffisait de la voix d'Emile pour faire diversion. Il me fit promettre que, le lendemain, pour le début de nos courses, nous irions visiter Saint-Maurice. Après ma parole donnée, il me laissa gagner la chambre, bien modeste, que nous partagions ensemble, et je vous assure que je m'endormis bientôt, sans souci de la Suisse, pour rêver à la France.

Dès le lendemain, j'avais un ami aux bains de Lavey. Voici comment me vint cette faveur inattendue.

Je venais de conduire Emile à son bain, et je l'avais mis entre les mains des *doucheurs*, lorsqu'en errant à l'aventure dans les bosquets malingres qui bordent le Rhône, je me trouvai face à face avec l'un des convives qui m'avait été signalé, la veille, comme médecin. C'était, en effet, l'un des membres les plus distingués de la Faculté de Lausanne. Il appartenait à plusieurs sociétés savantes, et peu d'hommes ont un visage plus affable. Il me salua gracieusement, et la conversation fut bien vite engagée. Sur quoi roula-t-elle d'abord ? Peu importe. Mais comme il savait déjà par le médecin des bains, M. Cossy, que j'étais en quête de renseignements sur la contrée, il entama ce chapitre, et peu de géographes ou de statisticiens pourraient égaler son savoir et son érudition. Il se nommait Perey, et j'affirme que les heures que je passai avec lui sont devenues les plus agréables de mon séjour à Lavey.

Tout en cheminant, nous avions atteint un plateau qui dominait la vallée ; alors, me faisant faire volte face, il me dit :

— Cette grande vallée, qui s'ouvre au fond du lac Léman, comme une crevasse im-

Ministerio de Cultura 2010

mense au milieu du massif le plus élevé des Alpes, avait été nommée par les Romains *vallis*, c'est-à-dire la vallée par excellence. Et de fait, c'est la vallée type de la Suisse, le pays des vallées. De là est dérivé le mot *vallais*, ou le *walliserland* des Allemands. Voyez comme ces deux chaînes de montagnes de dix à douze mille pieds d'élévation s'appuient sur des ramifications colossales, chargées de glaciers. C'est entre elles que le Rhône s'est creusé comme un étroit sillon. Or, voyez quelle grande variété de beautés naturelles renferme ce canton.

— Je suis de votre avis, répondis-je, Nulle part on ne voit de plus étonnants contrastes entre la nature riante et la nature sauvage; entre les scènes les plus effrayantes et les tableaux les plus gracieux. Le pays m'est bien peu connu encore, et cependant j'ai déjà rencontré un mélange si intéressant de prairies, de forêts, de champs de vignobles, de pâturages, de rochers nus et cultivés, de villages, de précipices, de glaciers et de déserts, que je demeure dans une admiration perpétuelle.

— Alors, sachez qu'à côté du bien Dieu mit toujours le mal, afin de tenir l'homme toujours en vigilance, et de lui rappeler que la terre n'est pas le lieu de son repos. Dites-moi, que remarquez-vous, là, en face de nous, de l'autre côté du Rhône qui roule à nos pieds? me demanda le docteur.

— Je vois un renflement du sol, surchargé de détritus, de roches brisées, de terre stérile, répondis-je. Mais cet accident de la vallée jure avec l'harmonie générale. Il occupe une immense largeur; ce doit être le résultat de quelque cataclysme?

— Et plus haut, que voyez-vous?

— Comme une portion de la montagne, violemment détachée de la masse principale.

— Et encore plus haut?

— Le squelette gigantesque, aride, décharné de l'énorme Dent-du-Midi, couronné de nuages, et chargé de neige.

— Eh bien, sachez qu'en 563 de notre ère, cette Dent-du-Midi se nommait le *Tauretunum*. Or, il advint, qu'après des bruits effrayants et de sourdes explosions qui se firent entendre pendant plusieurs jours, en cette fatale année 563, une portion du Tauretunum se détacha, ébranla la vallée, mugit comme des éclats de tonnerre, et, tombant de ce côté, vint engloutir une ville du nom d'*Epaunum* (1), qui s'élevait là, sous ce renflement, et la couvrit si fort et si bien que jamais plus on n'en retrouva de traces.

— C'est horrible! dis-je.

— Hélas! ce n'est pas tout. Les parties de la montagne qui se détachèrent de la sorte

---

(1) Epaona Agaunorum, Epaunum, du pays des Agônes, d'Agaunum, plus tard appelé Saint-Maurice.

Ministerio de Cultura 2010

étaient en si grande quantité, et formaient une telle masse, qu'elles formèrent au Rhône une digue qui remplit tout son lit en face de nous, et vint encombrer toute la vallée dans sa largeur, qui est d'une demi-lieue. Alors le Rhône s'éleva du côté de sa source, et pendant que de ce côté les eaux ne coulèrent plus, de cet autre côté, le courant s'exhaussa de manière à envahir la vallée, à former un lac immense qui s'étendit jusqu'à deux lieues d'ici, et à menacer des plus grands malheurs la vallée basse. Cela arriva. Quand les eaux atteignirent le sommet de la digue, elles la détrempèrent, la firent crouler, et subitement, courant en furie vers le Léman, elles dévastèrent les villes et tous les villages qu'elles rencontrèrent sur leur route, et puis tombant avec violence dans le Léman, elles lui imprimèrent un mouvement si violent qu'il déborda sur la rive opposée, détruisit les habitations, reflua jusqu'à Genève, fit tomber des moulins et des maisons assis sur le bord du lac, et causa les plus affreuses calamités. Le lit du Rhône en fut changé. Jadis il coulait de l'autre côté de la vallée; mais ce renflement, qui cache la ville d'Epaunum, engloutie sous ses débris, l'a forcé à rouler ses eaux de ce côté; et son nouveau lit, voyez le, à droite et à gauche, va se rattacher à l'ancien. Nous tenons tous ces détails de témoins oculaires. Ainsi *Marius d'Avenches* est venu tout exprès visiter ces lieux après l'évènement, et il en parle dans ses mémoires (1). *Grégoire de Tours*, s'il ne les a pas visités, a été informé du fait, car on lit dans ses œuvres le récit le plus frappant de ce drame cruel (2).

— Mais est-il question d'Epaunum dans l'Histoire, avant 563? demandai-je à mon savant cicerone.

— Certes! fit-il. En 517 il s'était tenu un grand concile dans ses murs. Du reste, ce nom d'*Epaunum* s'est conservé dans le nom d'*Eppenasex*, donné à ces chaumières que l'on n'a pas craint d'élever au lieu même où jadis se trouvait la ville.

— C'est passablement imprudent! dis-je.

— Tellement imprudent, mon cher Monsieur, que le 4 octobre 1635, puis le 12 mai

---

(1) 563 anno mons validus Tauretunensis, in territorio Vallensi, ità subitò ruit, ut castrum, cui vicinus erat, et vicos cum omnibus ibidem habitantibus oppressisset : et locum in longitudine LX millium et latitudine XX millium, ità totum movit, ut egressus utrâque ripâ, vicos antiquissimos cum hominibus et pecoribus vastasset... et pontem Genevarum, molinas et homines per vim dejecit, et Geneva civitate ingressus, plures homines interfecit.

(*Marii Aventicencis seu Lausanii Episcopi Chronicon.*)

(2) Igitur in Galliis magnum prodigium de Tauretuno castro apparuit, quod super Rhodanum Fluvium in monte collocatum erat. Qui cùm per dies amplius sexaginta nescio quem mugitum daret, tandem scissus atque separatus mons ille ab alio monte sibi propinquo, cum hominibus, ecclesiis, opibusque ac domibus in fluvium ruit, exclusoque illius littore, aquæ retrorsum petiit... Inundans ergo superiorem partem, etc. (*S. Greg. Episc. Turonn. Hist. Franc., lib. IV., cap.* 31.)

Ministerio de Cultura 2010

1636, la même montagne Tauretunum, appelée Dent-du-Midi depuis qu'elle est réduite à l'état de squelette, s'ébranla encore, et fit tomber dans la vallée une autre portion d'elle-même.

— Mais comment n'a-t-on jamais essayé de faire des fouilles sur Epaunum après son ensevelissement? On aurait pu sauver ou des habitants vivants encore, ou au moins de précieux débris.

— La chose a été faite, Monsieur, répliqua le docteur. La chronique raconte que trente religieux d'un monastère voisin, qui ne peut être que celui de Saint-Maurice, vinrent travailler à déblayer les décombres pour sauver les victimes qu'ils pourraient trouver. Ils travaillaient donc depuis plusieurs jours, lorsque de nouveaux murmures de la montagne annoncèrent une nouvelle chute. Elle eut lieu, et les trente religieux furent engloutis à leur tour.

— Horrible chose! Mais au moins, depuis les éboulements de 1635 et de 1636, rien n'est plus arrivé?

— Pardon. La Dent-du-Midi est formée, depuis sa base jusqu'à son sommet, par un calcaire appartenant à la formation de la craie. Cette roche, déposée par couches et par bancs de différente épaisseur, traversée par une multitude de petites fissures, est tantôt compacte et dure, formant pierre à chaux, tantôt schisteuse et tendre, devenant marne. Une telle constitution physique, combinée avec l'action des causes atmosphériques, entraîne nécessairement des éboulements plus ou moins considérables, plus ou moins dangereux.

» A la chaleur et à la sécheresse qui avaient régné au printemps et dans l'été de 1835, succédèrent, en août, des pluies longues et abondantes. Or, le 26 de ce mois d'août 1835, à onze heures et demie du matin, les habitants de la vallée furent effrayés par un bruit épouvantable, semblable au roulement de la foudre, qui se fit entendre du côté de la Dent-du-Midi, et qui semblait s'approcher d'eux. Tout à-coup, on vit sortir un nuage de poussière suivi d'une masse noire et épaisse d'une hauteur considérable, roulant sur elle-même si rapidement, qu'ils eurent à peine le temps de s'enfuir sur la pente de la montagne voisine. Cette masse était un mélange de terre, de gravier, de blocs de rochers, de fragments de glaces et de neiges. En approchant de la vallée, elle se partagea en trois branches, à cause de l'inégalité du terrain : celle de droite alla vers le midi et s'arrêta bientôt; les deux autres suivirent heureusement le cours du torrent de Saint-Barthélemy, que vous voyez en face de nous, et vint jusqu'au Rhône, à travers cette forêt qu'on appelle le *Bois-Noir*, et couvrant la vallée jusqu'à Evionnaz sur une largeur de neuf cents pieds, inonda les champs, les vergers, les maisons, et couvrit la route.

— Cet événement laisse des traces, comme s'il était d'hier, repris-je. Alors cette pauvre ville d'Epaunum se trouve recouverte de quatre éboulements successifs?

Ministerio de Cultura 2010

— Mais oui. Et encore celui de 1835 sera-t-il le dernier?

— Ce bois mérite son nom. Le Bois-Noir a compris qu'il devait porter le deuil des calamités qu'il a vues...

En effet, au milieu de la vallée, pittoresque au possible partout, cette zone seule, en face de la Dent-du-Midi, et en regard de Pisse-Chèvre et des bains de Lavey, porte les traces frappantes de débris et de décombres qui attristent l'âme, sur toute la surface du renflement du sol.

Je revins, triste et sombre, aux bains, accompagné du docteur Prey, pour lequel ma sympathie devint des plus vives. Il éprouvait, sans doute, lui-même un sentiment semblable, car il se mit à ma disposition, et m'offrit sa voiture pour les courses que je voudrais faire dans le voisinage.

Cependant messire Émile était sorti de son bain, et me cherchait. Mon ardent élève n'avait pas oublié ma promesse d'aller à Saint-Maurice, et pour me faire tenir parole, il il jugeait à propos de ne plus me quitter.

Nous partîmes donc pour Saint-Maurice, après le dîner, et, nonobstant la chaleur, madame Dolfus nous accompagna. Pour aller en voiture de Lavey à Saint-Maurice, à peine faut-il dix minutes : une demi-heure suffit lorsqu'on est à pied. Cette petite ville vallaisanne n'offre en réalité rien de curieux que sa position, à l'entrée des thermopyles du Vallais, et à la base de roches à pic qui la menacent sans fin de leur hauteur de quatre à cinq mille pieds. La montagne granitique ne s'en tient pas à de simples menaces : en guise d'avis, elle détache, une ou deux fois par an, quelque quartier de pierre, du poids de trois à quatre cents kilogrammes. Mais on n'y fait pas plus attention que cela : le toit crevé est réparé ; la maison effondrée est refaite : et l'on ne s'en inquiète pas davantage. L'idée d'éloigner les maisons de ce dangereux voisinage ne vient même pas à leurs habitants. Telle est la force de l'habitude du péril en Suisse, qu'on n'y fait nulle attention. Et puis il faut dire que Saint-Maurice est tellement resserré entre le défilé d'une part, la muraille de granit, d'autre part, et le Rhône, sur un de ses flancs, qu'on ne pourrait l'agrandir que du côté où la vallée s'élargit. Mais on n'en fait rien. J'ajoute que chaque demeure est pourvue d'une cheminée si large dans son conduit, qu'au besoin, si la maison était obstruée par un éboulement quelconque, on pourrait faire tout un déménagement par cette voie de communication.

L'entrée du pont qui fait communiquer les deux côtés du défilé creusé par le Rhône qui y passe avec fracas, est protégée, d'un côté, par un corps-de garde et un bastion, de l'autre, par un château-fort et des fortins. Sur la rive droite, c'est le canton de Vaud, gardé par ses soldats; sur la rive gauche, c'est le Vallais, gardé par sa milice; le pont d'une seule arche d'au moins vingt-deux à vingt-trois mètres d'ouverture, s'appuyant, d'un côté, sur les dernières bases de la Dent-de-Morcles, de l'autre, sur les dernières assises

Ministerio de Cultura 2010

de la Dent-du-Midi. Ces bases sont tellement rapprochées, qu'elles laissent à peine un passage au fleuve. On attribue la construction du pont aux Romains. Je crois qu'il repose tout simplement sur des fondations romaines.

Nous allâmes droit à l'abbaye qui, seule dans la ville, pouvait nous offrir quelqu'intérêt. Malheureusement madame Dolfus ne put entrer avec nous, les hommes étant admis à l'exclusion des dames. Elle n'y perdit rien. Le monastère est une fort antique construction qui n'offre rien à remarquer, si ce n'est le calme et l'air affable des chanoines qui l'occupent, en y consacrant leur talents et leur vie à remplir gratuitement les honorables et utiles fonctions de professeurs dans le collége qu'ils y ont fondé.

Au moins l'église lui fut ouverte, et nous pûmes tous ensemble en admirer le bon goût et la propreté. Des fresques modernes, assez heureuses, la décorent. Je remarquai surtout qu'à la voûte on avait fort habilement mis les réalités de la religion chrétienne en face des figures de la religion mosaïque. Mais ce que nous eûmes grand plaisir à étudier, ce fut la boiserie qui accompagne les stalles du chœur. Je ne dirai pas qu'elles sont d'un travail fini, mais tout au moins offrent-elles un ensemble de beautés que l'œil contemple avec bonheur.

J'avais pris pour guide le concierge de l'abbaye. En apprenant que nous étions français, et surtout en voyant que nous savions apprécier les choses de l'art avec le sentiment religieux qui dénote la piété, le brave homme vint à moi, et me dit avec une sorte de mystère :

— Si Monsieur le désire, on lui fera voir le trésor du couvent?

— Mais je serai, nous serons fort satisfaits de le connaître... répondis-je avec empressement.

Le cicerone disparut alors, en nous priant d'attendre.

Après quelques minutes, la porte par laquelle il avait disparu s'ouvrit de nouveau. Mais ce ne fut plus lui qui se montra.

C'était un évêque, un évêque au noble et saint visage. Il fit une courte prière d'abord, puis vint à nous avec une modeste et bonne simplicité qui lui gagna soudain notre cœur. Je me confondis vainement en excuses de voir qu'il se dérangeait pour nous.

— Vous êtes français, vous êtes parisiens, vous êtes surtout vrais catholiques, me répondit-il avec une exquise bonté; à tous ces titres, c'est un bonheur que je me donne de venir moi-même vous montrer des richesses que vous saurez apprécier.

Alors, après avoir salué avec une exquise courtoisie mes compagnons, il nous fit signe de le suivre dans la chapelle de Saint-Maurice, fermée d'une grille solide. Puis il alluma deux flambeaux à la lampe de l'autel, et disparaissant derrière le rétable, il fit jouer un ressort, et le tableau qui dominait l'autel s'abaissa de manière à nous faire voir une niche profonde toute remplie des objets les plus précieux.

Ministerio de Cultura 2010

Avant d'entrer dans le détail de ces admirables objets, je dois vous redire, lecteurs, le discours que nous tint le digne évêque.

— « Cette ville se nommait jadis *Tarnada*, nous dit-il. Sous la domination romaine, ce peuple, vainqueur du monde, avait la coutume d'apporter ici ses morts pour leur donner la sépulture.

» Mais on lui substitua bientôt le nom d'*Agaunum*, Agaune. Voici quel fut l'événement qui amena cette métamorphose.

» L'empire de Rome échut à Dioclétien et à Maximien-Hercule, qui régnèrent de 285 à 303. Ces deux empereurs se rendirent fameux, l'un, parce qu'il devint la tête, l'autre, le bras du gouvernement romain, et tous les deux, par les atroces persécutions qu'ils allumèrent contre les Chrétiens, à l'instigation de Galérius, pâtre et ministre.

» Or, sous Dioclétien et Maximien-Hercule, une légion romaine vint s'arrêter sous les murs de notre ville, et y campa. On qualifiait cette légion du titre de Thébéenne, parce les soldats qui la composaient étaient presque tous originaires d'Afrique, et du voisinage de Thèbes, en Egypte. Dans l'armée, cette légion était désignée le plus souvent sous le nom de *Maximiana Thebanorum*, ou *Diocletiana Thebanorum*, parce que d'ordinaire elle formait l'arrière-garde dans les expéditions de ces princes. Son enseigne était un bouclier moitié rouge et moitié jaune, entouré d'un cercle moitié jaune et moitié rouge, le tout ceint d'un autre cercle complètement rouge. Elle ne comptait pas moins de six mille six cents hommes, quand elle s'arrêta au pied de nos roches escarpées, là, dans la vallée, entre le Rhône, Epaunum et Tarnada, à la sortie du défilé. Son chef ou primicier était alors Maurice; et les principaux officiers, après lui, se nommaient Candide, Victor, Achille, Octave, Tégule, Exupère, Amor, Cyr, Julien, Ours, Secondin, Thyrse, etc. Tous ces guerriers, depuis le chef, jusqu'au dernier soldat, étaient non-seulement braves, mais intrépides, mais dévoués. Ajoutez à cela qu'ils venaient de cueillir de nouveaux lauriers dans une expédition contre les Bagaudes révoltés.

» L'armée qui la précédait, retournant, comme elle, en Italie, était campée à Octodure, qui n'est autre que Martiny, au fond de notre vallée, à l'endroit où le Rhône fait le coude en descendant du Simplon. Octodure et Tarnada étaient les deux points que César avait fait fortifier, Tarnada surtout, comme étant de la plus grande importance, pour avoir le passage des Alpes à sa dévotion.

» Alors voici que pendant le repos de la légion, avant de franchir les Alpes pour rentrer dans le centre de l'empire, un courrier arrive, son cheval tout haletant, et remet au primicier une lettre close du secrétaire des empereurs pour la légion Thébéenne, comme il l'avait fait pour l'armée qui précédait, et dont elle était l'arrière-garde.

» C'était l'ordre formel de purifier les soldats par de grands sacrifices en l'honneur des dieux, avant de mettre le pied en Italie.

Ministerio de Cultura 2010

» A la lecture de cette lettre, Maurice, le primicier, fit aussitôt mettre la légion sous les armes, et là, entouré de ses officiers, il exprima solennellement la volonté des empereurs.

— Plutôt mourir, s'écrièrent les Thébéens, plutôt mourir que d'offenser le vrai Dieu du ciel, en adorant, par complaisance, les faux dieux de la terre!

»Quelques jours après, c'était le 22 septembre 302, à l'heure où tombaient déjà les premières heures de la nuit, une légion détachée de l'armée romaine cantonnée à Octodure, rebroussant chemin, arrivait à Tarnada, entourait la légion Thébéenne agenouillée sur le rivage du Rhône, et la sommait de sacrifier aux dieux.

— Nous sommes chrétiens, tous sans exception, répondit le primicier Maurice. Nous sommes fidèles à nos empereurs; mais nous ne pouvons offenser le Dieu du ciel!

Alors le chef de la légion païenne venue d'Octodure, fit avancer un homme par chaque dix hommes, et sans que l'on entendît une seule plainte, le glaive romain fit tomber leurs têtes.

— Voulez-vous sacrifier aux dieux? demanda de nouveau le primicier païen.

— Nous sommes chrétiens, notre loi nous le défend! répondirent les soldats, les yeux levés au ciel.

» Et, sur cette réponse, on fit encore avancer un homme par chaque dix hommes, et, sans que l'on entendît une seule plainte, le glaive romain fit tomber leurs têtes.

» Quatre fois cette boucherie se renouvela, sans que le courage divin faillît à aucun des martyrs. Le bras des bourreaux se fatigua long-temps avant que le sang fût épuisé, et déjà le vent du soir soufflait, et la nuit devenait noire, que l'on égorgeait encore. Enfin, quand après quatre décimations, ce qui restait de la légion eut encore crié à la face du ciel et de la terre :

— Nous sommes chrétiens, plutôt mourir que d'offenser le vrai Dieu!

» L'ordre fut donné d'immoler ces vaillants confesseurs de la foi du Christ, et la tuerie devint générale. A peine quelques-uns échappèrent-ils à la vengeance impériale. Maurice, lui aussi, et tous ses officiers avec lui, perdirent la vie, préférant la couronne du ciel aux joies de la terre.

» Cet affreux massacre se faisait sur une pierre qui servait de piédestal aux martyrs, pour s'élever vers les portes du céleste séjour. Tout autour de cette roche sacrée, dans la terre rougie de sang, on plaça les cadavres des victimes. Cette pierre est restée comme un monument vénéré, depuis bien des siècles déjà, sur les bords du Rhône, là, tout près, sous l'abri d'une modeste chapelle du nom de Virolez (1). Vous pourrez aller prier auprès

---

(1) Virorum luctus, viro-lez, supplice des soldats.

Ministerio de Cultura 2010

d'elle : bien des générations se sont agenouillées où vous vous agenouillerez, où se sont agenouillés des héros.

» Quant aux reliques des saints guerriers, voici ce qui advint, continua le pieux évêque.

» Écoutez d'abord la naïve *révélace* de saint Martin de Tours, venu tout exprès à Tarnada, telle que nous l'a livrée le père Bérodi :

« Sainct Martin se fit montrer le lieu où l'on savait que la légion Thébéenne avait été » décapitée, et s'estant prosterné, ayant faict oraison à DIEV, leva une motte de terre » avec un petit cousteau qu'il avait emprunté d'un berger, qui gardait les brebis sur » le pré de Virolley, et à l'instant il sortit une fontaine de sang, et en ayant remply deux » vases qu'il portait avec soy, le sang sortit touiours : lors il pria DIEV luy envoyer quel- » que vase pour le recueillir. Un ange luy en asporta un du ciel qui est d'un prix ines- » timable... »

— Que je voudrais le voir ! interrompit Émile.

— Soyez satisfait, mon enfant, le voici ! fit le vénérable prêtre en nous présentant un vase fait d'une admirable agathe plus grosse qu'un œuf d'autruche.

— Cette urne doit être l'un des plus beaux monuments connus de l'art du lapidaire ? dit à son tour madame Dolfus.

— Et voyez avec quel talent merveilleux, et quelle finesse sans égale, les figurines ressortent sur la pierre, ajoutai-je. Les draperies sont prises aux parties les plus noires, et les tons laiteux ont été réservés pour les membres et les figures, avec une rare adresse.

Cependant le pieux évêque continuait :

—« Il semble être d'une pierre noire à la façon d'une agathe, sur laquelle sont représen- » tées diverses figures élaborées d'un admirable artifice. Et l'ayant remply de ce sang pré- » cieux, l'ange lui commanda de le laisser avec l'un de ceux qu'il avait dès-ia remply, » pour le mettre dans la saincte chapelle où repôsent les autres sainctes reliques de sainct » Maurice et de ses compagnons. Sainct Martin bouscha ce sainct vase avec son grand » sceau épiscopal, ainsi qu'on le void... »

— Alors le sang des martyrs est là?... demanda Émile.

— Oui, cher enfant, répondit le bon évêque. Il est coagulé, sans doute, car vous voyez que le sceau a toujours été respecté.

— Combien ce vase est précieux ! dit madame Dolfus.

— Maintenant je vous dirai, continua le comte évêque, que Tarnada perdit son nom, et prit celui d'Agaunum, Agône, du mot grec αγων, qui veut dire combat, martyre.

Ministerio de Cultura 2010

» Alors Théodore, évêque d'Octodurum, Martini, si vous aimez mieux, vers 391, vint à Agaunum fonder un premier édifice en l'honneur des saints martyrs. Il fit recueillir leurs ossements dans des cercueils que l'on déposa dans les cryptes de l'église, et je vous dirai que nous en avons encore quelques-uns, après avoir disséminé ces reliques dans l'univers, et enfin fonda un monastère, dont il devint le premier abbé et le premier évêque, afin que les moines célébrassent sans fin les louanges des saints.

» Sigismond, roi de Bourgogne, fameux par ses fautes, plus fameux par son repentir, agrandit ce cloître, et y institua cinq cents religieux qui psalmodiaient jour et nuit. Malheureusement les Lombards le dévastèrent d'abord, puis, en 940, les Sarrasins le brûlèrent. Mais il se releva toujours de ses ruines. En 1188, les Augustins s'y établirent. Aujourd'hui nous ne sommes plus qu'un petit nombre de prêtres.

— Et vous vous faites bénir par toute la contrée, Monseigneur! fit madame Dolfus.

— Si cela est, tant mieux! dit le prélat : nous atteignons alors le but que doit se proposer tout ministre de Jésus-Christ. Malgré toutes les vicissitudes dont nous sommes menacés en Suisse, nous devons à la protection du ciel d'être heureux et paisibles.

— Mais, Monsieur, dit Émile, dont le regard flamboyait en regardant le trésor ouvert sous nos yeux, qu'est-ce donc que tout cela?

— Tout cela, fit l'évêque en souriant, c'est d'abord le chef ou la tête de saint Maurice enfermée dans un buste d'argent d'un excellent travail et fort ancien. Sur le sommet du buste, on a réservé, voyez-vous, une ouverture fermée par une pierre précieuse, qui n'empêche pas de voir le crâne du martyr.

— Mais comment a-t-on reconnu que c'était saint Maurice? dit Émile, voulant toujours la raison des choses.

— Savez-vous, cher enfant, répondit l'évêque, ce que portait tout chevalier romain, et quel était son signe distinctif?

— Un anneau d'or! fit Émile, et à la bataille de Cannes, on en a recueilli des boisseaux. Nous en avons aux musées de Paris...

— Eh bien, la marque qui distinguait le primicier d'une légion, c'était non-seulement son costume, mais son anneau, parce qu'il allait à cheval à la tête de sa légion.

— Alors on a trouvé le squelette de saint Maurice avec un anneau, et c'est à cela qu'on l'a reconnu?... dit Émile.

— Précisément .. Et voilà cet anneau...

— Oh! que c'est curieux! fit l'enfant tout en baisant l'anneau du saint.

— Voilà un précieux échantillon de l'orfévrerie romaine! dit madame Dolfus.

— Nous avions aussi son épée, continua l'évêque; elle a son fourreau décoré d'émaux cloisonnés, et est fort belle; mais les Lombards nous l'ont prise, et elle est aujourd'hui dans la bibliothèque Ambroisienne de Milan.

— Et qu'est-ce donc que ce petit saint sacrement d'or? fit Emile, toujours à l'affût.

Ministerio de Cultura 2010

— C'est une des épines de la Sainte-Couronne, conservée, entre deux cristaux, dans un reliquaire d'or. Voici la lettre d'envoi que nous en fit Louis IX, roi de France, en février 1261. Il faut se rappeler que, suivant la tradition, la couronne d'épines fut empruntée au *lycium*, arbuste épineux, aux branches menues et flexibles, dont les épines sont droites et minces. Or, voyez, cette épine de Saint-Maurice présente parfaitement ce caractère.

Alors notre vénérable cicerone nous fit voir ensuite un vase sarrasin des plus curieux, sans aucun ornement, donné par Charlemagne, à l'abbaye; un autre vase également d'argent, mais parfaitement ouvragé, présent de Charlemagne encore. Puis ce fut un calice d'or, d'une forme admirable, offert, dit-on, par la reine Berthe, qu'il nous montra.

Nous vîmes aussi la mitre du pape Félix V, couverte de pierreries d'une valeur énorme; la crosse en or massif, d'un délicieux travail, avec des centaines de clochetons, des statuettes casquées et cuirassées, et dont les armes mobiles étonnèrent prodigieusement Émile; un crucifix, deux chandeliers, un encensoir, le tout d'argent, et d'une forme charmante; et puis des bras d'argent, et puis des bustes, et puis des statues équestres, d'un modèle assez élevé, don des ducs de Savoie; enfin des reliquaires du moyen-âge, admirables de dessin.

Toutes-fois ce qui excita le plus nos éloges, ce fut le vase d'agathe ou de sardonyx, travaillé en camée, haut d'au moins huit pouces sur quatre de diamètre, sans compter sa monture en or, dans lequel saint Martin enferma le sang des martyrs.

L'orfévrerie du pied que je n'avais pas étudiée d'abord, me parut ensuite magnifique. Le treillage décoratif s'accentue par des lames verticales formant des cases remplies de verre teint d'un violet pâle, dont le ton se marie avec l'or, de manière à produire la plus belle couleur grenat. Vingt-huit perles, puis vingt-huit cabochons, émeraudes et saphirs, alternent sur deux rangées. Sans contredit, ce vase est le trésor du riche trésor de Saint-Maurice.

Redire toutes les bontés et les prévenances dont nous fûmes l'objet de la part du charitable et bon évêque de l'abbaye serait impossible. A la vénération qu'il nous inspirait au début, se joignit bientôt, à la fin, l'affection la plus tendre. Il nous bénit, nous serra les mains, nous invita à le venir voir, et nous l'avions quitté que sa douce voix retentissait encore à nos oreilles, et trouvait écho dans nos cœurs. Il m'avait offert les livres de sa bibliothèque, et certes j'étais bien résolu d'accepter.

Avant de retourner à Lavey, nous visitons, selon la recommandation de Monseigneur, la chapelle de Virolez, que nous trouvons à vingt minutes d'Agaunum, devenu Saint-Maurice, par suite de la vénération portée au saint qu'elle possède. Cette modeste chapelle, assise fort près du Rhône, renferme, en effet, la pierre sur laquelle furent décapités tant de martyrs. On a orné les murailles de fresques; mais ce ne sont que de misérables peintures. Nous priâmes avec bonheur sur la roche qui sort de terre. Puissent nos prières avoir été entendues aux cieux!

Ministerio de Cultura 2010

Émile s'était bien promis d'exercer mes jambes, et de me tenir en haleine. Le lendemain, après ses bains et mon travail auprès de sa baignoire, mais malheureusement aussi, après le dîner, car c'était commencer trop tard, il décida sa mère et moi à tenter l'ascension de la Dent-de-Morcles. Nous n'avions pas à la chercher bien loin, nous étions à son pied. Il nous semblait qu'en quelques enjambées nous allions nous asseoir sur son sommet. Nous partîmes donc, par une affreuse chaleur.

Les illusions d'optique sont telles dans les montagnes, que souvent en face d'un plateau très-élevé, ou d'une dent gigantesque, vous croyez n'avoir qu'à monter pour atteindre le lieu désiré ; et vous avancez toujours, et plus vous avancez, plus le point à atteindre semble s'éloigner. Quelquefois, entre vous et le site aride que vous cherchez, s'ouvre soudain devant vous, à vos pieds, et vous laisse ébahi de surprise, quelque fraîche et verdoyante vallée, avec ses chalets, ses pâtres, ses troupeaux, ses torrents.

Le sentier qui conduisait à la Dent-de-Morcles commençait à Lavey même. Néanmoins je pris un guide pour nous diriger. Ce sentier cheminait au grand soleil, et comme ses zig-zags étaient perpétuels, nous en recevions alternativement les rayons au visage et au dos. C'était des baisers de feu. Au bout d'une heure nous étions si peu haut encore, que nous aurions pu causer avec les curieux de l'hôtel qui nous regardaient gravir. Je n'avais pas pris le flacon de cuir de voyage, et nous en fûmes bien punis, car bientôt nous fûmes pris d'une soif brûlante. Je le regrettai d'autant plus vivement, peu habitué aux courses dans les montagnes, que nous fûmes rejoints par un baigneur précédant des dames, que notre exemple avait tentées, et qui était muni du sien. Une goutte d'eau-de-vie, en pareil cas, est un remède souverain. Je dois dire à la honte de ce baigneur, qu'il vit mes compagnons haletants, et qu'il fut sans pitié. Nous avions, du reste, un dédommagement à notre souffrance : c'était la vue du plus merveilleux panorama qu'il soit possible d'imaginer, qui se développait à nos regards au fur et à mesure que nous montions

Ne vous étonnez pas de mes phrases admiratives, cher lecteur. On voit tant de sites délicieux, de si grandioses aspects, à chaque pas en Suisse, que l'on s'écrie toujours :

— Voilà le plus beau panorama que l'on puisse imaginer!

Nous découvrions, en effet, toute la vallée du Rhône, depuis le lac Léman, jusqu'au coude que fait le fleuve, à Martini. En face nous avions la terrible Dent-du-Midi, inimaginable colosse décharné, dont nous pouvions compter les précipices, les angles, les pics, des dômes, et jusqu'aux moindres aspérités neigeuses. Nous voyions le mont Catogne et le Combin, à gauche; la charmante cascade de Pisse-Vache, qui développait son écharpe d'une hauteur de six cents pieds; le glacier du Trient, dont les hauteurs étincelaient au soleil ; les montagnes boisées où l'on exploite des mines argentifères; une foule de torrents venant mêler leurs eaux aux eaux du long ruban du Rhône; les désastres causés par le Tauretunum, dont les décombres nous racontaient le drame cruel ; la chapelle de Virolez

Ministerio de Cultura 2010

et le théâtre du massacre de la légion Thébéenne; Saint-Maurice; son défilé des Thermopyles, couronné de forteresses; la Dent d'Oche, et toutes les collines qui forment le bassin du lac de Genève, dont le miroir étincelait, n'était-ce pas là l'une des belles pages du grand livre de Dieu? Aussi restâmes-nous long-temps en extase devant tant de beautés.

Nous passâmes bientôt sur un pont de bois qui couvre un torrent desséché, et, tournant la montagne, nous arrivâmes à un charmant vallon, arrosé par l'eau limpide d'une source abondante, qui, tombant en cascatelle sur des roches sonores, va former auprès de Lavey la gracieuse cascade de Pisse-Chèvre. Rien n'était frais et riche comme la tendre verdure des prés, des bois et des jeunes châtaigniers, au milieu desquels nous nous trouvâmes presque subitement. Un superbe chien de chasse vint alors nous offrir ses caresses, et nous révéler que nous approchions d'un village. En effet, sur la montagne qui toujours tendait vers le ciel, parmi la belle verdure de pins et de marronniers, nous avisâmes les chalets, rouges comme de l'acajou, du village de Morcles. Les eaux de la source murmuraient devant chaque demeure, et tous les montagnards et leurs femmes allaient et venaient, nous regardant d'un œil curieux.

Émile avait faim : mais à Morcles, où les paysans sont renfermés sous les neiges, près de leurs foyers, pendant huit mois de l'année, point d'hôtels! Nous entrâmes dans le chalet qui nous offrait la plus belle apparence. Jugez des ressources des habitants? Ce fut à grand'peine que l'on put nous offrir du pain cuit depuis six mois, du fromage et du lait. Et encore partageâmes-nous notre frugal collation avec les dames et deux messieurs de Lavey, qui arrivaient à l'arrière. A ce propos, et pour mieux faire comprendre l'étrange caractère des dames genevoises, car ces dames étaient de Genève, croira-t-on que nonobstant la courtoisie qui nous fit leur offrir notre lait, elles ne surent pas nous parler, et ne dirent pas même un seul mot à madame Dolfus?... J'en avais de la colère dans l'âme. Aussi nous retirâmes-nous promptement.

Nous ne fîmes pas l'ascension de la Dent. Figurez-vous que nous nous étions persuadés la gravir. Il n'en était rien. Nous ne dominions encore que sa base. Restait son obélisque, qui se dressait, là, devant nous, effrayant, pélasgique, comme cent cathédrales superposées... Il aurait fallu encore un jour tout entier pour arriver à son couronnement, nous dit un guide qui d'ordinaire y conduit les voyageurs. Nous dûmes y renoncer. Mais ce que nous voyions, ce que nous allions revoir méritait seul la fatigue qui nous mettait en haleine. Aussi allâmes-nous visiter tout simplement le Signal-de-Dailly, petit café assis au milieu d'un vrai jardin anglais, sur la dernière limite du plateau qui couronne les rochers à pic au-dessus de Lavey. Quelle vue, quelle vue toujours! Et comme le soir se faisait, et que, dans la vallée, dans les bois, devant les chalets, aux pâturages des montagnes, au loin, plus près, on allumait des feux, la magie du spectacle était enivrante. Jamais je n'oublierai les impressions de cette journée.

Ministerio de Cultura 2010

A la grande chaleur succédait un froid assez intense. Nous en profitâmes pour descendre, par un chemin de voitures, le plus rapidement possible. En deux heures nous étions arrivés à Lavey, et en face d'un thé brûlant, de viandes froides et de gâteaux, nous oubliions les difficultés du voyage pour ne parler que de ses plaisirs et de ses jouissances, et surtout de la Dent-du-Midi, que nous aurions cru pouvoir toucher de la main, tant ses milles curiosités se montraient à nos regards et nous impressionnèrent.

Le premier dimanche de notre séjour à Lavey, nous prenons l'omnibus pour aller entendre la messe à la paroisse Saint-Maurice. C'est une fort belle église. Quel recueillement, quel silence, et quelle piété! Voilà comme devaient être les réunions des premiers chrétiens. Je sentis bien vite mon âme plus portée à la prière.

Les hommes sont séparés des femmes, et tout aussi nombreux, et tout aussi recueillis qu'elles. Je reconnais avec plaisir quelques-uns de nos commensaux de Lavey, notamment le fils d'un pair de France, trop fameux, hélas! par la grande faute qu'il commit sous le règne du dernier roi. Mais les fils n'héritent pas des erreurs de leurs pères, et nous en avons eu la preuve dans quelques entretiens avec ce jeune gentilhomme.

Le costume des Vallaisannes, et spécialement leur petit chapeau, orné de rubans d'or ou d'argent, nous frappe tout d'abord. Mais ce qui nous étonne davantage, c'est la robe blanche, à capuchon blanc, passée par-dessus la robe ordinaire, que portent un assez bon nombre de ces femmes. Je remarque même des chantres qui ont aussi ce capuchon blanc sur la tête. Notre étonnement cesse à la communion. Toutes ces robes blanches, symbole de la pureté de l'âme, vont à la table sainte recevoir le pain de vie. Et je puis dire que je n'ai jamais vu pareille ferveur!

L'orgue se faisait entendre. Celui qui le tenait ne manquait certes pas de mérite. Néanmoins ses accords, comme le chant du lutrin, ne ressemblent en rien à ce que nous entendons dans nos églises de France. Ainsi le *Credo* fut chanté. Mais on s'arrêta court au beau milieu, c'est-à-dire à ces mots : *Et homo factus est*. Ensuite l'orgue et les chantres se font entendre ensemble, et comme le peuple chante lui aussi, il en résulte quelque peu de désaccord par fois. Mais Dieu n'en est pas moins glorifié. Il y eut, après la messe, une procession à laquelle hommes et femmes prirent rang dans un ordre parfait.

Au milieu de la messe, après l'Évangile, un prêtre était monté en chaire. Quelle n'avait pas été notre surprise, de reconnaître en lui le fameux prédicateur de France, M. Combalot? Il fut ce qu'il est toujours, grand et sublime, tout en ne disant que des choses simples dans cette église du Vallais.

Après la messe, nous rendons une visite à monseigneur l'évêque, dans son abbaye. Il est gracieux au possible, et nous reçoit comme d'anciens amis. Je prends plusieurs livres dans sa bibliothèque. Il nous présente comme français à M. Combalot, que nous entrete-

Ministerio de Cultura 2010

nons. Puis, après que notre Émile a reçu la bénédiction du bon pasteur, nous nous retirons avec sa nouvelle invitation de revenir. D'ailleurs, monseigneur veut dire une messe spéciale, mardi, pour appeler les bénédictions du ciel sur les études et la jeunesse d'Émile, et nous ne manquerons pas à l'aimable appel du saint prêtre.

Ministerio de Cultura 2010

III.

Un ermite au XIX$_e$ siècle. — Lausanne. — Vevey. — Clarens. — Montreux. — Chillon. — Un retour triomphal. — Pisse-Vache et Pisse-Chèvre. — Un voyage à sept cents pieds sous terre. — Bex et Bex-Vieux. — Les Diablerets. — Val d'Iliez. — Fromage et pièce d'or. — Une lettre de France.

Nous commençons à être en plus grande faveur aux bains. Les docteurs Perey et Cossy, un ou deux Français, un noble Polonais, et d'autres étrangers nous regardent d'un œil favorable. J'ai souvent des entretiens avec plusieurs d'entre eux, et la tenue aristocratique et distinguée de madame Dolfus n'effarouche plus les dames genevoises. On commence à apprécier ses nobles qualités, et le bon cœur que lui trouvent les pauvres du petit hospice qui chantent sa charité, lui obtient enfin des sourires.

Émile surtout, le pétulant Émile, par ses espièglerie, son entrain, ses saillies, nous fait sortir de l'obscurité. On le trouve partout : si on ne le voit pas, on l'entend. Il s'est fait le chef de quelques enfants de son âge, qui bruissent dans notre sphère, et, avec eux, c'est toute une armée qu'il dirige et qu'il commande. Tout chacun lui fait des caresses. Il n'est pas jusqu'au maître d'hôtel, à l'écuyer tranchant Charles, qu'il n'ait su prendre

Ministerio de Cultura 2010

dans ses filets, au point de s'en faire servir, chaque matin, un déjeuner fin dans sa baignoire. Seulement, je ne sais comment il a pu pécher vis-à-vis du chef de cuisine : il lui aura joué quelque mauvais tour sans doute, car ils sont en guerre ouverte.

On nous a beaucoup parlé du vieil ermite qui garde la chapelle de Notre-Dame-du-Sex. Les protestants m'en ont dit du mal : ils le traitent de fourbe et d'hypocrite. Je veux aller le voir pour éclaircir la chose. J'y ai tout intérêt : ce vieil ermite est français et catholique.

Donc, après la messe du mardi, dite à notre intention particulière par l'excellent évêque de Saint-Maurice, et après quelques causeries avec Sa Grandeur, je décide madame Dolfus à suivre Émile et moi sur le chemin, taillé dans le roc, qui conduit à Notre-Dame-du-Sex, située au milieu de la muraille de rochers qui domine la vallée du Rhône, et suspendue à cinq cents pieds au-dessus du sol. Nous avons encore le soleil du midi sur les épaules, et c'est un lourd fardeau, je vous assure, surtout quand l'air respirable manque. A chaque zigzag, car les zigzags sont l'éternel moyen de se frayer un chemin dans les montagnes, nous trouvons, adossés à un pilier de pierres, les stations du *Via Crucis*, assez heureusement peintes sur cuivre, mais, hélas! souvent dégradées par la main profane de gens qui ne respectent rien.

Enfin, nous arrivons à la chapelle, qui est fermée; et, tout brûlés par la chaleur, nous allons frapper à la porte de l'ermitage, qui est à quelques pas plus loin. Son hôte ne nous entend pas venir, et quand nous entrons dans sa cellule, il est occupé à se faire une boisson blanchâtre pour se rafraîchir.

C'est un petit vieillard de soixante-dix ans, blanc de cheveux, au visage placide, vêtu d'une mauvaise lévite. Tout respire la pauvreté autour de lui. Quel grabat, Seigneur! Un pauvre lit, composé d'un matelas de feuillages, reposant sur des planches, est tout à côté de la porte. Des rideaux de mauvaise étoffe cachent les inégalités du roc qui servent d'*armoires*. Une mauvaise table boiteuse, un long banc, faisant l'office de canapé pour les visiteurs, une misérable épinette, un accordéon, quelques bouquins, une foule de gravures collées aux parois, des assiettes ébréchées, deux ou trois vases de terre cuite, tel est le mobilier qui décore le retiro du bon ermite, tout rouge de plaisir de voir qu'on pense à lui, et qu'on lui parle avec affection,

J'apprends tout d'abord du vieillard qu'il se nomme Philippe Brière, qu'il est d'Orléans, que, de très-bonne heure, le premier consul le prit sous ses drapeaux, qu'il a parcouru l'Italie en soldat, qu'il a mouillé à Malte, s'est battu à Toulon, à visité Venise, bataillé à Novi, mais qu'en somme, né pour tout autre chose que l'état militaire, il a quitté de grand cœur l'armée de *Mardonald*, et s'est fait maître d'école en Suisse.

— Alors vous avez reçu de l'éducation? demandai-je à l'ermite.

Il sourit d'un air malin, et me répondit d'un ton paterne.

— Mon premier bonheur a été d'être élevé par une mère qui m'a fait bon chrétien. C'est

Ministerio de Cultura 2010

la seule richesse que je lui dois, mais au moins ne m'a-t-elle jamais quittée. Voyez-vous, mon petit Monsieur, ajouta-t-il en regardant Émile, je ne saurais trop vous recommander, à vous qui entrez dans la vie, d'aimer et de vénérer votre mère ! Croyez-moi. Ensuite, si vous êtes protestant, je vous plains. Mais si vous avez le bonheur d'être catholique, oh ! cher petit Monsieur, aimer Dieu et le servir, voilà la première éducation... Ce qui m'a empêché d'être bon soldat, moi, c'est que je ne pouvais pas facilement servir Dieu, et puis j'avais le cœur trop tendre... pour tuer dans les batailles. Aussi quand j'ai su l'italien, je me suis mis à apprendre le latin.

— *Num posses mecum* (1) *colloqui latinè?* dit aussitôt le malin Émile.

Mon homme rougit et fut quelque peu embarrassé. Il répondit cependant :

— *Loquere, Domine, audit servus tuus* (2).

— *Optimè!* (3) fit mon élève en riant.

Enchanté de l'épreuve qui le couvrait de gloire, l'ermite reprit :

J'ai donc été maître d'école. Mais mes écoliers formaient un bataillon plus difficile à faire manœuvrer que ma compagnie de voltigeur, de sorte qu'un jour, étant venu en pèlerinage à Notre-Dame-du-Sex, et y ayant causé avec l'ermite qui était là, comme il était fort vieux, j'ai demandé au comte-abbé...

— Qu'est-ce que c'est que le comte-abbé? dit madame Dolfus.

— C'est monseigneur l'évêque de Bethléem, *in partibus infidelium,* monsieur Bagnoud, qui est tout à la fois comte et abbé du monastère de Saint-Maurice. Ah ! si vous êtes catholique, allez le voir, et vous trouverez en lui toutes les vertus personnifiées. C'est un saint homme qui vous recevra bien, certes. Visitez-le de la part de l'ermite du Sex, et vous verrez comme il vous recevra bien !

» Je lui demandai donc de me prendre pour garder Notre-Dame du-Sex (4), quand... le vieil ermite serait... mort...

» Ce fut un beau jour pour moi, Madame, quand on vint me chercher à mon école de village, pour m'amener ici. Tenez, une belle dame comme vous doit habiter un palais : Eh bien ! vous y êtes moins heureuse que moi dans cette maisonnette !..

— Vous devez cependant bien vous y ennuyer, y avoir chaud, comme aujourd'hui, en été ; y avoir froid en hiver, et souffrir de bien des manières, dans une telle solitude ! dit madame Dolfus.

---

(1) Vous pourriez donc causer en latin avec moi?

(2) Parlez, maître, votre serviteur vous écoute.

(3) Très-bien !

(4) Notre-Dame-du-Sex, N.-D.-du-Rocher; Sex vient de *saxum*, rocher.

Ministerio de Cultura 2010

— M'ennuyer, en face des anges et de Dieu !

» Y avoir chaud, oui : mais la terre est la vallée de la douleur !

» Y avoir froid, oui : mais il faut souffrir pour gagner le ciel !

» Ne causer avec personne : mais le livre de la nature n'est-il pas ouvert là, tout grand, sous mes yeux, avec ses belles journées, ses admirables nuits, ses fureurs d'orages, ses murmures de fleuves, ses brises, ses aquilons, ses neiges, ses fleurs?

Et puis la vie c'est le travail. Or, je travaille, j'écris, je lis, je médite, je prie, je fais des vers...

— Des vers? m'écriai-je. Oh ! lisez-nous en quelques-uns.

Le brave ermite frémit d'aise. Sa main frissonnante saisit un vieux cahier, barbouillé sur toutes ses pages, et lut :

Dans cette belle solitude,
Bien loin de m'ennuyer, je me livre à l'étude.
Je passe d'heureux jours ainsi par habitude,
Plus content qu'un roi rongé d'inquiétude.

Et, sur ce, mon homme poussa le rire le plus béat que puisse trouver la satisfaction de soi-même.

Nous le félicitâmes, et c'était sincère, non pour sa poésie, mais pour sa belle philosophie. Aussi nous dit-il :

— Je me mets en longues causeries avec les saints. Il y en a tant dans cette vallée qui doivent voltiger dans l'air pour y semer les bénédictions du ciel. Aussi, quand je regarde Saint-Maurice, là, à mes pieds, je m'écrie :

Ville d'Agaune, tu es heureuse
D'avoir aussi proche de toi
Des reliques si précieuses.
Honore-les souventes fois.
Sois toujours fidèle à la grâce ;
Tâche d'accomplir ses desseins,
Afin d obtenir une place
Au milieu des anges et des saints.

— Ce n'est pas une poésie régulière, dis-je, en souriant à l'ermite, mais au moins vos vers expriment de nobles sentiments. Je conçois que tout soit bonheur autour de vous.

Ministerio de Cultura 2010

— Oui, Monsieur, me dit-il, et je le répète sans fin : mon sort est beau ! bien plus beau, voyez-vous, que celui de ces gens qui, dans leur orgueil, se sont détachés du giron de l'Église, pour en former une qui n'a pas été fondée par Jésus-Christ. Tenez, Monsieur, laissez-moi vous dire que vous me plaisez, ainsi que madame, ainsi que ce petit monsieur. Eh bien ! vrai, je serai bien malheureux si vous n'êtes pas catholiques. Vous m'avez l'air si bons, que je vous plaindrais d'être assis à l'ombre de la mort, et de n'avoir pas la véritable vie !..

— Alors rassurez-vous, mon brave homme, dit madame Dolfus, car nous sommes catholiques, et pas de nom seulement, mais en toute réalité.

— Oh ! j'en remercie le Seigneur ! dit l'ermite, en levant les bras et les yeux au ciel. C'est que dans ce pays je vois tant de protestants, que quand je me trouve avec eux, et qu'ils me visitent, dam ! je raisonne avec eux, je les fais rougir de leur révolte contre la vraie religion, je cherche à leur ouvrir les yeux... Mais puisque je n'ai pas cette occasion aujourd'hui, je n'en prêcherai pas moins ce petit monsieur.

— Tes père et mère honoreras,
Afin que tu vives longuement...

» Voilà ce que disent les commandements de Dieu, et mon texte est tout trouvé, continua-t-il.

La dessus mons Émile dut entendre une longue exhortation, la sage parole du philosophe chrétien. Mais il l'écouta volontiers, et je suis sûr qu'il en aura long-temps souvenance.

Puis notre bon vieillard s'écria :

— Vous êtes pieux? Alors vous entendrez volontiers un de mes cantiques !

Là-dessus il ouvrit son épinette, et Dieu sait quelle musique frappa nos oreilles. Du clavecin il passa à l'accordéon, qui n'était pas en meilleur accord. Et enfin, chantonnant quelques paroles, il nous offrit de voir la chapelle. Nous nous empressâmes d'accepter, c'était le but principal de notre ascension.

Nous n'y avons rien vu d'extraordinaire. Seulement on y prie Dieu, suspendu entre le ciel et la terre. Je me demande comment, sur une saillie aussi étroite du rocher, on a pu construire un petit édifice encore assez grand pour contenir cent cinquante personnes. Les murs de cette chapelle sont couverts d'*ex voto*, ce qui prouve que partout la sainte Vierge exauce et bénit ceux qui l'invoquent.

Le père Philippe Brière, le Français fait ermite en Suisse, a reçu des témoignages de notre respect. Nous le quittâmes pleins d'admiration pour son vertueux détachement des choses de la terre, pour sa sainte et modeste résignation, et attendant courageusement la mort, en répétant : Mon sort est beau !

Ministerio de Cultura 2010

Nous rentrions dans Saint-Maurice, lorsqu'il passa près de nous, enveloppé d'un grand manteau, et se rendant à l'abbaye, où chaque jour on lui donne son dîner.

— Adieu, bon recteur français ! lui dis-je.

C'est le nom qu'on lui donnait à son école de village.

— Adieu, brave ermite ! fit Émile.

— Au revoir... la haut!.. dit-il, en levant le doigt au ciel.

J'oubliais de dire que la cupidité ne m'avait pas semblé son défaut. Madame Dolfus lui fit accepter de l'argent qu'elle déguisa sous un autre don. Croira-t-on que ce qu'ambitionna le plus le digne vieillard, ce fut un sou neuf de France? Mais il est bon de faire connaître que ce sou offrait l'effigie de Napoléon III.

— C'est le neveu de son oncle ! fit-il, et je l'ai connu, moi, l'autre! Et puis c'est un sou de France, ma patrie!

Et une larme coula silencieusement de son visage sur sa lévite.....

Brave homme, il chemine vers le ciel!

A quelques jours de là, madame Dolfus, qui, dans un précédent voyage en Suisse, avait vu déjà plusieurs de ses villes, me pria de conduire Émile à Lausanne, devant laquelle, comme moi, le bateau à vapeur l'avait seulement fait passer.

Un beau matin, nous partîmes donc de Lavey, Émile et moi, par le berlingot que vous savez, et nous allâmes prendre le steamer l'Helvétie, à sa station de Villeneuve. Il eut été difficile de choisir une plus belle journée que celle qui nous était donnée. Du reste, pendant toute la durée de notre voyage en Suisse, le ciel nous a constamment favorisés du plus beau temps du monde.

Vraiment, c'est avec un plaisir extrême, comme quand on revoit un ami, que je revis mon beau lac de Genève, ses eaux bleues, ses riants rivages, les chalets de ses collines, son pittoresque château de Chillon baignant ses pieds dans le cristal de ses ondes, le pavillon aérien de la famille Mirabeau, les bosquets de Clarens, le clocher de Montreux, le fameux manoir de Châtelard, les hôtels de Vevey, et la flèche charmante de Lausanne.

Nous approchions déjà de cette dernière ville, lorsque mon cher Émile me fit remarquer un jeune dandy, au nez recourbé, joli garçon du reste, qui se panadait, un cigarre à la bouche, au milieu des nourrices et des Vallaisannes qui couvraient une partie du pont. En le voyant, je crus reconnaître un visage familier. Je ne me trompais pas : c'était un de mes anciens élèves, un gentlemann parisien, qui s'était assez mal quitté avec moi, et pour cause. Georges, c'est son nom, me vit bien, mais il fit l'homme qui ne voit pas, et alla porter ailleurs les spirales de son cigarre et son importance. Sa mère fut plus polie. Mais je profitai de ce que nous touchions à l'escale pour rompre l'entretien, et ne pas attendre son fils, déjà trop dans l'embarras.

Ministerio de Cultura 2010

Lausanne était devant nous, et nous prîmes en hâte place dans son omnibus attelé avec un luxe de cuivres qui me fit plaisir.

Lorsque la chute du Tauretunum amena les désordres que vous savez, et fit du Rhône une avalanche qui fondit impétueusement dans le lac Léman, entre la Meillerie et Saint-Gingolph, en refoulant les eaux du lac sur la rive opposée, le flot furieux détruisit l'ancienne *Lausonium*. Alors ses habitants allèrent s'établir sur les hauteurs voisines. Marius, gentilhomme bourguignon, et évêque d'Avenches, s'empressa de transférer son siége épiscopal dans la nouvelle cité, qui fut *Lausodunum*, puis *Lauzanum*, puis *Lausanne*. On a dit qu'un pèlerin, voyant les habitants assemblés au milieu d'un champ, et se consultant sur le nom qu'ils devaient donner à leur ville nouvelle, s'était écrié :

— Les ânes ! Les ânes !

Puis on a prétendu que les reliques de sainte Anne ayant été transférées dans Lausanne, ce nom lui était venu des louanges données à la sainte (1).

Ce qu'il y a de sûr, c'est que Lausanne devint bientôt florissante, grâce au pèlerinage qui se faisait à l'église de Notre-Dame, en l'honneur des reliques de sainte Anne, et d'autres non moins précieuses.

De grands événements s'accomplirent à Lausanne.

En 1275, l'empereur Rodolphe de Habsbourg s'y rencontra avec le pape Grégoire X, et après avoir assisté à la consécration de sa belle cathédrale, il éleva son évêque à la dignité de prince de l'empire. L'antipape Félix V y céda la tiare à Nicolas V, en 1448, et y mourut. En 1476, Charles le Téméraire y passa sept semaines pour y réunir une armée de 60,000 hommes, qu'il passa en revue dans la plaine qui domine les remparts, et avec laquelle il alla se faire battre à Morat.

La réforme religieuse fut accueillie avec enthousiasme à Lausanne comme à Genève. En 1536, les Bernois ayant déclaré la guerre au duc de Savoie, Lausanne fut soumise par eux et leur appartint jusqu'en 1798, que le canton de Vaud se déclara libre et indépendant.

J'explique ces diverses phases de la ville à Émile, qui ne me paraît pas fort attentif à mes récits. Ses yeux inquiets m'annoncent qu'il songe de préférence au choix d'un restaurant.

Je ne lui fais pas la guerre sur ce chapitre, et nous allons nous installer à l'hôtel Gibbon, qui m'a été recommandé.

Malheureusement, mon élève, qui est déjà très-fort sur l'histoire naturelle, ne l'est pas encore beaucoup sur l'histoire des grands hommes. Emile est convaincu que Gibbon veut dire *un singe à grands bras*, selon la définition de Lacépède. Il sait en outre que, dans

---

(1) *Laus Annæ*, louanges de sainte Anne.

Ministerio de Cultura 2010

la Suisse, on aime les armes parlantes, puisqu'à Genève on nourrit des aigles, et à Berne des ours, etc., animaux qui jouent leur rôle dans les armoiries de ces villes. Voilà donc mon Emile, désireux de voir un Gibbon, et persuadé que cet animal fait la gloire et l'ornement de l'hôtel, qui va droit à un gros monsieur ayant l'air du maître de la maison, et lui dit avec un sérieux imperturbable :

— Monsieur, montrez-moi donc votre singe?

Par bonheur, c'est à un Allemand fort épais qu'il s'adresse.

— Moi avre bas gombris! répond-il.

Le rire vient aux lèvres d'Emile, que je rappelle bien vite, pour lui expliquer que le mot *Gibbon* se prononce *Guibbon* en Suisse, et que l'hôtel a pris ce nom de sir Edward Gibbon, né le 27 avril 1737 en Angleterre, protestant d'abord, puis amené à la foi catholique par la lecture de Bossuet, et enfin rappelé au protestantisme par l'orgueil. Je lui raconte que naguères encore, au lieu même où nous nous trouvons, s'élevait une modeste maison que ce Gibbon, devenu l'un des plus fameux historiens anglais, avait long-temps habitée, qu'il y avait écrit ses plus belles pages, et le conduisant sur une terrasse que j'avise, ombragée par des accacias et qui domine le lac Léman, je lui lis ces lignes, extraites des Mémoires du gentilhomme anglais :

« — Ce fut le 27 juin 1787, entre onze heures et minuit, que j'écrivis la dernière ligne de la dernière page de mon *Histoire de la décadence de l'Empire romain*, dans un pavillon de mon jardin. Après avoir quitté la plume, je fis plusieurs tours dans une allée couverte d'accacias, d'où la vue s'étend sur la campagne, le lac et les montagnes.

— Alors le pied d'un grand homme a foulé cette terrasse, et ces arbres l'ont vu, l'ont entendu? demande Emile.

— Oui, répondis-je; mais, cher enfant, ajoutai-je, apprends qu'il n'y a rien de vraiment grand sur la terre! Tout fameux qu'est ce Gibbon, après s'être efforcé, dans ses livres, de rabaisser le courage héroïque des martyrs chrétiens, il a pris plaisir à célébrer les féroces exploits de Tamerlan et des Tartares.

— Alors Gibbon perd toute mon estime! fait Emile.

— Et note bien que cette dernière phrase n'est pas de moi : je l'ai lue dans les OEuvres de M. Guizot, juste et savant appréciateur du mérite des écrivains.

— Sur ce, allons dîner! ajoute Emile en m'entraînant vers le salon tout rempli d'Anglais, où l'on nous fait signe que notre couvert nous attend.

Justice à rendre à l'hôtel Gibbon de Lausanne, et avis aux gastronomes : Potage, quatre entrées, deux rôtis, quatre entre-mets, sans compter les hors-d'œuvre et le dessert, tel est le frugal repas que l'on sert à un homme et à un enfant, pour la simple bagatelle de sept francs. Je vous prie de croire, cher lecteur, que nous fûmes d'autant plus sobres, que la ville nous réclamait.

Du reste, notre appartement fut payé fort cher. Compensation!

Ministerio de Cultura 2010

Nous allons visiter la cathédrale. On la cite comme l'une des plus belles églises de la Suisse. On parle surtout de sa grande rose garnie de vitraux, et des nombreux tombeaux qui la décorent. C'est, en effet, un bel édifice, qui, comme toutes les églises du moyen-âge, offre un mélange assez bizarre de diverses architectures. Elle a la forme d'une croix latine. En 1536, il s'y tint une conférence religieuse à laquelle assistent les plus fougueux réformateurs, Calvin, Farrel et Viret.

Que ce temple fait peine à voir! Dans le sanctuaire, une pierre plate à droite, une pierre plate à gauche, comme deux consoles isolées. Voici ce que l'on appelle la table de communion! Triste communion que celle qui n'est pas la cène instituée par Jésus! Du reste, rien, rien qui rappelle l'origine, les mystères, la marche, le but du christianisme, rien qui parle de Dieu, rien qui révèle le ciel, rien qui dise à l'homme :

— *Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris* (1)!

Des bancs, partout des bancs. On dirait une froide salle de spectacle ou un forum couvert. Seulement, pauvres acteurs et misérables tribuns aux harangues.

— Venez donc voir le tombeau de Félix V, Victor Amédée, duc de Savoie et d'abord évêque de Genève? me dit Emile. On a établi près de lui les débarras du temple, et on a brisé le nez, les oreilles et les mains de la statue. Cela fait peine à voir!

— Regardons plus tôt, dis-je en réponse, ce mausolée de la princesse Orloff, empoisonnée par ordre de Catherine II.

— Ou mieux encore, ajoute Emile, le cénotaphe du vénérable Bernard de Meuthon, fondateur de l'ordre du grand Saint-Bernard. Celui qui repose sous ce marbre a été le plus utile de tous à l'humanité!

— Que tu dis bien, cher enfant... je te félicite de ton beau sentiment. Ce qui rend l'homme grand, c'est, en effet, le bien qu'il a fait aux autres hommes, ses frères, et, à ce titre, Bernard de Meuthon doit être mis en première ligne... dis-je à mon élève.

Nous admirons aussi le tombeau en marbre blanc de Henriette Stafford-Canning, morte à Lausanne, en 1817. On l'attribue à Canova. D'autres disent que Bartholini y a travaillé. Ce que je puis affirmer, c'est qu'il est beau; mais j'aimerais mieux pour moi le simple signe du salut, que tous ces attributs païens...

A notre sortie du temple, l'aspect grandiose qui s'offre à nos regards du plateau qu'il couronne, nous retrempe l'imagination attristée par le mutisme du lieu de prières des protestants. Nous nous arrêtons un instant pour respirer plus à l'aise; puis nous gravissons vers une autre plate-forme plus élevée encore, sur laquelle s'élève le château, massive et pittoresque construction en pierre de taille, flanquée à chacun de ses quatre

---

(1) Souviens-toi, ô homme, que tu es poussière, et que tu redeviendras en poussière!

Ministerio de Cultura 2010

angles, d'une tourelle en briques, ainsi que la galerie percée de machicoulis qui règne tout à l'entour. Ce château fut long-temps la résidence des évêques.

De là, par d'immenses escaliers qui font communiquer plusieurs rues bâties en amphithéâtre, nous passons devant l'académie, en allant voir tour à tour l'église Saint-François, qui vit la fin du concile de Bâle, en 1449; l'hospice cantonal, orné de colonnes toscanes et doriques; le musée des Beaux-Arts; le musée où l'on nous montre :

Un os de la jambe de G. L. Scipio Barbatus, apporté de Rome;

Une lampe antique trouvée à Nyon;

Une bouteille égyptienne contenant de l'eau de rose;

Un bracelet de cuivre venant de Bex;

Des fragments de porphyre provenant des bains de Titus à Rome, donnés par Kemble, l'acteur tragique qui est enterré à Lausanne, dans le cimetière de Pierre-de-Plain.

Lausanne possède pour promenade la vaste forêt qui la domine et qui a nom Sauvabelin (1), dans laquelle on dit que les druides faisaient des sacrifices au dieu Bel, d'où lui vient son nom. Fenimore Cooper, le fameux romancier américain, la visita jadis. Je la visitai après lui, car on signale de ce point une vue sans égale, et c'est vrai. Voici ce qu'en dit Cooper :

« Si le pied du lac se dérobe à l'œil, sa tête, au contraire, se montre à découvert, et offre un des plus imposants paysages qu'il soit possible de voir. Dans cette direction, les montagnes de la Savoie s'élèvent comme un rempart naturel, et la vallée du Rhône diminue peu à peu en s'éloignant jusqu'à ce qu'elle disparaisse complètement. De quelque côté que le regard se promène sur ce vaste assemblage de collines, de villages, de vignobles, de montagnes et d'eau azurée, il ne peut qu'admirer. sans jamais se lasser. Ce spectacle est toujours varié, toujours nouveau, et aucun autre site ne peut lui être comparé au monde. »

Puisque telle est l'affirmation positive du grand peintre des scènes sublimes que montre le Nouveau-Monde, nous pouvons le croire sur parole, et vous devez conclure, cher lecteur, que le paysage en question doit être véritablement beau, n'est-ce pas?

Le soir, par le plus beau clair de lune qu'il soit possible de rêver, une famille française à laquelle j'avais été adressé et que nous visitons, nous accompagne sous les beaux arbres de Montbenon, promenade placée entre le lac Léman et une énorme crevasse de terrain, sur laquelle on a construit un pont immense, composé de trois rangs d'arches superposés, de l'effet le plus pittoresque.

Nous quittons Lausanne de bonne heure le lendemain par la poste, et, en traversant les

---

(1) Silva Belini, le bois de Bel.

Ministerio de Cultura 2010

jolis villages de Pully, de Lutry et de Cully, nous arrivons à Vevey, l'une des plus propres, des plus gracieuses et des plus mignonnes cités de la Suisse.

L'air du matin nous a mis en appétit. Aussi Emile commence-t-il par réclamer le déjeuner. Madame Dolfus nous a recommandé l'hôtel des Trois-Couronnes. Nous nous empressons d'aller voir si Monet mérite son ancienne réputation.

Une suprême aristocratie britannique nous effraie tout d'abord à notre entrée dans les salons princiers que cent Anglais, et plus encore de ladies, émaillent de leurs ébouriffantes toilettes du matin. Nous nous réfugions modestement dans les bosquets qui plongent sur le lac. Mais la solitude n'est en aucun lieu. Nous nous faisons Parisiens le plus possible, et quand notre déjeuner est servi à la française, nous nous installons gravement au milieu des vingt tables à thé qu'occupent autant de familles d'outre-Manche. Je recommande à Emile, quelque peu bavard de son naturel, d'être discret et de pærler bas, comme gens qui respectent leurs voisins, comme font les gentlemans qui nous entourent. Un officier de bouche préside à notre repas, ce qui donne bien quelqu'envie de rire à mon élève. Pour moi, je suis raide comme la statue de Wellington, sur sa base de marbre.

Il y avait véritablement quelque chose de solennel dans cette magnifique salle dorée par le soleil, rafraîchie par la brise du lac, parfumée par les émanations des fleurs du bosquet, toute rutilante de mille étoffes, où le silence, le comfort, le respect, le savoir vivre et les prévenances les plus exquises, révélaient la distinction des personnages.

Soudain se fait entendre la voix d'un homme, dont le timbre annonce la satisfaction de soi-même et la conviction qu'il produit son effet.

Il n'en produisit que trop de l'effet !

— Peut-on déjeuner ici ? disait cette voix, la voix d'un Français, hélas !

Cet homme, espèce de jobard, remorquait une petite femme qui se crut obligée, pour montrer du caractère, de dire elle aussi :

— Oui, peut-on déjeuner? avez-vous de quoi?

Notre officier de bouche aurait voulu leur enfoncer sa serviette dans la gorge, je le vis bien, et étouffer leur voix. N'osant pas en venir à une telle extrémité, il leur dit très-bas, pour leur donner l'exemple :

— Nous avons des truites du lac, des...

— Qu'est-ce que c'est que ça de la truique? fit l'homme.

Bref, on poussa mes gens bien vite dans une autre salle où, se trouvant seuls, j'entendis qu'ils se déclareraient satisfaits, si on leur donnait des pommes de terre et du fromage.

Le flegme britannique ne se démentit pas un instant. Pour moi, j'enrageais par esprit de nationalité. Emile riait à se tordre.

Nonobstant l'importance qu'il se donnait, le couple grotesque fut prié de sortir de l'hôtel et d'aller au cabaret, si bon leur semblait.

Ministerio de Cultura 2010

Vevey n'a que deux choses à montrer : son beau site sur le lac Léman, au pied du mont Chardoum, et son église de Saint-Martin, qui le couronne de sa tour quadrangulaire. Le site, nous le connaissons : nous gravissons donc des rues étroites pour aller jusque dans les vignes chercher l'Eglise, dressée sur un plateau décoré d'arbres magnifiques d'où la vue est... ravissante. Que de fois, en parlant de la Suisse, ce mot tombe de la plume. La cathédrale de Saint-Martin ne remonte qu'à l'an 1458, dont elle porte le chiffre sur une de ses pierres. Un homme, qui promène des enfants, se présente à moi sous le titre de bedeau, et remplace l'éternelle duègne, cicerone obligé de tous les temples calvinistes. La tristesse me reprend en entrant sous la haute voute de cette demeure... qui n'est plus celle de Dieu. Pas une chapelle, pas le plus petit autel, aucune statue, nul reliquaire. Boiseries, sculptures, stalles, vitraux, tout a disparu. La muraille nue, le sanctuaire nu, le pavé nu. Des bancs, partout des bancs, rien que des bancs et une tribune d'où tombent, à certains jours, des paroles de révolte contre la parole de Jésus ! Je me trompe : tout n'est pas rabotté, gratté, effacé.

Voici une tombe à gauche, tombe debout contre le mur. Une inscription en lettres d'or la couvre... Inscription longue, fort longue, énumérant les titres du personnage qui repose dessous, et disant du défunt :

SISTE GRADUM, HIC JACEt. E. LUDLOW,
etc., etc., etc., etc. etc., etc., etc.
IN PUGNA INTREPIDUS ET VITÆ PRODIGUS,
IN VICTORIA CLEMENS, ETC., LIBERTATIS DEFENSOR,
MORIENS OMNIBUS DESIDERIUM RELIQUIT,
ET SEDES ÆTERNAS, LÆTUS, ADVOLAVIT (1) !

Ce tombeau convenait parfaitement en ce lieu. C'est celui d'Edmond Ludlow, l'un des juges qui condamnèrent à mort le noble roi Charles Ier d'Angleterre !!...

C'est donc un sujet rebelle, un régicide qui repose sous cette pierre. A merveille ! Au fait, une église révoltée contre Dieu devait asile à un homme révolté contre son roi, et qui en fut l'assassin ! Aussi lui promet-on pour récompense l'éternelle demeure, vers laquelle il monte joyeux, *lætus*, c'est-à-dire, sans remords, comme notre chevalier Bayard, *sans peur et sans reproches*.

Les bras m'en tombent à en étonner mon guide, et, le rouge au front, je courbe la

---

(1) Arrête, passant : ici repose E. Ludlow, etc., etc., intrépide dans la bataille, exposant sa vie partout, *clément* après la victoire; il fut le défenseur de la *Liberté*. Les regrets de tous le suivirent, quand, à sa mort, il s'éleva, *joyeux*, vers les demeures éternelles...

Ministerio de Cultura 2010

tête... Mais alors mes yeux fixent d'autres caractères, gravés sur une dalle que je foule aux pieds :

DEPOSITORIUM A. BROWGHTON,

etc., etc., etc., etc.

REQUIESCENS A LABORIBUS SUIS (1)

OBDORMIVIT IN DOMINO !

Au moins, cet autre personnage s'est sans doute véritablement endormi dans le Seigneur, comme le dit son épitaphe, pour se reposer de ses travaux ! Car qui donc peut avoir le sein de Dieu, le ciel, si ce n'est une âme juste? Voyons, quels sont les grands travaux de ce défunt?

André Browghton était le secrétaire des juges qui condamnèrent l'infortuné Charles Ier d'Angleterre, et ce fut lui qui alla résolument lire la sentence de mort au monarque prisonnier.

A la bonne heure, au moins : le ciel s'acquiert à bon droit dans certaines religions !

— Ces deux *Messieurs*, me dit mon guide, sont morts à Vevey, loin de leur patrie, qui avait mis leurs têtes à prix. Le gouvernement de Rome refusa constamment de les livrer. Il se faisait honneur de les posséder, car *c'étaient de bien honnêtes gens !* Si Monsieur fait bien, comme je vois qu'il est ému d'admiration, sans doute, il ira visiter la maison qu'habitait M. Ludlow, dans la rue qui conduit à la tour du Peil...

Je payai le bedeau et m'éloignai, confus et indigné. Comment ce crétin a-t-il pu supposer que j'étais en extase? Mon regard a dû lui révéler ma colère...

J'ai vu la maison de Ludlow : on lit encore sur le fronton :

— *Omne solum forti patria !* (2)

Ne disons rien plus de tels hommes et de leurs admirateurs !

Après avoir visité l'église Sainte-Claire; l'Hôtel-de-Ville, dont l'escalier fait honneur à la petite cité; le château, jadis habité par les baillis; la Grenette, nom que l'on donne en Suisse aux halles aux blés et que Vevey a décoré de vingt-huit colonnes toscanes; après

---

(1) Dernier séjour de A. Brougthon, qui, pour se reposer de ses *travaux*, s'endormit dans le Seigneur.

(2) Pour un homme courageux toute contrée devient une patrie !

Ministerio de Cultura 2010

avoir étudié les aspects du lac, des bancs de la jolie promenade qui longe ses bords; sur les deux heures de l'après-midi, nous nous acheminons vers Clarens, qui, vu du bateau à vapeur, en plein lac, semble un village charmant, couronné qu'il est par le château du Châtelard.

Clarens a un très-doux nom : il est illustré par la fiction romanesque du fameux Jean-Jacques, qui en a fait une description des plus poétiques. Comme nous y arrivons à pied, en vrais touristes, nous pouvons l'examiner en détail. C'est tout simplement une petite baie, avec un pauvre village, près d'un torrent desséché. Il n'y a rien des belles choses qu'y a placées maître Rousseau. Clarens, si frais dans l'imagination, fut pour moi l'image de la vie, dont la réalité ne répond en rien aux apparences trompeuses. Evidemment Clarens ne fut jamais beau. Néanmoins lord Byron, mal inspiré, ne craint pas d'accuser les moines du Saint-Bernard d'avoir détruit les bosquets, les villas, et toutes les merveilles poétiques de Clarens !

De Clarens nous arrivons à Montreux, au climat si doux, si fécond, que c'est l'endroit de la terre où, proportion gardée, la mortalité est la moins grande. La ceinture de montagnes qui entoure cette délicieuse contrée, la protége contre les vents du nord. Aussi rappelle-t-elle la Provence : le figuier, le grenadier, le laurier, y prospèrent en pleine terre; l'olivier même y croît avec succès; la vigne y donne des vins généreux.

Je me dirige vers l'église, laissant Emile en admiration devant l'original et célèbre costume des femmes qu'il entretient et qui s'amusent de ses causeries. Il me rappelle bientôt pour me montrer un rocher de tuf qui forme une terrasse, et renferme une jolie grotte ornée de stalactites. Puis, une des femmes qu'il a prise à sa solde nous conduit sur le chemin de Glion, pour nous faire voir un endroit du sol où la neige ne prend jamais pied, quand tous les environs sont blancs. Il s'en élève même une légère fumée dans les grands froids, ce qui peut faire supposer l'existence d'une source thermale.

Mais nous repartons bien vite; car j'ai hâte d'arriver au romantique château de Chillon...

Nous l'atteignons bientôt, et mon cœur bat : car c'est le site qui jusqu'alors, sur les rives du Léman, m'a le plus charmé.

Figurez-vous sur un roc isolé, entouré d'eaux profondes, mais tout près du rivage et de la route, avec laquelle il communique par un pont-levis, un donjon qu'entoure une grande masse de bâtiments flanqués de tours carrées et que domine un beffroi. Ses murailles blanches, ses tourelles gothiques et sa grosse maîtresse-tour, produisent un effet magique à l'œil du curieux.

On ignore l'époque précise de sa fondation; son existence est toute une longue histoire.

Ce fut une Française qui nous reçut à la porte : elle nous accueillit comme des frères,

Ministerio de Cultura 2010

Emile ayant su, par quelques gentillesses, mériter tout d'abord ses bonnes grâces. Mon cher élève, qui ne songe jamais qu'au terrible et qui veut des émotions à tout prix, demanda les *Oubliettes*...

— Procédons par ordre, répondit en souriant notre Française. Vous verrez tout, ne craignez pas. Ce château-fort date du XIIe siècle : il a soutenu plus d'un assaut, allez, mon bel enfant, aussi est-il armé en guerre, c'est un habit qui lui plaît. Remarquez que la bouche de ses canons touche l'embrasure des catapultes. Que d'aventures pourrait raconter Chillon !...

— Oh ! Madame, dites-nous-en quelques-unes ! fit Emile.

— Tenez, voici déjà une tour qui a déjà trois cachots l'un au-dessus de l'autre. Une porte fait entrer dans celui d'en haut; mais là on soulève une dalle, et on descend dans le second ; on lève une autre pierre, et on se laisse glisser dans le troisième... On y met le prisonnier, on fait retomber les dalles, on ferme la porte du premier cachot, et mon captif peut crier, pleurer, mourir, sans qu'on l'entende.

— On peut bien dire que c'est enterrer tout vivant, cela ! dit Emile dont l'œil lance la flamme.

— Une fois on visita ces cachots, et, sur le pavé de celui du fond, on trouva un lit de paille, qui avait encore l'empreinte d'un corps, et, à droite et à gauche, des débris de squelettes...

— Mais, permettez donc... dis-je à mon tour, en allumant une des petites bougies soufrées que je porte toujours sur moi, voici d'affreuses peintures sur les murailles...

— Elles ont été faites avec du sang ! continua la femme... De pauvres prisonniers se sont amusés à dessiner ainsi avec... leur sang... des fleurs, des palais, des figurines, des armoiries...

— Quel passe-temps, Seigneur !

— Mais il y a là un soupirail... clama Emile... On peut voir des feuilles d'arbres... Voilà même des herbes qui flottent sur le fossé...

— Allons ailleurs, dit la Française. Faites attention ici, par exemple.

— O mon Dieu ! s'écria mon élève, que ce plancher tremble... Il est comme vermoulu... Oh ! voici un trou carré... J'ai peur !...

— Eh bien ! ce sont les oubliettes... dit la femme. C'est un abîme creusé dans la masse même de la tour. Quatre-vingt-dix pieds de profondeur, rien que cela ! Et au fond des lames de faulx, des pointes de fer, des taillants d'acier...

— On y est donc descendu? dit Emile.

— Et on y a trouvé un squelette brisé, disloqué, et, à côté, une mauvaise couverture en poil de chèvre, à raies grises et noires...

— Est-ce qu'on l'a encore ?...

Ministerio de Cultura 2010

— Peut-être. Maintenant venez par ici. Ah ! nous arrivons à la tour dans laquelle le duc de Savoie fit enfermer Bonnivard, un de ses ennemis, que des voleurs avaient arrêté dans une forêt, et qu'ils lui livrèrent. Il y a été six ans.

— Est-ce qu'il était attaché à ce pilier ? Voilà encore un bout de chaîne ; est-ce la sienne ? Oui ; car on voit qu'un homme enchaîné là tournait autour du pilier.. Les dalles sont usées tout autour... Et pourtant ce roc est dur ! Ciel, qu'il a dû souffrir ! dit Emile tout d'une traite, et les cheveux hérissés d'effroi...

— Oui, c'est tout ce que vous dites, mon bel enfant ! Et quand, un beau soir, on le délivra, Bonnivard apprit que son ennemi était mort, et que Genève, sa patrie, de catholique était devenue protestante. Voyez : il était lié là, par le milieu du corps, ne pouvant se coucher jamais, et n'ayant de libres que les pieds, qui ont bien des fois tourné autour de cette colonne. Heureusement l'air ne lui manquait pas, car le cachot est assez grand, et a plus de jour que les autres.

— Mais, je ne me trompe pas ? dis-je ; ce nom, qu'est-ce ?

Et, en épelant, je lus, déjà quelque peu noirci : BYRON.

— Oui, c'est le nom d'un Anglais, un milord ! dit la femme. On dit qu'il a fait des vers, une complainte, sans doute, qui s'appelle le *Prisonnier de Chillon !*...

En effet, le cachot de Bonnivard est aéré et spacieux. Il est divisé en deux ailes, et l'aire de l'un des côtés est taillée dans le roc vif. Plusieurs lucarnes l'éclairent, et les rayons du soleil peuvent y pénétrer, mais réfléchis par les eaux du lac.

Il se faisait tard, et nous étions encore à Chillon ! Il nous fallut dire promptement adieu à la bonne vieille Française, qui nous trouva généreux. Nous lui devions, en effet, une bonne récompense. Elle avait été fort complaisante ; et puis le souvenir de la patrie était là !

A Villeneuve, qui est une petite ville entourée de murs, la *Penniculus* des Romains, première station de Genève à Milan, nous prenons une berline, qui nous ramène rapidement à Saint-Maurice. Il fait encore un peu jour. Nous voyons de loin madame Dolfus qui vient à notre rencontre, accompagnée de quelques dames. Aussitôt Emile congédie notre équipage. Il s'agit pour lui de faire une entrée triomphale. Voici pourquoi :

Dans ces contrées alpestres, les voyageurs abondent. Tous ont au dos le sac du touriste, sac de peau de poil ras, propre, net, avec ses agrès de tous genres. Tous ont à la main le long bâton des montagnes, ferré à son extrémité, surmonté à l'autre bout d'une corne de chamois. Tous ont le chapeau large et la blouse de coutil, avec des guêtres de cuir. Or, à Lausanne, j'ai équipé de cette sorte notre Emile, des pieds à la tête. Et il faut voir comme il est fier, comme il se redresse, et la joie qu'il se fait de se montrer à sa mère, qu'il ne sait pas avoir fait secrètement les frais de cette métamorphose. La bonne mère a tant de sublimes artifices !

Ministerio de Cultura 2010

Je vous laisse donc à penser l'entrevue d'Emile avec sa mère, et bientôt après son entrée triomphale à Lavey !...

On nous apprend alors la triste nouvelle qui circule. Deux de nos commensaux se sont enfoncés dans les montagnes. Ils allaient visiter des gorges très-dangereuses. Vêtus fort à la légère, sans nulles provisions, ils se sont obstinés à ne pas prendre de guides. Ils ont péri misérablement. Leurs cadavres ne sont pas encore retrouvés. Mais on a la preuve qu'ils sont tombés dans des précipices !

Comme nous n'avons plus que quelques jours à rester à Lavey, nous nous mettons en mesure de ne pas le quitter sans avoir vu tout ce que ses environs renferment de curieux.

Dès le lendemain de notre retour, nous prenons un char de l'hôtel, de bonne heure, le matin, et nous allons visiter la célèbre cascade de Pisse-Vache, assez près de Martiny, en passant sur le grand éboulement de la Dent-du-Midi. Nous l'atteignons au moment favorable, c'est-à-dire lorsque le soleil la dore de ses rayons. Cette cascade, formée par la Sallenche, qui prend sa source à l'Alpe du même nom, dans le bloc de rampes de la Dent-du-Midi, n'a pas moins de soixante-cinq mètres de hauteur. Des femmes, qui portent des cristaux et des pierres cueillies dans les roches les plus sauvages, viennent nous en offrir, et nous font observer qu'il ne faut pas se contenter de regarder cette cascade depuis la route. Pour la bien voir, on doit se placer au dessous, à l'est. De là, en effet, les rayons du soleil l'embellissent de magnifiques iris que l'on ne se lasse pas d'admirer. Chacun de nous achète un cristal de roche; madame Dolfus fait mieux : je la vois qui se cache pour puiser dans sa bourse une généreuse aumône. Si je dévoile son secret, c'est afin que vous ayez par fois, cher lecteur, la bonne pensée de ne pas oublier les pauvres dans vos plaisirs.

Nous retournons aussitôt sur nos pas; et, revenus en face de Lavey, nous faisons arrêter un instant notre voiture, pour contempler de loin la sœur de la cascade de Pisse-Vache, à savoir Pisse-Chèvre, que nous avons vu tant de fois de près, car elle est à huit minutes de notre hôtel. Elle est aussi d'un bel effet, et tombe dans une vasque naturelle qu'elle s'est elle-même creusée dans le rocher. Un jour que nous étions assis près de cette vasque, un voyageur d'Helsingfords, bon jeune homme venu aux bains avec sa sœur, nous hêla, en nous faisant signe de nous éloigner. Le soir, il me raconta qu'il avait failli être mordu, là même, par des vipères de la plus mauvaise espèce.

Je cède ici la place à mons Emile. Mons Emile a des amis en France. Il écrit à l'un d'eux, Jules Decaux, la lettre suivante, que j'ai l'indiscrétion de copier ; je la prends au beau milieu :

« Aujourd'hui, 26 août, mon cher Jules, nous avons fait visite aux mines de Bex.

» C'est une charmante petite ville que Bex. Elle a des hôtels très-pittoresques. Tu re-

Ministerio de Cultura 2010

connais là le mot de mon précepteur. La Dent de-Morcles, dont je t'ai déjà parlé, qui, vue de Lavey, a la forme d'un donjon, change son aspect de Bex. Ce n'est plus une simple forteresse sortant sa haute taille d'une massive citadelle, c'est tout un immense et formidable rempart.

» Les salines de Bex sont au moins à une lieue de cette ville. Nous y arrivons par la vallée de la Gryonne, qui roule tumultueusement ses eaux sur un lit de roches qu'elle entraîne dans son cours, à ses jours de fureur. Je ne te dirai rien de l'aspect des salines, tout est délicieux à voir dans la belle nature qui les entoure. Je ne te parlerai pas non plus de la grande roue qui monte les eaux salées, ni des fagots entassés par milliers sur lesquelles elles tombent, ni des dessaloirs; je te dirai seulement que nous arrivons à une petite porte, ouverte sur le flanc d'une montagne, et par laquelle on descend dans des souterrains qui n'ont pas moins de huit cents pieds de profondeur, dans lesquels des mineurs font sauter des quartiers de roches salées qui sont épurées par un grand travail pour être livrées ensuite à la consommation. La France seule, chaque année, prend là plusieurs milliers de quintaux de sel.

» Nous avions avec nous un Genevois, excellent monsieur, qui tenait à descendre au plus profond de la mine avant que l'on ne fit sauter, à l'aide de la poudre, les blocs de rocher. C'est ordinairement à midi que cette opération se fait. Il était onze heures. Nous n'avions pas de temps à perdre.

» On nous mit à tous, même à ma bonne mère, des habits de mineurs, consistant en une blouse à capuchon, fort sale; puis on nous arma d'une lampe. Alors, par une pente douce, nous descendîmes à la queue du loup. Tantôt nous rencontrions des lacs souterrains fort vastes qui préparent les eaux salées. Le feu de nos lampes sur ces eaux noires produisaient un effet effrayant. Si je n'avais pas eu avec moi ma mère et mon précepteur, j'aurais eu de l'effroi. Sur un de ces lacs, jadis, on a donné une fête à l'empereur Napoléon Ier et à l'impératrice Joséphine. On voit encore des restes de décoration. Tantôt nous trouvions l'orifice de puits carrés, taillés dans le rocher, à une profondeur de mille pieds. Notre guide alors prenait plaisir à mouiller d'huile une large feuille de papier : il l'allumait et la laissait tomber dans ce puits. La feuille tourbillonnait dans sa chute, et c'était chose curieuse que la voir arriver dans les entrailles de la terre. Enfin nous atteignîmes les mines en exploitation. Pour nous intéresser, et surtout pour savoir de quelle couleur était notre monnaie, les mineurs chargèrent de poudre les trous qu'ils avaient faits, puis y placèrent les mèches soufrées. J'aime la poudre, oui; mais je ne m'en cachai pas moins, comme tout le monde, mon cher, derrière les rochers. Une, deux, trois, six explosions eurent lieu. Quel tintamarre ! Et puis, comme dans la mine supérieure on entendit cet affreux roulement de tonnerre, les mineurs mirent aussi le feu à leurs mines, et d'autres explosions lointaines, délicieuses à entendre, pétèrent des pétarades qui ébran-

Ministerio de Cultura 2010

laient la montagne. Je sautais de plaisir. Figure-toi qu'une de nos charges de poudre, à nous, avait manqué. Un des mineurs alla bravement mettre une autre mèche. Je tremblais pour lui. Heureusement la mine n'éclata pas. Il alluma sa mèche, revint à nous, et Patarakapan ! Du sel gemme se trouvait dans cette dernière roche. Nous en prîmes tous un morceau. Et puis mon precepteur ouvrit l'escarcelle, récompensa ces braves gens, et nous partîmes par un autre chemin. Ce chemin n'était autre que sept cent trente-deux marches taillées dans le rocher que nous eûmes à gravir pour sortir de cette prison. Que nous avions chaud, mon cher ! avec cela, maman avait eu peur de l'humidité, et m'avait enveloppé, il fallait voir, ou plus tôt il fallait sentir ! Heim ! si la montagne s'était écroulée? Mais non : nous sortîmes sains et saufs. Avec quel plaisir nous avons revu la lumière du soleil, après quatre heures de nuit souterraine et de fatigue, à sept cents pieds sous terre.

» Nous retournous à Lavey par Bex-Vieux, dans la vallée de l'Avençon, étroite, mais charmante. Entre cette vallée de l'Avençon, et la vallée de la Gryonne par laquelle nous étions venus, à neuf cent dix-neuf mètres du sol, sur le penchant d'une riante colline, on remarque un bloc de rocher qui porte imparfaitement l'empreinte d'un homme couché et qui est connu dans le pays sous le nom de Pierre-du-Sauvage. Nous voyons à côté de nous les premières assises de hautes montagnes, formant une aride et affreuse vallée que l'on nomme les Diablerets. Nous l'avons contemplée long-temps.

» Ces Diablerets furent souvent exorcisés, au moyen-âge, parce que les paysans du Vallais regardaient cette vallée comme un des vestibules de l'enfer. Ils se composent de plusieurs pics qui s'élèvent à trois mille cent quarante-cinq mètres. Quelques cascades, tombant le long de cette muraille gigantesque, donnent naissance au torrent de la Grande-Eau. En suivant la vallée, on arrive à Sion, où nous serons sans doute la semaine prochaine.

» Figure-toi que les Diablerets se sont éboulés en partie en 1714. Juge de l'aspect qu'ils offrent ! Quinze personnes perdirent la vie. Cent têtes de bétail furent ensevelis vivantes, et cinquante-cinq chalets furent engloutis. Quelques jours avant, des bruits souterrains s'étaient fait entendre du sein de la montagne, comme un avertissement. Bien des gens s'enfuirent. Mais un homme du village d'Avers, qui ne profita pas de l'avis, ne reparut pas après l'éboulement.

» On le crut perdu. Sa femme le pleura, et ses enfants prirent le deuil. Mais voilà que trois mois après, la veille de Noël, il reparut dans le village, pâle, hagard, à peine vêtu, vrai spectre. Tout chacun se sauva, lui fermant la porte au nez. Il fut même question d'appeler le ministre pour conjurer l'esprit. Enfin le malheureux vint à bout de persuader aux siens qu'il était bien vivant.

» Croiras-tu que cet infortuné s'était trouvé englouti avec son chalet. Il devait périr :

Ministerio de Cultura 2010

mais deux masses de roches formèrent un angle au dessus du chalet en se rencontrant, et le préservèrent. Il eut le bonheur alors de trouver du fromage mis en réserve pour l'hiver dans le chalet : il s'en nourrit et but l'eau d'un courant qui s'était frayé un passage au milieu de ce cahos. Puis, après plusieurs semaines passées dans l'obscurité, il parvint, en rampant sous les roches, à se frayer un passage au travers duquel, un beau jour, il vit briller un rayon de soleil. Il était sauvé!!!

» Il y eut une autre chute en 1749. Mais je n'ai pas le temps de te la raconter. Voici mon mentor qui m'appelle : un landeau va nous conduire, je ne sais où...

» Mille amitiés du cœur, de ce cœur que les neiges et les glaciers de la Suisse ne rendent que plus chaud pour ses amis de France.

» Tout à toi,

» ÉMILE DOLFUS. »

« P. S. Mon cher Jules, je reprends la plume pour te dire que nous venons de faire une excursion ravissante. Nous avions avec nous, dans une grande calèche, un monsieur de Genève, homme très-bon et fort aimable, et sa fille, avec une autre dame. C'est à Monthey que la voiture nous a conduits. Nous avons vu là une verrerie en pleine activité : véritable atelier de Cyclopes, mon cher. Je doute que Vulcain ait jamais eu plus chaud dans les forges de Lipari, que tous ces braves ouvriers près de leurs fournaux. J'ai vu faire des carafes, des verres, des bouteilles. Ce travail est des plus simples. On prend de la matière liquide en fusion au bout d'un tube. On souffle, et la bouteille, le verre, la carafe ou le globe se font... presque seuls. J'ai essayé... mais pst!... je me suis brûlé le pouce...

» Mon professeur, toujours à l'affût des vieilleries, m'a montré les ruines du château qui, en 1239, appartenait à Marguerite de Savoie, épouse de Hermann de Kyburg; en 1379, à la famille de Grandson, et qui tombait de vétusté en 1450. On en voit encore très-bien le plan.

» De Monthey nous allons au val d'Iliez, ou val de Lin, l'une des plus belles vallées des Alpes. Il s'élève sur une étendue de quatre à cinq cents lieues, le long de la Vièze, qui l'arrose, entre de hautes montagnes qui le séparent de la Savoie. De l'église nous avons une vue exquise sur le cours du Rhône. Tout près de cette église se trouvent les fort belles cascades de la Tenne. Comme je me sens un très-grand appétit, nous entrons dans une chaumière. On me sert de mauvais pain avec du fromage. Pendant que je mange, j'entends mon professeur qui cause avec un bon montagnard à barbe blanche. Ce brave homme lui raconte que les habitants du val d'Iliez descendent des soldats romains échappés au massacre de

Ministerio de Cultura 2010

la légion Thébéénne. Alors je vois que mon illustre antiquaire, étonné, regarde le montagnard et les femmes qui l'entourent avec un sang froid imperturbable, et il s'écrie :

» — Oui, cela doit être... C'est bien là le type ancien !

» Tu en diras ce que tu voudras, mais je crois que mon vénérable maître, dans son amour de l'antique, perd quelquefois la tête...

» Croiras-tu que ma mère, trouvant si pauvres les gens de la chaumière, leur donne une pièce d'or pour mon fromage et mon pain? Il faut voir comme ces pauvres montagnards regardent cette jolie pièce brillante à l'effigie de Napoléon III !

» — C'est donc là de l'or? disent-ils. Nous n'en avions jamais vu !

» Mais ils ne voulaient pas le recevoir, et ils devinrent tout rouges quand ma mère les contraignit de l'accepter...

» Aussi j'entends mon mentor qui murmure tout bas :

» — *O fortunatos nimium sua si bona norint !* (1)

» Au moins nous retrouvons là des traces de l'âge primitif... Adieu ! »

Nous rentrons d'assez bonne heure à Lavey, où nous trouvons une lettre de France qui nous apprend que le choléra fait de grands ravages un peu partout, mais notamment dans certains pays qui me sont chers. Aussi la tristesse s'empare de nous.

Heureusement une visite nous est annoncée par la présence de deux soutanes que nous voyons venir à notre rencontre, dans les bosquets de l'hôtel, le long du Rhône. C'est Sa Grandeur Monseigneur l'Évêque de Bethléem qui vient nous voir. Nous le conduisons au grand salon de l'hôtel d'abord, puis, après une assez longue causerie, nous le reconduisons dans la direction de Saint-Maurice. Il nous propose d'aller à sa maison de campagne, où il désire nous conduire, au sommet de la montagne qui commande le val d'Iliez, d'où nous arrivons. Mais notre départ est trop proche pour nous permettre de répondre à cette aimable invitation. Nous en serons dédommagés, car Monseigneur nous promet sa visite, à Paris, où sans doute il viendra bientôt. Nous devons le revoir encore lorsque nous passerons à Saint-Maurice, en quittant Lavey.

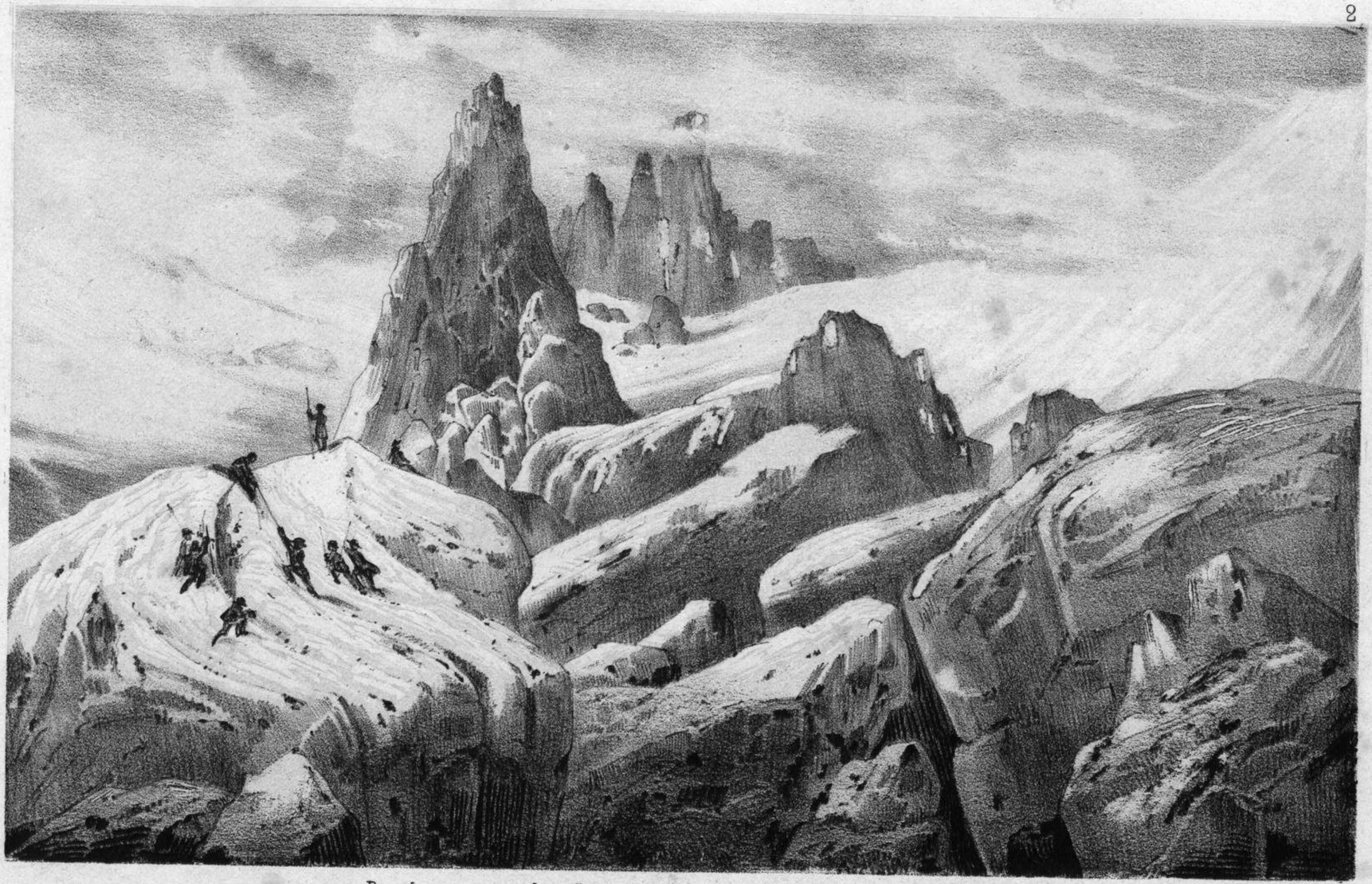
---

(1) Heureux, bienheureux s'ils comprenaient tout leur bonheur !

Ministerio de Cultura 2010

Ministerio de Cultura 2010

Ministerio de Cultura 2010



Rochers appelés Grands Mulets et Crevasses de Glaces
Sur le Versant occidental du Mont Blanc

Lith Poussin et Cie rue St Maur 734

IV.

Martiny. — Guides et mulets. — Un déjeûner savoyard. — Le col de Balme. — Chamouny. — Vallée sans rivale. — Aiguilles, glaciers, torrents, cascades, dômes, montagnes. — Une fugue d'Emile. — Effets du soir. — Montanvert. — Mer de glace. — Les Murrais. — Croix de Flégère. — Ascension du mont Blanc.

Nous avons dit adieu à Lavey, après avoir laissé passablement d'or au père Girod, qui, à l'inverse des gens d'Iliez, loin de le dédaigner, le pèse pour s'assurer s'il est de bon aloi. Nos compagnons d'hôtel nous ont fait cortége à l'heure du départ. Dirai-je qu'il y a eu des larmes de versées par des yeux d'infortunés malades que madame Dolfus avait soignés dans leur maladie et aidés dans leur détresse? dirai-je surtout la douleur d'un pauvre vieillard perclus qu'elle avait maintes fois amusé dans son isolement? Pourquoi pas? L'exemple de la vertu est toujours profitable, et c'est un devoir de le signaler pour lui trouver des imitateurs. Le dévouement d'une femme du monde, empressée près de gens déshérités, répugnants même, étonnait bien du monde. Mais la générosité du cœur inspirée par une véritable piété, fait des prodiges.

En passant à Saint-Maurice, nous avons vu pour la dernière fois l'abbaye et son vénéra-

Ministerio de Cultura 2010

ble abbé. De loin, nous avons salué l'ermitage de Notre-Dame-du-Sex, de près la chapelle de Virolez. Nous tournons le dos au Léman, nous remontons la vallée du Rhône, et après une dernier regard sur Lavey, nous traversons les décombres du Tauretunum, et nous atteignons Evionnaz.

Là, un lièvre magnifique, poursuivi par un roquet du hameau, vient s'abattre sous le cheval de poste qui conduit la carriole qui nous porte assis de côté, comme dans la Franche-Comté. C'était là une belle occasion pour un chasseur : mais nous n'avions d'armes que le fouet du postillon et un poignard que je porte. Aussi le pauvre animal dépiste son ennemi et s'éloigne.

Un peu plus loin, nous rencontrons un jeune abbé, pâle et défait, qui s'approchant péniblement, nous prie de dire au directeur d'une légion de séminaristes que nous allons rejoindre, de lui envoyer un domestique, car il se trouve malade.

— Maître, me dit Emile, m'est avis que voici deux circonstances de funeste présage? Qu'en pensez-vous? Ne ferions-nous pas mieux de rester? si César ne fut pas sorti de chez lui, après les présages qu'il avait eus, certes, il ne serait pas mort!

Mons Emile plaisantait, bien entendu.

— Nous ferons mentir l'augure, lui dis-je. En tout cas, le lièvre a échappé au roquet, et le pauvre abbé sera soigné tout-à-l'heure.

Nous rejoignîmes, en effet, une trentaine de jeunes gens en tenue de collége, conduits par plusieurs prêtres. Nous donnâmes au directeur l'avis demandé; après quoi, le directeur, qui parlait parfaitement le français, tandis que tout son monde ne connaissait que l'italien, nous apprit que ses élèves appartenaient à un séminaire voisin de Turin, et que, pour leur instruction, on les faisait ainsi voyager chaque année, pendant six semaines, à pied, et visiter les parties les plus intéressantes des contrées voisines, jusqu'à cinquante lieues à la ronde. Bientôt notre court entretien l'amena à nous dire qu'il était de Paris. Nous le saluâmes comme compatriote, et il s'empressa d'envoyer au secours du malade.

Après Pisse-Vache, que nous revoyons avec plaisir, nous arrivons à Vernoya, petit hameau, près duquel nous trouvons, à droite, s'ouvrant comme si le bras d'un géant de cent pieds l'avait fendue avec effort, une masse de rochers faisant suite à la Dent-du-Midi, ouverte et formant une gorge étroite et sauvage, d'où sort le torrent, venant du glacier de Trient par le passage de la Tête-Noire. Emile et moi nous descendons de voiture pour nous approcher. Une échelle, qui est appuyée à la muraille de granit, nous permet de monter de manière à dominer l'abîme. Alors nous apercevons le Trient qui se brise, en écumant, contre les deux immenses murailles à pic, sombres et escarpées, qui encaissent son cours en le surmontant de huit cents pieds.

Ministerio de Cultura 2010

Bientôt nous tournons à droite, au pied du mont Catogne, et nous avons devant nous Martiny, divisé en deux parties : Martiny-le-Bourg, dans lequel nous entrons par un pont couvert qui passe sur la Dranse, et Martiny-la-Ville, à un kilomètre plus loin. Au-dessus, à droite aussi, sur un rocher élevé de mille deux cent vingt pieds sur le niveau de la mer, nous apercevons la haute tour Ronde et les ruines du château de la Bâtie, ancienne forteresse des archevêques de Sion. Georges Supérax la détruisit en 1518.

Martiny est l'ancienne Octodurum des Romains. Il y a des antiquités, telles qu'un reste d'abreuvoir de construction latine. Sa position sur la grand'route du Simplon, du Saint-Bernard, et du sentier à mules de Chamouny, en fait comme un centre où se réunissent les voyageurs. C'est une bourgade sans apparence, située presque au confluent du Rhône et de la Dranse, à l'endroit où la vallée du Rhône fait un coude subit pour remonter vers Sion. Elle est entourée de montagnes d'un aspect aride et sévère, excepté du côté de la vallée.

Nous allons droit à l'hôtel de la Poste, qui nous est recommandé d'abord par les baigneurs de Lavey, mais aussi, mais surtout par les impressions de voyage d'Alexandre Dumas, qui y a péniblement mangé son fabuleux becfteack d'ours, et en a fait le théâtre de scènes fort plaisantes. Nous nous y installons dans un appartement très-confortable, puis nous y dînons, non pas avec de l'ours, mais avec de délicieuses grives auquel nous faisons honneur. On nous avait dit à l'avance de mettre ces grives dans notre menu.

Puis je m'occupe d'avoir un guide et des mulets pour le lendemain. Je m'arrange facilement avec Louis Vouillox, qui, s'il a l'air épais, me semble cacher de l'intelligence sous sa rude épiderme.

Après quoi nous flânons. D'abord je gravis l'escalier qui conduit à la Bâtie, où je trouve ma légion de séminaristes qui m'accueillent comme une connaissance. Le malade est là, guéri, riant, et me disant :

— *Ze ne parla goue l Italiano. Ze reddo vobis moultas gracias pour votre zervice !*

Emile, dont la langue est rarement au repos, voudrait bien causer... Mais on ne le comprend pas? Et puis, comme madame Dolfus nous attend, après avoir fait le tour du vieux donjon, dont la haute tour n'est accessible que par une trappe qui se trouve dans le plancher de l'étage supérieur, nous descendons en hâte. Madame Dolfus examinait la rapidité de la Dranse. Ce torrent est si farouche que deux fois déjà Martiny faillit être détruit par ses boutades. Nous remarquons à plusieurs endroits des maisons les marques de sa dernière inondation. On nous montre même la massive construction des murs inférieurs de notre hôtel de la Poste, destinée à le garantir de semblables destructions.

Ministerio de Cultura 2010

L'église catholique, grâce à Dieu ! est, dit-on, fort curieuse. Au retour, j'irai la voir.

C'est un jeudi, 14 septembre, que levés de fort bonne heure, Emile et moi, nous allons, à tour de rôle, frapper à la porte de madame Dolfus et lui crier :

— Le ciel est bleu, le soleil brillant, la brise fraîche... Il est l'heure de partir !

Cette journée est tout un événement pour nous. Nous allons voir le mont Blanc, Chamouny, cent merveilles ! Aussi notre impatience est sans égale...

Mais une dame a tant à faire, même en voyage, le matin !

Enfin Emile grimpe sur *Cadet* : c'est le nom que porte son mulet. Madame Dolfus s'installe sur *Doucereux* ; et je monte *Flamboyant*. Nous partons, Louis Vouillox en tête.

Je ne sais comment s'arrange ce diablotin d'Émile, mais il devine toujours la meilleure monture et se l'adjuge. Pour moi, j'ai la mauvaise chance d'avoir la bête la plus somnolente, nonobstant son nom de Flamboyant.

Nous quittons Martiny-la-Ville, et nous passons bientôt Martiny-le-Bourg, situé au pied d'une montagne dont il est si près, que sans une forêt qui en couvre le pied et que l'on conserve avec le plus grand soin, il serait infailliblement détruit par les avalanches. Puis, laissant à gauche la vallée de la Dranse, et la route étroite qui conduit au grand Saint-Bernard, nous commençons à gravir lentement la montagne de la Forclaz. Le soleil est brûlant, mais nous nous trouvons presque constamment à l'ombre, sous des sapins, puis sous des haies, des poiriers, des châtaigniers de la plus grande beauté comme de la plus forte végétation. A droite comme à gauche les mamelons qui montent, et les arbres qui les couvrent, et les herbages qui les revêtissent sont d'une si magnifique verdure, que l'œil se repose agréablement sur leurs riches émeraudes. Et puis, c'est un calme, c'est un silence, c'est un parfum si délicieux, que l'on jouit de se trouver ainsi monter vers le ciel sans beaucoup de fatigue. Nous rencontrons de petites chapelles qui révèlent la piété des habitants ; nous voyons aussi de pauvres villages, ou plutôt des groupes de chalets qui signalent une profonde misère.. Hélas ! sur terre, à côté du bien se montre toujours le mal....

Puis, quand nous avons gravi de la sorte, depuis une heure, la fantaisie me vient de regarder derrière moi.

Ciel ! quel admirable paysage ! Martiny, avec sa tour, ses clochers, ses deux bourgades distinctes, apparaît à vos pieds. En face vous avez toute la partie du Rhône qui descend de Sion ; à droite, les hautes cîmes du Saint-Bernard, du Simplon, du mont Rose, du Cervin ; à gauche, les rampes de la Dent-du-Midi, les hauts contreforts de la Dent-de-Morcles, puis, au loin, la Gemnie et cent autres pics neigeux. Le tout est semé de chalets, couvert de pins, capitonné de villages. C'est une des plus cé-

Ministerio de Cultura 2010

lèbres vues des Alpes. Ajoutez à cela que tout autour de vous, dans les délicieux pâturages qui vous entourent, tintent et carillonnent les clochettes des vaches suisses qui paissent sous les mélèzes : de pauvres petites filles vous offrent des fruits, du raisin, du lait, cherchant à convertir ainsi en argent leurs faibles ressources; dix ruisselets promènent, en murmurant, leurs petites vagues argentées sur des lits de cailloux. Jugez du charme de ces lieux !

Bientôt cependant se montrent aussi les ombres du tableau. Des arbres brisés, des roches entassées, d'immondes moraines annoncent la désolation et le sinistre aspect du plateau de l'Ancreuil. Là, se montre une cabane. On laisse souffler les mulets, et ceux qui ont soif et préfèrent le *schaps* à l'onde claire des ruisseaux, peuvent se rafraîchir.

Dans les Alpes de la Suisse-Française, on donne le nom de *moraines* à ces amas de roches, de sable et de débris qu'entraînent les avalanches, ou que l'on trouve le long des bords, à l'extrémité supérieure ou sur la surface même d'un glacier. Les moraines, l'un des phénomènes les plus importants des glaciers, sont produites par les éboulements des montagnes qui les dominent. Leur grandeur varie suivant la fréquence des avalanches dans les diverses vallées, selon la nature des rochers dont ces avalanches sont formées, et d'après la forme du glacier. Mais, en général, elles augmentent à mesure qu'elles avancent vers l'extrémité inférieure du glacier. La raison en est simple. Les débris qui se détachent des parois entre lesquelles chemine un glacier, qui toujours du sommet d'une montagne s'incline jusque dans une vallée, s'ajoutent continuellement à la masse mobile des moraines. Enfin, elles se rétrécissent de plus en plus vers leur extrémité supérieure, et finissent même par disparaître entièrement. Cela tient surtout à la nature de la glace; car, aussi long-temps que le glacier est à l'état de névé (1), les blocs qui tombent des parois environnantes, au lieu de rester à sa surface, pénètrent dans l'intérieur de la masse, continuellement recouverte par des couches de neige fraîche.

Cela dit sur les moraines, à l'occasion des glaciers que nous allons rencontrer, je reprends mon récit.

Du plateau de l'Ancreuil nous atteignons le col de la Forclaz, gardée par une sentinelle suisse. En effet, nous quittons la Suisse, pour entrer dans la Savoie. Nous dominons de ce col la contrée d'alentours. C'est, à gauche, le glacier du Trient, le premier près duquel nous allons passer, et la sombre forêt, en face la montée du col de Balme, chemin que nous préférons, parce qu'après l'avis qui nous en a été donné, et que je donne moi-même à mes lecteurs, il est mille fois préférable d'arriver à Chamouny par le col de Balme qui le domine d'une manière admirable, à cause de la première impression que

---

(1) Névé, nix-nova, neige nouvelle, par conséquent, friable, molle.

Ministerio de Cultura 2010

produit sur le voyageur la vue du mont Blanc et de tout son cortége de merveilles. A droite, au fond de la vallée, se montre le paisible hameau de Trient, au milieu de belles prairies ; le chemin qui longe le torrent du Trient pour aller à la Tête-Noire, et enfin le torrent lui-même qui s'engouffre entre les rochers pour aller sortir sur la route de Saint-Maurice, à peu de distance de Pisse-Vache, comme nous l'avons vu hier.

Nous prenons, nous, le chemin du col de Balme, et nous descendons dans la vallée de Trient. Bientôt nous foulons aux pieds les détritus des torrents d'hiver, avant d'entrer dans la forêt qui monte au col. Le chemin devient fort escarpé et très-fatigant, souvent interrompu par l'enlacement des racines de pins, qui forment des espèces de marches de deux et trois pieds de hauteur, et l'on s'étonne que les mules puissent monter et descendre une pareille route. Je m'étonne moi, surtout, qu'une femme délicate puisse endurer avec autant de courage que madame Dolfus les déplaisirs d'une telle façon de voyager. Enfin, après avoir gravi pendant environ deux heures ce côté de la montagne, nous atteignons les pâturages et les chalets d'Herbagères.

Le guide nous fait remarquer à droite, en arrivant sur la cîme du col de Balme, un monticule isolé, qui nous montre une longue arête bordée de précipices, se terminant, au nord, par une courte pyramide appelée la Croix-de-Fer.

— Cette aiguille de la Croix-de Fer est célèbre, nous dit-il, par un accident fâcheux. M. Escher, de Zurich, en 1791, ayant atteint cette pyramide, voulut redescendre le long des pentes gazonnées qui se réunissent pour former la crête de la montagne. Un faux pas le fit glisser d'abord, puis rouler jusqu'au bord d'un mur de rochers à pic. Mais il n'arriva là que le corps en lambeaux.

Soudain nous nous trouvons sur la sommité du col.

Ici, je n'ai pas de mots pour dire l'aspect magique qui se développe à nos regards.

Devant nous, à nos pieds, mais à une immense profondeur, se montre la longue vallée de Chamouny, qui se déploie tout entière aux regards avec ses villages du Tour, de l'Argentière, des Bois, du bourg de Chamouny, des Favrans, des Pèlerins, des Bossons, de la Molax, et les rubans ondoyants de l'Arve et de l'Arveyron. Puis, voici donc ce mont Blanc, le géant de notre Europe, avec tout son cortége d'aiguilles, de glaciers, de cascades, de rochers, de mers de glace, de dômes et de pyramides. Les Aiguilles-Rouges, à droite, commencent cette admirable file de grandioses roches entassées, et se continuent par la chaîne de Flégère, du Buet, du Brévent. A gauche, les Aiguilles-Vertes, le glacier du Tour, celui de l'Argentière, l'Aiguille-du-Dru, celles de Lechaud, de Charmox, les Grandes-Jorasses, le Moine, les aiguilles de Blaitière et du Plan, celles du Midi, le Montanvert, le Tacul, le mont Blanc, le Dôme-du-Gonti, le Rocher-Rouge,

Ministerio de Cultura 2010

les petits et les grands Mulets, le glacier des Bossons, la Pierre-Ronde, le mont Lacha, tout un monde de sublimes pages révèlent les merveilles de la nature et la grandeur de Dieu. Et sur toutes ces beautés un ciel bleu, un soleil d'or... C'est à être en extase.

Mais la voix du guide vous arrache à vos rêveries. Le vent qui souffle sur le col de Balme est mortel, si vous lui donnez le temps de glacer vos membres. Il faut entrer dans la misérable auberge qui vous a préparé du feu et le déjeûner, et prendre là un repos forcé.

Cette auberge n'est autre qu'un pavillon de terre, dont à l'intérieur les cloisons sont en planches de sapin. Ici la cuisine, là une chambre pour les guides, au-dessus une salle pour les voyageurs, à côté, des cabinets avec des lits.

On nous sert à déjeuner : soupe au fromage, poitrine de mouton, tranches de lard, vin de Saint-Georges, total quatorze francs ! Et encore laissons nous presque intact ce fin repas. O Vevey ! O Lausanne !

Pour passer ma colère, j'ouvre le livre-journal de ce pauvre cabaret. Le nom du baron E. M. de L...y me frappe tout dabord. Je me demande quand on est baron, comment on peut écrire les excentricités qui suivent :

« — Toujours, toujours des montagnes ! Cela commence à devenir fatigant et bien ennuyeux. On se blase de tout ! Quand depuis deux mois on voyage dans les montagnes, toujours dans les montagnes, cela commence à vous vexer pas mal. On en a par-dessus la tête. Tout de même je suis forcé de reconnaître que la vue du mont Blanc est bien belle et vaut la peine de franchir le Col-de-Balme et de s'y arrêter un instant.

« Ici l'hôte est bon, naïf, simple, et son vin de Saint-Georges parfait.

« Je viens de feuilleter ce livre des touristes. Il n'y a pas une seule remarque, une seule citation qui ait quelque valeur, quelque esprit réel. Probablement ces individus se sont donnés bien de la peine à faire ou des vers ou de la prose. Je les plains. Ces pauvres gens veulent toujours faire de l'esprit forcément. Ils sont chargés à balles ! et assomants par leurs citations qui ne montrent que leur peu de valeur réelle. J'en suis fâché pour eux.

« Un particulier qui a voulu donner une leçon
à ces semblants de poètes, à ces pauvres petites gens.
« Baron E. M. de L...y. »

C'est certes bien la peine de se poser en aristarque, de signer en gentilhomme et de se dire baron, et baron français... pour être aussi stupide ! Notez que des prétendues citations poétiques je n'ai trouvé que celle-ci, qui a au moins le mérite d'évoquer de tendres souvenirs de famille :

Ministerio de Cultura 2010

» — Devant cette nature, affreuse et magnifique,
Que n'ai-je à mes côtés Odile et mes enfants,
Pour trouver à ma voix un écho sympathique,
Pour ensemble jouir de mes étonnements !

» B., prof. d'hist. nat. Nivelle. »

Immédiatement au-dessous de la signature du baron se trouvaient ces lignes :

« — N'ayant pas assez d'esprit pour faire des remarques ou des vers, nous nous contentons de signer nos noms :

« Ctesse de Lad...k. Ctesse de Mont...x. Melle de Bass...m. »

Emile tient beaucoup à faire imprimer sur son bâton de voyage le nom de Col-de-Balme, et je suis son exemple. Maladroitement, pendant cette opération, la cravache de mon cher élève, cravache apportée de Paris tout exprès, tombe au feu !... Puis, après quelque mots échangés avec un Anglais qui a fait hier l'ascension du mont Blanc et qui se rend à Martiny, nous commençons à descendre vers Chamouny. Nous cheminons à pied, car le chemin, trop rapide, serait difficile pour nos mules, que nous faisons nous précéder. Madame Dolfus a pris l'avance et brave le soleil, qui brûle. Nous laissons à droite les écuries des pâturages de Balme, qui de loin, font l'effet de nombreuses ruches à mouches, et bientôt nous rejoignons notre compagne, au village du Tour.

Mais précisément pendant que nous la retrouvons assise sur une pierre, fatiguée par l'ardeur du soleil, nous nous apercevons, le guide et moi, qu'Emile nous manque, à son cri de mère :

— Où est mon fils ?

Et sur ce, comme nous restons muets et interdits, voici madame Dolfus qui se précipite comme une lionne blessée, qui appelle des femmes, qui appelle des hommes, promet une récompense et fait chercher son Emile.

Bref, mons Emile, à la vue du glacier du Tour, à un demi-kilomètre de nous, n'y avait pas tenu. Un glacier, pour lui, n'était rien s'il ne le touchait de ses mains, s'il n'en manipulait la glace, s'il n'en pétrissait la neige. Donc, doutant de mon consentement, le bel étourdi s'était permis une fugue. Et pendant que les premières maisons du village cachaient sa manœuvre, il s'en était alle, comme un bon bourgeois, les mains dans les poches, jusqu'à son cher glacier, d'où bientôt il nous revint, apportant triomphalement un énorme glaçon qui fondait au soleil, une fois séparé de sa masse.

Ministerio de Cultura 2010

— Cher enfant ! s'écria sa mère, voulant gronder et pleurant de joie, tout en pressant son fils dans ses bras.

— Mon petit drôle, vous nous faites perdre une heure ! fit le guide en accompagnant sa remontrance d'une moue longue de six mètres.

— Maman, j'ai voulu toucher le glacier ! répondit Emile.

Enfin nous reprenons nos montures, et Emile en avant, comme trompette de la caravane, nous repartons.

Nous étions dans la vallée de Chamouny. Un soldat de S. M. le roi de Sardaigne vint nous demander nos passeports, et me fit mettre ma signature sur un registre de police, après quoi nous dépassâmes le joli village et le glacier de l'Argentière à gauche, le chemin qui retourne à Martiny par la Tête-Noire, à droite. Alors la vallée se rétrécit, nous offrant à peine un passage à coté de la cascade de l'Arve, sur une rampe verdoyante; et, admirant partout, tantôt une merveille, tantôt un prodige; ici les traces d'une avalanche, celle de 1847, qui fit sept victimes, ensevelies subitement sous les ruines pendant la nuit; là les feux qui s'allument dans les pacages, nous atteignons le prieuré, ou, si vous aimez mieux, la jolie bourgade de Chamouny, peuplée de magnifiques hôtels. Celui du mont Blanc nous reçoit, et nous pouvons nous reposer enfin; il est nuit.

Que vous dirai-je? Je suis très-embarrassé, il y a tant à dire ! je ne serai pas long : on a écrit tant de volumes sur Chamouny et le mont Blanc, que je veux simplement en analyser les beautés.

Je passe sous silence le repos du soir et la spirituelle façon dont madame Dolfus remit à leur place un jeune couple mal appris. Je tais aussi les bons soins dont une fièvre violente, *la fièvre des montagnes,* me rendit l'objet. Je signale à peine la rencontre que nous faisons de deux ingénieurs allemands qui deviennent presque nos amis, et tout au moins, plus tard, nos compagnons de route, et je dis, qu'après une nuit peu commode, le lendemain de notre arrivée à Chamouny, avec des mules fraîches, et sous la conduite de Florentin Paccard, notre guide spécial, nous commençons une série d'excursions, dont voici les principales.

La première de toutes, et la plus curieuse, sans contredit, est celle du *Montanvert.* Pour la faire, nous traversons l'Arve, qui sillonne la vallée, nous suivons pendant quelque temps le sable blanc qui a recouvert la prairie de l'Arve dans une inondation furieuse de 1851, et nous montons par un sentier en pente douce, sous l'ombrage d'une forêt de mélèzes et de pins qui ne dérobe pas entièrement l'aspect de la vallée. Le Montanvert est du même côté que le mont Blanc dont on pert la vue. Nous trouvons d'abord, à mi-côte, un petit café en planches, puis plus haut une fontaine qui ne jette qu'un filet d'eau. Il est d'obligation de boire de cette eau, parceque c'est près de cette fontaine, et sous des arbres plus touffus qui ont disparu, que jadis notre fabuliste Florian écrivit sa pastorale intitulée

Ministerio de Cultura 2010

Claudine. Après avoir dépassé cette sorte d'esplanade, le bois s'éclaircit peu à peu, et le sentier devient plus rapide ; puis, lorsqu'on a suivi le penchant de la montagne de manière oblique, on tourne insensiblement à droite pour atteindre le sommet, et l'on se trouve tout-à-coup en face de la *Mer-de-Glace*, et de l'amphithéâtre de hautes aiguilles qui en bordent la rive opposée.

Le Montanvert est une montagne entièrement couverte de bois et de pâturages, assise au pied des aiguilles de *Charmoz*.

Mais son revers plonge immédiatement sur une large vallée de glaces de plusieurs lieues, dont la partie qui retombe dans la vallée de Chamouny porte le nom de *Glacier-des-Bois*. L'aspect de cette immense plage de glace ressemble, comme l'indique son nom de Mer-de-Glace, à un océan enfermé entre de hautes falaises, dont les vagues se seraient cristallisées par un refroidissement soudain.

Notre premier cri est tout d'admiration, d'étonnement et d'extase. Nous restons là, debout, regardant la mer qui s'agite sur le torrent qui coule dessous, regardant les aiguilles qui la dominent, *le Dru*, magnifique obélisque de pur granit, dressé verticalement en face de nous, l'aiguille *du Moine* et celle de *Léchaud*, qui se font remarquer par leur teinte rosée et les élégantes dentelures de leurs sommets ; regardant la mer qui se sépare plus loin en deux bras, dont l'un conduit au *Jardin* ou *Courtil*, sur le glacier du Talèfre, plate-forme de rochers formant une espèce de trèfle de trois cents pieds à sa base, recouvert de terre végétale et abrité par un amphithéâtre de montagnes, qui se tapisse, dans le cœur de l'été, d'un gazon d'une fraîcheur admirable, émaillé d'une ravissante variété des plus jolies fleurs des Alpes. C'est une île au milieu de la glace : c'est le jardin de ce palais de la nature. Les scènes les plus sublimes l'entourent : ici *Blétières* aux pyramides gigantesques ; là le géant aux épaules pélasgiques, puis l'énorme glacier du Tacul. L'autre bras conduit au glacier de *Léchaud*. La haute montagne qui les sépare s'appelle les *Périades*. C'est assurément le plus beau spectacle de toute la contrée.

Après une heure donnée toute à l'enthousiasme que font naître de telles merveilles, nous entrons à l'auberge du Montanvert, Emile pour faire mettre sur nos bâtons de touristes les preuves de notre présence en ces lieux, sa mère et moi pour acheter cent minimes objets qui seront pour nos amis de France un souvenir de Chamouny.

Mais nous ne sommes pas gens à voir les choses à demi.

Nous voici bientôt descendant sur cette mer de glace. Notre guide donne la main à madame Dolfus. Emile galoppe comme un écureuil. Moi, prudent, grave, je m'aide de mon long bâton ferré. Un second guide, armé d'une hache, ici, là nous trace le chemin sur la glace. Partout, à chaque pas, d'énormes crevasses se montrent, verdâtres, bleuâtres, et il faut les enjamber avec précaution, et franchir leurs abîmes béants sous peine de tomber dans d'affreux précipices et... d'y périr. Ce qui est arrivé plus d'une fois. Beaucoup de ces blocs de

Ministerio de Cultura 2010

glace fléchissent sous nos pas. On entend, sous leurs profondeurs, le bruit mugissant d'eaux furieuses. Mais

A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire !

Enfin nous arrivons sur la rive opposée. Mais quelle rive ! Elle est encombrée d'amas énormes, effrayants de moraines, de roches, de mille détritus hétérogènes. C'est une véritable gorge d'enfer, un chaos. Et, chose surprenante, ce chaos nous laisse voir partout des rhododendrons, des myrtises, des mélèzes, des azoles, et mille fleurs dont nous faisons une ample provision.

Là, nous rencontrons, avec leur guide, deux Anglais qui reprennent haleine. Nous faisons route ensemble, car, comme nous, ils se rendent au *Chapeau*. Au sortir d'un très-petit paturage qui fait face au Montanvert, nous trouvons quelques vaches que nous avons plaisir à traire pour en faire boire le lait à Emile. Puis Florentin, notre guide, se tournant vers nous :

— Vous sentez-vous le courage de me suivre ? dit-il.

— Allez, allez ! fait vaillamment madame Dolfus.

Aussitôt voilà mon homme qui s'achemine sur un sentier fort étroit, le long d'un mur de roches perpendiculaires, dont l'étroitesse diminue toujours à mesure qu'il s'élève à pic à peut-être cinq cents pieds au-dessus de la mer de glace.

Derrière madame Dolfus marchait Emile, soutenu par le guide des Anglais. Les Anglais venaient après lui, et je m'acheminais le dernier sur cet étroit passage. Mais voilà que l'un d'eux s'effraie, recule, et me force à reculer pour lui laisser regagner les moraines.

— Il ne sera pas dit qu'un Français n'ira pas où n'ose passer un Anglais ! pensai-je.

Et me voici m'élançant sur la rainure de pierre. Afin de ne pas voir l'abîme, je lui tourne le dos et m'avance de côté. L'Anglais s'est ravisé : je le vois qui me suit. Malheureusement, à travers mes jambes, mon œil plonge sur le précipice béant. Je ferme les yeux. Mes mains s'attachent aux aspérités de la muraille. Je vais, je vais toujours. Ce trajet dure vingt minutes. Enfin, je regagne la terre ferme, et l'Anglais avec moi. Il était temps.

— Florentin, dis-je à notre guide, en prenant la main qu'il me présente pour franchir le dernier pas, vous êtes stupide d'avoir conduit madame par un tel chemin ! C'est bien une fois, mais que cela ne vous arrive pas deux...

Je tremble en songeant aujourd'hui à cet endroit fatal. Nous pouvions y trouver la mort, et nous l'avons ridiculement bravée. On appelle ce passage les *Murrais* ou le *Mauvais-pas*. Il mérite bien son nom, et madame Dolfus a fait ce que peu de femmes osent faire, j'imagine. D'ailleurs Florentin me l'a avoué ensuite.

Ministerio de Cultura 2010

Nous arrivons au Chapeau. C'est un rocher situé au pied de l'Aiguille du *Bochard*, où dans un cabaret de planches de sapin les Anglais forcent *moa d'ou boare à la sianté de la vailliante Française, si pleine de bravioure!...* Ce Chapeau est un point d'où la vue s'étend sur la mer de glace, et d'où l'on aperçoit les aiguilles de Charmor et de Blétières, qui s'élèvent immédiatement au-dessous du mont Blanc. Nous y retrouvons nos mules, qui sont venues nous y attendre par un long détour.

Du Chapeau nous allons à la source de *l'Arveyron*, torrent considérable qui sort en bouillonnant de manière à former un jet d'eau décrivant un arc de cercle de trente pieds du glacier des Bois. C'est depuis peu seulement qu'il s'est frayé ce chemin. Jadis, il s'échapait d'une voûte de glace sur la dernière limite de ce glacier. Nous visitons aussi cette route, qui n'a plus rien de curieux, tandis qu'autrefois elle variait de dimension selon les saisons. La scène qui l'entourait était, dit-on, des plus grandioses. La profonde obscurité de la voûte et le brillant azur qu'offrait la glace toutes les fois qu'un rayon de lumière y pénétrait ; puis les rochers énormes que le torrent entraînait des montagnes supérieures, tout cela frappait l'imagination, parce que le torrent était là qui animait de ses reflets cette grotte terrible. Maintenant elle est sans vie. Il ne reste plus que les sombres forêts de pins qui encadrent ce ponorama sauvage.

Les *Bossons* forment le glacier du mont Blanc. Rien n'est curieux comme ses crevasses effrayantes, ses magnifiques pyramides de glace et ses moraines.

Pour vous donner une juste idée d'un glacier, cher lecteur, je dois entrer dans un rapide détail.

Les *glaciers* sont des amas de glaces éternelles qui se forment et se conservent en plein air, dans les vallées et sur les pentes des hautes montagnes. Les plus petits ont toujours au moins un kilomètre de long et autant de large. Les plus grands ont de six à dix lieues de long sur une à deux lieues de large. Ils descendent tous du sommet des montagnes dans les vallées; mais, en général, ils se rétrécissent vers leur extrémité inférieure. Quant à leur épaisseur, elle est fort variable. En moyenne, elle est, à ce qu'il paraît, de vingt-six à trente mètres pour la partie terminale, et de quarante à soixante mètres pour la partie supérieure, seulement, au lieu d'être glissante et polie, la glace est inégale à sa surface, le plus souvent ridée ou striée, rarement tout-à-fait lisse, composée enfin d'une multitude de fragments angulaires de glace. Mais, à mesure que l'on s'élève vers la partie supérieure des glaciers, on voit ces fragments diminuer insensiblement de volume et se réduire enfin à de simples granules, ou de névé, forme intermédiaire entre la glace et la neige, ou neige grenue.

Aucun glacier n'est parfaitement blanc. Ils ont généralement une teinte bleuâtre ou verdâtre. Mais lorsqu'on est sur le glacier même, la surface paraît d'un blanc mat. Puis, lorsqu'on remonte le plan incliné et que la glace devient moins compacte, les teintes perdent de leur intensité, et le bleu des crevasses se transforme en un vert d'une rare

Ministerio de Cultura 2010

beauté. Quelles sont les causes de ces couleurs? La science n'a pas encore résolu ce problème. Ce n'est pas l'azur du ciel, certainement, car les glaciers conservent leur couleur par un temps couvert.

Les crevasses des glaciers sont d'énormes fissures, qui tantôt traversent la masse de glace de part en part, tantôt ne descendent qu'à une certaine profondeur. On raconte une foule d'histoires plus ou moins dramatiques, de touristes et de chasseurs disparus dans ces gouffres toujours béants. Elles ne sont que trop réelles. La cause de ces accidents provient de ce que souvent les glaçons étant comme flottants, s'entrouvrent soulevés inopinément, et vous engloutissent. Et puis les crevasses changent constamment de places; elle sont soumises à des variations extraordinaires. Quelquefois elles se forment si vite, qu'en une seconde elles parcourent des distances de cinq à six mètres.

Par fois on rencontre de la *neige rouge*. Mais c'est un corps étranger aux glaciers. Des études faites à ce sujet, il résulte que la couleur donnée ainsi à la neige provient de corps organisés microscopiques, et appartenant au règne végétal, mais surtout au règne animal. Que de mystères pour la science!

Nous avons été à la *Croix-de-Flégère*, située au point culminant de la montagne qui fait face de l'autre côté de la vallée de Chamouny, aux Aiguilles-Vertes, aux glaciers du Tour, de l'Argentière, à la mer de Glace, aux Bossons, au mont Blanc.

C'était par une matinée charmante, fraîche encore. Tout semblait dormir le long des rives de l'Arve et de l'Arveyron. Nous gravîmes pendant deux heures. J'étais à pied, précédant mes compagnons de voyage. Bientôt nous nous trouvâmes à deux mille cent trente-sept mètres de hauteur. L'horizon était sans rival au monde. Le soleil, qui se levait, rendait scintillants les dômes, les aiguilles, les glaciers, le mont Blanc. Le tableau que nous offrirent ces sublimes aspects de la chaîne d'argent qui, du col de Balme au lac de Brévent, se développait en face de nous, et de la magique vallée encore noyée dans l'ombre du matin, ne sortira jamais de nos imaginations. Un silence admirable régnait sur cette nature grandiose. La brise nous apportait seulement les sons adoucis de la corne de bouquetin dans laquelle soufflait à chaque instant notre Emile. Si bien que nous restâmes plus de deux heures, assis sur la pelouse de la croix, contemplant, admirant, méditant.

Je venais de lire, sur le livre-journal de l'hôtel de Flégère, ces simples mots :

« — *Montes sicut cera fluxerunt à facie Domini!* (1) »

N'était-ce pas, en effet, tout un texte de méditations et des plus graves? Hélas! depuis

---

(1) Les montagues fondront comme la cire sous le regard de Dieu.

Ministerio de Cultura 2010

que la terre existe, de combien de cataclysmes n'a-t-elle pas été témoin, et que de drame terribles et sanglants ne pourrait-elle pas raconter? Tremblements de terre, éboulements de montagnes, éruptions de volcans, débordements de rivières, envahissements d'océans, comblements de vallées, chutes de maisons, incendies, pestes, guerres, désastres de toutes sortes!

Oui, je pensais à tout cela, sur le théâtre même de ces calamités. Et, pendant ce temps, Emile jouait avec un enfant de son âge, et sa mère causait avec une dame étrangère. L'Amérique et l'Europe se donnaient la main en leurs personnes, sur la cîme de la Flégère.

Et puis, je continuais la lecture du livre-journal :

« — Incomparables pics, majestueux sommets,
De glace énormes blocs, dites, qui vous a faits?
L'œil étonné regarde, il s'arrête, il admire :
De la grandeur divine il aperçoit l'empire!

» H. Aucler. »

Soudain on me frappa sur l'épaule. C'étaient les deux ingénieurs allemands de l'hôtel du mont Blanc, qui, eux aussi, venaient visiter le panorama sublime dont la vue m'absorbait.

— Voulez-vous faire l'ascension du mont Blanc? me dirent-ils.

— Dieu m'en garde! répondis-je. Je ne veux ni exposer ma vie pour la fanfaronnade de crier : J'ai gravi le mont Blanc! ni dépenser mille francs pour acheter ce médiocre plaisir.

— Eh bien, alors, sans qu'il vous en coûte rien, continuèrent-ils, et sans quitter le moelleux gazon sur lequel vous faites de si graves réflexions, mettez votre œil à l'extrémité de cette longue vue, et vous aurez le spectacle d'une ascension faite selon toutes les règles.

— Figurez-vous, dit M Stadler, c'est le nom de mon plus jeune interlocuteur, qu'hier nous nous trouvions au café de l'Union, lorsque l'on entama le chapitre du mont Blanc. L'un des assistants racontait aux autres comme quoi *Chamouni*, *Chamonix*, ou bien encore *Chamouny* vient positivement de *Campus munitus*, *Champ muni*, ou plaine fortifiée. Il prétendait d'après mistriss Mariana Starke, Reichard et d'autres, que la vallée de Chamouny était demeurée complètement inconnue jusqu'en 1741.

— Mais un Français répondait à l'Anglais qui tenait ce langage, reprit Théodore Rudiger, mon autre ingénieur, qu'il avait été prouvé, à l'aide de documents retrouvés dans les

Ministerio de Cultura 2010

archives de la paroisse, que la donation des terres de la vallée de Chamouny et la fondation du Prieuré attenant au couvent des Bénédictins, eurent lieu en l'an 1090 ; qu'en 1330 le prieur rendait des ordonnances contre les étrangers; et qu'en 1443 les évêques de Genève vinrent souvent visiter le Prieuré.

— Ajoute donc aussi, reprit Stadler, que saint François de Sales y arriva le 30 juillet 1606, et y passa plusieurs jours ; et qu'enfin, en 1634, le sénat de Savoie promulgua une loi relative à l'abolition des redevances pour les bêtes à cornes qui entraient dans la vallée.

— En tout cas, continuait l'Anglais, sans mes compatriotes Pocock et Wyndham, qui découvrirent les beautés cachées de ces lieux négligés jusqu'alors, la vallée de Chamouny serait restée dans son obscurité.

— Vous êtes encore dans l'erreur, répondait le Français : les habitants de Chamouny avaient, depuis long-temps, des relations avec Genève et l'Allemagne, et leurs foires, tenues au prieuré, attiraient une foule d'étrangers.

— Mais encore, ce sont les Anglais qui les premiers ont gravi le mont Blanc, et en ont fait des récits... reprenait l'Anglais...

— Non, mylord, ajoutait le Français, car après Marie Paradis, une femme de cette vallée qui vit peut-être encore, et qui, la première de toutes, alla mettre le pied sur la cîme de ce roi des montagnes, ce fut une Française, mademoiselle d'Angeville, qui, en 1738, entreprit avec un courage véritablement héroïque cette ascension si périlleuse.

— Et savez-vous bien, interrompit l'Anglais, rouge de colère, que votre sotte Française qui renouvela son ascension en 1840, ayant de nouveau atteint le point culminant, se fit soulever par ses guides aussi haut que possible, afin, dit-elle, de pouvoir se vanter d'avoir été plus haut qu'aucun autre personnage de l'Europe. Quelle vanité puérile !

— Et savez-vous bien, reprit le Français en riant, qu'il y eut un Anglais du nom de Sydenham, qui monta sur le mont Blanc uniquement pour dire qu'il y avait été, car long-temps avant de l'atteindre, les guides lui avaient annoncé que les nuages voileraient toute la vue. N'importe, il y alla. Quelle vanité stupide !

— Vous voyez, continua Stadler, que l'amour-propre national était en jeu. Et ce fut bien une autre contrariété pour l'Anglais, quand un homme de Chamouny dit à son tour : Après Marie Paradis et après mademoiselle d'Angeville, ce fut Jacques Balmat, avec le docteur Paccard, qui eurent la gloire d'arriver au mont Blanc.

— Oui, fit Florentin Paccard, mon guide à moi, qui venait de surprendre, en passant près de nous sur la pelouse de la Flégère, le nom de son parent, oui, mais le pauvre Balmat a fait une triste fin. Il avait déjà soixante-dix ans, lorsqu'il partit un jour avec un chasseur de Valorsine pour chasser le chamois. Mais il s'en sépara près du pic du Midi, voulant tenter l'ascension d'un point que son compagnon jugeait inaccessible. Hélas ! son envie

Ministerio de Cultura 2010

lui coûta cher ; il la paya de sa vie. On connaît le point d'où il disparut dans les précipices du *Mortine*, mais on ne retrouva jamais son cadavre !

— Et après l'ascension de Balmat? dit le Français.

— Ce fut M. de Saussure, de Genève, qui atteignit le mont Blanc, afin d'y faire des expériences utiles... répondit l'homme de la vallée.

— Et enfin, le 9 août 1787, vint le tour de l'Anglais, dans la personne du colonel Beaufroy ! clama le mylord.

— Ce qu'il y a d'étrange, reprit le Chamoniard, c'est que nous avons vu des Suisses, des Américains, des Français, des Anglais, des Polonais, faire cette dangereuse expédition. Mais jamais un seul Russe ne l'a tentée. Ces gens-là sont des lâches, je crois !

— Ce pauvre homme, continua Rudiger, qui me faisait le récit autant que Stadler, avait à peine dit le mot : lâches ! qu'il reçut le soufflet le mieux conditionné. C'était un gaillard grand et fort, vêtu d'une redingotte verte à Brandebourgs, qui venait de le frapper et en même temps se dressait devant lui, et disait :

— Demain je ferai l'ascension du mont Blanc, aujourd'hui même, si tu veux. Tu m'accompagneras avec des guides Je me charge de tous les frais. En outre, tu auras de moi deux mille francs, si tu mets le pied au point culminant avant moi. Si c'est moi, nous nous battrons au pistolet, une fois revenus à Chamouny !

— Partons ! répondit froidement le Chamoniard.

— Eh bien ! seraient-ce ces drôles qui font l'ascension ce matin? demandai-je, la curiosité au front.

— Mais sans doute, fit Stadler. Le Russe, l'homme au soufflet et six guides, sont partis hier de fort bonne heure.

— Alors, reprit Florentin Paccard, mon guide, voici ce qu'ils ont dû faire dans la journée d'hier : Traverser l'Arve au Prieuré, comme pour aller au Montanvert. Au-delà du pont, un joli sentier mène à des groupes de maisons, dont le plus considérable porte le nom de *village des Favrans*. Deux ou trois torrents, dont un seul a quelqu'importance, coupent le chemin ; mais dans ces beaux jours on peut les passer à pied sec. Enfin, au sortir d'un bois d'aulnes, on arrive au *hameau des Pèlerins*, où est la maison qu'habitait Jacques Balmat. Une forêt de pins protége ce hameau contre les avalanches du printemps. Au-delà, on monte par des pâturages escarpés. A droite on découvre le glacier des Bossons, dont on est séparé par un grand couloir, au fond duquel s'entassent des neiges et des glaces, débris des avalanches. Continuant de s'élever le long des moraines, on arrive au *Chalet-de-la-Para*, où l'on trouve du lait excellent.

» De ce chalet on monte toujours par une pente assez rapide jusqu'aux *Pierres-Pointues*. Là cesse le sentier praticable aux mulets. La vue que l'on découvre de ce point est déjà fort belle, mais le sentier devient de plus en plus difficile, jusqu'à la *Pierre de-l'Echelle*,

Ministerio de Cultura 2010

bloc de granit de douze à quinze mètres de haut, qui forme une caverne sous laquelle on abrite l'échelle qui sert pour le voyage. On s'y retire habituellement pour manger. Un coup de pistolet tiré de cet endroit est répété par un écho très-remarquable.

» En quittant, on tourne vers la droite, et alors on se trouve sur le bord du glacier des Bossons, dont l'entrée est fort difficile. On marche environ un quart d'heure sur des blocs inclinés en divers sens, sur des dos d'âne bordés de crevasses longues et profondes, puis on arrive au couloir de l'avalanche de l'Aiguille-du Midi. On le traverse en courant le plus vite possible; car quelquefois, en revenant, on trouve les traces d'une avalanche fraîche, tombée depuis qu'on est passé.

» C'est là le point le plus dangereux jusqu'aux *Grands-Mulets*, ces deux rochers aigus que vous voyez d'ici sortir de la neige. Après le lit d'avalanches on s'attache à la corde, et l'on commence à marcher par une vaste plaine de neige légèrement ondulée, et sous laquelle d'immenses crevasses s'étendent dans tous les sens. De temps en temps, les ponts formés au-dessus par la neige s'enfoncent, et l'on disparaîtrait au fond de la crevasse, sans la corde qui vous suspend à vos guides. Le guide, qui marche le premier, sonde avec précaution et à chaque pas, et devant lui et sur les côtés. Il a soin de diriger la route de manière à ne pas longer les crevasses indiquées par les ondulations de la neige, mais à les couper, autant que possible, à angles droits. On avance ainsi lentement, et l'on atteint bientôt la région des *séracs*.

» Les séracs sont d'énormes blocs de glace d'une forme à peu près cubique, et qui ont quelquefois dix mètres de côté. Des filets d'eau tombent en cascade le long de leurs flancs d'un beau vert, qui contraste avec le blanc mat de la neige sur laquelle repose leur pied. Cette belle plaine de neige est çà et là interrompue par de petits lacs du plus riche azur.

» Après avoir dépassé cette plaine, on continue à monter : mais la pente devient bientôt plus rapide, et il faut escalader l'un des grands degrés du glacier. On marche ensuite en zigzag, évitant les crevasses et enfonçant fréquemment des ponts qui, après avoir résisté au premier voyageur, cèdent sous le poids du second; quelquefois on taille des pas à la hache dans le glacier. Enfin on arrive aux Grands-Mulets.

» Pour atteindre une petite plate-forme de deux à trois mètres qui forme le sommet de l'un de ces rochers, il faut gravir une pente de neige très-raide qui le partage.

» C'est là que le Russe et son cortége de guides ont dû passer la nuit dernière. On y dresse une petite tente. On allume du feu, on étend de la paille, on s'enveloppe dans des couvertures, car feu, paille, couvertures, bois et vivres sont apportés à dos de guide, et on dort, si on peut. Pour moi je n'y ai jamais dormi, et quelles étranges idées j'y avais !

» Des Grands-Mulets la vue s'étend sur toute la vallée : la chaîne des Aiguilles-Rouges; Flégère, où nous voici, qui leur fait face; le Brévent, qui est complètement en regard du

Ministerio de Cultura 2010

mont Blanc, là, à la suite de Flégère; le Buet, derrière nous; le lac de Genève; et le Jura, qui ferme l'horizon nord-ouest. Au midi et à l'est, on est dominé par le *Dôme-du-Gonté*, la cime du mont Blanc, le *mont Blanc-du-Tacul*, le *mont Maudit* et l'*Aiguille-du-Midi*.

» Ce matin, nos voyageurs, en quittant les Grands-Mulets, ont traversé, dans la direction du Dôme-du-Gonté, le *glacier de Taconnay*, qui présente moins de difficultés que celui des Bossons, et ils ont dû arriver de bonne heure vers une masse de neige, appelées les *Petites-Montées*, que l'on gravit en zigzag jusqu'à son sommet, nommé le *Petit-Plateau*. Une seconde rampe de neige durcie aboutit ensuite à un second plateau, sur lequel Saussure coucha la seconde nuit de son ascension. Enfin, au-delà d'une troisième montée en zig zag, on atteint le *Grand-Plateau*, grande plaine de glace, d'une heure et demie de long, terminée par une masse de rochers appelés *Rochers-Rouges*, balayée par de fréquentes avalanches, et au fond de laquelle se trouve une immense crevasse où périrent trois guides d'un docteur nommé Hamel.

— Mais, précisément, je crois voir cette crevasse avec la longue vue? dit Théodore Rudiger.

— Non, cela ne se peut pas... reprit Paccard. Depuis une ascension de MM. Hawes et et Fellowes, en 1827, on traverse ce plateau en prenant à gauche, sur la base du mont Blanc-du-Tacul, et en laissant à droite les Rochers-Rouges. On gagne ainsi une petite vallée, qui conduit aux derniers rochers que l'on voie avant d'atteindre la plus haute sommité du Mont-Blanc, ce sont ces deux rochers que vous apercevez d'ici. On les nomme les *Petits-Mulets*.

» Bientôt après, on atteint le sommet du mont Blanc. Il est formé en dos d'âne, et a environ deux cents pas de longueur. Il présente une arête tellement étroite, que deux personnes ne peuvent y marcher de front. Mais il s'élargit et s'arrondit à l'est.

Le panorama que l'on y découvre est immense; mais les objets y semblent un peu confus, et on ne voit bien distinctement que les grandes masses, telles que le Jura, les Alpes Suisses et Maritimes, les Apennins...

— Alors c'est bien la peine d'exposer sa vie pour y aller! fit Théodore Rudiger.

— D'autant mieux qu'on y respire un air si vif, que l'on s'évanouirait, si on ne se hâtait de le quitter et de descendre, dit Florentin Paccard.

— En vérité, m'écriai-je, en tenant la lunette, que j'avais prise, fixée sur le sommet du mont Blanc, ou je vois là des chamois, ou ce sont votre Russe et ses guides...

— Croyez-vous? fit Paccard.

Et il prit à son tour la longue vue.

— Seigneur! clama-t-il, voilà un homme à qui survient malheur!!! Je l'ai vu se hâter pour atteindre le sommet du mont Blanc, mais son pied a manqué, il glisse comme

Ministerio de Cultura 2010

une boule noire, et... il tombe dans une affreuse crevasse. C'est le Russe! Oui, je distingue parfaitement les guides qui descendent pour le sauver, si possible...

— Mais, ajoutai-je, il me semble qu'il y a un autre point noir, qui fait tache sur la blancheur de la cime?

— Oui, fit Paccard. C'est le Chamoniard qui gagne ses deux mille francs, déposés à l'avance, heureusement pour lui, car il est arrivé le premier!

— Une explosion de canon se fit entendre, puis deux, puis six, vingt, et les échos de la vallée et des montagnes répétaient ce bruit avec un inexprimable fracas.

— Ah! dit Paccard, on le voit de la vallée, et, selon l'usage, on tire les boîtes sur la place de Chamouny.

Ce n'était que trop vrai. Le Russe avait disparu dans le précipice, et le Chamoniard triompha!

Ministerio de Cultura 2010

Ministerio de Cultura 2010

Sion au 1er plan. Tourbillon sur le plus haut mamelon,
Valéria sur le plus petit. Majoria à mi-côte du premier.

Ministerio de Cultura 2010

V.

Tête-Noire. — Une nuit dans un chalet. — Départ en poste. — Sion. — Un postillon récalcitrant. — Georges de la Dala. — Albinen et ses échelles. — Féerie de Louesche. — Passage de la Gemmi. — Chants tyroliens. — Le mont Rose. — Italie. — Un précipice. — L'auberge de Sckwarenboch. — Vallée de Kandersteg. — Thoun. — L'hôtel de Bellevue.

Eh bien ! il ne sera pas dit qu'un Russe aura foulé le mont Blanc ! disaient les bonnes femmes de Chamouny en apprenant la nouvelle du fatal accident arrivé le matin.

Mais quand on vit arriver son cadavre sanglant et mutilé, la compassion prit la place de la haine.

— Il eut mieux fait de mourir dans Sébastopol, sous une balle française ! disait-on. Mais enfin, c'est fait... Puisse Dieu lui pardonner.

Le lendemain soir, nous terminions notre course de la journée, par l'ascension du Brévent, qui est une cime arrondie de tous les côtés, excepté en face de la vallée de Chamouny, où elle est coupée à pic. Les débris et les rocs qui la couvrent confusément donnent à penser qu'elle a pu être anciennement terminée par une haute aiguille dont elle n'offre

Ministerio de Cultura 2010

plus aujourd'hui que les décombres. Là, sur une assez vaste plate-forme, nous venions d'observer le phénomène de la neige rouge, lorsque Émile, qui était assis en face du mont Blanc et regardait la vallée, nous cria :

— Que de monde! Venez donc voir...

Nous allâmes où il nous appelait, et nous découvrîmes, en effet, toute la population de Chamouny qui marchait à la suite d'un groupe que nous ne pouvions facilement découvrir, car nous étions à une hauteur de deux mille cinq cent quarante-cinq mètres. Mais Florentin Paccard nous expliqua la chose :

— Voyez-vous, là-bas, ce carré clos de murs qui semble gris et vert? sur divers points de ce carré, ne remarquez-vous pas des pierres blanches? C'est le cimetière et ses tombes. Le groupe qui suit toute cette foule, c'est le cercueil qui renferme la dépouille du Russe. On lui rend les honneurs, j'espère, et on fait bien, c'est un homme créé à l'image de Dieu!

Ce spectacle nous serra le cœur. Comme la nuit se faisait dans la vallée, une teinte lugubre, qui nous impressionna vivement, se répandait sur cette scène. Pour en éloigner nos regards attristés, je dis à mes compagnons de voyage:

— La moindre beauté de ce pays semblerait une merveille ailleurs. Mais quoiqu'entassées là par centaines, nous n'en devons pas moins leur dire adieu. Il est tard, partons!

En Savoie, la corporation des guides forme une société très-recommandable et composée de gens très-capables, s'exprimant en plusieurs langues, confortablement équipés, et pleins de délicatesse. Ils ont un tarif invariable auquel on doit se conformer. Ces guides sont fort utiles au touriste. Ils lui montrent son chemin, ils lui servent d'interprète, ils portent son bagage ou au moins une partie. Ils sont à même de donner des indications précieuses et savantes. Et puis, faut-il traverser un glacier, franchir un mauvais pas; est-il tombé de la neige fraîche, le temps menace-t-il, le guide cesse d'être utile et devient nécessaire. Les guides de Chaumouny, et surtout les Balmat, les Coutet, les Paccard, ont acquis une réputation européenne. Ceux de l'Oberlaud, je le dis à regret, n'offrent pas tout-à-fait les mêmes avantages. Il n'est donc pas surprenant qu'après plusieurs jours passés avec un guide, au milieu de dangers de toutes sortes, on s'attache à eux et qu'on les quitte avec regret. Il en fut ainsi avec Florentin Paccard. Du reste, il nous promit sa visite, à Paris, où il veut trouver, pour son avenir, un sol plus ferme que celui du mont Blanc.

Une après-midi, après un dernier coup-d'œil général sur toutes les féeries de la vallée de Chamouny, reprenant nos mules de Martiny et notre guide Louis Vouillox, qui nous avaient attendus, à nos frais, cinquante francs par jour, comme s'ils eussent travaillé, nous saluâmes les splendeurs du mont Blanc, et remontant la vallée, jusqu'après l'Argentière, où l'on visita de nouveau nos passe-ports, et où je serrai la main à un Suédois que

Ministerio de Cultura 2010

j'avais entretenu plusieurs fois dans nos excursions où je retrouvais toujours sa tête rousse, nous tournâmes à gauche, pour prendre le chemin de la Tête-Noire. Nous laissions à droite le col de Balme par lequel nous étions arrivés.

Nous gravissons alors un chemin rapide et pierreux, une gorge inculte et sauvage, nommée *les Montets*, dans laquelle on rencontre le petit hameau de Trelechant. Puis nous atteignons le point culminant de ce passage qui divise les eaux. Les unes prennent le versant du Rhône, les autres celui de l'Arve. Nous trouvions, de quart-d'heure en quart-d'heure, des caravanes de Français, mais surtout d'Anglais, cheminant vers Chamouny. On reconnaissait de loin ces derniers aux monceaux de bagages dont étaient chargés plusieurs mulets. Le bel accompagnement dans les montagnes !

Près du hameau de la Poya nous vîmes subitement s'ouvrir la vallée de Bérard, d'où sort un torrent appelé l'*Eau-Noire*, et il mérite bien son nom. Au fond de la vallée se montrait, à gauche, la cime neigeuse du *Buet*. Ces sites ont une humidité excessive : l'eau suinte de toutes les roches. Et puis tout y est noir, l'eau, les sapins, les rochers, les chalets. Et cependant le soleil rutilait. Quels aspects eussions-nous eu si le ciel se fût montré terne et sombre !

Nous arrivons à Valorsine, la dernière paroisse savoyarde du côté du Vallais. Son église est défendue contre les avalanches, qui l'ont renversée plusieurs fois déjà, par un rempart de maçonnerie rempli de terre. Nous longeons ensuite la base de la montagne du *Gros-Perron*, et nous traversons l'Eau-Noire à peu de distance de sa jonction avec *la Barberine*, torrent qui forme une cascade magnifique de quarante à cinquante mètres.

La vallée se rétrécit beaucoup, à ce point que, dans un défilé où nous rencontrons des Anglaises, charmantes jeunes filles conduites par un père morose, nous nous arrêtons pour leur livrer passage, sans en obtenir un salut. L'alliance anglo-française n'existe-t-elle donc qu'à Sébastopol? Alors nous passons sous une petite porte qui ferme une redoute et une citadelle qu'un coup de pistolet ferait tomber sur le sol. C'est la fermeture de la Suisse dans laquelle nous rentrons. Puis, nous élevant sur la rive droite de l'Eau-Noire, nous remarquons un grand rocher en saillie, excavé en dessous de manière à pouvoir abriter une trentaine de personnes, et qui a nom Barme-Rousse. Ici, là, nous rencontrons sur le chemin d'énormes galets rouges; nous trouvons aussi de petites chapelles grillées à jour, et qui laissent voir leurs mauvaises statues ornées de fleurs, de rubans et des symboles de la piété la plus naïve.

La vallée, plus rétrécie encore, arrive enfin, à prendre le nom de *Mapas* pour *mauvais pas*, et pour cheminer, on a dû creuser, à l'aide de la mine, dans la montagne de la Tête-Noire, une étroite galerie. Mais avant d'y arriver, il faut cotoyer un affreux précipice au fond duquel murmure l'Eau-Noire. En sortant de la galerie, on aperçoit aussitôt le versant opposé de la vallée, cultivé parfaitement, et ses villages pittoresques, et ses

Ministerio de Cultura 2010

massifs de verdure, le tout appuyé sur la montagne du *Bel-Oiseau*, et dominé au loin par la majestueuse Dent-de-Morcles, que je revois avec plaisir, et le *Grand-Morveran.*

Mais pendant que nous admirons ce délicieux fond de tableau, et plus spécialement, au fond de la gorge et du précipice qui est à nos pieds, un délicieux mamelon, un mamelon en miniature, peigné, verni, vert, gris, avec son chalet, ses paysannes, ses chèvres, je ne m'aperçois pas que Mme Dolfus est restée en arrière.

Vaincue par la fatigue, épuisée par la chaleur, brisée par un séjour de plus de cinquante heures passées à dos de mules, depuis que nous sommes à Chamouny, elle est arrêtée, à l'issue de la galerie, pâle, haletante, sans forces...

Heureusement, un rocher isolé, gros comme un aérostat, et ayant une forme de tête, nous annonce l'hôtel de la *Tête-Noire*. Nous y amenons la malade avec grand'peine. On lui donne aussitôt un appartement, et elle s'y livre au repos. Puis un dîner français des plus confortables ayant réparé ses forces, auxquelles elle croit trop, nous reprenons notre route pour Martiny.

Cette route tourne brusquement, et monte le long de rochers dont la cime est dans les nuages. Mais la vallée se creuse tant, et le bruit des eaux est si effrayant, que comme la nuit arrive, une sorte de peur saisit mes compagnons. En effet, en un clin-d'œil, lorsque nous pénétrons sous une forêt de pins qui couvre les flancs de la gorge, nous nous trouvons dans d'épaisses ténèbres. Le guide lui-même craint des accidents. Alors comme nous arrivons au village de Trient, je décide, dans l'intérêt de tous, mais surtout de la malade, que nous coucherons dans la première auberge venue. Cette auberge n'est qu'un chalet. Mais qu'importe? si nous perdons en confortable, nous gagnerons en poésie. Et puis, ce sera un épisode de plus dans notre voyage !

Que dirai-je de notre nuit, de nos cellules, de nos lits, de notre déjeuner et même de nos hôtes? Rien que de bon. La femme qui nous a reçus chez elle est veuve : elle a quatre grandes filles, peut-être un peu coquettes, mais bonnes dans le font, car elles sont pieuses. En me voyant lire une affiche posée sur la muraille nue du chalet, et qui est signée du recteur de Martiny, faisant appel à la générosité des passants, elles me racontent qu'il n'y a pas de curé à Trient. Pour enterrer les morts, on doit les porter à Martiny. Mais comme, pendant l'hiver, la descente de la Forclaz est dangereuse à cause des neiges et des glaces, on fait prévenir, par un messager dévoué, le recteur de Martiny de se trouver au pied de la montagne, à telle heure. Alors, au moment voulu, le cercueil et le mort enclos dans le cercueil, sont lancés sur la déclivité de la Forclaz, à l'endroit le plus rapide et le plus glissant, et en un quart-d'heure, ils parcourent ainsi deux lieues, et arrivent à leur destination, où le curé de Martiny les reçoit, les bénit et les met en terre.

Mais, en vérité, ce triste état de choses ne peut durer, et c'est pour le faire cesser, en

Ministerio de Cultura 2010

élevant une église, en créant un cimetière, et en appelant un prêtre à Trient, que le recteur de Martiny fait un appel aux touristes généreux et sensibles. Bien entendu, nous nous rangeons avec empressement parmi ces derniers, madame Dolfus surtout, dont l'âme s'émeut en face de toutes les misères.

Dans notre pauvre chalet même, le croira-t-on? nous trouvons un livre des voyageurs retenus ou par la fatigue ou par le mauvais temps, et, parmi des noms fort vulgaires, je ne lis pas sans étonnement celui de la trop célèbre Lola Montès, et du non moins fameux Charles Dickens, l'auteur américain de tant de contes charmants, *le Grillon du Foyer*, les Batailles de la Vie, et autres...

Après qu'Emile a été fouler aux pieds le glacier du Trient, près duquel nous avons si paisiblement dormi, madame Dolfus se trouvant beaucoup plus à l'aise, nous gravissons la Forclaz, pour en descendre ensuite la longue rampe qui descend à Martiny, où nous arrivons à temps pour remplir nos devoirs religieux, car c'est un dimanche.

Savez-vous bien que Martiny possède une très-belle église romaine, des autels décorés avec luxe, des boiseries fort curieuses, et des habitants fort pieux? Certes, j'entrerais dans de grands détails sur ce chapitre, et je vous ferai la description de toutes ses richesses en sculptures, en colonnes torses, en astragales, en tableaux, moitié peinture, moitié reliefs, d'une étonnante expression, surtout comme supplice, mais il me faudrait trop de pages, trop de temps, et la chaise de poste m'attend. Oui, pour suivre la longue vallée du Rhône jusqu'à Louesche-les-Bains, j'ai fait prix avec le maître de poste de Martiny, qui se charge de m'y rendre. Aussi Emile se frotte-t-il les mains de bonheur à la pensée de courir la poste.

Au moment du départ, et nos bagages chargés, comme nous disions adieu à deux officiers de l'armée fédérale suisse, dont passent à chaque instant de nombreux détachements, tous deux connaissances faites à Lavey, après des emplettes nouvelles faites au bazar bernois de Martiny, voici que nous rencontrons nos deux ingénieurs allemands de Chamouny qui prennent à pied la même route que nous. Nous leur donnons l'hospitalité dans notre berline qui roule à ravir. Le voyage n'en sera que plus gai, car Rudiger me semble fort ennemi de la tristesse.

Nous laissons donc à gauche la première partie de la vallée du Rhône pour remonter vers l'est comme la seconde partie de cette même vallée. Ce n'est pas sans une certaine émotion douloureuse que nous la voyons former devant nous un long ruban sans ombrage, au milieu de vastes pâturages marécageux qui nourrissent des chevaux, entre d'énormes montagnes d'un aspect généralement triste et monotone.

Durant cet ennuyeux trajet, nous laissons à gauche, sur la rive opposée du Rhône, le village de Fully, au pied des rochers de la *Folaterra*, qui s'appuient à la Dent-de-Morcles; puis Saillon, hameau fort curieusement entouré de murs et de tours, sur un rocher

Ministerio de Cultura 2010

qui se détache en saillie de la montagne à laquelle il appartient; Saxon, à droite, au pied d'une colline, dominée par l'église et les ruines du château des seigneurs de ce nom; à gauche encore, Leytron, dans un bas-fond, et presque exclusivement peuplé de crétins. Enfin nous atteignons Riddes, où l'on change les chevaux.

Bientôt nous traversons le Rhône sur un pont de pierre, dont une portion a été détruite par la dernière guerre civile des Vallaisans et remplacée par du bois; après quoi, de Saint-Pierre nous commençons à apercevoir Sion. La route devient plus agréable : elle est presque partout bordée d'arbres, et cotoie les monts Chamoyon, Ardeva et Létran, qui s'élèvent au-dessus des Diablerets.

Nous sommes à Sion, ville pittoresque par excellence.

Ses remparts, ses tours gothiques, mais surtout les deux rochers d'une forme bizarre qui la dominent, couronnés de vieilles ruines et séparés par une profonde échancrure, lui donnent de loin un aspect extraordinaire. Mais, vue de près, elle perd beaucoup de sa poésie. A l'exception du grand pont qui couvre la *Sionne*, ses rues étroites, irrégulières, mal pavées, et ses maisons, semblent aussi malpropres que ses habitants mêmes.

Après une rapide visite à l'hôtel-de-ville, dont l'architecture gothique et l'horloge méritent quelque attention, il y aurait bien à voir le collége des Jésuites, l'arsenal, la Tour-des-Chiens, etc.; mais nous préférons gravir le rocher de gauche, qui montre avec orgueil le squelette du *château de Tourbillon*, détruit par un incendie. Un sentier taillé dans le roc conduit à son sommet, et, du milieu des ruines debout et de la belle enceinte des fortifications, on découvre un immense horizon.

De Tourbillon, qui appartenait aux évêques de Sion, nous traversons l'échancrure profonde qui sépare ce premier rocher du second, et, gravissant à son tour celui-ci, nous arrivons aux restes du *château de Valéria*, bâti par Valérius, général romain, qui lui a donné son nom. A ces débris, on a adossé l'église de la Sainte-Vierge. On nous montre, dans une chapelle, un tableau des plus rares et des plus curieux qui certainement remonte à l'enfance de la peinture. Nous trouvons dans le chœur des stalles d'un travail fini. Les détails sont d'une richesse inouie. Le jubée, massif, mérite aussi notre attention. Nous rencontrons des fresques fort anciennes : l'une d'elles représente sainte Catherine sur son lit de mort. Mais je quitte tout pour retourner à mon tableau. Il représente l'adoration des mages; on y voit tout un immense cortége : brebis, oiseaux, villes, nature terrestre, ciel, anges, Dieu, rien n'y manque. Et tout cela brille sur un fond d'or. C'est tout un poème. Je signale aussi un coffre et un lutrin qui feraient l'admiration d'un antiquaire.

Au-dessous de Tourbillon et de Valéria, se trouve un troisième château appelé *Majo-*

Ministerio de Cultura 2010

ria, parce qu'il servait jadis de résidence aux gouverneurs du Vallais. Mais il fut aussi ruiné par l'incendie de 1788.

Nous déjeûnons à la Croix-Blanche, déjeûner tout militaire; car nous y trouvons tout l'état-major d'un camp suisse qui avait été formé dans le voisinage. On nous y sert du chamois. Je signale cette circonstance, parce que le chamois devient fort rare en Suisse.

A deux heures, nous étions à Sierre, que l'on surnomme l'*Agréable*, à cause de ses délicieux environs. Là, nos postillons, comme les habitants, commencent à parler allemand. Nous y trouvons des dandys qui, selon le proverbe, ne savent sur quel pied danser, tant ils se croient supérieurs à l'humaine espèce. Ce sont des touristes : quand on est si frais et si lustré, certes, il faut rester dans un boudoir, et ne pas courir les grand'routes.

Nous leur disons promptement adieu. Nous remarquons bientôt de nombreuses collines arrondies, coniques, pyramidales, et je m'écrie :

— Ce sont des *Tumulus gaulois*.

Pour plus de sûreté dans notre appréciation, je feuillette le livre de voyage. « Ce sont, dit-il, des mamelons dont la formation est encore un mystère pour la science. »

Mais ces doctes recherches sont interrompues par Emile :

— Voici les points culminants de *la Gemmi!* s'écrie-t-il.

— C'est vrai, répond Stadler; mais nous ne sommes pas encore à cette fameuse Gemmi, quoique nous la voyions de loin!...

En effet, nous arrivons seulement à Leuk, d'où nous allons monter long-temps pour atteindre le passage de la Gemmi. Quels souvenirs éveillent ce nom de Gemmi! En ce moment, nous traversons d'abord un pont couvert sur l'*Illgraben*, torrent qui cause chaque année d'affreux ravages, et, laissant le Rhône et sa vallée, nous atteignons une petite ville allemande, nommée Leuck, à l'entrée des terribles gorges de *la Dala*.

Là nousattendait une cruelle épreuve.

A la poste, notre postillon, mécontent, dit un mot à son camarade, et on nous refusa des chevaux. Nous avions heureusement du maître de poste de Martiny une feuille constatant nos conditions. Mais nos adversaires étaient allemands. Nous eûmes beau raisonner, discuter, batailler, parler à une sorte de cuisinière qui était la digne épouse de l'autocrate des écuries, ma *furia française* et le flegme germanique de Rudiger et de Stadler ne l'émurent pas d'une ligne. Il est dit que les femmes sauveront le monde. C'était une femme obstinée qui nous clouait à Leuk, ce fut une femme qui nous délivra.

Madame Dolfus, restée dans la calèche, et voyant que nous allions passer la nuit dans la rue, se leva comme une Minerve, et, sans lance ni casque, résolut de joûter à sa façon.

— Allons chez le bourgmestre! fit-elle.

Ministerio de Cultura 2010

C'était un homme capable, plein de savoir vivre, bon, grâces à Dieu ! Il nous entendit, lut l'engagement du maître de poste de Martiny, comprit que nous étions victimes d'une odieuse spéculation.

Justice nous fut rendue. On dut nous donner chevaux et postillons d'un côté ; de l'autre il nous fut défendu de rien payer.

Mais les Français sont généreux. Nous nous contentâmes du gain du procès, et nous livrâmes l'argent, même avec addition de *bonne-main !*

Je fis plus. A peine notre voiture eut-elle roulé pendant une demi-heure, que je vis et préjugeai toutes les horreurs du chemin difficile que nous allions suivre.

Cet homme peut se venger, pensai-je, forçons la gratitude dans cette mauvaise nature, et violentons la reconnaissance... Tout au moins ne nous fera-t-il pas tomber dans les précipices !

Et je lui offris des cigarres, et je le gorgeai de notre eau-de-vie de voyage ! Il trouva si parfait nos cigarres de la Havanne, si délicieux notre eau de-vie de France, qu'il devint courtois au possible. Mais j'étais en défiance... Je le suivis de l'œil dans le moindre de ses mouvements...

Nous avions perdu deux grandes heures à Leuk. Aussi la nuit venait, fraîche, froide même, mais magnifique, sublime. D'autant plus sublime que nous nous trouvions au centre d'inexprimables horreurs de la nature. Leur indicible poésie se voilait heureusement de la pénombre du soir, qui en cachait l'effrayante réalité. Ainsi, d'une part, nous nous trouvions au-dessous de roches superposées qui projetaient leurs lourdes assises sur nos têtes ; de l'autre un précipice, au fond duquel mugissait la Dala, s'ouvrait contre les roues de notre calèche de façon à nous montrer des abîmes sinistres d'une profondeur sans égale. Alors la route passait sur un pont construit, je ne sais comment, sur ce gouffre, car je fermai les yeux, et, de l'autre côté, nous reprîmes, en sens inverse, le côtoiement du précipice, montant, montant toujours. Puis, tournant de nouveau sur le pont d'un étage supérieur des rochers bordant l'abîme, nous voyions sur les rampes supérieures l'étonnant village d'Albinen, perché comme un nid d'aigle, au plus haut des montagnes. On y allumait le feu des chalets, et, dans la brume du soir, c'était d'un effet magique. Puis, quand encore une fois la route tourna sur elle-même, toujours gravissant, nous revoyions au loin, comme en miniature, la vallée du Rhône, ses villes, ses villages, le ruban d'argent de son fleuve, ses métairies et ses vieux châteaux se profilant sur la crête des montagnes comme des fantômes agitant leurs grands bras. Et, pour accompagnement à ce grandiose spectacle, la Dala murmurait, maugréait, mugissait, tonnait. Vraiment c'était une belle horreur !

Un souvenir français se rattachait à cet endroit terrible, appelé *la Galerie*. En 1799, il fut le théâtre d'un combat sanglant, entre les soldats de notre République française et

Ministerio de Cultura 2010

les habitants du Vallais. Nous y fûmes tenus en échec pendant plusieurs semaines, et cela se conçoit !

Enfin nous atteignîmes Inden, dans le ravin supérieur de la Dala, à mille cent soixante-trois mètres de hauteur. Qu'il faisait froid ! malgré fourrures, manteaux et cabans, nous grelottions sous la capote de la voiture fermée. Mons Emile dormait comme une marmotte.

Enfin, subitement, mille lumières éblouissantes frappèrent nos yeux. C'était à croire que nous arrivions dans le pays des Féeries. Tout simplement Louesche-les-Bains, avec ses vingt hôtels, dont chaque fenêtre flamboyait, nous apparaissait au fond d'un amphithéâtre formé par les murailles à pic de la Gemmi.

Châleur, souper, bons appartements, tout nous fut donné à souhait, par l'excellente hôtesse de la Maison-Blanche. Nous étions sans crainte désormais du postillon de Leuk. Mais voyez comme est ingrat l'homme sans éducation ! Ce misérable postillon vomit contre nous mille injures dans les bas-fonds des cuisines !

Le lendemain, un mardi, le plus beau soleil du monde dorait Louesche et la Gemmi.

— Qu'est-ce que Louesche ? Qu'est-ce que la Gemmi ?

Au XIIe siècle, des pâtres venus dans la prairie trouvèrent des sources d'eaux chaudes, et parmi elles, plus près des rochers, une source d'eau bouillante. Il s'y forma bien vite un village. Jean Mans bâtit une tour pour le protéger contre les ours et les loups ; puis des châtelains vallaisans y élevèrent une chapelle à sainte Barbe, et enfin, en 1501, le fameux cardinal Schinner y établit des bains, que deux cent dix-huit ans après détruisit une avalanche, en même temps qu'elle écrasa soixante et une victimes humaines. Des bains furent bientôt rétablis, et maintenant qu'il est prouvé que par un long séjour dans leurs eaux, on guérit des maladies de peau les plus invétérées, ces bains, divisés en *bains des gentils-hommes*, *bains des messieurs et bains des pauvres*, reçoivent en commun ces différents malades, vêtus de longues chemises. Après un traitement de quinze jours, ils quittent Louesche complètement guéris.

Nous avons visité la grande source de Saint-Laurent, à l'endroit où elle sort de terre, au milieu de la place. Elle a une température de 124° Far. Nous avons aussi visité les salles communes. A l'entour de chacune d'elles se trouve de petits cabinets où l'on se déshabille, et d'où l'on descend dans l'eau avant d'ouvrir la porte pour aller rejoindre les autres baigneurs. Alors, on s'assied sur des siéges mobiles ou sur des bancs placés tout autour du carré, et quand on va d'un endroit du bain à l'autre, on ne peut le faire qu'*accouvé*. Les baigneurs peuvent avoir devant eux une petite table flottante sur laquelle ils placent leur déjeûner, leur verre, leurs livres, leurs journaux. Les dames ornent même ces petites tables de fleurs des Alpes que, toutes flétries qu'elles peuvent être, sont rappelées à leur fraîcheur première par la vapeur de l'eau thermale. On reste ainsi dans l'eau cinq et

Ministerio de Cultura 2010

six heures. Je l'ai dit : la pudeur n'a pas à souffrir ; les chemises longues sont de rigueur.

Tout près de Louesche, et j'y courus en hâte pendant que l'on préparait les mules et que . osdeux guides allemands déjeûnaient, en traversant quelques pâturages, on monte par une forêt de pins, dont le sentier est en piteux état, jusqu'à la base d'une immense paroi de rochers à pic qui dominent la rive gauche de la Dala. Là, sur le sommet de la montagne est le village d'Albinen que nous découvrions hier. Pour l'atteindre, il faut escalader une douzaine d'échelles appliquées, et fort peu solidement, contre les murs du précipice. Elles communiquent entre elles par les rochers qui les supportent. Il est curieux alors, et j'en fus frappé d'épouvante, de voir les habitants de Louesche et d'Albinen, hommes et femmes, jeunes et vieux, libres de tout fardeau ou pesamment chargés, passer sur ces mauvaises échelles, de l'une à l'autre, jour et nuit, par un temps sec comme aux heures de pluie. Et tout en cheminant ainsi, leur voix fait entendre des chants joyeux... Moi, mon cœur battait en les voyant... j'essayai l'une de ces échelles... mais ses bâtons étaient ou rompus ou prêts à se rompre ! Jamais il n'arrive rien à ces pauvres gens, c'est dire qu'il y a des grâces d'état pour tous...

La Gemmi ! Voici ce qu'est la Gemmi...

Représentez-vous une paroi verticale de plus de cinq cents mètres de haut : voyez-la dans votre imagination, lisse, nette, polie comme du marbre, et dites-vous :

— Il faut passer là ? Mais c'est impossible !

Cela est cependant, car on y passe. C'est le passage de la Gemmi ! Il y a un chemin, et l'on ne peut le comprendre sur une roche à surface verticale. Une société de Tyroliens y a taillé, avec la mine, une véritable tablette, une sorte de rainure incrustée dans le roc. C'est juste le passage d'un mulet. Il n'y a pas de garde-fous. Et quand on est arrivé au coude de chaque zigzag, on se trouve suspendu sur un précipice de plus de cinq cents pieds. Maintenant que j'écris ces lignes, je frémis encore au souvenir des dangers de la Gemmi !

Nous l'avons passée, madame Dolfus, craintive et impressionnée, sur une mule ; Emile, insouciant et sonnant de la corne de bouquetin dont il assaisonne toutes nos excursions ; moi, à pied, rien qu'à pied, très-expressément à pied. Un seul moment je pris la monture de mon élève. Comme le mulet était haut, et que je suis d'une taille élevée, il advint qu'une fois sur la bête, le précipice m'apparut béant et me fascina. Je n'eus que le temps de me rejeter en arrière de crainte de tomber dans le gouffre... Ne soyez pas étonné, lecteur, et sachez que bien des hommes descendent ou montent la Gemmi, voilés, et assis sur des... fauteuils.

Quand nous commencions à gravir, nos guides entonnèrent des chants tyroliens, du

Ministerio de Cultura 2010

plus magique effet dans la montagne. Ils avaient pour but de nous faire remarquer l'écho merveilleux produit par les rochers.

Rudiger et Stadler, qui nous précédaient d'une heure, nous apparurent, gros comme des mouches, seulement au premier tiers de l'ascension. Nous pouvions nous parler, en criant, grâce à l'écho.

La chaleur était brûlante, car ce granit reflétait et doublait l'ardeur du soleil. Tantôt j'étais en avant, tantôt en arrière de notre caravane. Un des guides dut bientôt me donner le bras. Jamais, dans nos zigzags perpétuels nous ne pouvions voir ni la route que nous avions faite, ni celle qui nous restait à faire. Nous ne pouvions non plus que nous entendre, les ingénieurs allemands et moi. Le guide me montra, de l'autre côté d'une gorge formée par l'abîme, un trou taillé dans le rocher, à l'endroit ou le roc surplombe et que l'on nomme la grande galerie. Une échelle conduit à ce trou qui, dit-on, sert de point de vue aux amateurs, et je ne fus pas de ce nombre, après avoir servi jadis de corps de garde, et même d'hermitage.

Enfin, nous arrivâmes au plateau désiré... Nous gravissions depuis six heures ! Mais parvenus au col, en nous reposant, quelle ne fut pas notre jouissance ? Oh! nous étions bien récompensés de nos peines... Nous avions devant nous l'Italie.

Oui, l'Italie, son *Mont Rose* au cent pointes couvertes de neige, *le Simplon*, *la Dent-Blanche-de-Saas*, *l'Augsthorn*, *la Cima-di-Jazzi*, *la Dent-des-Glaciers*, *le Cervin*, *la Dent-Noire*, et mille autres sommités que me désignait mon guide, le tout derrière nous; mais à nos côtés, tout autour de nous, *le Cherbenon*, *le Lammernhorn*, *le Wildstrubel*, *le Steghom*, *l'Altes*, *le Dautelenberg*, etc., dont j'écris tant bien que mal les noms sous sa dictée.

Puis, après une longue et bruyante admiration, je dis bruyante parce que l'intrépide Emile me sonne du bouquetin dans les oreilles, nous continuons notre route au travers d'affreux rochers nus et stériles. C'est la lugubre image d'une sinistre désolation. Ces roches grises, brisées, débris d'aiguilles tombées, que l'on franchit avec peine, impressionnent tristement. Alors on rencontre le petit *lac de Dauben*, plus bas que le col, formé par les eaux du glacier de Lammern. On dit qu'il n'a pas d'écoulement. Il est peu profond sans doute ; et a une couleur jaunâtre fort sale. Pendant huit mois de l'année, ce n'est qu'une glace épaisse. Ses rives sont désolées. A peine a-t-on frayé un petit sentier sur ses bords. Cependant du sein des roches amoncelées je vois sortir des clochettes bleues et de pauvres myosotis que j'offre avec empressement à madame Dolfus. En échange, elle me contraint de prendre sa mule, et pendant que je m'éloigne, préférant mon grand bâton de voyage, la voilà qui me devance, légère comme un papillon, m'obligeant ainsi à la remplacer sur sa monture. Hélas ! parmi d'épouvantables débris de montagnes, à peine ins-

Ministerio de Cultura 2010

tallé sur ma monture, la voici qui fait un faux pas, glisse du rocher sur les décombres qui touchent au lac, et m'entraîne avec elle.

Madame Dolfus était loin, grâces au ciel; elle m'eût cru tué. J'avais couru un grand danger, je le vis à la pâleur d'Emile, et à l'effroi des guides : mais j'en étais quitte pour la peur. D'un pied vigoureux je repoussai la mule qui me pressait l'autre jambe, et, me redressant soudain, je montrai que j'étais sans blessure.

Quelques minutes après, nous nous trouvions réunis, même Rudiger et Stadler, à une misérable auberge qui a nom *Schwarenbach*. Je ne puis comprendre une demeure humaine en un tel lieu, car, plus nous avancions, plus l'horreur d'une nature affligée, désolée, déshéritée, se montre à nous, pleurant dans ses ruines, sanglotant avec le vent du désert, noire comme si l'ange du jugement l'avait à jamais frappée de stérilité.

— *Ze n'être bas pien peau, izi, n'èze bas?* me dit le tavernier qui vient à ma rencontre et désire avoir de moi la commande d'un repas, *mas on n'y tine bas moins pien bour zela. Zi meinher le tézire, nous lui zervirons un rebas tigne tes tieux!*

— Un repas digne des dieux? lui dis-je... Non, servez-nous tout simplement du chamois, si vous en avez...

— *Tu zamois! Oh! nous en avre touchours...*

Et alors il fait signe à une fille de cuisine d'agir en conséquence, et, reprenant son entretien, moitié français, moitié allemand, le voilà qui se met à me raconter que jadis son cabaret a *loché un boète, le boète Werner...*

— Un poète! lui dis-je.

— *Foui!* répond-il.

Alors il ajoute que ce *boète a blacé* dans sa maison la *zène t'un trame pien* connu, la *Malédizion baternelle* ou *le 24 février.*

Il y avait là, à Schwarenbach, d'après Werner, une famille de paysans qui vivait dans la pauvreté, mais aussi dans la paix.

Or, une nuit, la nuit d'un 24 février, le fils du paysan outrage son père et cause sa mort. Mais, avant de mourir, le vieillard le maudit!

A son tour, le fils de l'assassin fait mourir sa sœur, sans comprendre l'horreur de son crime. Mais quand il en a l'intelligence, le malheureux jeune homme s'enfuit et disparaît.

De longues années se passent. Le père infortuné voit alors tous ses travaux devenir infructueux, ses champs stériles, ses bestiaux malades. Il est victime de la plus affreuse détresse. Ses créanciers parlent de vendre son chalet. On le menace de la prison. Que deviendra sa femme, grand Dieu! pendant l'hiver, au milieu des neiges de la montagne?

Mais voilà qu'un soir, le soir du 24 février, vingtième anniversaire du premier 24 février, un riche étranger vient prendre abri dans la chaumière du paysan. Cet étranger, modeste

Ministerio de Cultura 2010

et sensible, paraît toutes-fois fort mystérieux. Malheureusement il laisse trop voir son or. A cette vue, la cupidité du montagnard s'échauffe, et certes, ils s'élèverait dans son âme une tempête de convoitise, si les tristes réflexions que lui suggèrent ce terrible et fatal anniversaire ne l'absorbaient tout entier.

Néanmoins on sert le voyageur aussi bien que possible. Une fois enfermé dans la chambrette qu'il a demandée, il s'endort. Minuit est venu... Alors, dans le bruit d'un ouragan qui mugit au-dehors, s'avance une ombre qui pénètre cauteleusement sous l'alcôve de l'étranger. Cette ombre c'est le montagnard. Il veut s'emparer de l'or de cet étranger... Pour en arriver là, son bras plonge un couteau dans le sein de la victime.

— Quoi ! mon père ! s'écrie le voyageur, vous tuez votre fils ?

Et il expire... pendant, qu'attéré, le misérable assassin de son père et de son enfant va se livrer au tribunal qui doit le punir !

Ce drame raconté rapidement sur les lieux mêmes qui en ont été le témoin, dans l'imagination du *Boète*, ne m'ôte pas l'appétit, ni le désir de manger du chamois. Mais ce qui me l'ôte... devinez ? Hélas ! c'est que, par habitude sans doute, le cuissot de chamois que l'on nous présente veut encore courir et marche... Pas de Féerie... En réalité, quelques deux ou trois mille vers sont attelés après le gigot de la pauvre bête... Aussi renvoyons-nous prestement notre déjeuner...

Ce cher Emile se réjouissait tant de manger du chamois ! l'air du plateau de l'horrible Gemmi était si vif !

Nous partons à jeun, suivant de loin de maigres troupeaux aux clochettes vibrantes, qui descendent des pâturages dans la plaine. Nous les dépassons bientôt, pendant que nos ingénieurs nous dépassent nous-mêmes. Après avoir traversé le plateau sinistre de Schwarenbach, nous commençons à descendre au milieu d'affreux éboulements jusqu'à la Croix, hameau derrière lequel nous trouvons les traces des dévastations causées par d'horribles avalanches. La plus cruelle, nous dit un pâtre, fut celle de 1782, qui, se détachant du Rinderhorn, montagne située à l'est, tomba sur le pâturage de la Croix, y tua plusieurs porchers et détruisit de nombreux troupeaux. C'est là l'histoire de cent vallées de la Suisse.

Si jamais quelqu'un de mes lecteurs faisait à ce livre l'honneur de l'avoir avec soi comme compagnon de voyage en Suisse, je lui recommande de s'écarter un moment du sentier à droite, comme je le fis, et il découvrira la vallée *de Gasteren*, du fond de laquelle s'élève la montagne pyramidale de l'Altels.

Une pierre de bout vint nous dire que nous étions aux limites du Vallais, et que nous entrions dans le canton de Berne. Nous pénétrions en même temps dans une gorge resserrée entre une chaîne de débris de rochers qu'ombragent quelques sapins et les parois verticales du Gelthorn. Puis, au sortir de ce défilé, nous nous trouvâmes tout-à-coup dominer la charmante

Ministerio de Cultura 2010

vallée de la Kander. Une descente fort rapide au travers d'une belle forêt nous conduisit d'abord à l'entrée du vallon sauvage *d'Uschinen*, où le torrent de ce nom produit de superbes cascades ; puis nous entrâmes dans la vallée, ayant à droite la Kander, tout autour de nous l'émeraude de délicieuses prairies, et, en face, le beau village de Kandersteg.

Tous les amateurs des beautés de la nature admirent autour de Kandersteg le contraste des sites les plus riants et les aspects les plus sauvages. Cette vallée offre des paysages variés à l'infini. Au loin le lac de Thun, à travers les rideaux des villages de Kandersteg et de Frutigern, ayant ici et là la belle montagne verte du *Nièsen*, le *château de Wimnies*, celui *de Spietz*, Mulhinïn, les dentelures du *Stockhorn ;* en arrière le profond encaissement de la Gemmi si gracieux, si verdoyant, si zébré des nappes d'argent de ses cascades au centre, tandis qu'à droite et à gauche se dressent l'Altels aux neiges éternelles et la *Dent-de-Balm* qui, haute de onze mille trois cent quarante-un pieds, porte jusqu'au ciel sa pointe merveilleuse. Et puis, au milieu des prairies, un peu partout, jusque sur les rampes des montagnes, de grands et rouges chalets, quelques Alpes avec leurs glaciers bleuâtres ; et enfin de riches pâturages, de belles forêts de pins et de mélèzes, couronnées par des rochers perpendiculaires, sur les flancs desquels on admire à la fois les œuvres de l'homme et de la nature.

En arrivant à Kandersteg, à l'auberge du Cheval-Blanc, je m'occupe d'avoir un char pour Thunn. L'accord est bientôt fait. Ensuite nous nous asseyons à la vaste table d'une salle plus vaste encore, qui occupe au moins la moitié du chalet formant l'auberge. Nous y sommes seuls, pendant qu'auprès de nous, dans une pièce voisine, une foule de montagnards boivent, fument et chantent. On vient nous offrir mille petits objets parfaitement travaillés par les sculpteurs du pays. Nous en faisons provision. Après quoi, montant dans notre carriole, nous descendons rapidement la vallée, admirant ici le cours de la Kander, sur lequel flottent, jusqu'à Thunn, les bois coupés sur la Gemmi; là le manoir de *Tallenbourg*, jadis résidence de *l'amtmann* ou baillis du dictrict, maintenant l'une des prisons du canton; à droite et à gauche, Frutigern, dont les maisons neuves ne datent que de 1827, un incendie terrible ayant, à cette époque, détruit complètement ce village, et enfin, lorsque la nuit est venue, et que nous avons contourné la base du Nièsen, roulant bruyamment sur le pavé sonore de Thunn, où nous entrons après avoir traversé l'Aaare sur un pont de bois.

Nous allons droit à l'hôtel de Bellevue, dans une position rare, au milieu de vastes jardins d'où la vue s'étend sur le lac. Nos amis, les ingénieurs allemands, nous y ont retenu un appartement.

Lorsque nous y faisons notre entrée, une musique étrange placée dans les bosquets et bourdonnant une ouverture fort monotone, semble saluer notre arrivée. Certes, grand

Ministerio de Cultura 2010

merci à ces artistes qui me font l'effet des aveugles du Palais-Royal, mais nos oreilles ne sont point habituées à leurs mélodies, et je préfèrerais, pour ma part, l'orgue de Barbarie de ce malheureux boîteux qui stationne au Rond-Point de nos Champs-Elysées de Paris.

Cet hôtel de Bellevue a grand renom. Nous en faisons immédiatement l'essai :

Chambres assez médiocres ; dîner plus médiocre encore. Nous nous en étonnons à bon droit. Mais une société fort choisie qui soupe assez près de nous, entendant le murmure de nos plaintes sur le service et le peu de saveur des mets, nous demande la permission de nous dire quelques mots. C'est toute une famille française et des plus élégantes, car elle a ses équipages là sous les remises, et une voiture de luxe l'attend à la porte du salon. Elle semble aussi satisfaite que nous-mêmes d'avoir à qui parler et de rencontrer enfin assez de franchise et de distinction pour faire échange de pensées. Donc elle nous dit que depuis huit jours elle est en cet hôtel, mais que son seigneur et maître, autocrate et pédant, n'ayant cure que de creuser la bourse de ses hôtes, ajoute la malhonnêteté à son indélicatesse. Aussi prend-elle le parti de quitter Thunn en toute hâte, afin d'échapper au vandalisme.

Ce sont là de ces petites ouvertures qui se font en voyage et qui aident les touristes à se trouver un nid plus commode. Au moins passâmes-nous une assez agréable soirée avec ces dames françaises qui, ayant compris d'instinct et par une invisible mais magnétique sympathie, la valeur de madame Dolfus, semblent ne plus devoir s'en séparer qu'avec peine. Pour mon compte, je n'eus qu'à m'applaudir de la courtoisie de cette excellente famille. C'était tout un bonheur et comme une oasis française dans les steppes allemandes, que passer ainsi quelques heures en face des types d'une douce, d'une agréable et d'une religieuse civilisation.

Nos ingénieurs vinrent, à leur tour, causer avec nous quelque peu dans notre appartement. C'était le dernier soir que nous devions les posséder dans notre voisinage. Au moins avaient-ils le sentiment qui lie les hommes, celui des égards, des convenances et du savoir vivre. Du reste, nous devons les retrouver dans notre grande capitale, l'hiver prochain.

Les dames françaises ont dit vrai ; la note de l'hôtel de Bellevue est fabuleuse : on nous fait payer jusqu'à la musique allemande, que nous n'avons pas goûtée, et le service du ministre luthérien, que nous n'avons pas *goûté* du tout...

Ministerio de Cultura 2010

Ministerio de Cultura 2010

VI.

Lac de Thunn. — Unterseen et Interlaken. — Ruines d'Unspunnen. — Vallée de Lauterbrunnen. — Cascade du Staubbach. — Glaciers du Grindelwald. — Jung-Frau. — Une avalanche. — Ascension du Faulhorn. — Rosenlani. — La Grande-Scheideck. — Vallée de Meyringhen. — Chutes du Reichenbach — Lac de Brientz. — La famille anglaise. — Giesbach. — Passage du Brünig. — Entrée dans l'Unterwalden. — Aventures de nuit.

Il n'existe pas en Suisse une ville plus pittoresque que Thunn ou Thoune, placidement assise sur la rivière d'Aare, et étageant ses maisons sur une colline que, comme un diadême, décore à son sommet le vieux château féodal à tourelles qu'il y a sept cents ans, y construisirent les comtes de Thunn. Ses rues sont étroites, mais animées, et le commerce y étale de beaux produits, dans une série de boutiques fort bien montées et parfaitement achalandées. J'ajouterai qu'on y est fort affable.

Byron cite la vue dont on jouit du cimetière. Quoique ce fût un triste pèlerinage, nous avons gravi les rues escarpées qui y conduisent, madame Dolfus, Emile et moi. Le poète anglais a dit vrai. Cependant le point d'où le panorama se déploie avec le plus de grandeur est près d'une jolie maison de campagne appelée la *Chartreuse,* assez près de notre hôtel.

Ministerio de Cultura 2010

Lorsque nous quittâmes Thunn, ce fut pour prendre le steamer de son lac et nous rendre à Interlaken.

Nous trouvâmes sur les siéges du pont une foule nombreuse et parfaitement composée. Mais je fus frappé tout d'abord de l'aspect excentrique d'un touriste. Figurez-vous un gentlemann, à barbe fauve, à lunettes bleues, à large chapeau, ayant un coutelas aux reins, un fusil en bandouillère, et tout un arsenal de pistolets, de stylets, de poignards à la ceinture. La ceinture était en partie masquée par un burnous, mais le burnous demeurait intentionnellement entr'ouvert. On eût dit le chef des voleurs de la caverne de Gil-Blas. Avec cela ce cosmopolite semblait défier tous ceux qui le regardaient. Il y eut un moment où, par mégarde, je m'approchai de lui et vins m'asseoir sur la banquette qu'il occupait. Mais il eut un geste et un regard si terrible, que je reculai, comme fait l'Arabe à la vue d'une panthère qui bondit au détour d'un rocher.

Cependant notre steamer sillonnait déjà les eaux bleues du lac. Nous remarquons alors, sans pouvoir en expliquer la cause, que ses eaux présentent à leur surface des raies, limpides et transparentes les unes, les autres foncées, mates et sans éclat. La ville que nous quittons se réflète d'une façon magique sur le rivage, et partout, tout autour, sur les rives, c'est un luxe et une profusion de maisons de plaisances et de jardins. A la pointe d'un promontoire verdoyant, à droite, je signale surtout un délicieux château neuf, dont l'effet est des plus agréables. On dit qu'il appartient à un Français.

Peu de villages garnissent les rampes qui aboutissent au lac. Cependant voici Oberhofen, qui a une tour carrée de château fort curieuse.

Mais, au sud, admirons le pic aigu de Stockhorn, la masse pyramidale au sommet conique du Niesen, près duquel nous avons vu, en passant à sa base, le pittoresque manoir de Spietz, élevé sur une langue de terre, et fondé par Attila, le terrible fléau de Dieu. Ces deux montagnes, le Stockhorn et le Niesen, semblent placées là, aux avant-postes, comme deux sentinelles, pour défendre l'entrée du *Simmenthal* et du *Kanderthal*, qui les dominent à l'arrière.

Bientôt nous découvrons une roche escarpée qui s'avance dans les eaux, vrai cap en miniature. On l'appelle le *Nawe*. Au-dessus l'œil va trouver avec ravissement la vue sublime de l'*Eigher* et du *Moine*, qui couronnent les extrémités du lac de leur masse neigeuse.

A droite de ces deux montagnes s'élève la *Jung-Frau*.

Jung-Frau est un mot allemand qui veut dire vierge ou jeune fille. Elle doit ce nom à la pureté de ses neiges d'abord, mais aussi à cette circonstance que pendant fort long-temps elle ne fut foulée par aucun pied humain. Mais, en 1812, son pic le plus élevé fut visité par les deux frères Meyer, d'Aarau; en 1828, par six paysans de Grindelwald, et, depuis, par des Français et des Anglais, qui, tous, lui firent perdre ses droits à ce titre. Aussi le

Ministerio de Cultura 2010

peuple la nomme-t-il maintenant *madame Bayer*. Elle n'en est toujours pas moins la Jung-Frau par la blancheur immuable de son voile de neige. Aussi charme-t-elle le regard plus qu'aucune autre montagne. Mais j'aurai occasion d'en reparler, car je veux, moi aussi, la visiter et l'étudier.

L'ami Stadler et son compagnon Rudiger sont pour la dernière fois avec nous. Le second s'est heaucoup amusé aux dépens du capitaine de voleurs dont j'ai oublié de signaler les éperons, dont sont aussi armées de formidables bottes à l'écuyère, et il l'a tenu en échec pendant une demi-heure sans pouvoir arriver à définir la profession de cet homme. Le premier me fait remarquer au nord la *caverne de Saint-Béat*, au-dessus de laquelle est une petite cascade qui se précipite dans le lac. Saint-Béat était de la Grande-Bretagne. Mais il convertit au Christianisme une partie des habitants de l'Helvétie. Pour mieux se fixer parmi ses ouailles, il choisit, sur les bords du lac, cette grotte, qui était alors occupée par un dragon. Pour quitter sa demeure, la légende dit qu'il suffisait d'une simple parole du Saint. J'avoue, pour mon compte, que les nuits qui suivirent le déménagement d'un tel locataire m'eussent laissé sans sommeil. J'aurais toujours craint que la fantaisie d'y revenir ne le reprît. Mais saint Béat avait en Dieu toute sa confiance, et elle ne fut pas trompée. Le dragon ne l'inquiéta jamais, nonobstant l'axiome : *Primo occupanti!* Du fond de la caverne jaillit un ruisseau qui souvent se gonfle à un tel point qu'il la remplit jusqu'au comble, en produisant un bruit semblable à celui du canon.

Nous mettons le pied sur le rivage, vers midi. Le soleil est chaud à brûler ; la nature est des plus riches ; tout chante autour de nous. Et des cent chars qui attendent les touristes au débarcadère, celui qui nous entraîne a quelque chose de parisien qui nous récrée.

Voici donc l'Oberland, le bel Oberland, le plus féerique, le plus doux, le plus délicieux pays de toute la Suisse.

C'est d'abord Unterseen que nous traversons, Unterseen qui veut dire village entre les lacs, lac de Thunn d'un côté, lac de Brientz de l'autre. Nous y remarquons le château, sur la place du marché, en premier lieu ; puis, au second plan, son *Rathhaus* ou hôtel-de-ville.

Puis, devant nous, c'est toute une royale avenue qui se déploie, ayant à sa gauche les aspects fantastiques de forteresses, de créneaux, de tourelles, des donjons de montagnes, la blanche Jung-Frau, et mille autres de ses sœurs ; puis, à gauche, des pâturages veloutés, qui reposent admirablement la vue. Mais aussi, le long de l'avenue, les plus élégants hôtels, entremêlés d'une longue file de boutiques basses, mais décorées avec goût et dont Paris se ferait honneur ; le tout sous de grands et beaux arbres, et au milieu d'une foule d'acheteurs, de promeneurs, d'amazones à cheval, de fringants cavaliers, d'équipages brillants, de musiciens qui fanfarent, de gens costumés de ces costumes

Ministerio de Cultura 2010

suisses si élégants, si gracieux et si simples. Cette avenue nous conduit à Interlaken, c'est tout dire.

Ah! je ne m'étonne plus qu'Interlaken ait une si magnifique réputation! Vrai, c'est, de tous les endroits du monde les plus vantés, celui qui mérite le plus sa renommée.

Nous descendons au casino. Honneur et reconnaissance à ces bons et excellents hôtes. Nous avons fait un séjour assez long chez eux, et, depuis notre entrée jusqu'à notre sortie, nous n'avons eu qu'à nous applaudir de leurs soins. Nous nous sommes même fort applaudis de la note finale, tout en ayant eu un splendide appartement et une table princière. Je le publie avec bonheur devant tous.

Interlaken veut dire aussi entre les deux lacs, lac de Thunn encore et lac de Brientz. Rien n'est beau, en effet, comme sa position, et comme la vue de ma belle Jung-Frau, que nous voyons de nos fenêtres, à travers une dépression des Alpes inférieures.

Nous sommes en septembre depuis long-temps déjà, et cependant le ciel, la nature, les éléments, sont le ciel, la nature, les éléments du mois de juin. Aussi nos jambes ne demandent qu'à franchir les espaces; tout nous y invite; il y a tant à voir, ici.

Je m'occupe d'avoir une calèche à notre disposition, pendant notre séjour à Interlaken; car c'est une calèche qu'il nous faut pour traverser ces belles plaines et ces riches vallées, qui nous reposent un peu des montagnes, et, l'équipage trouvé, un bon déjeûner pris, nous nous prélassons au mieux sur nos coussins, et fouette, cocher!

Les maisons d Interlaken, que nous traversons, n'ont rien du caractère suisse : leurs murs, blanchis en dehors, ne sont pas d'un effet merveilleux; et cependant Interlaken, si délicieusement encadré, charme et sourit. Devant beaucoup de demeures se trouvent de belles et sombres avenues de noyers, que leur fraîcheur invite à parcourir, et, par derrière, de jolis jardins. Et puis, les pentes boisées du *Harder*, colline située sur la rive droite de l'Aare, fait une opposition si tranchée par sa belle verdure, avec les aspects fantastiques des montagnes bleuâtres et éloignées qui le regardent de l'autre côté, que c'est une véritable terre promise.

Nous nous rendons à Lauterbrunnen, après avoir traversé une vaste prairie, sur laquelle, chaque année, des tireurs à la cible, des lutteurs du pugilat, des coureurs, etc., donnent une fête brillante de gymnastique, à laquelle participent les habitants des différents cantons. Notre automédon est fort bavard, et j'en remercie le ciel; car c'est bonheur, quand on voyage pour s'instruire, d'avoir affaire à des gens qui parlent à tort et à travers; il y a toujours quelque profit à faire. Ainsi, dans cette prairie, théâtre des jeux annuels dont l'institution remonte fort haut, cet homme nous montre un énorme fragment de roche, pesant cent quatre-vingt-quatre livres, qu'un athlète d'Appinzel lança à plus de dix pieds.

Ministerio de Cultura 2010

— Va-t-en voir s'ils viennent, Jean? fait Emile, qui, parfois, ne se rend pas fort crédule.

Bientôt nous découvrons, sur notre droite, une ruine assez importante, dominée par une tour restée debout pour pleurer dans la solitude.

— *Unspunnen* ! nous dit notre homme en haussant les épaules, comme pour signifier qu'il n'y a là qu'une mâsure délabrée qui ne mérite pas qu'on s'occupe d'elle.

Pourtant, se ravisant soudain, il ajoute, en m'entendant dire que cette tour carrée et sa tourelle ronde qui y est attenante s'élèvent avec grâce du milieu des buissons :

— Il y a un Anglais, un monsieur Byron, qui a fait un poëme sur cette tour. Il raconte qu'un certain Manfred l'habita, et puis toutes sortes de jolies choses que je ne saurais vous dire. Mais ce que je sais, c'est que les derniers propriétaires de ce manoir étaient les barons d'Unspunnen. Si vous aimez les légendes, je vais vous en dire une sur eux.

» Le dernier descendant des Unspunnen, Burkard, avait une fille unique très-belle. Ces jennes filles uniques sont toujours très-belles. Elles ont, en outre, toujours un joli nom. Celle-là s'appelait Ida. A un tournoi du voisinage, un jeune chevalier, le vaillant Rudolph de Wylderschwyl, ayant exprimé le désir d'épouser Ida, son vœu fut exaucé par le vieux Burkard. Mais quand les fêtes du mariage furent passées, et que Rudolph annonça qu'il quittait Unspunnen avec sa belle épousée, pour la conduire à la cour de son suzerain :

» — Mais ton suzerain, c'est moi ! s'écria Burkard.

» — Hélas ! que ne dites-vous vrai? fit Rudolph. Mais j'appartiens au terrible Berchtold de Zœhringen !

» — Berthold de Zœhringen ! clama Burkard, mon plus cruel ennemi... Eh bien ! dès demain, nous bataillerons...

» Le vieillard tint parole. A peine Rudolph était-il éloigné, à peine les voiles blancs d'Ida s'étaient-ils effacés dans la brume, que Burkard levait ses vassaux et les faisait courir aux armes. Plusieurs années se passèrent en combats sanglants. Mais enfin, un jour, Rudolph arrivant soudain à Unspunnen avec Ida, et plaçant entre eux deux leur enfant bien-aimé, se présenta sans suite et désarmé devant le vieux seigneur. A cette vue, le vieillard ne put vaincre son émotion. Il fondit en larmes, ouvrit ses bras, et pressa ses enfants sur son cœur. Il fit plus : il institua le fils de Rudolph héritier de ses vastes possessions. Aussi, pour faire réjouir ses vassaux de son bonheur, ce fut lui qui institua les jeux dont je vous parlais tout-à-l'heure. Brave homme !... Il y avait du bon chez... lui !... »

En disant ces mots, notre conducteur essuya une larme en cachette, et dit à ses chevaux :

« — Hue ! hue ! mes mignons ! »

Ministerio de Cultura 2010

Nous dépassons alors les villages de Wylderschwyl, d'où était le Rudolph en question, et de Mühlinen. Mais il nous est pénible d'en voir les femmes, tant elles sont affectées d'horribles goîtres. J'espère bien qu'Ida fut assez heureuse pour se garantir de cette affreuse infirmité. Mais ces énormes bourrelets du cou sont abominables. Heureusement notre route plonge rapidement dans une gorge étroite et sauvage, où coule le torrent de la *Lutschine*. Pour rendre la sublimité des scènes qui nous frappent, toute description devient impuissante. D'ailleurs voici notre guide qui parle :

» — *La Pierre du Diable!* fait-il en haussant encore les épaules. » C'est un tic, chez lui, une sorte de prélude qui veut dire : Ecoutez !

— Mais il y a une inscription sur le rocher, dit Emile. Et il lut :

ICI.

LE BARON DE ROTHENFLUE FUT OCCIS PAR SON FRÈRE.

OBLIGÉ DE FUIR SA PATRIE, LE MEURTRIER TERMINA SA VIE DANS,

L'EXIL ET DANS LE DÉSESPOIR, ET FUT LE DERNIER DE SA RACE,

JADIS SI RICHE ET SI PUISSANTE.

— Et voilà où se trouvait le château des barons de Rothenflue, dit le guide, comme s'il achevait une histoire, en nous montrant le côté opposé du vallon, de l'autre côte de la Lutschine.

Émile devint grave. Le récit d'un crime le rend soucieux. Il y a dans son âme une émotion dont il ne se rend pas compte.

Ici la vallée de Lauterbrunnen se divise en deux branches. L'une remonte à gauche, et l'autre tourne vers la droite.

La première est arrosée par la Lutschine-Noire, et prend le nom de vallée de *Grindelwald*, terminé par les masses gigantesques et les neiges éternelles du *Wetterhorn*, de *l'Eigher* et du *Mettemberg*.

Wetterhorn veut dire pic des tempêtes, Eigher, géant; et Mettenberg, montagne moyenne.

La seconde, que traverse la Lutschine-Blanche, est la vallée de Lauterbrunnen, proprement dite.

Lauterbrunnen veut dire *rien que fontaines*, ou *claires fontaines*.

Laissant à gauche la route de Grindelwald et en remontant le cours de la Lutschine-Blanche, nous remarquons presqu'aussitôt, sur notre gauche, le *Hunnenfluh*, masse étrange de rochers qui s'élève presque perpendiculairement comme une immense tour ronde.

Ministerio de Cultura 2010

Notre guide, qui voit que nous l'examinons curieusement, arrête un moment sa voiture, pour nous dire :

— *Hunnen... fluh!* C'est-à-dire, la *Tour-des-Huns*. Attila, le grand Attila est venu jusqu'en ces lieux, Madame, et c'est à leur invasion que cette forteresse naturelle doit son nom; et, pour échapper à leur invasion, les habitants de la contrée se retirèrent en cette enceinte et y passèrent un long-temps.

— Et dans cette vallée, demandai-je, il n'en est pas resté?

— De quoi?

— Des Huns?

— Monsieur plaisante!

— Pas le moins du monde... Je sais un vallon, non loin de Sierre, sur la rive gauche du Rhône, le val d'Anniviers enfin, qui fut peuplé, au VIe siècle, par une bande de soldats huns qui s'y arrêtèrent. Pendant long-temps ces hommes féroces n'eurent aucune communication avec les autres habitants du Vallais; mais ils finirent par les voir et s'allier avec eux. Ils ne furent convertis au christianisme que vers le XIIe siècle, époque à laquelle un de leurs villages prit le nom de *Mission*, en mémoire des efforts que firent les missionnaires pour changer leur religion. Un fait constant prouve mon assertion : c'est que le dialecte des habitants du val d'Anniviers contient beaucoup de mots et de tournures asiatiques. En outre, leurs mœurs, leurs usages, leurs fêtes, leurs habillements, leur architecture même ont un caractère tout particulier que l'on ne rencontre nulle part ailleurs dans la Suisse. Voilà pourquoi, guide, je vous faisais ma question de tout-à-l'heure.

— Je conçois... fit l'automédon, tout en remettant ses chevaux en mouvement.

Nous commençons à voir de fort près la belle Jung-Frau, et comme le ciel est d'une admirable limpidité, l'on dirait qu'en un quart-d'heure on peut atteindre son sommet.

La vallée de Lauterbrunnen est fort capricieuse dans son allure. L'inégalité de sa largeur, les escarpements de calcaires presque verticaux qui l'entourent comme d'une muraille, la rendent fort curieuse.

Enfin, nous atteignons Lauterbrunnen, village composé de maisons rustiques, éparses sur les deux rives du torrent. Nous sommes à 2,450 pieds au-dessus de la mer, et tellement dominés par des escarpements bien autrement élevés, que dans cette saison le soleil ne nous atteindrait qu'à huit heures, et à midi en hiver.

Trente jets d'eau jaillissent de ces escarpements qui forment comme un rempart qui unit le ciel à la terre.

Mais que dirais-je de ces chutes d'eau magiques, en face de la célèbre *cascade de la Staubach* qui les éclipse toutes.

— Hein! que dites-vous de cela? fit notre guide, qui, en nous arrêtant en face de la chute, a soin de nous faire mettre à la distance et dans la position voulues.

Ministerio de Cultura 2010

— Ça n'a pas moins de 900 pieds de haut ! Et son joli nom de Staubach veut dire *chute de poussière*. Dam ! ça ne fait pas le tapage, et ça n'a pas le rugissement ni la rapidité d'une cataracte ; mais c'est beau, mais c'est chatoyant à l'œil, mais ça demeure suspendu en l'air sous le souffle du vent, comme une écharpe de dentelle que la brise lutinerait. Et puis c'est coquet au possible. D'ici, voyez, ça vous met des teintes bleues dans l'œil, là des nuances vertes, plus loin des tons de rubis, venez ça voir des teintes oranges. Au centre, ça ne vous fait-il pas l'effet d'un tissu qui se fronce? continue notre homme tout d'une traite, en prenant madame Dolfus par une main, moi par l'autre, et nous traînant en face, nous mettant de profil de trois-quart, etc.

— Aussi, ajoute-t-il, cette gentille Staubach a eu l'honneur d'être mise dans les écrits de ce mylord Byron, dont je vous parlais devant Unspunnen. Un monsieur de France, monsieur du... du Mat, je crois, en dit aussi de jolies choses dans un livre que l'on m'a prêté... Mais il m'a souvent l'air de bla..... de ne pas dire exactement la vérité sur toutes choses...

En toute vérité, la Staubach est admirable. Mais on ne peut rester éternellement en face des plus belles choses. Donc, après avoir acheté à Lauterbrunnen une quantité de charmants petits chalets à en peupler la France, apres avoir désappointé par notre refus les serviteurs et les maîtres d'un brillant hôtel, qui comptaient sur nous pour manger leur dîner, nous retournons en hâte à Interlaken.

Nous y rentrons, lorsque le soir vient dans la campagne, et que la nuit est venue dans la bourgade. Aussi c'est un charme réel de traverser ces riches paysages à l'heure du crépuscule, et de voir de loin la longue avenue qui sépare Unterseen d'Interlaken, splendidement illuminée, comme peuvent l'être nos Champs-Élysées aux heures de fête. Et la foule se promène sous les arbres, stationne devant les mille boutiques, écoute les musiques allemandes qui donnent des sérénades devant les hôtels, se rafraîchit sous les tilleuls des cafés, jubile, chante et rit. Je fais moi-même quelques tours, afin d'étudier ce peuple, ses mœurs, sa désinvolture, ses costumes. Et puis, je cherche mes amis les ingénieurs qui sont venus au Casino en notre abscence, pour nous faire leurs adieux, car ils partent cette nuit. Mais, ne les rencontrant pas, je retourne à l'hôtel, où un messager, venu de Thunn, rapporte à madame Dolfus une portion des bagages oubliés à Kandersteg.

Puis nous dînons. Et, pendant notre repas, voici qu'une famille anglaise, composée du père, de la mère, d'une charmante petite fille et d'un garçon de dix ans, d'une tenue exquise, vient prendre le thé à une table voisine de la nôtre. Un fluide magnétique émane des enfants en général : ils s'attirent comme l'aimant. Tout en agissant à table avec une rare et merveilleuse gentillesse, ces enfants, dont on devine le savoir-vivre, jettent parfois, à la dérobée, un regard sur Émile. Émile, lui, braque ses yeux sur ces gracieux insulaires Un gâteau que l'on nous sert devient le motif d'une escarmouche. Émile court en

Ministerio de Cultura 2010

offrir à la gentille Lucy, et au bon petit Tony. C'en est fait : voici la soirée engagée, l'entretien commencé, la connaissance à la veille de se faire.

Le lendemain de ce beau premier jour passé à Interlaken, Émile et moi, nous laissons madame Dolfus se livrer au repos, sous le beau climat des deux lacs, et enfourchant chacun un bidet, précédés de notre guide d'hier qui galoppe sur un poney, nous chevauchons vers la vallée du Grindelwald, que nous avons laissée hier à notre gauche.

Un sentier sinueux et très-escarpé nous conduit à travers la haute chaîne qui sépare Lauterbrunnen de Grindelwald. Après une heure d'ascension pénible, et au-delà des maisons éparses d'un petit hameau, nous atteignons un pâturage d'une pente plus douce. Alors la vallée de Lauterbrunnen que nous avons laissée au-dessous des précipices que nous venons de gravir, offre l'aspect d'une tranchée faite dans le flanc de la montagne : le Staubach apparaît comme un mince filet d'eau, et sa chute supérieure se fait voir dans toute son étendue.

Alors le sentier se dirige vers la Jung-Frau, et nous la trouvons tout en face de nous, avec son vaste manteau de neige, son glacier, et sa sublime magnificence. Ce n'est pas seulement son sommet, mais toute la masse de cette admirable montagne que nous découvrons en entier. La neige qui la couvre est d'une blancheur éblouissante. Ses proportions sont tellement colossales, et son voile de neige produit un tel effet d'optique, qu'il me semble qu'en une enjambée je vais la fouler.

— Eh bien! mon beau Monsieur, me dit notre guide, m'est avis que par ce chaud soleil, et à de certains signes que j'avise, nous aurons le spectacle d'une avalanche.

— Une avalanche! fit Émile, quel malheur que ma mère ne soit pas là! une avalanche! quel bonheur! ajouta-t-il, avec cette mobilité d'idées si naturelle à son âge.

L'enfant avait à peine parlé, qu'un bruit sourd et effrayant, semblable à celui du tonnerre, se fit entendre dans la montagne. Puis il nous parut voir toute une large rivière d'argent, entourée d'une nuée de neige extrêmement subtile, se précipiter du haut des rochers. La masse augmentait de gradins en gradins ; elle marchait avec un bruit qui ressemblait à celui d'un roulement de foudre des plus violents, et se prolongeait à la faveur des échos. Rien ne peut décrire leur terrible impétuosité. Elle parcourut ainsi plusieurs milliers de pieds, en causant dans l'air un ébranlement si fort, qu'un instant, Émile et moi, nous nous attendions à l'éboulement de la montagne.

Il n'en fut rien... Et nous écoutions encore les dernières vibrations qui se répétaient au loin, que l'avalanche avait cessé.

— Les avalanches de l'Oberland sont des avalanches pour rire! nous dit notre guide. Il en est qui détruisent des villages entiers, ou emportent des caravannes de voyageurs. Je ne vous en ferai pas la description : pour les comprendre, il faut les avoir vues. Celle que vous venez de contempler s'est arrêtée là, dans la vallée de *Trumlaten*, et va fondre dans

Ministerio de Cultura 2010

le Lustchine noire. Mais les vraies avalanches roulent des lieues entières, balayant tout sur leur passage, villages, chalets, forêts, roches, bestiaux et humains.

De l'endroit où nous nous trouvons, le panorama est d'une sublimité merveilleuse. Je ne sais si c'est l'émotion qui me dispose à tout voir en beau; mais rien ne me semble admirable comme cette Jung-Frau, la huitième en hauteur des montagnes de l'Europe, le Mœnch, les deux Eighers et le Welterhorn (jeune fille, moine, géants et pic des tempêtes), déployant leurs fronts majestueux. Mais dominez par l'imagination, chers lecteurs, comme je l'avais alors sous les yeux, ces merveilleuses masses de l'aiguille effilée du *Finster-Aazhorn*, ou en français *l'Aigle-Noire*, le point le plus élevé de ce groupe, quatorze mille cent six pieds, et dites-moi si c'est à tort que j'ai de l'enthousiasme?

Les glaciers qui s'amoncèlent autour de ces pics, et remplissent les dépressions qui se trouvent entre eux, s'étendent sans interruption à une distance infinie. Le plus magnifique de tous est celui du Grindelwald. Sa principale beauté consiste dans la forêt de sapins qui le bordent, ainsi que ses ramifications, comme une frange gracieuse, dans les verts pâturages et les chalets du village qui se trouvent à sa base.

Notre guide nous conduit sur les divers points les plus curieux, et, arrivé à la grotte de *Nellenbalm*, il nous fait contempler avec effroi les affreuses crevasses de cette immense mer de glace. Puis prenant une pose comico-tragico-dramatique, et désignant un point du doigt:

— Là, fit-il, le 31 août 1821, un ministre de l'Évangile, M. Mouron, de Vevey, examinant cette horrible fissure, se pencha trop sur l'abîme. Son bâton glissa, et...

— Il tomba au fond du gouffre? clama Émile.

— Hélas! oui, mon petit Monsieur... reprit le guide qui avait achevé son récit par une pantomime fort expressive. Après quelques jours, une rumeur circula dans la contrée qui aimait ce brave homme. On se disait tout bas, puis on dit tout haut, que son guide l'avait assassiné pour avoir sa montre et sa bourse...

— Est-ce qu'on le mit en prison? demanda l'impatient Émile.

— La corporation des guides s'émut, comme vous pensez bien. On décida que l'un d'eux, désigné par le sort, descendrait, au péril de sa vie, dans ce précipice, et rapporterait le cadavre. On jugerait alors la vérité.

— Est-ce qu'il descendit? fit Émile, la bouche béante...

— Le sort tomba sur l'un des hommes les plus vigoureux du pays, mon cousin Burguenen. Brave cousin, va! Au jour dit, tout le village se rendit sur le glacier...

— C'était là? interrompit Emile, tout impressionné.

— Oui, c'était là! Burguenen se fit attacher une corde autour du corps, une lanterne au cou, et prenant une sonnette d'une main, et son bâton ferré de l'autre, pour éloigner le

Ministerio de Cultura 2010

tranchant des glaçons, il se laissa glisser, suspendu à un câble que quatre hommes faisaient filer peu à peu.

— Est-ce qu'il retrouva le cadavre? dit Émile, pâle d'effroi.

— Deux fois, sur le point d'être asphyxié par le manque d'air, mon pauvre cousin fit entendre sa sonnette. On le ramenait aussitôt à la surface du trou. Mais enfin la troisième fois, je sentis, moi, un poids plus lourd pesant au bout de la corde.

— Vous étiez là, dit Émile.

— Certes! et voilà mon Burguenen qui reparait, sortant d'une profondeur noire de cent-cinquante pieds, rapportant le corps mutilé du pasteur, mais encore bien conservé.

— Eh bien? fit Émile tremblant.

— Le cadavre avait sa bourse et sa montre!

Nous nous remettons aussitôt en marche, tout émus, après avoir serré la main du guide. Puis reprenant nos montures qui se sont reposées, nous gravissons immédiatement les rampes du *Faulhorn*, montagne qui a nom en français le *Pic-Voilé*, et qui, haute de huit-mille-cent-quarante pieds, se trouve située entre la vallée de Grindelwald et le lac de Brientz, dont les eaux touchent à Interlaken. Cette ascension nous fatigue, sans doute, mais nous y avons une si belle vue sur les lacs, que nous nous trouvons dédommagé amplement. Notre sentier passe sur le *Balchap*, et suit les bords d'un petit lac qui se trouve à mille pieds plus bas que le sommet de la montagne. Émile n'en peut mais, lorsque nous mettons le pied sur le plateau qui couronne le Faulhorn. Aussi je décide que nous passerons la nuit dans l'hôtel qui semble appartenir plus tôt à notre rue de Rivoli, qu'aux contrées sauvages de la Suisse. J'admets tout exprès notre guide à notre table afin de nous faire des récits, et, comme les visiteurs manquent ce jour-là, ou au moins ne couchent pas, ce brave homme est d'une grande ressource.

En outre, de petites filles des chalets nichés sur les rampes du Faulhorn viennent à nous, dans notre courte promenade du soir, et pour quelques *batz* que nous leur donnons de grand cœur, Emile surtout, qui s'amuse beaucoup de leur naïveté comme de leur costume, les voici qui nous chantent, de manière à me ravir, le fameux *Ranz des Vaches*, dont la renommée nous a dit les effets prodigieux sur les Suisses exilés.

Le lendemain, dès le point du jour, nous sommes réveillés par notre guide. Après nos premiers devoirs du matin rendus, la fenêtre ouverte, au Créateur de tant de merveilles, en face du soleil qui se lève au milieu d'une splendeur indescriptible à laquelle nos yeux ne sont pas habitués, nous voici à cheval, et, gais comme des centaures des temps anciens, nous descendons vers le glacier de *Rosenlani*, par la *Grande-Scheideck*.

Le Welterhorn, en français *Corne du Temps*, se projette constamment sur le sentier que nous suivons, et son effet est d'une grande sublimité. Sur la pente de ce Welterhorn, nous apercevons une sorte de statue, debout sur un rocher. Emile croit devoir m'expliquer que

Ministerio de Cultura 2010

c'est sans doute un événement terrible qui se sera passé dans cet endroit. Mais au moment même des notes harmonieuses se font entendre dans la montagne, notes simples mais suaves qui, saisies et répétées par l'écho des escarpements, sont renvoyées à notre oreille singulièrement modulées et adoucies, quoique très-distinctes.

La statue mystérieuse n'est autre qu'un montagnard qui sonne du cor des Alpes.

Nous sommes bientôt sur le col de la Scheideck, plongeant sur la vallée du Grindelwald. Ses vers pâturages contrastent admirablement avec le mur aride et nu du Welterhorn.

Voici maintenant le val de Rosenlani, dont le glacier nous apparaît encaissé par le *Welhorn ou vague de la mer* et le *Engel-Hœrner ou Pic des Anges*, plus petit que ceux de Grindelwald; il est célèbre par la grande pureté et la transparence azurée de ses bancs de glace. Le pont que nous traversons avant d'y arriver, la couleur extraordinaire de la glace, la voûte magnifique sous laquelle on pénètre, et la belle *cascade de Weissbach*, torrent qui en descend, nous donnent de ces impressions que l'on ne se rappelle pas sans bonheur.

Bientôt notre guide nous fait remarquer les traces d'un grand éboulement du *Lanihorn* qui eut lieu en 1792.

Nous passons auprès des bains de Rosenlani, et nous prenons un sentier qui suit les bords d'un torrent, après avoir traversé une petite plaine tapissée d'un vert gazon émaillé de fleurs, que capitonnent quelques chalets. Vraiment de ce point la vue est charmée par le Welterhorn, le Welhorn et les pics déchirés de l'Engel-Hœrner, qui forment un groupe tellement pittoresque qu'on peut le dire incomparable. Et puis, le bâtiment des bains a quelque chose de si simple et de si gracieux tout à la fois, qu'on s'arrête à plusieurs reprises pour le contempler.

Alors la vallée se rétrécit : de nombreuses chutes d'eau tombent le long des roches, et l'une d'elles, en raison de sa hauteur et de sa ténuité, s'appelle *Seilbach*, qui veut dire *chute de corde*. Puis, une petite pente nous fait descendre dans la *vallée de Hasli ou de Meyringen*. Seulement, la dernière partie de cette inclinaison ne laisse pas d'être dangereuse, surtout à cheval : aussi je livre ma monture à elle-même, et je descends à pied. D'ailleurs, je suis plus à l'aise pour observer et admirer ce que je veux voir, c'est-à-dire les célèbres *chutes du Reichenbach*, qui sont au nombre de quatorze.

Figurez-vous un torrent impétueux qui se précipite du versant d'une montagne de deux mille pieds, dans une succession de cascades toutes admirables, toutes entourées de verdure, toutes, jusqu'à la dernière qui se jette dans l'Aare en atteignant la vallée, produisant le plus gracieux effet qu'il soit possible de voir.

La vallée de Meyrengen, que nous atteignons, est des plus belles de la Suisse. Du reste, toutes les vallées ont cette prétention, et toutes méritent qu'on en fasse l'éloge. En effet, celle-ci a des côtés boisés et escarpés, couverts de nombreuses cascades, couronnés çà et

Ministerio de Cultura 2010

là de pics neigeux, et offre vraiment des beautés de premier ordre. Toutes fois l'Aare dépose des graviers et forme des marécages qui choquent souvent l'œil. Elle menace, dit-on, d'être inondée, un jour ou l'autre, par l'*Alpach*, torrent qui descend des montagnes, et s'échappe d'une gorge étroite, derrière le village. Déjà cet accident lui arriva en 1762. En une seule heure les maisons furent ensevelies sous vingt pieds d'eau; l'église même fut remplie de boue et de gravier jusqu'à la hauteur de dix pieds, ainsi que le montre une ligne noire que nous voyons sur ses murailles. Mais une chose nous frappe tout spécialement : c'est la force prodigieuse et les formes althétiques des habitants de cette vallée, qui eux aussi ont leurs jeux, comme à Unspunnen.

Là, après un heure de repos, et un déjeûner des plus solides pris à *l'Hôtel de l'Ours*, *en allemand Bao*, j'entre en discussion avec mon guide. Je désire ne pas laisser seule plus long-temps madame Dolfus, qui depuis deux jours nous attend à Interlaken.

— Permettez, permettez, me dit le brave homme qui a tout intérêt à me promener jusqu'à la fin du monde, avant de rentrer là-bas, vous avez à voir *le Grimsel*. Son passage est le plus grandiose et l'un des plus intéressants de toutes les Alpes. Vous verrez la chute de l'Aare; vous verrez le lit d'un ancien glacier, dont les roches ont été usées et polies par le frottement des glaçons; vous verrez la situation sauvage de l'hospice, à mille pieds au-dessous du point culminant du passage. Les roches qui l'entourent sont nues et fracturées.

Et comme il voit que je reste insensible, il pense tenir la corde sensible et ajoute :

— Pendant la campagne de 1799, les Autrichiens occupèrent quelque temps le sommet du Grimsel. Or, tous les efforts du général français Lecourbe, pour les déloger, étaient restés impuissants, malgré la *furia francèse* de ses soldats, lorsqu'un paysan des environs lui montra un sentier que lui seul connaissait, et, récompense promise et reçue, lui donna le moyen d'arriver aux *Kaïserliques*. On dit que vos balles françaises firent merveilles. Eh bien ! vous verrez tout cela... Les Autrichiens tapés, ça vous amusera !

— Comment, je verrai le combat ?...

— Non, mais l'endroit, où, que...

— Partons pour Interlaken, mon brave, et pas un mot de plus.

Le soir à neuf heures, nous dînions à notre bon Casino, avec madame Dolfus, bien mieux portante, et heureuse au possible de revoir son fils dont la langue ne tarissait pas.

Après un repos bien mérité, sous les beaux arbres d'Interlaken et au *far-niente* du Casino, un lundi, nous prenons le bateau à vapeur de Brientz, et nous voilà voguant sur le lac qui unit Interlaken à la charmante bourgade de Brientz.

Quel n'est pas mon étonnement de m'entendre appeler sur le pont par une voix d'enfant qui me dit :

Ministerio de Cultura 2010

— *I am very glad to see yon. This is a fine morning* (1).

C'était mon petit anglais du Casino, qui m'entraîne soudain vers son père, vers sa mère, vers sa sœur, déjà en conversation suivie avec madame Dolfus, dont ils se sont emparés à son arrivée sur le pont. L'excellent Anglais me demande d'examiner un peu son fils, de lui adresser des questions, de me rendre compte de la façon dont on dirige ses études. Je me rends à ses désirs, et nous voilà sur le gaillard d'arrière, faisant le pédagogue et parlant grec et latin. Il résulta de ce tête à tête savant, que le bon père me prit en si grande affection, qu'il me pria d'accepter son petit Tony pour l'un de mes élèves, à Paris, au retour du printemps prochain.

Nous nous arrêtons à l'embouchure du *Giessbach*, que nous voulons visiter avant d'aller à Brientz. C'est aussi le but de nos Anglais. Je nolise un petit bâtiment, sorte de gondole, pour aller à Brientz une heure plus tard, et je lui confie d'abord nos bagages. Ensuite, pendant que le steamer s'éloigne, nous commençons à gravir la hauteur escarpée qui conduit aux Chutes. C'est encore une succession de cascades qui, du sommet de la montagne sautent d'étage en étage, jusqu'à sa base. Ces cascades, d'une grande beauté, sont nombreuses aussi; mais la principale a onze cents pieds de hauteur. Rien de sauvage ne l'entoure, et ses verts gazons, comme ses bois touffus, lui donnent un aspect des plus riants. Là encore, comme à Interlaken surtout, nous faisons ample provision de charmants ouvrages en bois.

Après nos adieux faits aux Anglais, avec promesse de nous revoir à Paris, nous nous installons dans notre gondole couverte d'un velum, et nous voguons vers Brientz.

Le lac est très-beau. Mais que dire de ce lac lorsque j'ai déjà tant parlé d'eaux, de cascades et de rivières? Je dois cependant mentionner que la profondeur du lac de Brientz est, à de certains endroits, de plus de deux mille pieds. Il est de quatre pieds plus élevé que celui de Thunn.

Brientz occupe une position charmante; mais, après une heure donnée au plaisir de le voir, nous le quittons, mollement couchés dans une berline que j'ai louée à l'hôtel de *Weisse-Kreutz, la Croix-Blanche.*

Nous atteignons rapidement le pont de Kienholz qui couvre l'Aare, où nous laissons la voiture. Les chevaux, dételés, sont transformés en montures sur lesquelles s'installent Emile et sa mère. Pour moi, comme nous allons exécuter le passage de Brünig, mon bâton ferré à la main, je gravis à pied, revoyant à droite la vallée de Meyringen, la chute d'eau de l'*Orschibach*, et traversant le hameau de Hofstelten, situé sur une lisière autrefois couverte de riches prairies, mais dévastée maintenant par des débordements, dont le dernier eut lieu en 1797.

---

(1) Je suis bien aise de vous voir. Voilà une belle matinée.

Ministerio de Cultura 2010

Je perds bientôt de vue la vallée de l'Aare, cachée par le *Ballenberg* qui domine le petit lac de Wersensée, et au sommet duquel se trouve un immense bloc de granit, nommé *le Toggelistein*.

En ce moment, et lorsque j'entends le cornet d'Emile et le fer des chevaux sur les cailloux, je suis rejoint par un jeune Suisse du canton d'Appenzel, qui se rend à pied à Saint-Gall. Ce bon jeune homme sait fort bien le français, et nous voici cheminant côte à côte et causant de la France, de Paris, de la Suisse. Puis, comme nous quittons les limites du canton de Berne pour entrer dans le canton d'Unterwalden, point culminant du passage, onze cent soixante-deux mètres, je me sens heureux de fouler aux pieds le sol d'un canton catholique, fameux par sa fidélité à la foi. Aussi j'en exprime hautement ma joie. Mais mon compagnon de route est protestant ! C'est égal : il me vient en souvenir le touchant épisode que publièrent MM. de Gaume à Paris, il y a dix ans, sous le titre de *Pèlerinage d'une jeune fille du canton d'Unterwalden, à Jérusalem*. Et je le lui raconte. Oui, je lui dis les aventures de cette enfant des montagnes quittant son chalet, quittant son père et sa mère, et suivie seulement de son chien *Glaubig*, allant à travers mille épreuves, satisfaire sa piété jusque sur le tombeau du Sauveur. Le jeune Suisse est ému. Je le suis autant que lui. Cette verdure, ces bois, ces pacages, cette belle nature d'Unterwalden, où si souvent retentirent le son du buccin des batailles me pénètrent et m'inspirent. Il y a tout autour de moi tant de poésie, de charme indéfinissable, que je m'exprime avec chaleur, avec âme, avec feu. Aussi le Suisse s'arrête, et me tend la main.

En cet endroit, le chemin se divise : l'un sert aux voyageurs à cheval, et c'est celui que prend ma caravane; l'autre, plus court et plus rapide, appartient aux gens à pied : c'est celui que nous adoptons. Tout autour de nous règne le silence, le calme et la paix. On ne dirait jamais que les trompes guerrières d'Uri et d'Unterwalden aient retenti dans ces lieux. Les pâturages sont abandonnés déjà par les troupeaux descendus dans les vallées; comme au temps antiques, les chalets solitaires restent ouverts, afin d'offrir un asile aux voyageurs errants. Tous ceux que nous trouvons sur ces hauteurs ont la clé à la porte, et restent ainsi tout l'hiver abandonnés par leurs maîtres. Enfin, voici que subitement le sol manque à nos pas; une immense vallée, celle de *Nidwalden*, s'ouvre devant nous; Lungern et son lac rutilant des feux du soir, nous apparaissent à deux mille pieds au-dessous de nous, et, au loin, le *mont Pilate* ferme l'horizon.

Et là, au sommet du promontoire que nous allons descendre, s'élève une modeste chapelle catholique, symbole de l'alliance entre l'homme et Dieu. J'y vais prier de tout mon cœur, et quand je rejoins mon Suisse, je le trouve attendri et de nouveau me tendant la main.

— Que vous êtes heureux d'être catholique ! me dit-il.

— Pareil bonheur vous appartient si vous le voulez ! lui dis-je.

Le jeune Suisse ne me répond pas.

Ministerio de Cultura 2010

Mais quand nous avons descendu les gradins qui nous amènent à Lungern, où ma cavalerie arrive en même temps que nous, le bon jeune homme de Saint-Gall me dit :

— Je dois aller à Paris, à votre exposition de 1855... me permettrez-vous de vous visiter?...

Pour tout mot, je souris avec bonheur et lui remets bien vite ma carte... Il viendra en effet, j'en suis sûr, je le vois à son regard, et je le comprends à l'adieu qu'il me fait...

Je demande aussitôt une calèche à l'auberge du *Lion-Lawe*. On fait tout au monde pour nous retenir : on me signale l'approche de la nuit; on me dit que pour aller à Stanz, où je veux me rendre, il faudra plus de six heures; que nous n'y serons qu'à minuit..., etc. Je tiens bon... et nous partons...

Dirai-je que la soirée est délicieuse?

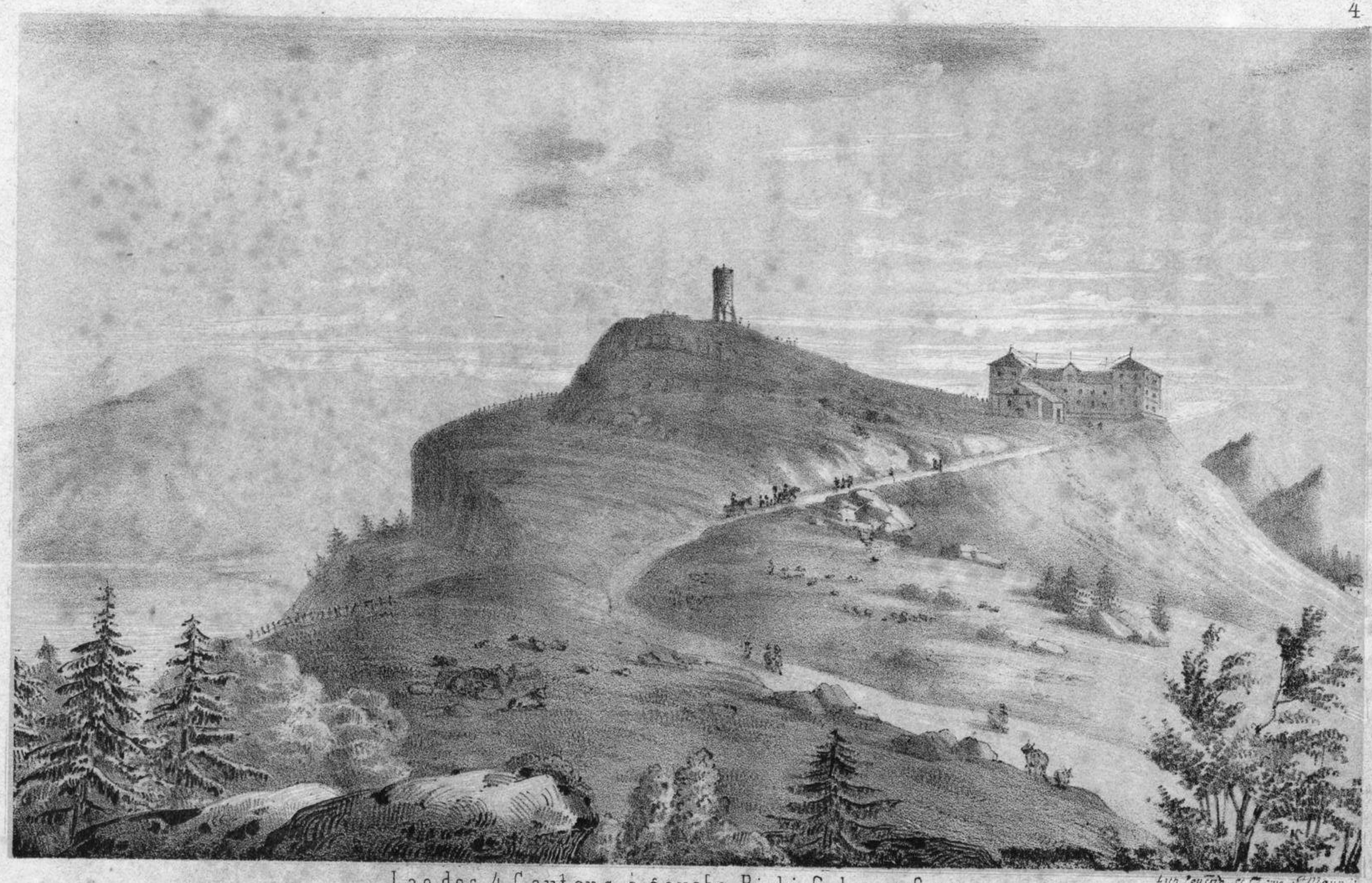
Dirai-je aussi que le lac de Lungern qui nous charme, il y a quelques années encore, formait une plus belle nappe d'eau entourée de bois qui croissaient jusque sur ses rives, en partie bordées de roches escarpées? Les habitants, moins sensibles aux beautés de ses rivages romantiques qu'à l'espoir de s'enrichir de cinq cents arpens de bonnes terres ensevelies sous les eaux, ont, au moyen d'une saignée, abaissé son niveau d'environ cent vingt pieds, et réduit ses dimensions.

Dirai-je enfin que, selon la prédiction du tavernier, la nuit vint plus vite que je ne pensais, et qu'à peine avions-nous fait deux lieues sur huit, que nous fûmes enveloppés des plus épaisses ténèbres!

Dirai-je surtout que, nonobstant les feux qui brillaient de loin en loin devant les chalets, sur les collines, de manière à charmer le regard; nonobstant les chants de notre cocher, que je rendais sémillant en lui demandant sans cesse de nouvelles ballades; nonobstant mes encouragements, quelque peu mensongers, je l'avoue, comme nous longions un lac, que notre voiture surplombait le gouffre et semblait à chaque instant devoir nous précipiter dans l'abîme... madame Dolfus fut prise de telles terreurs, pendant qu'Emile dormait, que je dus faire arrêter au premier village venu.

Sachselen devient donc notre refuge...

Ministerio de Cultura 2010



Lac des 4 Cantons à gauche, Righi-Culm en face,
A droite profil du Rossberg dont la chûte combla la vallée de Goldau

Ministerio de Cultura 2010

VII.

Surprise matinale. — Le bonhomme de Sachselen. — Saarnem et Landerberg. — Stantz et Stanstardt. — L'hôtelier infidèle. — Le lac de Quatre-Cantons. — Mont Pilate. — Arrivée à Lucerne. — Histoire d'une souris. — Le chemin creux. — Guillaume-Tell. — Ascension du Righi. — Le soir, à cinq mille six cent soixante-seize pieds dans les airs. — Un réveil de trompe. — La chambre d'un ami d'enfance. — Matinée sans pareille.

QUAND notre équipage pénètre à grand bruit dans la cour de l'auberge du Cheval-Blanc, sur l'obscur perron paraît aussitôt, une lumière à la main, la plus charmante fille de l'Unterwalden, qui, souriant et bavardant à ravir, nous prie d'entrer, de souper, de coucher, de demeurer. C'était tout un petit moulin, faisant entendre un délicieux tic-tac. Avec cela, ses longs cheveux blonds, mêlés à de longues tresses de soie blanche, que transperçait une immense plume d'argent ouvragée, lui donnait, à la lueur de la lampe, quelque chose de si étrange pour nous, qui ne connaissions point les modes de ce canton, que nous restons là, bouche béante, tout yeux pour son minois, tout oreilles pour son babil.

— *Kommen sie herein, gnadige Fran, Kommen sie herein, mein schoner Herr*,

Ministerio de Cultura 2010

Kommen sie, mein hübscher kleiner engel, sie werden im Gasthof zum weiszem Ross auf genommen werden... Befragen sie diesen pilger. (1)

En effet, un grand jeune homme était venu à la suite de la tavernière, et nous dit en très-bon français :

— Vous pouvez en croire madame et monsieur : les étrangers sont ici l'objet de mille soins.

Il n'y avait plus à hésiter. Aussi, une heure après, étions-nous assis auprès d'un bon feu, en face d'une excellente table, à côté de braves gens, le père et la mère de la jeune fille, le pèlerin venu à Sachselen pour des dévotions, et un chasseur de chamois. Nous parlions de dangers de nuit, de voyages, de la France, de la Suisse. Le chasseur de chamois, surtout, tout en baragouinant un patois français, philosophait à nous étonner. Content du pain dur des chalets, satisfait de l'eau des torrents, enchanté d'un lit de fougères, il trouvait la vie bonne. Il n'avait d'autre passion que la chasse. Là-dessus, Emile lui faisait mille questions, lui demandait des histoires, achetait des peaux de chamois, et retardait le plus possible l'heure du coucher.

Mais il fallait bien finir par gagner notre appartement. Quel silence propice pour dormir que le silence de l'Unterwalden !

Hélas ! à notre réveil, pour la première fois depuis le début de notre voyage, la pluie tombait, le ciel en était chargé, et le mauvais vent soufflait. Je laissai mes regards errer tristement sur les montagnes, sur la vallée, sur le village.

— Ciel ! m'écriai-je, quelle belle église ! Comment, dans ce canton si pastoral, si pauvre, une église d'aussi riche apparence !

Et, m'enveloppant de mon manteau de caoutchouc, je courus en hâte à la maison de Dieu. J'y courais d'autant plus vite, que je voyais des peintures aux vives couleurs illustrer les murs du portique à colonnes qui précédait l'église. Je les vis de près, je pénétrai sous la voûte sainte, et... cinq minutes après, j'en sortai en hâte, retournant à l'hôtel, frappant aux portes d'Emile et de madame Dolfus, et criant :

— Vite, vite, venez ! le plus saint, le plus surprenant, le plus beau spectacle vous attend...

En un clin d'œil, j'avais à mes côtés mes compagnons de route, et nous allions à l'église.

Figurez-vous une église romane des plus belles à trois nefs, ornée d'une splendide galerie régnant tout autour, et décorée de quarante colonnes très-hautes, en marbre gris,

---

(1) Entrez, Madame ; entrez, mon beau Monsieur ; entrez, mon petit ange : vous serez bien au Cheval-Blanc. Demandez plutôt à ce pèlerin...

Ministerio de Cultura 2010

dont le fût était d'un seul bloc. Au centre, se dressait une chaire, également de marbre, d'un travail exquis. Dans le sanctuaire, un autel élevait une forêt d'autres colonnes, de marbre toujours, supportant un couronnement du plus heureux effet. Sur l'autel, surgissait un tabernacle d'une forme parfaite. Puis, dans une série de chapelles entourant les nefs, apparaissaient d'autres autels, tous de la plus belle disposition. Enfin, les fonts baptismaux, des crédences, des consoles, des statues, des inscriptions ouvragées, des urnes, des bas-reliefs, et une quantité d'autres objets de décoration, se groupaient en mille endroits de ce temple. Mais ce qui surtout nous étonna le plus, ce fut un second autel, d'une richesse sans égale, placé en avant de l'autel du sanctuaire, et formant, au lieu du rétable, une niche énorme en bronze, fermée d'une glace sans tain, et renfermant un squelette agenouillé.

Oui, un squelette, un vrai squelette était là!

Voilà le secret de toute la pompe qui décore cette église du pauvre canton de l'Unterwalden : candélabres d'or, statues précieuses, urnes de porphyre, peintures irréprochables, lampes d'argent d'une ciselure ravissante, c'est qu'un saint repose sous ses voûtes sacrées; c'est que c'est dans cette contrée même qu'il a vécu, que ses vertus ont brillé, qu'il a rendu sa belle âme!...

Aussi la tête nue du squelette est appuyée sur une auréole d'or étincelante de rubis et de perles;

Aussi les épaules du squelette sont chargées d'un manteau de pourpre ornée de pierreries les plus fines, et sa poitrine couverte des insignes de tous les ordres de l'Europe, croix d'honneur de France, toison d'or d'Angleterre, étoile d'Espagne, etc., etc;

Aussi des diamants brillent aux doigts décharnés du squelette, comme dans l'orbite creux de ses yeux.

Oh! voyez-vous, malgré ses vices, l'homme honore toujours ce qui est grand, ce qui est noble, ce qui est beau. Et qu'y a-t-il de plus grand, de plus noble, de plus beau que la vertu!

Mais quel est ce saint?

J'avise un bon vieillard, qui après avoir prié de grand cœur aux pieds du vénérable squelette, s'éloigne et sort.

— Venez, dis-je à madame Dolfus et à mon élève, voici un bon habitant du pays qui va nous instruire.

En effet, j'aborde le vieillard dont la bonne physionomie sourit à ma question et qui nous dit :

— Entrez dans ma chaumière, la plus voisine de l'église, et je répondrai à vos désirs. Fort heureusement je sais le français, car, moi aussi, je connais votre France.

Ministerio de Cultura 2010

Et quand nous sommes installés auprès de son foyer, ce brave paysan reprend de sa voix chevrottante.

Oui, j'ai désiré jadis connaître votre pays comme vous êtes bien aises de connaître le nôtre. Il y a bien de la différence entre les deux. Par ici tout est simple et pastoral; là-bas tout est factice et dénaturé. Ici nous avons pour musique notre *Ranz des Vaches;* là-bas vous avez votre *Marseillaise*. Ici Dieu est Dieu; là-bas vous faites des idoles de la matière. Enfin, ce n'est pas pour ma morale que vous êtes venu. Je vais vous parler de notre *Bon-Homme*. Oui dans ce pays nous appelons Bon-Homme, *Bruder-Klaus*, le saint que vous avez vu. C'est un nom bien naïf, n'est-ce pas? mais il révèle plus de vertus que le titre de marquis, de comte, d'empereur ou de roi.

Or, c'était en 1450, à peu près.

Dans cette partie de notre vallée que l'on nomme *Melchœtobel*, un homme vêtu pauvrement, appuyé sur le bâton blanc du pèlerin, venait renouveler, dans la solitude, la vie singulière des anciens solitaires de la Thébaïde.

Cet homme était né au hameau de Flüe, sur la hauteur de Raust, près de Sachselen, le 21 mars 1417. Il se nommait Nicolas Lawenbrugger.

Il avait été pâtre d'abord, et, comme pâtre, il avait pris goût à la solitude, s'y entretenait avec Dieu et ses anges, passait ses jours dans le recueillement et la prière.

Puis, il avait été soldat, et, comme soldat, Nicolas s'était fait admirer par sa bravoure dans la mêlée, par son humanité après la bataille et sa modestie à refuser les dignités.

Dans le pays, la population, enthousiaste de ses vertus, avait voulu le nommer landamman du canton. Mais, repoussant toutes les sollicitations et les instances, le saint avait préféré la vie retirée, aux fonctions bubliques.

Alors, ayant pris pour épouse une jeune et vertueuse fille du nom de Dorothée; et le ciel lui ayant donné bon nombre d'enfants, Nicolas s'appliqua si sagement aux affaires du siècle que la fortune favorisa ses entreprises et le fit riche.

Mais lui, voyant sa famille à l'abri du besoin, reporta toutes ses affections vers la solitude et son Dieu. Aussi, plein de cette bonne pensée, voilà mon Bon-Homme qui dit adieu aux siens désolés de le perdre. Alors on vit le plus sage et le plus aimé de nos montagnards sortir seul, un matin, de ce village de Sachselen, sans argent, nu-pieds, se diriger vers Bâle... Là, dans les champs demandant son chemin à un homme qui menait sa charrue au labour, celui-ci, qui était pieux, lui dit qu'on pourrait le prendre pour un vagabond, qu'il vallait mieux qu'il restât dans son pays, plutôt que de courir la terre pour honorer le Seigneur.

— Eh bien! dit-il, au lieu de perpétuer mon pèlerinage, je me ferai ermite. Merci, mon brave homme : Dieu m'a parlé par votre bouche, grand merci!

Et il revint sur ses pas.

Ministerio de Cultura 2010

Dans la vallée de Melchtal, à Melchœtobel, où vous avez dû passer de nuit, hier, puisque vous venez du Brünig, à cinquante minutes de nous, il est un lieu paisible, calme et solitaire. C'est là que Nicolas s'arrêta pour se fixer. Etant jeune, il avait conduit tant de fois le bétail de son père en cet endroit, qui est un bon paturage! Il s'y construisit d'abord une cellule pour se mettre à l'abri : puis il y ajouta une petite chapelle où on lui disait souvent la messe.

— Et-ce qu'on voit encore la cellule et la chapelle ? dit Emile en interrompant le viellard.

— On voit encore, appuyée à sa chapelle la cellule du saint, mon petit Monsieur... répondit le vieillard, et je regrette qu'il n'ait pas fait jour hier, vous auriez vu l'ermitage de Saint-Nicolas de Flüe, et vous y auriez prié, ça ne fait que du bien.

Il y a passé vingt ans de sa vie...

— Vingt ans ! s'écria Emile. Il ne s'ennuyait pas ?

— Non, certes, car le bruit de sa sainteté et de sa merveilleuse existence se répandit partout, etc...

— Qu'avait donc de merveilleux son existence ? demanda Emile voulant se rendre compte de tout

— Ce qu'elle avait de merveilleux ? le voici : Pendant les vingt années que Nicolas de Flüe passa dans la solitude, il ne prit d'autre nourriture que la sainte Eucharistie.

— Alors c'était un miracle ! fit Emile.

— Précisément... Et tel miracle que toute la contrée en fut témoin. Car vos gens de France qui nient tout et ne croient à rien, n'iront pas dire, j'espère, que nos ancêtres se sont laissé attraper ou qu'ils étaient compères du saint. M'est avis qu'ils avaient des yeux et les idées ouvertes aussi bien que nous-mêmes. Je tiens de mon père, qui le tenait du sien, et ainsi de suite, jusqu'à celui de nous qui l'a de ses yeux vu, ce qu'on appelle vu.

— C'était donc un bien digne homme ? demandai-je.

— Oui, Monsieur. Nikklausen, comme nous disons, avait une grande piété, un esprit grave, des mœurs douces, et une candeur inouïe. Et c'est à cela, sans doute, qu'il dut les lumières du ciel. Car figurez-vous bien que l'évêque de Constance, des seigneurs allemands, l'archiduc d'Autriche, et bien d'autres, sont venus le visiter dans son ermitage.

Tenez, un jour c'était quelques années avant sa mort, sa vertu fut mise en évidence par un grand triomphe.

Nos Suisses allaient en venir aux mains et s'entre-déchirer à propos des dépouilles enlevées à Charles le Téméraire, après la bataille de Morat. Tous les moyens de conciliation avaient été épuisés, et le sang allait couler.

L'assemblée des chefs de nos cantons guerroyaient dans leur assemblée, lorsque tout-à-coup les portes s'ouvrent, et apparaît, au milieu du conseil agité, Nicolas de Flüe, qui,

Ministerio de Cultura 2010

d'un ton à la fois doux et sévère, reproche aux Suisses leur désunion au sujet de quelques lambeaux périssables de luxe et de richesse.

C'est le sujet d'une des peintures de notre portique d'église.

Ah ! c'est vrai, s'écrie Emile. On le voit debout, modeste et grave au milieu du conseil... Et l'autre peinture !

— Représente les adieux du saint à sa femme et à ses enfants.

— Pauvre famille désolée ! murmura madame Dolfus.

— C'était là qu'elle demeurait, cette famille ! fit le vieillard, les larmes aux yeux...

— Comment, ici même, dans votre chaumière ? exclama Emile.

— Oui : j'ai le bonheur d'avoir la maison qu'habita un saint ! répondit le paysan. Mais, ajouta-t-il, la famille la plus désolée fut toute la population du pays et de la contrée, quand le bon Nicolas mourut, le 21 mars 1487... Oh ! comme on le pleura !

— Et comme on l'honore encore ! dit madame Dolfus.

— Oh ! nous l'avons gardé précieusement... reprit le vieillard. Comme depuis vingt années le bonhomme ne vivait que du pain sacré, je vous laisse à penser comme son corps était maigre. Aussi la corruption ne s'empara pas de lui. Il mourut à genoux, et vous le retrouvez tel, là, dans notre église. Seulement, on lui enleva la robe de bure qu'il portait et qu'on vous montrera...

— Nous la verrons ? dit Emile.

— Serait-ce elle que bon nombre de pèlerins vénéraient tout-à-l'heure dans la chapelle de droite ? demanda madame Dolfus.

— Oui, Madame, et l'un de nos prêtres vous la fera vénérer, si vous le souhaitez... A la place de cette robe, nous lui avons mis un manteau de roi, un diadème d'empereur, et tous les insignes des grandeurs humaines, que des barons, des généraux et d'illustres personnages n'ont pas dédaigné de lui attacher sur la poitrine de leurs propres mains...

— Mais c'est qu'en effet, dans les cieux, votre bonhomme est roi et plus que roi, empereur et mieux qu'empereur. Il est l'ami, le fils de Dieu ; et son trône comme son sceptre sont de ceux que les vers ni les voleurs ne peuvent saisir... dit Emile avec emphase.

— Est-ce donc l'orgue de l'église que j'entends ? demandai-je, et tout ce monde se rend-il à la messe ?

— Oui, Monsieur ; et moi-même je me rends à l'office que l'on va célébrer ; car c'est l'une des fêtes du saint, aujourd'hui...

— Alors nous vous y suivons tous... dis-je.

Lecteurs, je ne vous tromperai pas si je vous déclare que je crus être parmi les chrétiens de notre primitive Eglise, quand je rentrai dans l'assemblée de Sachselen. Le recueillement le plus admirable, la ferveur la plus grande, la plus touchante piété

Ministerio de Cultura 2010

frappaient nos regards. L'église était remplie : les hommes ici, là les femmes. Et tout ce monde courut à la table sainte avec un si merveilleux empressement, que je me croyais reporté au temps où l'on rompait le pain sacré dans les catacombes.

Bon nombre de pèlerins, parmi les plus ardents desquels je revis le bon jeune homme du perron, allèrent aussi prendre leur part du pain de vie. C'était à se prosterner et à adorer !

Pour compléter l'illusion qui me rappelait les premiers âges, le costume des prêtres, quant à l'étole et à la chasuble, était tout-à-fait celui que nous retrouvons sur les anciens tableaux ou dont nous lisons le détail dans les vieilles chroniques. Les dalmatiques, le rochet même, avaient cette forme moyen-âge qui n'a rien, absolument rien d'étriqué, de raide, de disgracieux qu'ont les chasubles, les étoles, les rochets et les dalmatiques de notre clergé.

Enfin, pour cesser cette digression, je terminerai en disant que j'allai droit à la sacristie prier un prêtre de nous montrer le trésor de l'église. Cet ecclésiastique, ne comprenant rien à mon langage, je m'avisai de lui parler latin. Alors il s'empressa de tout nous ouvrir. Il fit plus. Jugeant, à la piété de madame Dolfus et à notre maintien, que nous n'étions pas de simples curieux, après nous avoir fait baiser la relique du saint, il détacha une parcelle de sa robe, qu'il offrit à la mère d'Emile.

Cette matinée religieuse nous a fait du bien. Nous sentons à nos âmes que les assemblées chrétiennes doivent produire et produisent en effet les plus heureux résultats. Aussi, que sont aveugles les faux chrétiens qui toujours veulent déverser le blâme sur les institutions si sages de l'Auteur de la religion et de la mère sacrée qu'il nous a donnée dans son Eglise !

Je ne connais rien de plus poétique que ce bel Unterwalden. Il n'est pas jusqu'aux costumes qui ne plaisent aux regards.

Nous avions quitté Sachselen, peuplé de belles chaumières, de riches hôtels, où la vénération de saint Nicolas-de-Flue appelle bon nombre de voyageurs et de pèlerins, quand, avisant une sorte de château, je demandai quel en était le maître. Jugez de ma stupéfaction ! c'était à notre conteur de la veille, à mon philosophe buveur d'eau, au chasseur de chamois.

Après la pluie, le ciel s'était fait serein... Nous rencontrons, ici, là, des hommes, des femmes, des jeunes filles. Les hommes ont le large chapeau qui préserve à tour de rôle du soleil ou de la pluie. Les femmes portent sur leur tête une dentelle blanche, empesée, raide et droite comme une crête de coq; rien autre chose ne couvre leur chevelure, tressée de bandelettes rouges. Leur corsage est étroit et fait basquine; leur jupe, à raies de diverses couleurs, tombe un peu plus bas que le milieu de la jambe. Les jeunes filles, dans un semblable déshabillé, ont toutes les bandelettes blanches nattées avec leurs

Ministerio de Cultura 2010

cheveux; elles ne prennent le rouge qu'après le mariage. Toutes ont la plume d'argent, plus ou moins riche, fixée comme une flèche dans le chignon, posé très-bas sur le cou.

Parfois notre route nous met face à face avec des prêtres, des bergers, des cultivateurs, des capucins, des soldats, etc. Parfois aussi nous nous trouvons dans de vastes solitudes, pacages verdoyants où paissent des troupeaux, vallées étroites, encadrées de collines, de montagnes ou de roches sauvages. Il n'est pas rare alors d'entendre, au détour du chemin, ou des chants qui partent du plateau d'un chalet, ou les sons du cor des Alpes, dont joue quelque bouvier caché derrière une roche. Souvent c'est le ranz-des-vaches qui vient frapper nos oreilles. Ce ranz-des-vaches n'est autre chose qu'une suite de mélodies propre à chaque vallée; l'air original est celui d'Appenzell. Ces mélodies nationales ont quelque chose d'agreste dans leur caractère; elles sont d'une harmonie saisissante, et je comprends la douleur qui saisit l'âme d'un montagnard quand, loin de son pays natal, cette mélodie vient à son oreille, et de son oreille passe à son cœur. Nous remarquons à chaque pas que les bergers des Alpes communiquent ainsi, à l'aide de leurs voix ou de leurs trompes, les uns avec les autres à la distance de un et plusieurs kilomètres. Nous voyons aussi qu'aux accents de la voix ou aux sons du cor, diversement modifiés, les vaches obéissent à l'ordre que leur communique leur guide, et qu'elles prennent tel ou tel rang, d'où certainement est venu à ces mélodies le nom qu'elles portent. Ce cornet des Alpes est du reste un simple tube de bois, entouré d'écorce, ayant cinq ou six pieds de long, et ne produisant qu'une légère modulation; mais il devient très-mélodieux lorsque ses notes sont répétées par les échos des montagnes.

Un dimanche que nous errions dans le canton d'Uri, où la simplicité des mœurs pastorales existe encore comme dans celui d'Unterwalden, nous entendîmes le cornet des Alpes sonner sur les hauteurs des pacages. Le soleil se couchait, et un berger, placé sur le pic le plus élevé, entonna les premières paroles du psaume : *Laudate, pueri, Dominum*, dites d'une voix qui dut retentir fort au loin. Les mêmes notes furent répétées beaucoup plus loin par des trompes. Aussitôt notre guide se découvrit, s'agenouilla; à quelque distance, des pâtres se découvrirent, s'agenouillèrent. Alors fut faite en silence, partout, isolément, dans les vallées voisines, la prière du soir. Cet acte accompli, les troupeaux furent rentrés dans les étables, et les bergers se livrèrent au repos.

Je trouvai cela sublime!

Bergers et laitières, souvent encore, et guides surtout, nous chantent des ballades. Jamais oreille humaine ne recueillit musique plus bizarre et plus enivrante. C'est un chant formé de sons non articulés, mais dans lequel la voix joue le rôle d'un instrument, flexible, doux, sonore au-delà de tout ce qu'on peut dire.

Nous arrivons à Sarnem.

Ministerio de Cultura 2010

La vallée qui nous y conduit, entourée de collines, à pentes douces, n'offre rien de l'aspect majestueux des Alpes : c'est un paysage tranquille, postoral et riant.

La petite ville de Sarnem est agréablement située à l'extrémité du lac de ce nom, et au pied d'une éminence, appelée *Landenberg*. Son *Rathhaus*, hôtel de ville, est un édifice fort simple. Nous y voyons, dans la salle du conseil, les portraits des landammans du pays. Leurs barbes sont ce qui frappe le plus dans la figure. L'artiste a été plus heureux ou mieux inspiré dans l'exécution de celui de Nicolas de Flue. Nous y trouvons aussi un relief de Muller, qui représente tout l'Unterwalden. Je visite également un couvent de capucins, et nous prions dans leur église.

Mais ce qui nous appelle au plus vite, c'est l'éminence du Landenberg, dont je viens de parler.

Cette colline, d'où nous avons une très-belle vue, était jadis couronnée d'un château devenu célèbre dans les fastes de la Suisse. Après avoir appartenu d'abord aux nobles de Sarnem, puis aux barons de Reinden, cet antique manoir passa à l'abbaye d'Engelberg, qui l'échangea en 1210, à Rodolphe de Habsburg, comte de Grafenort. Le fils de Rodolphe, l'empereur Albert, y établit l'un de ses baillis, le chevalier Beringen de Landenberg.

C'était un homme dur et féroce.

Arnold de Melchtal ayant été condamné, pour une faute légère, à perdre un bel attelage de bœufs, un valet du bailli vint le trouver dans les champs, détacha les bœufs de la charrue, et dit avec insolence, ce vers de Schiller, inspiré par son maître :

— *Quand le paysan voudra manger du pain, il devra s'attacher lui-même à la charrue!*

Offensé, le jeune Arnold frappa le valet d'un coup de bâton, lui cassa deux doigts et s'enfuit dans la montagne.

Alors Landenberg manda près de lui Henri Ander-Halden, le père d'Arnold, le fit charger de chaînes, et ordonna de lui crever les yeux. Cette sentence fut cruellement exécutée.

Mais le peuple de la contrée s'indigna sourdement. Une conspiration s'ourdit dans l'ombre, et voici ce qui advint :

Le premier jour de l'année 1308, vingt paysans se présentent au manoir avec leur dons ordinaires, gibier, volailles, agneaux et chèvres. Le seigneur bailli se trouvait alors à la messe. Admis dans les appartements, ces braves gens fixent en silence au bout de leurs bâtons les piques cachées sous leurs vêtements. Puis, l'un d'eux sonne du cornet des Alpes. C'était un signal pour trente autres paysans cachés dans les bois voisins, qui accourent aussitôt. Le château menacé au dehors, pris au-dedans, est la proie des conspirateurs. On y met le feu. Pendant qu'il brûle, Landenberg, épouvanté, s'enfuit à Alpnach. Mais les insurgés l'arrêtent et lui font jurer de quitter le parti des Habsburg. A cette con-

Ministerio de Cultura 2010

dition, on ne fait de mal, ni à lui, ni aux siens. Quant au manoir, il s'écroula, dévoré par les flammes.

Aujourd'hui nul vestige de ce château ne s'offre à nos regards. Sa plate-forme sert de lieu d'assemblée et de tir à la carabine, exercice que nous retrouvons en tout lieu de la Suisse, tant il entre dans les mœurs du peuple de ce pays, qui y excelle.

Nous reprenons la route qui conduit à Stanz.

Mais alors, mais hélas! dois-je le dire? Nous trouvons presque partout, vivant encore, le souvenir des Français, venus en Suisse, en 1798, pour la soumettre à ses... idées, avec une armée nombreuse.

C'est ainsi qu'à Stanz, dernière ville et capitale de l'Unterwalden, dans le cimetière attenant à l'église, nous remarquons une inscription *à la mémoire des infortunés habitants du Nidwalden, qui périrent en se défendant contre les Français en* 1798.

Leur nombre monte à trois cent quatre-vingt-six, dont cent deux femmes et vingt-cinq enfants, et plusieurs prêtres. Six cents maisons furent brûlées, et les habitants, chassés de leurs demeures, auraient péri, sans l'humanité d'un chef de brigade qui les sauva en leur faisant donner des vivres.

C'était le général Schauenberg qui dirigeait l'attaque de l'Unterwalden, tant par le lac de Lucerne, dont Stanz est voisin, que par le Brünig et l'Oberland que nous quittons.

Refusant à tout prix l'intervention des Français dans leurs affaires, les Unterwaldenais prirent les armes. Mais que pouvaient trois mille Suisses paysans contre seize mille Français aguerris. Néanmoins ces malheureux se défendirent jusqu'à la dernière extrémité. Nul quartier, ni d'un côté ni de l'autre. Des familles entières périrent. On trouva dans les monceaux de cadavres dix-huit jeunes femmes ayant avec elles leurs frères, leurs maris et leurs pères immolés. Mais, en outre, soixante-trois personnes s'étant réfugiées dans l'église, y furent tuées avec les prêtres qui s'y trouvaient.

Tirons le rideau sur ces tristes détails. Seulement, permettez-moi d'ajouter que no costumes et notre langage français ne me semblent nullement une recommandation à Stanz, où nous sommes, et à Stanzstadt, où nous serons tout-à-l'heure.

Sur la place du marché, Émile nous mène droit à une fontaine ornée d'une statue, qui représente un héros helvétique, dans une attitude calme et simple, tenant un faisceau de hallebardes qu'il s'enfonce dans la poitrine. Le nom d'Arnold de Winkelried est gravé au pied du monument.

Quel est cet Arnold de Winkelried? J'interroge précisément un prêtre qui passe, et qui fronce le sourcil à ma question française.

—Monsieur, me dit-il, vous venez de Sarnen, car je vous ai vu arriver, il y a une heure. J'ai vu plus que cela. Pendant que vous visitiez les tombes du cimetière, en face des

Ministerio de Cultura 2010

victimes de vos compatriotes, j'ai cru trouver de la douleur sur votre visage, et lire du chagrin dans votre âme.

« Tout à cause de cela je vous réponds. Mais c'est une histoire que vous me demandez là?

— Oh! dites-nous-la, Monsieur! fait Émile.

— La voici, mon enfant.

» Vous êtes passé près du Trou-du-Dragon, en venant de Sarnen...

— Et le nigaud de guide ne nous l'a pas montré! fit Émile, qui bondit de dépit.

— Ne le regrettez pas, mon ami, les abords de cette caverne sont pénibles, et l'entrée en tse obstruée par les broussailles.

» Mais il fut un temps où un énorme serpent vint s'établir dans cette vallée. Il y dévora quantité de bestiaux; mais surtout il enleva une multitude d'enfants, ce qui était plus terrible encore.

» La désolation s'étendit bientôt dans la contrée.

» Or, vivait à cette époque, en pays étranger, un fils de l'Unterwalden, banni de sa patrie pour avoir tué un homme en duel.

» Cet homme était brave. Il avait nom Struth de Winkelried. L'empereur Frédéric III l'avait fait chevalier pour sa bravoure au siége de Faenza, et la fidélité dont il faisait preuve en mille occasions.

» Winkelried aimait son pays. Sachant quel terrible ennemi le ravageait, il demanda le droit de rentrer dans sa patrie, à condition de faire périr le serpent dans un combat singulier. On accepta, et Struth de Winkelried vint camper en face de la caverne. Il n'attendit pas long-temps le dragon. Le voici qui sort de son antre. Le chevalier va droit à lui, l'attaque, le presse, le terrasse, lui enfonce dans la gueule sa lance dont la pointe est garnie d'un faisceau d'épines, et le tue. Mais il a reçu une légère blessure dans la lutte, et l'infortuné vainqueur est enlevé par le mal qui se déclare, sans avoir joui de son triomphe.

» Sa patrie, en deuil, ne put déposer que sur sa tombe le décret d'absolution qui le réhabilitait.

— Mais je ne vois point dans votre récit, Monsieur, figurer les hallebardes qui percent la poitrine de ce héros? dit Émile, qui poursuit son but.

— Ce Struth de Winkelried avait un frère, répondit le prêtre en souriant, et il était dans la destinée des Winkelried d'être utile à leur pays. Arnold, excité par l'exemple de Struth, se dévoua pour le salut de la Suisse entière.

» C'était le 9 juillet 1386, au temps de la moisson, sous un soleil haut et brûlant.

» Les Suisses se rencontraient à Sempach avec Léopold, duc d'Autriche, suivi d'une armée formidable de chevaliers et de nobles. Battu déjà, sept ans auparavant à Morgarten, ce prince venait châtier la Suisse avec une verge de fer. Mais arrivé devant Sempach, il trouvait là les bannières fédérales rassemblées sur une colline devant la ville. Il fit mettre

Ministerio de Cultura 2010

pied à terre à ses chevaliers, et ne voulut pas attendre son infanterie. Les Suisses tombèrent à genoux et firent leur prière. Puis, ils se relevèrent, et la bataille commença.

» Hélas! nos Suisses tombèrent l'un après l'autre. Déjà soixante d'entre eux nageaient dans leur sang. Tous chancelaient.

» Je vais ouvrir un chemin à la liberté, cria subitement une voix de tonnerre. Fidèles et chers Confédérés, prenez soin de ma femme et de mes enfants!

» Voilà ce que dit Arnold de Winkelried, chevalier d'Unterwalden.

» Puis il saisit autant de hallebardes ennemies couchées contre les siens qu'il peut, les réunit en faisceaux, fraie ainsi à droite et à gauche un chemin aux Suisses qui l'entourent, les enfonce dans sa poitrine et tombe...

» La muraille de fer est ouverte... Les Suisses se précipitent comme un torrent, écrasent sous leurs coups terribles tout ce qui se rencontre : les casques et les brassards volent en éclats; les cuirasses brillantes se teignent de sang. La terre se jonche du cadavre des nobles. Les étendards d'Autriche sont enlevés par les nôtres. Le duc, oui, le duc Léopold lui-même mord la poussière. C'est un montagnard de Schwytz qui l'a frappé. Accablés sous le poids de leurs lourdes armures de fer, rendues brûlantes par le feu du soleil, les chevaliers tombent les uns après les autres. Nous sommes vainqueurs sur toute la ligne, et c'est à Winkelried que nous devons notre triomphe et notre liberté. Gloire à sa cendre!

— Mais quelle est donc cette chapelle? demandai-je au prêtre, que, tout en parlant, nous avons conduit à l'écart de Stantz.

— La chapelle élevée à la gloire des Winkelried, nous dit-il. Elle fut incendiée en 1798, par les F..., par les ennemis de la Suisse, continua-t-il, en se reprenant à l'endroit des Français, dont il évita, par courtoisie, de prononcer le nom. En ce terrible moment, au milieu des gens d'Uri, de Schwytz et d'Unterwalden, mêlés aux ennemis, on vit des femmes, des jeunes filles et des enfants, prendre part à cette lutte sanglante, et tomber... tout autour de ce monument... en flammes...

» Mais nous l'avons reconstruit...

— Et vous avez... pardonné à ces... ennemis, n'est-ce pas, Monsieur? demanda bénignement madame Dolfus.

— Oui, Madame, et je prie tous les jours pour eux! fit le prêtre en saluant avec grâce.

Notre voiture venait nous prendre. Nous reprenons nos places, et nous traversons Stantz une fois encore.

— C'est aussi dans cette ville, dis-je, en me le rappelant à moi-même, que le bon Nicolas de Flue vint se jeter au travers des délibérations du conseil, prêt à faire prendre les armes pour le partage des dépouilles de Charles le Téméraire.

Ministerio de Cultura 2010

Mais nous roulons si rapidement sur une charmante route qu'ombragent des noyers et des pommiers, et que bordent de délicieuses cabanes couvertes de verdure et de fruits, que les idées sérieuses s'envolent au souffle de la brise. Et puis, voici le village de Stanzstadt, et le lac, le fameux *lac des Quatre-Cantons*.

O cruel désappointement! O mécompte amer!

Le steamer de Lucerne, que nous venions prendre, est déjà loin. Il nous faut attendre son retour. Nous voici prisonniers dans un village. Que faire dans ce pays?

— D'abord, m'écriai-je, nous avons en France des amis qui attendent de nos nouvelles. Ecrivons... nous verrons ensuite.

Une, deux, trois lettres sont produites, fermées, cachetées. Et comme nous sommes à l'hôtel du Cheval-Blanc, il y a beaucoup d'hôtels du Cheval-Blanc en Suisse, et que l'hôtelier est en même temps directeur de la poste, je lui livre de confiance la lettre de madame Dolfus, la lettre d'Emile, la mienne; j'y joins l'argent nécessaire pour les affranchir, et mon homme me promet que le soir même elles seront loin déjà.

Hélas! nous avons fait un long circuit encore dans les contrées suisses; nous sommes rentrés en France quinze jours après : voilà six mois que nous nous reposons du voyage; et nos lettres ne sont pas encore arrivées.

Aimable tavernier du Cheval-Blanc de Stanzstadt, illustre directeur de la poste aux lettres, pourriez-vous nous dire ce que vous avez fait de notre correspondance et de l'argent qui l'accompagnait! Si j'en demandais des nouvelles au directeur général, à Lucerne! hein, qu'en dites-vous? Vous avez donc été bien contrarié de notre refus de dîner dans votre cabaret? Que voulez-vous, votre cuisine ne nous inspirait pas grande confiance... Encore, pour notre séjour dans votre salon d'honneur, certes, vous avez été dignement récompensé! Vous m'avez même demandé un supplément que je vous ai octroyé gracieusement malgré la grimace que votre conscience imprimait à votre visage. Ce n'est pas bien d'avoir ainsi rendu le mal pour le bien. Laissez-le-moi vous le dire de loin, et profiter de l'avis!

Notre correspondance faite, et un rayon de soleil luisant aux cieux, nous sortons dans le village, placé sur une langue de terre qui s'avance dans le lac des Quatre-Cantons.

Nous y remarquons tout d'abord les ruines d'une vieille tour carrée, que l'on dit avoir été construite au XIVe siècle, sur le rivage.

On évoque ensuite à nos oreilles certains souvenirs que voici :

Le 15 novembre 1315, jour de la bataille de Morgarten, bataille des Suisses contre les Autrichiens envahisseurs, le duc Léopold envoya les Lucernois attaquer Stranzstad du côté du lac. Mais une énorme pierre de moulin, lancée du haut de la tour, dont je viens de parler, fit sombrer leur barque principale, appelée *l'Oie*, et le reste de leur flo-

Ministerio de Cultura 2010

tille fut détruit par *le Renard*, chaloupe d'Uri et par quatre cents braves de l'Unterwalden, revenus en hâte de Morgarten.

Ensuite, en 1798, comme Stanz, Stanzstadt fut pris et complètement brûlé par les Français, malgré la courageuse résistance de ses habitants. Le général Foy cammandait l'attaque par le lac, tandis que le général Schauenberg arrivait par le Brünig. En effet, nous ne trouvons ici que des maisons neuves.

Enfin, je dirige notre promenade vers le *Rotzberg*, qui n'est qu'à un kilomètre, sur la rive droite d'un torrent. Comme il est couronné par les ruines du *château de Wolfenchiess*, et que cette forteresse autrichienne tomba au pouvoir des Suisses, le premier jour de l'an 1308, par le fait d'une jeune fille, Anneli, qui laissa pénétrer dans le manoir le vaillant Jœgeli, qu'elle protégeait, je désire examiner ce qui reste.

Mais, sur notre chemin, une papeterie nous arrête, et, après en avoir examiné les travaux, comme on nous signale le bateau à vapeur de Lucerne, nous retournons en hâte.

Nous voici donc sur le Guillaume-Tell, naviguant sur le lac des *Valdstœlten*, ou de *Lucerne* ou des *Quatre-Cantons*, car ce lac est entouré par Interwalden, Uri, Schwytz et Lucerne.

Les Romains le nommaient le Grand-Lac, *Lacus Magnus*.

Par son caractère de grandeur saisissante et pittoresque, ce lac est l'un des plus remarquables et des plus beaux de la Suisse.

C'est sur ses bords que la liberté helvétique fut conquise et affermie. Là, chaque rocher rappelle un grand souvenir : car, ici, ailleurs, partout, il y eut des combats héroïques ; et tous les échos redisent les efforts, les luttes et les péripéties de ce grand drame, qui a nom Guillaume-Tell.

Il a presque la forme d'une croix grecque, et chacun de ses bras porte un nom différent : *lac d'Alpnach*, au point où nous nous trouvons, parce que Alpnach est assis sur sa rive; *lac de Lucerne* en face; *lac d'Uri* à droite, et *lac de Kussenacht* entre Uri et Lucerne.

Ses eaux sont limpides et couleur de mer, le plus souvent calmes et unies. Vers Fluelen, au lac d'Uri, le vent du sud, appellé *Fœhn*, lui donne par fois des tempêtes, par fois aussi ses eaux sont agitées par des vents différents. Il compte jusqu'à neuf cents pieds de profondeur.

Les montagnes qui l'entourent sont hautes, escarpées, souvent à pic, et formées de pierres calcaires, de brèche et de grès.

Voici que nous apercevons enfin le fameux *Righi, Regina Montium* d'après les uns (1),

---

(1) *Regina montium*, la reine des montagnes. *Mons rigidus*, mont abrupte, raide.

Ministerio de Cultura 2010

mons Rigidus d'après les autres. Plus de dix villages, des chalets sans nombre, de charmantes villas blanches sur ses croupes vertes l'embellissent et l'animent. Il est, à notre droite, debout comme un géant, et ne compte pas moins de cinq mille sept cents pieds.

Voici que nous apercevons aussi le fabuleux *Pilate*, gris, décharné, anguleux, véritable squelette couché sur le flanc, et comme honteux d'être si laid, pendant que son frère le Righi, sur le rivage opposé, se montre si jeune, si frais, si joyeux. Il est à notre gauche, comme un guerrier vaincu et cachant sa honte dans les hautes herbes.

Voici que nous avons en face de nous, sur de charmantes collines, assise entre le Pilate et le Righi, se mirant dans le lac, étagée sur le versant de rampes verdoyantes, la belle Lucerne avec sa riche ceinture de tours féodales, zébrée de ponts pittoresques, et souriant aux cîmes neigeuses d'un horizon d'argent.

Elle semble d'autant plus coquette que comme vient la nuit, elle allume ses flambeaux et s'éclaire de mille feux. Jeune toujours, ne dédaigne-t-elle pas maintenant la vieille tour qui baigne son pied dans *la Reuss* à sa sortie du lac et qui jadis portait un fanal, qui lui donna son nom? (2) Ingrate! Ce phare fit cependant autrefois toute ta gloire, et quels services ne rendit-il pas à la navigation qui t'apportait ses richesses? La tant vieille tour reste... mais le phare est éteint! C'est bien là l'image de tant de choses de la terre qui brillent un jour, et le lendemain ne sont plus...

Il est nuit. Permettez-nous, lecteurs, d'entrer à l'hôtel du Cygne, *Schwam*, d'y prendre notre repas du soir et de nous retirer dans notre appartement. Nous avons grand besoin du lit. Bonsoir.

C'était un samedi, le lendemain de notre arrivée à Lucerne. J'avais attendu le jour avec une grande impatience, car la fièvre, une fièvre de fatigue s'était emparée de ma personne. Au lever du soleil, je me précipite à la fenêtre. Hélas! point de soleil. Comme notre hôtel est sur le quai et donne sur le lac, en face du Righi, en face du Pilate, je porte les yeux sur le Righi, je porte les yeux sur le Pilate. Point de Righi, les nuages le cachent; point de Pilate, des vapeurs le coiffent.

— Bien! m'écriai-je... s'il fait sombre aujourd'hui, nous aurons le beau temps demain, d'après ce dicton du pays :

— Si le Pilate met son chapeau,
C'est que le temps deviendra beau.

---

(2) Lucerne vient de *Lucerna*, fanal, lanterne, phare.

Ministerio de Cultura 2010

Mais au moment où je veux faire mes préparatifs de sortie pour visiter la ville, je me sens faible et chancelant, puis en même temps, une affreuse grimace, effet d'une atroce douleur qui me sillonne subitement les reins, se dessine sur ma face. Décidément la fièvre et un loembago des plus chatouilleux me clouent sur le lit.

Je prie madame Dalfus, je prie mon cher élève de ne s'inquiéter en rien de moi, de sortir, d'aller, de venir. Pour moi, je reste. Ma chambre est grande et belle, du reste. Trois fenêtres s'ouvrent sur le lac, sur la Reuss et sa tour de l'eau, *Walser-Thurn*, sur les flèches élancées de la cathédrale Saint-Leodegar, etc., un panorama des plus animés, le port, etc. Je ne suis donc pas très à plaindre.

Que faire en un gite, si l'on ne songe?

Je songe donc, et je creuserais bien des pensées, si... à chaque mouvement que je me permets, une horrible... douleur...

N'en parlons plus. Au plus beau de mes rêves, je dois vous le dire, lecteur, pour vous prouver une fois de plus que l'homme aime la société, voici qu'une charmante petite souris, des plus mignonnes et des mieux éveillées, s'en vient droit à mon lit, se soulève sur ses pattes de derrière, s'assure qu'elle n'est pas seule, fait le tour de mes valises, flaire le cuir de mon parapluie, étudie, examine, cherche, trotte, vient, va. Je lui jette quelques reliefs de gâteaux laissés sur mon lit par Emile après son déjeuner. Elle les accepte sans façon, les trouve bons, d'un œil intelligent m'en demande de nouveaux, prend goût à ma société, fait la gracieuse en face de ma courtoisie, et, ne serait la hauteur de ma couchette, viendrait, je crois, jusque sur mon lit, prendre dans ma main les friandises qu'elle convoite. Dirai-je que je sonnai pour demander des provisions à son intention? dirai-je qu'elle me tient de la sorte compagnie tout le jour? Etonnez-vous donc après cela de l'affection de Pélisson pour son araignée, et de l'attachement de M. de Latude pour son rat! Toutes fois je dois avouer que ma petite souris porta la familiarité jusqu'à escalader, la nuit suivante, mon lit à l'aide des rideaux et à venir déposer sur mes draps des cartes de visite d'un genre peu gracieux. Enfin les souris de Lucerne n'ont pas l'imagination aussi brillante et des ressources aussi grandes que celles de villes plus civilisées. Ce que je puis ajouter encore, c'est que je fus réveillé en sursaut par une course au clocher sur ma poitrine qui me fît rompre, à son début, ma liaison avec cette petite bête. Je me hâtai de demander un autre retiro, n'eût-t-il plus le lac, le port, les montagnes, etc., sous ses fenêtres.

Le Pilate a dit vrai hier. Non-seulement le plus riche soleil illumine tout mon horizon, qui est splendide de beautés, mais aussi je suis guéri, ferme, dispos, allègre.

Oh! j'oubliais de dire qu'hier soir, j'ai été bercé par la plus délicieuse harmonie. Les cloches de Saint-Léodegard se sont mises à sonner, et pendant une heure, cette mélodie religieuse élevant sur ses ailes les pensées de l'homme vers le ciel m'a donné la plus douce émotion. Je retrouve là la grande voix du catholicisme émouvant l'âme de ses hymnes

Ministerio de Cultura 2010

poétiques et nous inspirant de bien autres sublimités que ces froides leçons du protestantisme.

C'est dimanche aujourd'hui. Aussi je cours tout d'abord au pied des autels. A droite de mon hôtel, qui occupe le point central du vaste amphithéâtre que forme Lucerne, je prends un pont couvert d'une longueur immense, *Capell-Brucke*, qui coupe obliquement les eaux, rapides comme un torrent, de la Reuss, et qui montre suspendus aux ceintres de ses piliers de bois soixante dix-sept tableaux représentant la vie et les actions de saint Léodegard et saint Martin, les deux patrons de Lucerne, d'un côté; de l'autre, des sujets tirés de l'histoire de la Suisse. J'arrive alors à l'eglise de Saint-Xavier, qui me rappelle, par son élégance et sa forme, le style des églises construites par Louis XIV. Le maître autel me semble avoir des peintures d'un grand mérite. On me dit qu'elles sont de Torrioni, élève de Guido. Toute la milice de Lucerne assiste à la messe qui commence, et pendant laquelle une musique assez maigre fait entendre des symphonies.

Je sors avec le bataillon qui retourne à sa caserne. Sans trop d'amour national, je trouve que nos régiments de France ont un bien autre aspect martial.

Chemin faisant, je vois la maison de ville, *Stadlhaus*, où la diète tient ses séances publiques.

Je visite aussi l'arsenal, à la porte de Berne. C'est un de ces vénérables dépôts qui, outre les armes du contingent fédéral, renferme une bannière jaune d'Autriche, prise à la bataille de Sempach, la cotte-de-mailles du duc Léopold, qui y fut tué, et une épée de Guillaume Tell.

Puis, gagnant le pont du moulin *Mülhenbrücke*, orné de peintures représentant la fameuse danse des Morts, j'arrive à l'hôtel, où je prie mes compagnons de voyage de profiter de la magnifique journée qui luit, pour faire l'ascension du Righi. Ma proposition trouve d'ardentes sympathies, et nous nous hâtons de déjeûner pour prendre le vapeur de Kussenacth.

A midi précis, nous quittions en effet Lucerne.

Notre steamer arrive bientôt en vue du joli promontoire de *Meggenhorn*, sur la gauche, et je suis tout entier aux beautés qui s'offrent de toutes parts à notre curiosité, lorsqu'Emile me fait remarquer une petite île, la seule du lac des Quatre-Cantons : c'est l'île d'*Alstardt*. Un philosophe français, Raynal, y éleva, en mémoire de Guillaume Tell, un obélisque de granit, haut de quarante pieds, surmonté de la flèche et de la pomme de cet illustre héros. Mais ce monument était à peine achevé que la foudre le réduisit en poudre.

Toute cette partie du rivage est formée de gracieuses collines, couvertes de verdure et parsemées de maisons et de châteaux.

Ainsi, un peu plus loin que l'île d'Alstardt, nous voyons les ruines du manoir d'Eté,

Ministerio de Cultura 2010

bâti par les comtes de Habsbourg. Il fut pris et détruit par les Suisses, en 1382, après un siége de dix jours. Ces ruines surmontent un haut rocher fort escarpé.

Nous arrivons à Kussenacht, où nous dépose le bateau. Pendant notre traversée d'une heure, j'ai pris un guide pour nous accompagner dans toute notre excursion. Donc, pendant que Dominique Alkermann, c'est son nom, fait préparer des mulets, nous entrons à l'église de Kussenacht.

Kussenacht est un charmant village au pied du Righi. Il est admirablement situé au fond de la baie que forme le lac. Mais nous ne nous arrêtons que pour prier un instant au tombeau d'un saint, dont le squelette est couché sous une longue glace, et qui obtient aussi la vénération des pèlerins.

Nous sortons à peine du village, que Dominique nous montre d'autres ruines, sur un tertre qui domine notre route, à droite.

« — C'est le château de Gessler... nous dit-il. Et voici, ajoute-t-il en nous montrant le chemin creux que nous allons suivre, *Hothle-Gasse*, l'endroit fameux où le cruel tyran fut tué par Guillaume Tell. Les Suisses y ont élevé la chapelle que vous allez voir, et où se rendent tous ces soldats qui étaient avec nous, tout-à-l'heure, sur le steamer. »

— Maman, écoutez-les donc, ces soldats, fit Emile; les voilà qui parlent de Guillaume Tell, tout en suivant le chemin creux pour aller à la chapelle.

« — C'était un rude gaillard, que ce Guillaume Tell, disait, en effet, l'un des militaires à ses camarades.

» Il était né à Burghau, dans le canton d'Uri, et il avait épousé la fille de Walter-Furst. Alors, s'étant fait cultivateur à Burgeln, près d'Altorf, tout en labourant ses champs, il pleurait sur les calamités de la Suisse. Car la Suisse était bien malheureuse, en ce temps-là, camarades.

» Figurez-vous que notre pauvre pays formait alors différents territoires soumis à des seigneurs, vassaux de la famille de Habsbourg ou de l'empire d'Allemagne, si vous aimez mieux. Albert Ier, dévoré d'ambition, et brûlant du désir de nous incorporer à ses possessions à lui, nous proposa de nous détacher de l'empire d'Allemagne et de nous soumettre à lui.

» Nous ne voulons pas, comme de juste.

» Alors il nous envoya des baillis qui n'étaient pas des hommes, mais des monstres. Vous n'avez pas idée des cruautés et des violences qu'ils exerçaient contre nous. Landenberg, tenez, à Surnem, fut un gredin tel, qu'après avoir crevé les yeux à Henri Ander-Halden, les paysans se révoltèrent contre lui, et, brûlant son château, le chassèrent. Le nôtre fut le brigand de Gessler. Il vint habiter à Altorf; mais il résidait aussi souvent dans ce château, dont vous voyez là les ruines, à droite, lequel château était aux Habsbourg.

Ministerio de Cultura 2010

» Vous comprenez que les Suisses, nos pères, habitués à la liberté, ne purent endurer long-temps les infamies de ce scélérat, car il en faisait de toutes sortes, aux hommes, aux femmes, et jusqu'aux bestiaux, jusqu'aux champs, jusqu'aux misérables chaumières.

» Donc, en 1307, une nuit, sur la prairie du Grütli, dans le silence, trois hommes, et des bons ceux-là! Walter Furst, d'Uri, Arnold de Melchtal, le fils de Henri Ander-Halden, d'Unterwalden, et Werner Staufacher, de Schwytz, signèrent une confédération qui avait pour but de regagner l'indépendance de la Suisse.

» — Est-ce que cet Arnold de Melchtal n'était pas celui qui avait brisé les doigts du valet de Landenberg, qui lui enlevait ses bœufs de labour? dit un des soldats.

» — Précisément! répondit le narrateur.

» Et sur le Grütli, où fut tramé le complot, trois sources d'eaux vives n'ont-elles pas jailli de ce moment? fit un autre milicien.

» — Oui, reprit le conteur; car, là, en présence de l'Être suprême, ils jurèrent par un serment solennel de sauver la patrie et la liberté, sans violence ni injustice. Aussi le ciel fit-il un miracle pour bénir ce serment.

» Vous pensez bien que Tell se réunit bien vite à ces hommes indépendants. Seulement il se bornait encore à faire des vœux pour l'émancipation de son pays.

» Mais voici que le cruel Gessler, fort de la rage de ses soudards qu'il tenait à la chaîne pour les rendre plus féroces, et fier de la solidité des murs de sa forteresse, resserre de plus en plus le cercle de fer de ses barbaries. Ne fait-il pas coiffer un arbre de la place d'Altorf de l'un de ses bonnets de fourrure?

» — Il était donc fou, l'enragé? dit un soldat.

» — Non, reprit le militaire. C'était pour nous vexer; car le voilà qui donne l'ordre à tous les Suisses qui passeront devant cet arbre surmonté de son bonnet, symbole de la tyrannie de l'Autriche, de saluer très-respectueusement et chapeau bas. Ah! le sbire comptait sans Guillaume Tell.

» Ça le réveille, cet exécrable despotisme, le bon Guillaume! le voici qui vient tout exprès à Altorf, qui tourne et retourne tout autour de l'arbre, et se garde bien de saluer. Aussitôt les dogues armés du maître le saisissent, le traînent devant Gessler, qui paraît, le visage rouge de colère. Savez-vous bien à quoi ce misérable condamne Guillaume?

— Oui, nous le savons. Il le condamne à abattre d'un coup de flèche une pomme placée sur la tête de son jeune fils...

— C'est bien cela. Le pauvre petit est mis debout sur la place d'Altorf, et son père est éloigné de cinquante pas. Alors Guillaume, le cœur agité, l'âme inquiète, mais le regard sûr, lance la flèche qui atteint le but et tombe en enlevant la pomme. L'enfant était

Ministerio de Cultura 2010

sauvé. Aussitôt le bon père se précipite et, heureux et fier, saisit son fils dans ses bras pour le couvrir de baisers.

» Une flèche s'échappe de ses vêtements et glisse à ses pieds.

— Pourquoi cette flèche? demande durement Gessler, qui était présent.

— Elle était pour toi, répond Tell, et je devais t'en percer, si j'avais eu le malheur de tuer mon enfant....

» Dans sa fureur, le bailli fait charger de fers le brave Guillaume. On le jette dans une barque qui doit le transporter, avec le tyran, par le lac, dans ce château dont voici les ruines, où Gessler se propose de le torturer en un noir cachot. Mais voici qu'une violente tempête s'élève entre Fluelen et Brunnen, juste en face du Glütli, et menace d'engloutir le frêle esquif avec Gessler, Tell et les soudards qui le gardent.

— Qu'on délie le prisonnier, dit le bailli en voyant la tempête se doubler de fureur, puisqu'il passe pour habile à la rame, qu'il nous en donne des preuves.

» Les ordres de Gessler sont exécutés : le voici, prenant les avirons, qui manœuvre si juste et si bien, que, malgré l'orage, il réussit à amener la barque près d'un petit plateau sur le rivage.

— On le nomme encore le *Saut de Tell*... dit un Suisse.

— C'est où on a élevé la seconde chapelle, sur le bord du lac... fait un autre... J'y ai été plus d'une fois, comme tous les curieux.

— Laissez-moi donc achever, vous ! Là, l'œil en tapinois, et le pied agile, Guillaume s'élance sur la rive, au grand ébahissement de Gessler et des soldats qui, ne s'attendant pas à cette cabriole, étaient couchés autour de la nacelle, il la repousse du pied vers le lac, espérant de voir engloutir dans les flots l'oppresseur de son pays. Puis il s'éloigne en hâte dans les montagnes.

» Seulement, il ne vient par ici qu'après avoir vu débarquer Gessler. Il le précède alors au château de Kussenacht et vient s'embusquer dans ce chemin creux que voici, qui n'est autre que l'avenue de ce vieux manoir.

» Gessler paraît bientôt en effet; mais il ne paraît que pour tomber et mourir. Une flèche vole, l'atteint au cœur, et lui fait rendre l'âme, à l'endroit même où voici la chapelle.

» Vous voyez que Guillaume Tell avait la main sûre et était bon tireur.

» La mort tragique de Gessler fut le signal d'un soulèvement général en Suisse. Une guerre à outrance commença entre l'Autriche et notre pays. Elle ne finit qu'en 1499, par le triomphe de notre liberté.

» Tell assistait à la bataille de Morgarten. Mais on suppose qu'il périt dans un débordement de la rivière de Schaëcker.

» Et nous avons élevé à sa gloire cette chapelle au Chemin Creux, et l'autre chapelle du lac des Quatre-Cantons, là-bas, vers Fluelen.

Ministerio de Cultura 2010

— Maintenant, dis-je à mon tour, examinons les fresques que voici dans la chapelle. Elles sont fort médiocres, et n'ont d'autre mérite que de représenter la mort d'un méchant homme. Là, à cette heure, à mulets, et gravissons le Righi.

Nous laissons, en effet, l'orateur militaire débiter à ses camarades ses profondes réflexions sur les heureux effets de la liberté conquise, et nous commençons l'ascension. Notre chemin forme une série de zigzags, et traverse les forêts et les pâturages de *Seeboden*. Nous jouissons presque constamment de la vue du lac de Lucerne. Mais nous jouissons aussi de celui de Zug, et de la ville de Zug, qui nous apparaissent au nord. Notre horizon s'élargit au fur et à mesure que nous montons.

Ce mont Righi nous représente, dans sa forme, comme dans ses contours et ses revêtements, la plus belle image d'une montagne fertile sur laquelle le Créateur a semé richement les largesses de la nature. Une luxuriante végétation le couvre au midi, depuis sa base jusqu'à son sommet. Mais si le botaniste le visite avec profit, le géologue ne le parcourra pas sans avantage.

Il est formé, depuis sa base jusqu'à sa cime, de couche de brèches alternant avec des couches de grès. Situé dans la première partie d'une chaîne qui s'étend jusqu'au lac de Genève, il en est une des parties les plus élevées. Ses couches rectilignes semblent avoir été posées de mains d'homme. A l'est voici la *vallée d'Arth*, et celle *de Goldau* qui la sépare *du Ruffi* et du *Rossberg*, si fameux par son éboulement dont je parlerai bientôt. A l'ouest, voici le lac de Lucerne qui baigne son pied. Au nord, voyez comme il est taillé presqu'à pic depuis le *culm*, la plus haute cime, jusqu'à la surface du *lac de Zug*, et forme une paroi perpendiculaire de 6,000 pieds.

Aussi c'est uniquement de ce côté que le Righi paraît nu et dépouillé de tout le luxe de verdure.

Mais cette reine des montagnes a eu aussi ses jours de mauvaise humeur. Du côté du lac de Lucerne, là, vers Weggis, qui dort sur la rive, au soleil du midi, un déluge de boue descendit de ses flancs, en 1795, détruisit plus de trente maisons, s'avança lentement, comme un torrent de laves, et, posé à l'endroit des habitants qu'il engageait à se sauver, met quinze jours à couvrir quatre-vingts arpents de bonnes terres.

Au-dessus de Weggis, on voit d'abord l'ermitage de Saint-Joseph ; puis on découvre une porte de pierre formée par deux immenses blocs de pudding posés verticalement, lesquels en supportent un troisième placé en fronton sous lequel passe le chemin; ensuite on signale *Kalten-Bad*, bains froids sortant de la roche ; tout près des bains, un pèlerinage très-suivi à l'intention de la Sainte Vierge, et enfin des roches escarpées sous lesquelles trois sœurs fort belles poursuivies par un bailli autrichien mal intentionné, se cachèrent et vécurent occupées d'exercices de piété.

Nous atteignons bientôt *Righi-Stattel*, premier hôtel de la montagne, à une demi-

Ministerio de Cultura 2010

heure du sommet. A droite, s'ouvre une charmante vallée qui conduit au monastère de Notre-Dame-des-Neiges. Ce sera notre chemin de descente.

Nous gravissons encore, causant, devisant, précédés, suivis par d'autres touristes, car la journée est magnifique. Nous nous hâtons de crainte d'arriver un peu tard, car souvent l'hôtel supérieur est tellement inondé de voyageurs, que c'est à grand'peine que l'on se procure des lits et de la nourriture.

Enfin nous voici sur le Righi-Culm. Ce point culminant du mont est un plateau d'une certaine étendue, irrégulier, sans arbre, mais couvert de gazon. Là se trouve l'hôtel qui peut encore nous donner asile. Nous nous renfermons dans nos chambres un moment pour réparer le désordre du voyage et paraître honorablement au milieu des nombreux visiteurs.

Chose étrange ! en regardant l'horizon de ma fenêtre, je vois, gravé au canif, sur un appui de bois, le nom de l'un de nos amis d'enfance et de collége : Stéphani Mochot de Prauthoy !... Je vous laisse à penser si ce nom, à pareille distance, et en un tel lieu, me donne à rêver... et quelles douces pensées il amène en mon cœur...

Mais, d'autre part, comment rêver quand on a Emile à ses côtés.

— Venez donc voir le *Trou-du-Righi!* me dit-il. C'est un trou par lequel on peut laisser tomber une pièce de cinq francs. On la retrouve au pied de la montagne...

— Oui, si elle n'a pas été ramassée par un passant avant votre arrivée... dis je.

— Mais venez au moins voir le coucher du soleil !...

Croyez-moi, cher lecteur, ce coucher du soleil est une féerie que rien ne peut rendre, vue d'une hauteur de six mille pieds.

Portez un moment avec moi vos regards vers le point opposé où le soleil se couche. Tout est dans l'ombre déjà, n'est-ce pas? mais les montagnes brillamment éclairées encore, se font remarquer par la vivacité et la *chaleur* de leurs teintes. C'est, en effet, le contraste entre les clairs et les *ombres* qui donne la vivacité à cette coloration, et c'est un mélange de couleur rouge ou orangée qui lui donne ce ton chaud.

Tournez-vous maintenant vers le couchant.

Une fois le soleil disparu, le ciel reste brillant d'une vive lumière blanche ou légèrement teinte d'une nuance jaunâtre. S'il y a des nuages épais, leurs bords, encore éclaircis, se colorent vivement en jaune d'or ou en orangé, ou en rouge. Mais le ciel lui-même, dans leurs intervalles, ne participe point encore à ces vives couleurs et reste blanc, sauf une diminution dans l'intensité de la lumière, jusqu'à ce que toutes les apparences du voisinage de l'astre s'effacent.

Mais à ce moment même, les pics des montagnes semblent tout surmontés de feux brillants comme de bûchers allumés dans la nuit qui se fait, ou de phares luisant dans les ténèbres qui tombent.

Ministerio de Cultura 2010

C'est à se prosterner en face de Dieu, tant il est admirable dans ses œuvres !

Malheureusement le froid nous force à rentrer... car il est vif, à cette heure du soir.

Nous rentrons donc, après avoir jeté un dernier regard sur le vaste horizon qui se noi dans la nuit.

Puis on se chauffe, on soupe, on cause, on joue, on prie Dieu et l'on se couche.

Les chambres de l'hôtel du Righi-Culm sont étroites comme des cellules de séminaristes. Il en faut tant ! Néanmoins on y dort...

Mais voici que la trompe d'un montagnard se fait entendre dans les corridors... c'est le signal du lever, dans une demi-heure le soleil va paraître, et c'est pour le saluer, pour admirer ce grand roi du monde, que la ruche du Righi bourdonne aussitôt de tant de courtisans cosmopolites.

En effet, tout chacun se hâte et se presse. Enveloppées de mantes, de mantilles, de manteaux, de fourrures, les dames; enfouis dans leurs cabans, les makinstochs et les couvertures, les hommes; en un clin d'œil, deux à trois cents personnes se trouvent réunies à l'entour de l'hôtel, au sommet du Righi, pour attendre le soleil, afin de jouir de ce magnifique aspect.

Nous sommes assez heureux pour avoir un ciel pur, chose assez rare ici !

D'abord, nous apercevons, à l'orient, une teinte légère de lumière qui fait disparaître graduellement la faible clarté des étoiles. C'est le premier messager du matin. Bientôt elle s'étend le long de l'horizon, comme une ceinture d'or, réfléchie en cramoisi pâle par les neiges des montagnes. Chaque sommité reçoit à son tour et lentement cette nuance dorée. Alors, l'espace sombre qui se trouve entre l'horizon et le Righi s'illumine. Ensuite les forêts, les lacs, plus de quatorze lacs, les collines, les rivières, les villes et les villages, se révèlent d'une manière peu distincte d'abord, jusqu'à ce que le disque de feu s'élève et projette ses rayons sur tout le paysage; et enfin, les ténèbres dissipées, tout le plus beau panorama du monde s'anime et devient rayonnant de lumière.

Figurez-vous un horizon dont la circonférence a plus de cinquante lieues, et qui embrasse les tableaux qui suivent :

En premier lieu, les lacs de Lucerne et de Zug, au pied. Les bras du premier s'étendent dans des directions si différentes vers l'Uri, vers l'Unterwalden, vers le Schwytz, vers Lucerne, qu'on ne sait juger si c'est le même lac. Celui de Zug paraît si voisin de la base de la montagne, qu'au premier coup d'œil on peut croire qu'en s'élançant en avant, on plongerait dans ses ondes. La teinte verdâtre que prennent ces nappes d'eaux, vues de cette distance, est d'un effet merveilleux.

Au nord, l'œil plonge dans les rues de Zug et découvre derrière cette ville l'église de Cappel, et devant, le joli village d'Arth. Le dernier plan de ce côté montre la chaîne de l'*Albis*, et, par les ouvertures de ses flancs, laisse voir la ville de Zurich et son lac. Par-

Ministerio de Cultura 2010

dessus le Rossberg, on distingue aussi le lac d'*Egeri*, sur les bords duquel les Suisses gagnèrent la bataille de Morgarten. Au fond, on voit les *montagnes de la Forêt-Noire*.

A l'ouest, la perspective est plus découverte, c'est la chapelle de Tell au Chemin-Creux; le village et la baie de Kussenacth; le territoire de Lucerne avec la Reuss, qui déploie son ruban bleu; *le lac de Sempach*, théâtre d'un autre triomphe des Suisses; Lucern avec sa ceinture de tours et de donjons; le sombre Pilate, dont le front déchiré semble fendre le ciel, et la chaîne du Jura.

Au sud, la base du Righi se prolonge en ondulations jusqu'à l'Unterwalden, et laisse entrevoir çà et là une portion du lac de Quatre-Cantons. Puis, voici Alpnach qui dort non loin de Stanzstadt, Sarnen, notre route du Brünig, et puis la Jung-Frau qui nous sourit de loin, en nous rappelant l'Oberland; et une série de montagnes neigeuses, qui moutonnent comme vagues d'Océan.

A l'est, la chaîne alpine borde l'horizon. Elle montre d'abord les pics blancs du *Dœdi*, sur le pays des *Grisons;* le *Glœrnisch*, dans le canton de *Glaris*, et le *Sentis*, dans celui d'*Appenzell*. Sur le plan central, voici le lac de *Lowertz*, en partie comblé par la chute du Rossberg dans la vallée de Goldau; voici *Schwytz*, berceau de la liberté suisse, et qui a donné son nom au pays (1); voici Goldau, enseveli sous les boues tombées du Rossberg, dont on voit les nudités depuis que ses assises ont glissé cruellement dans la vallée par cette pente trop bien dessinée; puis ce sont les *Mitres*, montagnes ainsi nommées de leurs formes aiguës; l'ouverture du *Mnolta-Thal*, célèbre par les combats sanglants de Suwarow le Russe et Masséna le Français; et enfin le *Rossberg*, la montagne la plus voisine du Righi. Vraiment la scène de désolation produite par sa chute s'offre ici avec toutes ses horreurs.

Que Dieu est grand, mais aussi qu'il est terrible!

---

(1) *Schwytz* veut dire, en français, *Suisse*.

Ministerio de Cultura 2010

VIII.

Notre-Dame-des-Neiges. — Arth. — La vallée de Goldau. — Eboulement du Rossberg. — Lawertz, son lac et ses îles. — Schwitz. — Altorff. — Le Pont-du-Diable. — Trou d'Uri. — Flüelen. — La chapelle de Guillaume Tell. — Le Grütli. — Gerseau. — Les cosmopolites. — Capucins et soldats. — Incendie de nuit. — Bâle. — Mulhouse. — Strasbourg. — Kelh. — Le retour.

APRÈS un déjeuner pris à la grande table de l'hôtel, après les notes payées, les *alpenstock* (1) marqués au fer chaud du nom de Righi-Culm, le sommet du Righi, et les divers chemins qui y aboutissent, se couvrent de voyageurs. C'est comme une déroute, tout comme une sortie de spectacle : tout chacun s'enfuit au plus vite, qui à pied, le sac au dos, le bâton à la main; qui à mulets, à cheval, à âne; beaucoup en fauteuils.

En fauteuils? en chaise-à-porteurs, voulez-vous dire? Objectez-vous déjà, cher lecteur. Mais je maintiens mon mot.

Le voyageur ou plutôt la voyageuse, qui a la fantaisie du fauteuil, et veut arriver sans

---

(1) Long bâton ferré orné d'une corne de chamois, fort utile, sinon nécessaire, pour voyager dans les Alpes.

Ministerio de Cultura 2010

fatigue au bas de la montagne, s'assied sur un fauteuil, un vrai fauteuil à long dossier, deux hommes passent deux supports faits exprès sous le fauteuil, on vous enveloppe la tête d'un voile vert ou bleu, et comme la descente est rapide, on vous porte, le dos à la route, de façon que votre visage est tourné vers les objets que vous quittez. On se trouve donc fort commodément appuyé, et c'est tout plaisir de descendre de la sorte. Tel est le moyen de se reposer en voyageant, et les porteurs sont fort heureux de leurs *dix* francs.

C'est ainsi que nous faisons descendre à madame Dolfus les cinq heures de route jusqu'à Arth. Émile, mons Émile, qui aime fort le *far-niente*, se substitue bien à sa mère pendant une bonne moitié du trajet ; mais enfin, c'est madame Dolfus qui est supposée assise sur le fauteuil.

Pour moi, comme un aide-de-camp autour de la litière de son général, armé de mon bâton, je vais et je viens, pressant.

— O mon Dieu ! qu'est-ce donc que cela? du monde en l'air ! fit Émile, lorsqu'à peine nous avions fait quelques pas.

— C'est le *spectre du Righi*, nous répondit Dominique Akermann, notre guide, et ce spectre n'est autre chose qu'un phénomène atmosphérique que l'on observe souvent su les sommets des hautes montagnes.

— Oh ! oh ! s'écriait Émile... Voyez donc maman dans son fauteuil ! la voilà représentée là-bas sur le nuage au-dessus de Kussenacht, et moi, et cher ami, et le guide sur les autres nuages au-dessus d'Immensée... Nous voilà portés vers le lac de Zug... C'est très drôle...

En effet, tout ce que disait Émile était vrai.

— Le matin, du côté de Kussenacht; à midi, du côté d'Arth; et le soir, du côté de Lowertz, ce prodige de l'air se renouvelle assez fréquemment, nous expliqua Dominique, lorsque les nuages s'élèvent perpendiculairement des vallées situées au pied de la montagne, du côté opposé au soleil, sans envelopper le Righi lui-même...

— Ah ! ma casquette ! s'écrie Émile...

Un coup de vent venait d'enlever la casquette d'Émile, juste sur le côté où la muraille à pic du Righi, sur Immensée, fait un horrible précipice. Heureusement Dominique a le pied sûr. Il rejoint à temps le couvre-chef de mon élève.

— Vous voyez le précipice, n'est-ce pas? là où on a planté une croix, nous dit le guide. Eh bien, en 1826, un officier prussien, M. de Bornstelt, s'étant placé là pour admirer le coucher du soleil, glissa, tomba, et alla se fracasser au bas de la montagne, aux yeux de sa femme et de ses enfants qui l'avaient accompagné.

— Hélas ! fait madame Dolfus, la terre est donc semée de douleurs !

Arrivés devant l'hôtel inférieur de Righi-Staltel, nous tournons à gauche pour prendre un chemin opposé à celui d'hier.

Ministerio de Cultura 2010

Nous passons d'abord devant une caverne du nom de *Sanbach ;* puis devant une autre caverne que l'on nomme *Les-Chèvres.* Dominique nous fait voir, à droite, sur un rocher une plaque de cuivre qui signale la mort d'un voyageur imprudent qui s'y est endormi, et que le froid a tué pendant son sommeil.

A quelques mètres de là nous arrivons à *Notre-Dame-des-Neiges*, petit couvent de Capucins qui a une chapelle isolée sur la route, et une auberge pour les pèlerins. Dans le vestibule qui précède la chapelle, nous voyons des milliers d'*ex-voto* appendus à la muraille qui en est voilée, et attestant tous la protection puissante de la sainte Vierge. Nous remarquons aussi dans le sanctuaire une grille d'un très-beau travail. Le tableau qui surmonte l'autel, et qui représente l'Enfant Jésus et sa mère, est d'une expression parfaite et pleine de suavité. Deux galeries, de chaque côté, entourent la chapelle, où nous voyons un seul capucin.

A partir du couvent, jusqu'à la dernière descente d'Arth, commencent les stations du Chemin de la Croix. Ce sont de petites chapelles, fort pauvres, où les fondateurs ont placé, non pas des tableaux, mais les personnages en bois ou en pierre qui figurent dans la Passion de notre Sauveur. Lorsque je pénétrai dans la première, je fus saisi d'effroi. J'avais en face de moi le Christ même, éploré, couvert de la sueur de sang, agenouillé dans une torture d'un inexprimable effet... Je le répète, j'eus peur, car j'avais cru voir dans la pénombre un homme assassiné, rouge de sang... Ma peur se convertit en une sainte prière.

Un capucin qui se promène sur la route en disant son office, nous donne sa bénédiction, en voyant que nous le saluons avec respect, à l'inverse d'un groupe de cavaliers de notre société du Righi qui nous précède.

Nous faisons ensuite une station à la fontaine de *Restey-Thécly*, où j'offre à mes gens pour recomfort, non pas une coupe d'eau, mais un verre d'un rhum qui m'a l'air de les châtouiller agréablement. Leurs forces revenus, nous continuons la descente, sur le bord d'un ravin des plus escarpés, mais d'un pittoresque fini, à travers des pins d'une beauté rare.

Enfin, nous découvrons le village d'Arth, dont voici déjà une première église, renfermant un tableau qui représente l'incendie de cette bourgade, arrivé en 1734.

Arth est dans une magnifique position, sur le lac de Zug, en face de Zug qui lui sourit, au pied du Righi, et trop près du Rossberg, dont cependant il n'a rien à craindre, car ses assises penchent du côté opposé, vers l'ancien Goldau.

Notre guide est de ce pays. Après qu'il a été voir sa femme et ses enfants, il nous fait préparer une calèche de voyage.

Pendant ce temps, je conduis madame Dolfus et son fils à la grande église du bourg. Nous y voyons un crucifix du plus beau travail et un monument assez ordinaire. Mais je demande au sacristain, qui ne m'en parlait pas, le fameux calice d'argent provenant des

Ministerio de Cultura 2010

dépouilles de Charles le Téméraire, après la bataille de Grandson, et l'aiguière du duc. Le brave homme se décide à nous ouvrir un coffre de fer à triple serrure, et enfin nous avons sous les yeux ce précieux mémorial d'une grandeur déchue.

Le calice, à coupe fort élevée, sans être évasée, est d'un beau travail. La patène a des émaux à son centre. Les armoiries du duc y sont gravées en creux. Mais ce qui est plus curieux, sans contredit, c'est la coupe en forme de dauphin, haute de dix-huit pouces et très-artistement ouvragée.

— Ah! Monsieur, me dit le sacristain, vous vous extasiez devant cette orfèvrerie!... Qu'eussiez-vous pensé, Seigneur! si j'avais pu vous montrer, comme autrefois, les bannières d'Autriche conquises à Sempach, à Grandson et à Morat!... Mais les Français les ont brûlées, le 16 octobre 1798, ces glorieux trophées conquis dans la lutte de la liberté contre le despotisme!...

Je ne parle plus, je crains trop de passer pour Français auprès du sacristain d'Arth, dont un soupir révèle trop d'antipathie. Je lui remets sa bonne-main, et... nous sortons.

La voiture est prête... Nous nous installons sur ses coussins.

— Enfin! s'écrie le cocher... Vous m'aurez pour compagnon malgré vous. Ah! vous n'avez pas voulu de moi pour guide au Mont-Blanc, à Martiny, à Sion, à Kouesche, à Interlaken, et... vous voilà réduits à m'accepter pour cocher à Arth! C'est bien fait, cela... Je voulais votre argent... je l'aurai!

Ce que disait cet homme était vrai... Nous lui sourions pour réponse: au sourire j'ajoute un mot de confiance, et nous partons... pour la vallée de Goldau.

Elle n'est pas loin... La voici qui commence.

Dominique Akermann, notre guide, est d'Arth, comme je l'ai dit. Il a un oncle qui a été témoin de l'éboulement du Rossberg: il a fait plus que d'être témoin... il a été enseveli sous les décombres. Que de fois n'a-t-il pas raconté ce drame à son neveu! Nous sommes donc à bonne source.

Or, pendant que roule notre calèche, Dominique nous dit:

— On nomme *Rossberg*, ou *Raffiberg*, ce chaînon des Alpes qui, vous le voyez, fait face au Righi, et sert de limites au canton de Schwytz. Mais remarquez aussi que la partie supérieure de cette montagne est formée d'un *pudding*, composé de diverses roches cimentées ensemble. Nous l'appelons en allemand *Nagelfluh*, c'est-à-dire *tête de clous*, à cause des aspérités que présente sa surface. Cette espèce de sol se fend aisément, et si les eaux du ciel pénètrent dans ses crevasses, elles dissolvent les lits d'argile qui séparent la Nagelfluh des couches inférieures, et en détachent ainsi d'énormes blocs de sa masse principale.

» Or, il faut que vous sachiez que dans l'été de 1806, la pluie ne cessa presque pas de

Ministerio de Cultura 2010

tomber. Elle redoubla de violence surtout le 1er et le 2 de septembre. Alors on remarqua de nouvelles crevasses sur le flanc du Rossberg, et de sourds craquements se firent entendre. Des pierres furent séparées violemment de la terre qui les entourait, et des fragments de roches se glissèrent le long de la montagne.

» A deux heures de l'après-midi, le 2 de septembre, un énorme rocher tomba dans la vallée et souleva un immense nuage de poussière noire. Vers la partie inférieure de la montagne, le terrain semblait pressé par la couche supérieure, et lorsqu'on y enfonçait un pieu, le pieu se mouvait de lui-même.

» Effrayé par ces signes singuliers, un homme, qui voyait se remplir au fur et à mesure qu'il la vidait une fosse qu'il creusait dans son jardin, prit la fuite. Pourquoi tous les habitants n'ont-ils pas suivi son exemple, hélas !

— Je me serais sauvé bien vite, moi ! fit Emile.

— Bientôt, continua Dominique, on put remarquer une crevasse plus large que toutes les autres, qui s'agrandissait encore. Et puis, toutes les sources cessèrent de couler, et les oiseaux s'envolèrent en poussant des cris.

» Mon oncle m'a dit cent fois, qu'un peu avant cinq heures, des symptômes d'une affreuse catastrophe devinrent de plus en plus frappants.

» En effet, ce devint une immense *lavange de terre et de pierres*.

» Voilà que toute la surface de la montagne, qui a sa pente de ce côté, regardez! sembla glisser dans la vallée, mais si doucement, qu'on aurait pu encore s'échapper. Pas du tout. Au contraire, un vieux du pays, qui avait souvent dit que cela se ferait, fumait tranquillement sa pipe assis sur un banc, lorsqu'un tout jeune gars arrive près de lui, tout courant, et lui crie que la montagne tombe.

— Ah bath ! fait-il, j'ai encore le temps de charger une autre pipe !

» Et il rentre dans sa chaumière.

» Le gars courait toujours. Trois fois il fut renversé dans sa chute et trois fois il se releva. Quand il se retourna pour regarder derrière lui, il vit la maison de l'imprudent vieillard que le torrent effondrait, écrasait, enterrait...

» En effet, figurez-vous, regardez un peu ! trois cent cinquante mètres de largeur et trente-deux mètres d'épaisseur tombant de ce talus de montagne ! Torrents de boue, lits de rochers, amas de pierre ; tout cela arrivant de la pente que voici, et entraînant arbres, maisons, hommes, femmes, enfants, bestiaux, d'autant plus cruellement que le mouvement accélérait la marche de cette horrible avalanche, et que bientôt elle acquit une violence sans égale.

» Un paysan cueillait des fruits : il vit le danger et s'enfuit avec ses deux garçons, tandis que sa femme rentre au logis pour en arracher un enfant au berceau. Ils sont engloutis.

Ministerio de Cultura 2010

» Une jeune fille, Francesca Ulrich, veut sauver l'enfant de son voisin, la petite Marianne. Mais l'avalanche furieuse les surprend. Ensevelies sous les débris de la maison, isolées, dans d'affreuses ténèbres, horriblement gênées par l'affaissement, incommodées par le limon et la vase, les deux pauvres filles se devinent à leurs sanglots. Elles causent et se désolent. Puis, elles se taisent... Alors une cloche fait entendre ses tintements à l'oreille de Francesca, qui reconnaît la sonnerie de Steinerberg, là. Sept heures sonnent aussi dans un autre village. A ces bruits qui leur révèlent que le monde n'est pas encore détruit, la petite Marianne pleure, Francesca espère. Mais, hélas! le froid devenait insupportable, elles étaient dans un bourbier si glacé! Puis encore, d'autres cloches bruissent dans l'air, c'est l'*Angelus* du matin.

» Soudain un cri d'effroi se fait entendre tout près d'elles. C'est une immense douleur qui le pousse.

— Qu'était-ce donc? dit Emile haletant d'impatience.

— Le père de la petite Marianne qui, fouillant les décombres, vient de trouver, a quelques pas, le cadavre de sa femme morte avec son enfant dans ses bras, reprend Dominique.

» Alors Marianne et Francesca renouvellent leurs gémissements. Aussitôt on travaille à leur délivrance : Marianne est arrachée à la mort, mais elle a une cuisse cassée; on délivre Francesca à son tour, mais elle est sillonnée de blessures. Leurs yeux ne peuvent supporter la lumière. Et c'est à cinq cents pas plus bas que l'endroit où s'élevait la chaumière qu'on les rend à la vie!

— Quelle catastrophe! s'écrie madame Dolfus.

— Quatre villages entiers, *Goldau*, ici, *Bœthen*, là, *Ober* et *Unter* plus loin, six églises, cent vingt maisons, deux cents étables et chalets, quatre cent cinquante-sept habitants, deux cent vingt-cinq têtes de bétail, cent onze arpents de terrain, étaient ensevelis, écrasés sous les ruines du Rossberg ..

— Et se trouvent sous ces débris? dit Emile.

— Hélas! fit le guide.

Nous étions arrivés sur le théâtre de ce fatal cataclysme. Notre calèche s'arrête, j'en descends, et m'avance au milieu des ruines. Madame Dolfus me suit. Nous avons le cœur serré, l'âme malade en contemplant cet épouvantable chaos, qui semble dater d'hier. Nous gravissons une énorme portion de pudding tombée du Rolsberg, et de là nous dominons la scène de désolation. Les larmes nous en viennent aux yeux. Tant d'êtres gisent sous ces décombres, arrêtés dans la vie par une mort imprévue, la plus terrible de toutes! Notre guide nous signale les quatre courants principaux que suivirent les couches de rochers, qui sont là, partout, épars, menaçants, servant de pierres tombales à leurs victimes! Rien n'est triste comme cet affreux spectacle. Toute la vallée est comblée,

Ministerio de Cultura 2010

entravée, obstruée par des blocs de granit, de pudding, des torrents de boue desséchée.

Un lac, le *lac de Lowerz*, fut comblé d'un quart par l'éboulement. Les débris chassèrent les eaux, nous dit-on, avec une violence telle, que, s'élevant comme une muraille, et passant par-dessus l'île de Schwanan, située au milieu du lac et haute de vingt mètres, l'énorme vague envahit le rivage opposé, transportant des maisons et leurs hôtes loin de leur base, du côté de Schwytz, et, à son retour, en entraînant d'autres dans le lac.

— Mais a-t-on fait des fouilles? demande madame Dolfus.

— Certes! Madame. C'est dans une fouille que mon oncle a été retrouvé dans son chalet, presqu'à fleur de terre. Mais combien peu ont été retrouvés de la sorte! Et depuis on a continué ces fouilles; on ne retrouve nul vestige d'habitations, de cadavres, de séjour humain.

» Laissez-moi vous dire une dernière histoire, ajoute Dominique.

» Onze Bernois, des meilleures maisons de Berne, étaient à Arth, le 2 septembre, voulant faire l'ascension du Righi par le chemin qui nous a servi à le descendre ce matin. Sept d'entre eux précédaient les autres de trois cents pas.

» Ceux-ci voyaient leurs amis entrer à Goldau; ils distinguaient spécialement l'un d'eux, M. Jenner, qui montrait du doigt la cime du Rossberg qui s'agitait. Ils prennent une lunette et observent, eux aussi.

Tout-à-coup des pierres traversent l'air au-dessus de leurs têtes comme des boulets de canon. Un nuage de poussière remplit en même temps la vallée et l'obscurcit. Puis un bruit affreux retentit...

» A peine l'obscurité a-t-elle cessé, que les seconds voyageurs cherchent en vain Goldau, cherchent en vain les premiers voyageurs, leurs amis... Cent pieds de décombres les couvraient déjà. Pour jamais ils se trouvaient engloutis dans la vallée détruite; et ces malheureux témoins de ce drame indescriptible appelaient, mais inutilement, l'un sa jeune épouse, l'autre son fils, un troisième ses élèves, dont il était le précepteur. »

Je n'ajouterai rien de plus, ami lecteur...

Je vous dirai seulement que dans la nouvelle église de Goldau, sur la route, route qui passe sur les ruines et ce champ de morts, nous visitons la cloche.

Cette cloche n'est autre que celle de l'église de l'ancien Goldau, trouvée à un quart de lieue de là, où elle avait été transportée. Comment? Nul ne peut le dire...

Nous prions pour les morts dans cette maison du Juge des vivants et... de ceux qui ne sont plus!

Puis, nous remontons en voiture; et comme la route tourne autour de ce lieu sinistre,

Ministerio de Cultura 2010

nous ne nous lassons pas de repaître nos yeux de ce funèbre aspect, tout en lisant un livret qui fait le récit de cet événement que l'on nous vend à l'endroit même.

Notre chemin, en partie taillé dans le roc, suit la rive droite du lac de Lowerz, dont les rochers escarpés et sauvages contrastent d'une manière singulière avec les pentes douces, fertiles et riantes du *Steinerberg*, situé sur la rive opposée.

Deux îles décorent ce lac. Jadis des ermites en avaient fait leur petit royaume. Le dernier qui ait vécu dans celle de Lowerz, ancien garde-suisse, mourut à l'âge de quatre-vingts ans, vers 1797. Il a été remplacé par des paysans. La plus grande, appelée *Schwanan*, nous montre les ruines et la tour carrée du château de ce nom. On raconte qu'en 1307, un officier du farouche Gessler ayant enfermé, là, une jeune fille d'Asth pour punir sa famille, le ravisseur y fut surpris et tué par les frères de sa victime. Alors, le 1er janvier de 1308, les habitants de Schwytz détruisirent le manoir du coupable agent du bailli.

Les gens du pays prétendent que tous les ans on entend un coup de tonnerre retentir au-dessus de l'île et de sinistres clameurs sortir de la tour de Schwanan. En même temps, l'ombre d'une jeune fille, couverte de vêtements déchirés, armée d'une torche, poursuit sur les ruines l'ombre d'un guerrier casqué, cuirrassé, qui se précipite dans le lac en poussant d'épouvantables hurlements.

— Sauve qui peut vers la montagne !...

Tel fut le cri qui sauva les habitants du village de Seeven, que nous traversons, lors de la chute du Rossberg. Il était poussé par Augustin Schuler, vieux militaire, qui voyait la catastrophe.

Nous voyons, sur l'autre rive du lac, une petite chapelle élevée à l'endroit où se trouvait jadis la demeure de Werner Stauffacher, l'un des conspirateurs du Grütli.

Puis, passant devant les bains de Seeven, nous suivons un charmant petit sentier qui traverse des prairies couvertes d'arbres fruitiers, nous arrivons à Schwytz, en face de l'*Urmiberg*, dernier gradin du Righi. C'est une assez jolie ville, qui semble toute entourée de jardins, et, quelque part que l'on se place, la vue y est d'une inépuisable variété. Elle ne compte pas moins de cinq à six mille habitants.

Notre première visite est pour son église, l'une des plus remarquables de la Suisse par son architecture, ses marbres, ses sculptures, ses tableaux. La chaire surtout mérite un examen attentif. Les trois plus fameux réformateurs, Luther, Calvin, Zwingle, y sont représentés supportant la tribune et courbés sous le faix.

Dans le cimetière, on nous montre la tombe d'Aloys Reding, l'illustre général qui défendit si vaillamment les Suisses dans la guerre de 1798.

On nous fait voir aussi les bannières prises par les Schwytzois sur les Autrichiens, à

Ministerio de Cultura 2010

Morgarten, celles qu'ils portaient à Sempach et à Morat, et un étendard béni par un pontife de Rome.

Enfin, après une rapide excursion aux archives, réléguées en une tour carrée à trois étages, dernier débris d'un ancien château fort, nous visitons une petite chapelle gothique, appelée *Kerker*, qui fut bâtie en trois jours, lorsqu'une bulle d'un pape défendit l'entrée de l'église pour je ne sais quel motif.

Schwytz est le cœur de l'Helvétie, et ce fut elle qui posa les éléments de la confédération helvétique qui prit son nom et s'appela Suisse.

J'en raconterais bien l'histoire, mais je débite un voyage et non les événements arrivés chez tout un peuple. Permettez-moi donc de remonter en voiture avec mes bons amis de France, et en route pour Altorf.

C'est un pauvre et triste bourg, capitale du canton d'Uri. Il est placé à la base du *Gruenber*, montagne escarpée, toute de grauwacke, qui, se décomposant sans fin, l'engloutirait tôt ou tard, si la forêt de Bann, que l'on respecte à cette intention, ne la préservait à coup sûr. Les ruines frappent les regards de tous côtés, et ce village, cruellement éprouvé par la guerre et la famine, n'offrirait aucun intérêt sans ses souvenirs.

Mais voici une fontaine, et, sur la fontaine, une statue de Tell, tenant l'étendard du canton, qui se trouve à l'endroit même où se dressait l'arbre contre lequel fut placé le fils de Guillaume avec la pomme sur la tête. Et, à cent et quelques pas plus loin, voici encore une autre fontaine et une autre statue de Tell, ayant l'arbalète au bras, serrant son fils contre son cœur, et regardant fièrement devant lui.

Nous couchons à l'hôtel de l'Aigle, *Adler*, car la fatigue nous trouve brisés d'abord; ensuite nous avons une terrible journée pour le lendemain. Aussi sommes-nous au lit de bonne heure, et si quelque trouble agite Altorf cette nuit de notre séjour, nous y sommes fort étrangers.

Au point du jour, Dominique nous réveille en sonnant dans une mauvaise trompe d'Uri, qu'il a été chercher pour me la montrer, car je lui parlais hier de la renommée militaire des trompes d'Unterwalden et d'Uri, qui tant de fois ont conduit les Suisses à la victoire.

Nous nous éloignons en hâte d'Altorf, en passant par l'embouchure de la *Vallée de Schachen*. Notre route traverse le torrent de *Schaëeker*, dans lequel, en voulant sauver un enfant, Guillaume Tell perdit la vie.

Sur la rive gauche de la Reuss, que nous trouvons bientôt, nous voyons Altinghausen, où l'on nous montre la maison de Walter Furst, l'un des libérateurs de la Suisse.

Nous nous approchons du *Saint-Gothard*, et nous cheminons au milieu d'un beau paysage, à travers de riches prairies ombragées de noyers et de marronniers.

Ministerio de Cultura 2010

A Klus, la route approche des bords de la Reuss, et, au-dela du *Silinen*, où elle est en partie taillée dans le roc, elle passe sous les ruines d'une tour qu'on nomme *Zwing-Uri*, c'est-à-dire la *Gêne d'Uri*, et qui fut bâtie par Gessler, pour tenir en respect la contrée au profit de l'Autriche.

Emile, qui a grand'faim, nous a servi de maréchal-des logis, en mettant son mulet au trot, bon gré mal gré, afin d'aller à l'hôtel du Cerf, *Hirsch*, à Amsteg, commander notre déjeûner. Sa trompe sonne ensuite de bruyantes fanfares, pour nous annoncer qu'on nous entend. La table est en effet servie, et quel honneur nous lui faisons!

Mais comme c'est au *Pont-du-Diable* que nous nous rendons, le *far-niente* que l'on s'accorde si volontiers en voyage après le repas ne peut durer long-temps. Nous repartons donc et nous commençons à gravir, ayant à notre gauche la masse gigantesque du *Bristenstock*, et à notre droite la Reuss que nous avons traversée, et qui, s'élançant de roc en roc, forme une série de cascades non interrompues. Un autre pont nous ramène sur la rive droite, et, après d'autres ponts encore, nombreux à cause des nombreuses sinuosités de la rivière, nous passons à *Wasen*, village de cinq à six cents habitants, et par un défilé des plus sauvages, qui se retrécit de manière à ne former que l'étroit ravin des *Schellinen*, bordé de roches granitiques escarpées. Ce défilé offre des scènes d'un grandiose effrayant. Les rochers qui l'enferment interceptent presque entièrement la lumière. A peine voit-on quelques touffes d'herbes, et on n'entend rien que le bruit affreux produit par les chutes de la Reuss, se précipitant dans les abîmes qui se trouvent au-dessous de la route

Alors un pont jeté sur la Reuss encore s'offre à nos regards, et c'est le Pont-du-Diable. Il est placé au milieu du site le plus imposant et le plus magnifique de tout le passage, au point de la route d'Altorf au Saint-Gothard, qui traverse la gorge des Schellinen, en dessous du Trou-d'Uri. La clé de ce pont est à quatre vingt-quinze pieds au-dessus de la Reuss, qui bondit de rochers en rochers, et lance à une hauteur prodigieuse ses eaux réduites en poussière. Une seule arche compose le pont; à peine deux personnes peuvent-elles marcher de front, et il n'y a pas de parapet. A chaque rugissement du torrent, il semble trembler sous les pas du voyageur... Jugez donc de la situation et de ce qu'elle a de sauvage!...

Un ancien pont existe à côté, moins haut de vingt pieds. On le conserve comme terme de comparaison entre les œuvres produites jadis par le génie de l'homme et ce qu'il peut faire maintenant.

Cette gorge des Schellinen est exposée aux plus terribles avalanches, et pendant l'hiver et au printemps. Quelquefois ces vastes agents de destruction sont si légèrement suspendus sur la tête du voyageur, que les muletiers remplissent de foin les sonnettes de leurs animaux et défendent de parler. Le moindre ébranlement de l'air pourrait avertir le terri-

Ministerio de Cultura 2010

ble ennemi, qui n'attend que le moindre mouvement pour se détacher et écraser tout ce qu'il rencontrera. Aussi voyons-nous avec effroi une multitude de petites croix qui bordent la route, en racontant les épisodes sanglants dont elles signalent le dénouement tragique.

Quand on a traversé le Pont-du-Diable, la seule issue qui semble s'offrir au voyageur est le lit du torrent. Mais en tournant un angle de la montagne, on arrive au pied d'une paroi de rochers. Là un ingénieur suisse a fait creuser une galerie que l'on nomme le *Trou d'Uri*. A peine l'a-t-on traversée qu'on entre dans la riante et verte vallée d'Urseren. Alors le village d'Andermalt, avec ses maisons blanches et ses toits de sapin, fixe agréablement les yeux à quelque distance, et la Reuss, tout-à-l'heure furibonde, glisse là, calme et limpide, au milieu des fleurs sauvages et des plantes alpestres. Andermalt est assis à la base du *Gürschen*, couvert d'un beau glacier. Une petite forêt, soigneusement entretenue, ne garantit qu'imparfaitement des avalanches, car, en 1799, les Français ne l'ont pas respectée.

Nous faisons à Andermalt une collation fort légère et toute composée de son excellent fromage qui mérite sa réputation. Puis nous prenons une chaise de poste pour aller à Fluelen, sur le lac des Quatre-Cantons, renonçant ainsi à aller au Saint-Gothard, et même à voir la vallée des Anges, *Engelberg*, tout près de nous, parce que les vacances sont arrivées à leur terme.

— Hélas ! dit Emile d'un ton larmoyant, et tout en prenant ses aises dans la chaise de poste, te voilà donc évanoui, envolé, disparu, beau mois d'août ! Et toi délicieux septembre, il ne reste pas même, de tes jours, la plus légère vapeur ! tout disparaît-il donc ainsi sur terre ?...

— Oui, cher enfant, dis-je à mon tour, tout s'efface ici-bas, excepté la vertu, excepté la science, que l'on acquiert par le travail...

— Ah ! voilà le grand mot... Allons donc au travail ! vieux octobre, va, je ne t'aime pas ! fait Emile en guise de péroraison.

Mais octobre que maudit Emile est entamé déjà, et nous ne sommes point à Paris. Il nous faut achever notre voyage d'abord. Donc nous partons pour Fluelen, afin de rentrer à Lucerne ce soir même, si possible.

Fluelen n'est qu'un petit village malsain, port du canton d'Uri. Nous ne trouvons là que des goîtreuses et des crétins. Pauvres gens ! Il faut la somme d'intelligence de deux ou trois crétins pour arriver à faire du feu, à mener paître une chèvre, ou à garder une maison. Ces visages idiots attristent le regard. Aussi je loue en hâte un bateau qui nous conduit à la chapelle de Guillaume-Tell, à l'endroit dit *Tellensprung*, saut de Tell, parce que ce fut là qu'il s'élança de la barque de Gessler lorsqu'on le conduisait au château de Kussenacht. C'est une arcade ouverte et couverte qui forme cette chapelle où, tous les

Ministerio de Cultura 2010

ans, le premier vendredi après l'ascension, la messe est dite à la mémoire du héros Les murailles et la voûte sont chargées de grossières peintures.

Cette partie du lac des Quatre-Cantons, que l'on appelle ici lac d'Uri est presque partout bordée de précipices à pic. Cependant, çà et là, on trouve quelque petite esplanade couverte d'arbres et de gazon.

C'est ainsi qu'est le Grütli, qui fait presque face à la chapelle de Tell, et où nous allons avec notre nacelle. Nous y arrivons en dix minutes, et la pente de verdure qui conduit aux fontaines est charmante. Ce fut là, s'il vous en souvient, lecteur, que trois Suisses déterminés prononcèrent le fameux serment de délivrer leur pays. Nous y buvons de l'eau des trois sources, nous inscrivons notre nom sur le registre des visiteurs, dans une des chaumines bâties près des sources, et nous retournons au bateau.

Du Grütli la vue est exquise. On domine le lac et on a en face de soi les montagnes de la rive opposée. Le guide nous fait voir une tache décolorée le long des parois verticales du *Bukisgrat*. Il paraît qu'en 1801, une écaille de rocher de deux cents toises de long, rien que cela, tomba dans le lac d'une hauteur de quatre cents mètres. Les eaux rebondirent nécessairement, et leur mouvement alla inonder tout un village, celui de Sissigen, à une demi-lieue de là, emportant cinq maisons et noyant onze personnes. On trouva même un enfant qui flottait dans son berceau.

Remontés dans notre barque, nous nous dirigeons vers Brünnen, où viendra tout-à-l'heure nous prendre le bateau à vapeur de Fluelen que nous avons devancés. Nous dépassons rapidement le *Wytenstein*, rocher semblable à un obélisque qui se trouve isolé dans le lac, et autour duquel on peut tourner, à la pointe du promontoire de Treïb.

De là, l'aspect du lac est des plus sauvages. Ce n'est tout autour que roches aiguës, bizarres dans leurs formes et dans leurs couleurs ; c'est un abîme resserré entre des montagnes noires, menaçantes, tantôt nues, tantôt revêtues de touffes de pins ou de hètres, et leur énorme hauteur retrécit la nappe d'eau. Une sorte de tempête semble vouloir s'élever, aussi nos canotiers font force de rames, et nous atteignons Brünnen.

Brünnen est un village situé près de l'embouchure de la *Muotta*, sur une espèce de cap et au milieu de prairies capitonnées d'arbres à fruits. C'est le port de Schwytz, qui n'est qu'à une lieu de là.

Ce fut dans ce petit bourg qu'après la bataille de Morgarten, les Waldstœlten contractèrent, en 1315, l'alliance fédérale perpétuelle à la quelle la nation suisse doit son existence.

Sur les murs d'une auberge sont peints en pied les portraits des trois conspirateurs du Grütli.

En 1799 et 1800, les Français livrèrent aussi plusieurs batailles sur ce théâtre de la liberté suisse.

Ministerio de Cultura 2010

Nous avons à peine le temps de prendre un bouillon, et je signe en hâte mes bons renseignements sur Dominique notre guide, tout affligé de nous quitter, que le bateau de Fluelen arrive, et nous voici voguant vers Lucerne. Mais il fait très-froid : le ciel est gris; le lac agité, et une humidité glaciale nous pénètre.

Aussi quantité de touristes, attardés en Suisse comme nous, chargent ce steamer. Je trouve là des gens de toute nation, et c'est un curieux spectacle que celui de cette cohue cosmopolite qui couvre le pont, Anglais et Français, Danois et Russes, Espagnoles même, je dis des femmes! Et puis voici des soldats qui causent en vrais camarades avec des capucins d'Italie. Je dis aussi d'Italie, parce que j'ai pu échanger quelques paroles avec eux. Mais tout ce monde grelotte malgré les manteaux et les cabans.

Nous passons devant Gersau, jadis la plus petite ville de l'univers entier. Elle est située dans une petite plaine formée par les dépôts successifs de deux torrents, et dominée par le *Murliberg*. Une très belle église s'élève au-dessus de ses maisons pittoresque.

Nous voyons, à droite, Weggis au pied du Righi; puis, du côté opposé, Witznau, village dominé par une paroi de rochers qui présentent, au coucher du soleil, les plus singuliers effets de lumière. Nous avons cet agréable coup d'œil, car, malgré la brume, le soleil entr'ouvre quelques nuages pour nous envoyer des rayons d'adieu.

Enfin nous saluons le Pilate, qui nous apparaît dans toute sa grandeur, depuis sa base jusqu'à son sommet et réfléchissant parfois avec une admirable netteté, dans les eaux du lac, ses champs d'arbres fruitiers parsemés d'habitations, ses forêts, ses herbages, et surtout ses cimes sombres et déchirées presque toujours entourées de nuages.

Nous voici à Lucerne : il est nuit. Mais Lucerne a mis son aigrette de lumières qui se reflètent dans toutes les rues, et c'est vraiment une ville délicieuse vue ainsi aux feux du soir.

Il nous reste deux choses à y voir, après quoi, nous reprendrons le chemin de Paris. A demain donc nos deux visites, et ensuite le départ.

Notre première excursion est faite... C'était un pèlerinage au monument élevé, dans le parc du général Pfyffer, à la mémoire des soldats suisses qui moururent en défendant la famille royale de France, au terrible assaut des Tuileries, le 10 août 1792. Ce beau travail représente un lion de grandeur colossale, percé d'une lance et expirant en protégeant de son corps un bouclier fleurdelisé qu'il ne peut plus défendre et qu'il tient en ses pattes. Thorswalden l'avait dessiné, et un jeune astiste de Constance, Ahorn, le sculpta en bas-relief dans un pan de rocher vertical, que couronnent des pariétaires et des myosotis, mais que sillonnent aussi malheureusement des filets d'eau qui, un jour, rongeront la sculpture. On y lit les noms des soldats et des officiers morts le 10 août.

Ministerio de Cultura 2010

Tout à côté se trouve une petite chapelle mortuaire dont le fronton porte ces mots :

— HELVETIORUM FIDEI AC VIRTUTI INVICTIS PAX ! (1)

Madame la duchesse d'Angoulême, si long-temps prisonnière des Français révoltés, a brodé elle-même la garniture de l'autel de cette modeste chapelle.

En face du lion s'ouvre une galerie renfermant mille curiosités du pays, pierres, gravures, herbiers, *fac-simile* de l'écriture de Louis XVI. Un Suisse, vêtu de l'habit rouge des tambours suisses de la garde de l'infortuné Louis XVI, âgé de quatre-vingt-six ans, et fier encore d'avoir été au service de ce noble prince, se tient là pour renseigner les touristes. Je cause long-temps avec lui, et ses récits me pénètrent l'âme de douleur...

Notre seconde promenade est dirigée vers la cathédrale de Saint-Léodegard, édifice moderne dont les tours datent de 1505. J'ai déjà dit qu'elle avait une sonnerie harmonique remarquable : mais j'ajoute qu'elle possède d'excellentes orgues.

Ce qui me frappe le plus n'est pas l'église, mais le cloître qui l'entoure : c'est un véritable *Campo-Santo*, qui offre aux regards des marbres, des peintures et des bronzes véritablement dignes d'intéresser. Je signalerai aux amateurs *la mort qui joue du violon; un squelette casqué et cuirassé; la mort avec un tricorne galonné en tête; les reliefs de Jésus au jardin des Oliviers*, et une foule de véritables objets d'art. Chose rare encore ! A chaque tombe il y a un bénitier et son goupillon qui attend, semblant inviter le passant à bénir les morts et à prier pour eux... Aussi nous rendons-nous à cette invitation muette.

Du reste, sur les montagnes les plus élevées, les plus rapprochées du séjour de l'Eternel; dans les gorges les plus sauvages et les passages les plus périlleux : partout où la grandeur et la beauté de la nature révélaient la puissance de Dieu, nous avons prié pour ceux qui ne sont plus et que nous avons aimés, comme pour ceux qui vivent, que nous chérissons, et qui luttent comme nous, dans les batailles de la vie !

Puis, un dernier dîner pris à Lucerne, en face d'une Anglaise qui nous offre le type de l'excentricité la plus déplorable, nous allons nous enfermer dans le coupé de la diligence de Bâle.

Nos valises, remplies des derniers achats faits à Lucerne, surtout en orfèvrerie locale, sont chargées... Le postillon se met en selle, la nuit est noire et épaisse... Adieux à la Suisse; demain, quand il fera jour, nous serons en France...

Nous avons été témoins d'un incendie entre Lucerne et Bâle. Il devait être deux heures du matin... Deux cents globes de papier, placés à l'extrémité de longs bâtons, et servant

---

(1) Paix à la cendre des Suisses fidèles à leur serment et à la bravoure !

Ministerio de Cultura 2010.

de lanternes comme les anciens éclaireurs de nuit, *éclairaient* l'incendie. Six maisons brûlaient... C'était un affreux spectacle !

Nons voyons Bâle à son réveil, les boutiques que l'on ouvre assez à temps pour nous permettre des emplettes, le Rhin que le soleil dore de ses premiers rayons, et enfin nous sommes en chemin de fer... Que cette façon de voyager nous semble bonne, après deux mois d'excursions à mulets, à pied, ou en calèche à travers les montagnes !

Voici Mulhouse, la ville industrieuse et industrielle par excellence.

Voici Strasbourg et sa flèche admirable...

J'oubliais de dire que la douane a été bénigne pour nous, par cette raison que sur sept malles, caisses et valises que nous remorquons, elle ne visite que notre sac de nuit au linge sâle... Excellente douane !

Nous passons deux jours à Strasbourg... Il y a tant à voir ! La cathédrale seule, son horloge astronomique, ses tours, les musées, le magnifique tombeau du maréchal de Saxe dans l'église protestante de Saint-Thomas, nous ont pris déjà une journée.

Ensuite, l'arsenal, les promenades, les fortifications, nous ont demandé douze autres heures.

Et puis n'a-t-il pas fallu traverser le pont de bateaux du Rhin, voir les soldats prussiens, visiter Kelh, et fouler le sol du roi de Prusse ?

Enfin après nos adieux à l'hôtel de la Vignette, dont les dames et le propriétaire on été d'une prévenance que la Suisse n'imite pas... nous sommes partis entraînés par le Rhin... C'est le nom de la locomotive, ne vous y trompez pas, lecteur...

Quinze heures après, nous étions à Paris...

La première nouvelle que j'apprenais, en entrant dans mon petit domaine de la rue de la Bruyère, était la mort de mon meilleur ami !...

Comptez donc sur la vie...

Je lui avais écrit de Martiny, et j'avais prié pour lui en le confondant parmi les vivants pour lesquels j'implorais le Très-Haut...

Et il était mort depuis un mois déjà !...

Le voyage de la vie ressemble à tous les voyages, même les plus agréables, il a une fin.

Ministerio de Cultura 2010

Ministerio de Cultura 2010

II

PYRÉNÉES,

NAVARRE, BÉARN, BIGORRE ET COMMINGES.

RÉCITS DE 1856.

Ministerio de Cultura 2010

Ministerio de Cultura 2010

Ministerio de Cultura 2010

Fin du Chaos. Lac de Gaube. Le Vignemale en face. Ilot et Tombe de l'Anglais

Lith Poussmet Cie rue S. Maur 134

PYRÉNÉES,

NAVARRE, BÉARN, BIGORRE ET COMMINGES.

I.

Souvenirs du passé. — Harangue d'un élève à son maître. — Fouette, cocher ! — Poésie des pataches. — Pour et contre les chemins de fer. — Les Landes. — Une araignée gigantesque. — Les Echassiers. — Etat misérable des Landais. — LA TESTE DE BUCH. — Les dunes de sables et les pignadas des côtes. — ARCACHON. — Le progrès du siècle. — Une ville dans les bois. — L'étoile de la mer. — Station au pied de la croix. — La Varandan. — Un peloton de la Grande-Armée. — Le héros par excellence. — DAX. — L'Adour et les Pyrénées.

QUAND nous voyagions en Suisse, aux mois d'août et septembre 1854; lorsque nous allions d'escale en escale sur les bords du Rhin, et que nous parcourions par étapes la Hollande et la Belgique, en 1855; sur une presqu'île assise entre notre Europe moderne et le vieux monde de l'Asie s'accomplissaient des faits d'armes dignes d'être chantés par Homère. Alors flamboyaient les torches de la guerre dans la Crimée; alors Anglais, Russes et Français se livraient de ces batailles dont les drames ont été répétés par tous les échos du globe, et dont les gloires seront proclamées par toutes les générations futures.

Mais aujourd'hui 1856, Sébastopol est prise... et ce succès nous a valu la charmante petite addition de quinze jours à nos vacances dernières.

Ministerio de Cultura 2010

La paix est signée entre les puissances occidentales de l'Europe et le nouvel empereur du nord... ; et, à cette occasion, nous avons eu le joli cadeau de huit jours de *far-niente*.

L'impératrice Eugénie a fait don à la France d'un Napoléon IV qui nous promet la continuation des gloires et des félicités dont nous dote son illustre père, Napoléon III... ; ce qui nous a mérité d'autres journées de doux loisirs.

Aussi, comme tout chacun juge et apprécie les événements de la terre à son point de vue, en parlant de cette bienheureuse année scholaire, nos jeunes étudiants disent ils avec enthousiasme :

— O Melibæe, Deus (1) nobis hæc otia fecit ! (2)

Néanmoins, malgré les joies dont nos études ont été semées, les vacances du 15 août 1856 ont été les bien-venues, et nos élèves les ont accueillies avec de tendres sourires et de délicieux battements de cœur.

Vous ne serez donc pas surpris d'apprendre, amis lecteurs, que le lendemain même de la distribution des prix du lycée Bonaparte, le cher disciple que vous me connaissez, Emile Dolfus, qui a fait ses premières armes au sus-dit lycée cette année même, vint me trouver, le visage épanoui, la bouche en cœur, le chapeau quelque peu sur l'oreille, et me tint à peu près ce langage :

— Cher maître, vous savez quelles ont été mes peines et mes fatigues, cette année : le travail m'a maigri ; les veilles m'ont étiolé ; l'application a rendu ma poitrine haletante, et je sens mes jambes qui titubent. Mon cerveau est en proie au vertige ; de cruelles hallucinations me tourmentent pendant de longues nuits d'insomnie. J'ai la bouche sèche, la langue chargée, le sang brûlant. Je crois courir à la mort, tant la vie semble m'échapper. Il faut que cela change. On ne vit qu'une fois, et ma croyance m'enlève tout espoir dans la métempsycose. La transfusion des âmes ne me semble pas possible. Donc je dois songer au sauvetage de mon individu et m'accrocher à une branche de salut quelconque. J'ai ruminé la chose d'abord, puis de tout cela j'ai dit un mot à ma mère, et ma mère a frémi...

» M'est avis qu'un voyage ouvrirait à nouveau les sources de mon existence prêtes à se

---

(1) *Un Dieu*. Ce Dieu n'est autre que Napoléon III. Ce vers est de Virgile, qui l'appliquait à Auguste, premier empereur des Romains.

(2) Un Dieu nous a fait de tels loisirs, ô cher Mélibée !

Ministerio de Cultura 2010

tarir. Je l'ai dit à mon excellente mère, qui, sur cette ouverture, de son regard voilé par les pleurs, a laissé jaillir un rayon de flamme, le rayon de l'espérance, et de son cœur un Oui parfaitement formulé, malgré le soupir qui entravait sa marche.

» Donc nous voyagerons.

» Mais, vous le savez, cher maître, vous êtes notre boussole en voyage; vous êtes le gouvernail de notre esquif... Vous plaît-il de quitter la cuve bouillonnante que l'on nomme Paris, et d'emporter avec nous cette jolie clef d'or que l'on appelle la *clef des champs?*

— Et où irons-nous, alors? dis-je avec un sang-froid étudié, au travers duquel se tamisait un sourire de satisfaction que ma retenue magistrale voilait à grand'peine. Quel point du globe pourrions-nous bien explorer? demandai-je, en interrompant le speech de mon élève, dont la verve ne me semblait pas plus prête de tarir... que les sources de son existence...

— Aux Pyrénées, cher maître, car écoutez comme je tousse... Hum! Et les eaux des Pyrénées sont des meilleures.

— Prendrons-nous donc les eaux? dis-je vivement.

— Nous prendrons autre chose aussi... s'empressa d'ajouter Emile, oubliant son rôle d'adolescent souffreteux, et cinglant l'air du stick qu'il tenait à la main, en manière de parenthèse renfermant bien des projets...

— Mais, mon bon, lui dis-je, ton air gaillard, ta parole nette et la désinvolture fort éveillée de toute ta personne ne sont guère en harmonie avec les défaillances que tu te donnes : tu parles de courbature, et déjà, d'après l'arc-boutant que tu formes avec tes jambes, je juge que tu te crois à califourchon sur un poney des montagnes. Avec moi point de portes de derrière. Rends-moi toute la sérénité que peut donner le bonheur d'un voyage, en m'avouant que tu nous joues une parodie du Malade imaginaire?...

— Allllons donc!... fit Émile en pirouettant...

— Sur ce, ajoutai-je, et les choses étant définies, j'accepte le voyage. A quand le départ?

— On se prépare demain samedi; on se repose dimanche; et lundi, fouette, cocher!

Il faut vous dire, chers lecteurs, que mon Émile n'est plus le petit écolier que vous avez vu grimper les rochers et se mettre à cheval sur les glaciers, en Suisse. Deux ans se sont passés depuis ce temps, et quels changements n'apportent pas deux années! Ce n'est même plus l'Émile cabriolant sur le pont de vapeur qui sillonnait le Rhin, l'année dernière; ou tirant la queue des singes et des ouistilis dans les jardins zoologiques d'Amsterdam et d'Anvers. Depuis 1855, mon élève est en cinquième au lycée Bonaparte, je vous l'ai dit, et bientôt il commencera sa quatrième. Or, quelle métamorphose n'opère pas la science puisée aux sources mêmes? Émile devient sérieux et réfléchi. Mieux que cela, il est pieux toujours : comprend la nécessité de l'étude; apprécie l'avenir en s'y

Ministerio de Cultura 2010

préparant par un travail assidu; et se dispose à jouer son rôle dans la société, en lui apportant son tribut d'homme de bonne compagnie, distingué, sage et pur.

De Mme Dolfus, sa mère, je n'ai rien à vous dire, vous la connaissez; c'est le type de la femme comme il faut.

Émile parti, je fis rechercher ma valise : je la munis des objets indispensables pour une absence de deux mois, en ayant soin de ne pas trop la charger, à cause des difficultés des montagnes. Seulement au sac de cuir que je devais porter en sautoir, je confiai mes livres les plus indispensables. Après quoi, me trouvant prêt à partir, j'attendis le lundi dans le calme de la béatitude.

— Fouette, cocher ! avait dit Émile. C'était : vole, vole, dragon de feu ! qu'il aurait dû dire.

Car enfin c'est par le chemin de fer de Bordeaux que nous allons nous rapprocher des Pyrénées, et non plus par les diligences Lafitte et Caillard, ou bien les messageries de Notre-Dame des Victoires. Leur règne est passé : et vraiment c'est bien dommage, savez-vous? On fend l'air, on glisse comme la foudre, on arrive avec la rapidité de la tempête, entraîné par la locomotive qui remorque votre vie... Rien de mieux. Mais on n'a le temps de rien voir, si ce n'est les arbres qui fuient, les troupeaux qui s'épouvantent, les villages et les rochers qui valsent, les collines qui se balancent... Alors, toute la belle poésie du voyage en patache est perdue !

Oui, j'ai dit poésie... et je tiens au mot et à la chose.

Le mouvement et l'activité de la cour des diligences; les voitures qui entrent et qui sortent charriant des groupes de voyageurs; les postillons fièrement assis sur leurs siéges et parés de leurs vestes aux boutons étincelants; de beaux chevaux blancs fringants, hennissants, prêts à partir au plus léger frôlement du fouet; vingt lourdes voitures pimpantes d'ocre et de vermillon, coquettes comme les gondoles des lagunes; la superbe importance du conducteur se rengorgeant sous ses passementeries d'argent et faisant l'appel nominal, la feuille de route à la main; les adieux des fils à leurs pères, des mères à leurs filles, des amis à leurs compagnons; les mille compliments à faire ici et là; les recommandations du dernier regard; les plans de ceux qui restent, la joie de ceux qui partent; brochant sur le tout, la voix goguenarde d'un commis-voyageur adressant à ses pairs quolibets et lazzis; le naïf embarras de saintes filles de la Croix au milieu de ce tohu-bohu; l'allure vénérable de quelque vétéran du sanctuaire cherchant avec modestie le coin dans lequel il se fait petit; et puis l'Anglais en retard survenant tout affairé, rouge de sa marche précipitée, traînant une lady encapuchonnée, décorée d'un boa même pendant les ardeurs de la canicule, portant un kings'charles qui sort la tête d'un manchon; enfin le sol ébranlé par la pesante machine lestement enlevée à son immobilité, lorsque

Ministerio de Cultura 2010

le fouet retentit aux oreilles de l'attelage... tout cela n'était pas sans charmes, je vous assure.

Ce n'est pas tout encore. Les maisons, les enseignes des bazars parisiens commencent à défiler sous vos yeux : on voit tout et on ne voit rien, jusqu'à ce qu'on soit casé comme dans un étui, on est pressuré, carambolé. Mais enfin votre place se fait. Alors vous voyez mieux le défilé de la ville. Elle diminue bientôt, elle s'efface, elle s'éteint. Le calme et le vide se font. La campagne vous apparaît ; vous atteignez la grand'route. Voici maintenant les relais, les villages, les bonnes figures de paysans narquois. Pour peu que vous ayez eu la bonne pensée de retenir à l'avance votre place dans le coupé, votre voyage se fait comme en une chaise de poste, humant l'air, salué par les gendarmes, ayant le temps de mesurer les fontaines, de compter les fenêtres des villas, d'apprécier les églises, de déterminer la hauteur des clochers, d'ouïr les chants de l'alouette dans les blés ou du rossignol dans les bois, et de sourire ici, et là de donner la main. Et que d'épisodes que l'on ne peut dire, que d'aventures à passer sous silence, par défaut de place !

J'en passe donc et des meilleures, mais ce n'est pas sans gémir sur la stérilité, la monotonie et la rapidité mécanique de nos chemins de fer. Belle invention du reste, puisque le wagon vous reçoit comme un colis, et, d'un coup de baguette magique, s'il ne vous aplatit pas la colonne vertébrale, s'il ne vous disloque pas les membres, s'il ne vous rôtit pas le râble, ou ne vous cuit pas à la daube, vous jette en un clin-d'œil aux confins du monde.

Mais cessons de regretter les anciens moyens de locomotion, et gardons-nous de critiquer les découvertes de l'humaine intelligence.

Disons plutôt que le lundi en question, à huit heures du soir, nous quittions Paris, nous endormant dans de très-confortables fauteuils, à la douce lueur d'une lampe close dans l'albâtre, pour nous réveiller, douze heures après, avec le jour, dans la gare de Bordeaux. C'est là un prodige qui ravirait nos pères, et franchement il mérite bien que l'on s'expose aux avaries, à la dislocation et aux brûlures.

L'Empereur et l'Impératrice, avec leur suite, nous précédaient de deux à trois heures, se rendant à la nouvelle résidence impériale de Biarritz. A notre descente des wagons, nous trouvons même la foule en admiration devant les splendides véhicules que l'administration a fait faire à Leurs Majestés. Ce sont de véritables salons, de délicieuses chambres à coucher, de coquets boudoirs. Aussi parle-t-on de sommes fabuleuses qu'auraient coûté ces appartements mobiles. N'étant pas chargé de les payer, je n'en ai cure. J'admire et m'en tiens là.

Tenez-vous à connaître Bordeaux, chers lecteurs ? Achetez le premier Guide-Chaix venu ; sinon, suivez-nous à la gare du midi. Après deux jours de loisirs, nous y embarquons pour la Teste-de-Buch et la baie d Arcachon. C'est notre vraie première étape pour nous rap-

Ministerio de Cultura 2010

procher des Pyrénées. Aussi sommes-nous tout joyeux : n'allons-nous pas voir des contrées nouvelles, des horizons nouveaux, les Landes, l'Océan, les montagnes, toutes choses formant contraste et proclamant la grandeur de Dieu ? Silence ! voici la locomotive qui siffle, le serpent s'anime, il se meut, il s'élance, il s'éloigne de son palais de bois ; attention !

— Dire qu'il y a vingt ans j'ai fait cette traversée des Landes, de Bordeaux à la Teste, dans un mauvais voiturin attelé d'une plus mauvaise haridelle... dit en souriant madame Dolfus à son fils. Nous avons mis deux jours. Il nous a fallu coucher dans une misérable chaumine de pauvres paysans landais, mièvres, chétifs et fiévreux. Mon père était avec moi, car j'étais toute jeune fille alors. Aussi comme tout m'impressionnait vivement, et la souffrance de ces infortunés habitants des Landes, et la stérilité de ces vastes solitudes, et la monotonie des plaines qui accidentaient à peine quelques bois de pins, et la rareté des hameaux, et surtout les bergers montés sur de hautes échasses pour franchir les marais, mieux veiller sur leurs maigres moutons cachés dans les bruyères, et moins souffrir des miasmes impurs qui s'échappent du sol marécageux des Landes. Aujourd'hui, c'est à peine s'il nous faudra quelques heures pour franchir le même espace, et encore c'est avec toutes les commodités possibles que nous courons sur le sable de ce malheureux pays.

En effet, nous fuyons à toute vapeur. Déjà nous avons laissé derrière nous la belle verdure qui entoure Bordeaux, et, dépassant *Marcheprime*, nous entrons en pleines Landes aux *Argenteyres*. Emile prête l'oreille à sa mère et plonge ses yeux par les portières. Deux ou trois voyageurs, de mise fort modeste, parlent très-savamment des contrées que nous parcourons, ce qui montre que nous ne devons jamais juger les hommes d'après les apparences ; et, au contraire, un jeune monsieur, fort élégamment vêtu, le lorgnon dans l'œil, mais la langue muette, et pour cause sans doute, se tient raide dans un coin, étudiant aussi l'immense surface des Landes, aussi pauvre que son esprit, j'imagine.

Le ciel est bleu, le soleil brille, une douce brise de mer souffle et bruit. Je devine qu'Emile est impatient de voir les fameux bergers landais, montés sur leurs échasses. L'excentricité de la chose obtient toutes ses sympathies.

Soudain, en face même des Argenteyres, notre dandy au lorgnon recule son buste avec effroi de la portière, comme à l'apparition d'un sceptre, et s'écrie :

— Quelle monstrueuse araignée !

Un bruyant éclat de rire d'Emile, et bientôt le rire aussi bruyant de tous les voyageurs, répondent à ce mouvement de terreur. Tous les yeux se portent vers le point que signale l'index du gentleman effaré ; et, dans la brume d'or de la Lande, nous voyons, s'approchant de la barrière du rail-way, l'un de ces bergers, monté sur des échasses de six pieds, ayant un long bâton à la main, et portant au dos un fusil d'un côté, et de l'autre une poêle

Ministerio de Cultura 2010

à frire. Vu ainsi à distance, cet homme ressemble assez, en effet, à une gigantesque araignée, dressée sur ses longues pattes de derrière et levant au ciel celle de devant.

— Voici le premier berger des Landes ! s'écrie Emile tout joyeux... Que c'est étrange ! Mais pourquoi donc ces braves gens sont-ils ainsi huchés?... demande-t-il.

L'un des voyageurs s'empresse de prendre la main de mon élève, et lui dit :

— Vous voulez connaître? C'est bien, cela; écoutez-moi :

» C'est une nature toute nouvelle pour vous que vous trouvez là, mon petit ami, et je suis sûr que vous éprouvez une certaine mélancolie en face de cette vaste étendue de terres planes, presque sans pente, formées de couches imperméables d'argille, de cailloux, de matières ferrugineuses, et ne produisant que des joncs, des genêts, des chênes-nains; et, par-ci par-là, des bouquets de pins, appelés ici *pignadas*. Ce sont des sables qui, poussés par les flots de l'Océan et les vents de la mer, ont formé ces Landes. Elles n'ont pas moins de vingt lieues de long sur douze de large.

» Mais le peuple qui habite cette contrée est encore plus pauvre et plus triste que sa nature. Ces Landes sont couvertes d'eau en hiver, et le soleil de l'été les dessèche à peine. Il advient qu'il s'en échappe des vapeurs délétères qui affectent la santé de l'homme. Le teint des Landais est hâve et décoloré. Nulle souplesse, nulle flexibilité dans les organes. Ceux qui possèdent une chaumine dans les hameaux, ne peuvent s'y donner qu'une nourriture peu substantielle et une eau fort insalubre. A peine ceux qui vivent en nomades, comme les bergers, prennent-ils quelques heures de repos, couchés dans leurs chars.

» C'est dans le but de ne pas être en contact avec ce sol pernicieux qu'ils ont imaginé de monter sur des échasses. A terre, leurs jambes deviennent bientôt la proie des rhumatismes, et avec les rhumatismes viennent les fièvres les plus dangereuses ; car on ne peut s'en guérir ; très-souvent même elles donnent la mort. Aussi, pour se mieux préserver, portent-ils, en hiver, une sorte de dalmatique d'une étoffe brune, grossière et très-lourde ; et, pendant l'été, un long gilet fait de peaux de moutons dont la laine est placée en dehors, comme celui que vous avez vu tout-à-l'heure.

— Comme ceux-ci, car en voici d'autres, partout... fit Emile, qui prenait goût au récit qu'on lui faisait.

— Précisément... répondit son interlocuteur. Vous voyez, en outre, qu'ils ont des chausses et des guêtres de même sorte. Leurs cheveux flottent sur leurs épaules, et à peine se coiffent-ils de ce bonnet plat de laine prise à leurs brebis, et qu'ils nomment *berret*. Ils se contentent de le poser sur le sommet de la tête.

—Mais il n'y a pas que des hommes sur des échasses ; voici des femmes qui gardent aussi leurs moutons, et qui marchent lestement avec de grandes échasses... interrompit encore Emile.

Ministerio de Cultura 2010

– Oui, les femmes comme les hommes font ce triste métier, continua le voyageur que le dandy affectait de ne pas écouter, malgré l'intérêt que tous les assistants prêtaient à ses paroles. Remarquez que ce long bâton qu'ils ont à la main est muni d'une planchette à son extrémité...

— Ah ! s'écria l'impétueux Emile, les voici qui se chargent de me montrer à quoi cela leur sert. Ils s'assoient dessus, et... tricotent... même les hommes.

— Ils tricotent, et en tricottant la laine, ils chantent de vieilles légendes, d'antiques romances de la Vasconie, reprit l'excellent homme. Ainsi placés sur des landes de genêts et de bruyères ; n'ayant d'autres êtres vivants avec eux que leurs chiens et leurs moutons ; n'apercevant que la triste et monotone surface des Landes ou les noirs rideaux de leurs pignadas, ces pauvres gens ne pourraient résister à l'ennui, s'ils n'avaient recours au travail et à la chanson. Quelquefois ils s'interrompent, prennent leur fusil quand ils en ont, et ajustant la caille ou le perdreau que la Providence leur envoie, ils tuent ce fin gibier, qu'ils font vendre à la ville. Puis, quand l'appétit est venu, ils descendent de leurs montures, font du feu, placent dessus leur poêle, et font frire la sardine de Galice ou le *ihitchou*, qui n'est autre qu'un morceau de lard rance, qu'ils mangent de grand cœur avec de mauvais pain.

» Savez-vous bien, du reste, que les échassiers landais, avec cette espèce de chaussure que vous leur voyez, ces longues échasses que l'on nomme *xcangues*, peuvent faire le voyage de la Teste à Bordeaux en cinq heures, ce qui suppose de fameux pas, puisque ce n'est pas moins de trois lieues à l'heure?

— Pour eux ce sont les bottes de l'ogre volées par le Petit-Poucet... fit Emile.

— Si vous voulez. Aussi quand un paysan veut envoyer promptement son fils à la ville, il lui crie dans son patois :

— *Xcanguesté!* c'est-à-dire : Mets tes échasses...

» Cela dit et la chose faite, on passe au cou de l'échassier un mouton lié par les quatre pieds, et l'échassier part et revient rapide comme un coureur de prince.

Cependant nous passions à *Facture*, d'où l'on nous signalait *Andeuse*, où des étangs consacrés à la pisciculture reçoivent le fretin recueilli par les pêcheurs de la Teste, puis nous nous arrêtions à *Lamothe*, où se trouve l'embranchement qui conduit à Bayonne. Là surtout, à certaines époques, les fièvres sont d'une telle intensité, que souvent la population entière est malade. Il en est ainsi dans ce moment : les employés du chemin de fer, comme tous les habitants, sont, eux aussi, victimes de ce fléau. Et malgré cela, nous dit-on, des Parisiens ont à Lamothe, ou dans un rayon très-rapproché, leur maison de plaisance. Je ne dirai pas d'eux :

— O fortunatos nimium sua si bona norint !

Ministerio de Cultura 2010

— La mer ! la mer ! s'écria soudain Emile lorsque nous reprenions notre course, en nous montrant des blancheurs mouvantes à l'horizon.

— Ce sont des vapeurs, mon petit Monsieur! dit avec importance le dandy, s'humanisant au point de parler.

— Oh ! Monsieur, vous preniez des hommes pour des araignées tout-à-l'heure, et maintenant vous prenez la baie d'Arcachon pour des vapeurs ! fit Emile avec un sourire malin.

— C'est bien la baie, reprit l'un des voyageurs, et là, sur la gauche, voici les bienheureuses dunes qui protégent, contre les envahissements des flots, la France tant menacée sur ces côtes...

— Comment donc, Monsieur? demanda notre écolier.

— Parce que cette chaîne de dunes est mobile, parce qu'elle s'étend sensiblement sur les andes, et qu'elle est sans cesse renouvelée par les sables que vomit l'Océan, répondit le louvel orateur. Enlevé par le vent d'ouest, ce sable est disposé en monticules et en dunes.

— Eh bien ! alors les côtes sont protégées naturellement... objecta Emile.

— Pas le moins du monde, car rarement ces dunes restent long-temps dans le même état. Tantôt leur sommet s'abaisse, tantôt il s'élève; tantôt les dunes se réunissent. Les vallons qui les divisaient sont comblés; d'autres se forment. Pendant un ouragan, cette masse énorme s'avance tout à la fois; elle ensevelit graduellement les bois, les champs cultivés, les villages. Des villes même et des ports ont disparu.

Ainsi on ne trouve plus que dans les souvenirs de l'histoire des traces du port de Mimizan. Les sables vomis par la mer ont effacé celui de Contis. Le Vieux-Boucau ou le port d'Albret, autrefois célèbre, est presqu'enseveli par les sables. Le cap Breton avait autrefois une marine respectable; des dunes occupent aujourd'hui la place de son ancien port. La mer ferait un désert stérile de tout ce vaste espace qui, des bords de l'Océan, s'étend jusqu'à la rive gauche de la Garonne, si l'on n'avait pas trouvé moyen de la fixer.

— De fixer ces masses de sables ?

— Oui, par des ensemencements. Regardez à l'horizon, non du côté de la baie, à droite; mais à gauche, que voyez-vous? demanda notre interlocuteur.

— De magnifiques forêts de pins.:. dit Emile.

— De pins, de chênes, d'aulnes, d'arbousiers, de saules, de châtaigniers, d'alisiers, de pruniers. On a planté ces dunes de toutes les essences dont les fortes racines arrêtent et fixent les sables. Alors ces arbres atténuent l'action des vents et empêchent l'introduction des sables dans les plantations. Seulement, on apporte trop de lenteur dans cette opération de l'ensemencement. Et cependant, c'est d'elle que dépendent non pas la prospé-

Ministerio de Cultura 2010

rité, mais l'existence d'une contrée toute entière d'une province française qui ne recule l'époque de sa destruction qu'au moyen d'énormes dépenses.

Le sifflet se fait entendre, la machine arrête sa marche, nous sommes à la Teste. Madame Dolfus remercie avec effusion les voyageurs des bontés qu'ils ont eu pour son fils, et nous descendons, car nous sommes à *Teste-de-Buch*.

Située sur le bord occidental du bassin d'Arcachon, cette petite ville a un port de cabotage très-fréquenté. Mais, composée seulement de maisons de pêcheurs, elle offre un aspect des plus tristes.

A peine sommes-nous hors de la gare, que des cris étourdissants viennent de toutes parts frapper nos oreilles. Trente omnibus et coucous sont là, rangés en demi-cercle, et semblent former barricade pour empêcher les voyageurs de passer. Leurs cochers, aux poumons d'acier, tendent les bras, barponnent, l'un des enfants, l'autre des femmes, et de gré ou de force, les font entrer dans leur berlingot; car la curiosité que l'on vient voir, ce n'est pas la Teste, mais la mer, mais Arcachon.

Nous nous hissons dans l'omnibus dont le cheval paie le mieux de mine, et nous voici cheminant vers les dunes, en longeant la baie.

— Arcachon! Arcachon! crie-t-on de toutes parts.

— *Arcachon!* nous dit madame Dolfus... Figurez-vous bien que c'est un simple hôtel qui regarde la baie, et près duquel on prend des bains de mer. Il y a vingt ans...

— Oh! Madame, si vous n'avez pas vu Arcachon depuis vingt ans, ose dire un indiscret, vous le trouverez tout différent de ce qu'il était jadis. Voyez d'abord quelle belle route y conduit. Mais bien plus que toutes mes paroles, ce tableau montre les progrès de notre siècle.

En effet, notre voiturin tournait en ce moment la dune boisée qui fuyait subitement à l'ouest. Aussitôt nous nous trouvons entre la baie dont les eaux s'agitent sous une forte brise, et que domine un phare placé sur le cap Féret, d'une part; et de l'autre, la belle forêt des Dunes. Mais des clairières ont été pratiquées sur les rampes de ces dunes aux pins vigoureux, et de délicieux chalets, de gracieuses villas, des maisons blanches, des hôtels pittoresques ont été placés de manière à flatter l'œil, et de façon à laisser plonger le regard sur le bassin. Ce n'est plus un hameau que trouve madame Dolfus, mais une ville silvestre, champêtre, et pleine de fraîcheur et de poésie. Elle ne forme qu'une longue rue, c'est vrai; mais cette rue, unique dans son genre, est animée par des promeneurs, des chevauchées, des curieux et des boutiques de marchands. Sur la plage, bon nombre de baigneurs se livrent aux plaisirs que donnent une mer tiède et un sable doux. Aux fenêtres des têtes éveillées nous regardent passer. C'est un spectacle charmant.

Nous allons tout d'abord à la chapelle d'Arcachon, qui, placée sur une éminence, domine la baie. Notre bonne mère, la vierge Marie, est honorée en ce lieu avec toute la ferveur

Ministerio de Cultura 2010

primitive. Pour les nautonniers de ces côtes, Marie est toujours à bon droit l'étoile de l'Océan, *Stella Maris*. Nous prions donc au pied de son autel, nous aussi, nautonniers de la mer du monde. Puis, faisant l'examen de ce sanctuaire, nous remarquons avec bonheur que ses murs et ses voûtes sont chargés de pieux ex-voto. Je m'arrête surtout avec attendrissement devant un baril de vaisseau. Sa légende porte qu'il fut pendant six heures le moyen de sauvetage d'un vieux matelot, dont le navire venait d'être englouti dans le golfe du Mexique, il y a de cela six ans.

En sortant de la chapelle, nous pénétrons dans la forêt. Chose étrange! le bruit et la vie sont là dans la rue; et, sans transition, la solitude et le silence sont ici dans le bois. Nous trouvons un vieillard qui va de pins en pins, applique à chacun d'eux un long échalas qui a des crans comme une scie, pose le pied sur ces degrés, en fait une échelle, monte avec une prestesse toute juvénile, sans que son point d'appui branle le moins du monde, renouvelle avec sa hache une entaille faite dans le pin, d'où s'écoule la résine, qui est reçue dans une petite auge d'écorce, descend, et va recommencer son opération un peu plus loin. Cet homme est un *résinier des Landes*. Il nous apprend que pareil travail se pratique dans toutes les pignadas landaises, que les résiniers partagent, avec les propriétaires des bois, le profit de la vente de la résine, qui monte, nous dit-il, à des sommes considérables.

Nous passons la journée tantôt assis au pied de la haute croix qui domine la mer, tantôt dans une promenade qui nous montre le monument de l'ingénieur Brémontrer, composé d'un cippe de marbre rouge, malheureusement très-dégradé. Le hasard nous fait retrouver le savant du wagon qui a discouru sur les Landes avec Émile : il est avec sa femme, une jeune Espagnole. A son habit, le matin, des gens légers l'eussent pris pour un homme vulgaire; c'est, au contraire, un homme fort distingué, qui connaît les deux mondes, et, comme souvenir de ses voyages, a construit sur la plage d'Arcachon une varandah, imitée des habitations créoles des Antilles, et il nous en fait les honneurs.

Le lendemain, nous prenions, à Lamothe, l'embranchement du chemin de fer qui conduit à Bayonne.

Nous traversons d'abord *Ichoux*, hameau qui possède des forges, des hauts-fourneaux, des mines de fer et des tourbières. Ensuite nous atteignons *Labouheyre*, grand village assez commerçant qui forme comme une oasis au milieu du Saahara landais. Ce fut une ville jadis. Elle avait nom *Herbefavriè* au temps des Gaulois. On y comptait plusieurs portes. Une seule lui reste avec un *tumulus* romain. C'est fête au village lorsque notre train s'arrête à la station. Nous avons le temps d'y voir une foule d'hommes qui vont et viennent avec les paysannes landaises, autour des danses et des baraques, et ce qui ravit d'aise Émile, c'est de trouver tous ces hommes affublés de vieilles défroques de grenadiers, de hussards, de chasseurs et de lanciers. On dirait, en vérité, une fraction de la

Ministerio de Cultura 2010

grande armée à son retour de la Bérézina et du Kremlin de Moscou. En outre, arrivent sur différentes routes des espèces de charrettes traînées par des bœufs, et qui m'ont tout l'air de faire au plus un kilomètre par heure. Ces voiturins peu commodes portent des grappes de jeunes filles endimanchées, mais pâles et peu vigoureuses.

Cette fois nous n'avons plus avec nous des philosophes et des sages, mais des étudiants de Bordeaux qui se rendent, en train de plaisir, à Bayonne. Il nous expliquent fort gaîment que Labouheyre fait un grand commerce de vieux uniformes, fort recherchés des Landais, qui en font leur grande parure, et que ces charrettes, très en usage dans le pays, sont toujours chargés de provisions pour bêtes et gens, de matelats, etc.; car un voyage de vingt à trente kilomètres à si petite vitesse, dans le désert, ne saurait se faire sans quelques haltes, et sans une nuit passée à la belle étoile.

On nous fait remarquer encore quelques cavaliers et des échassiers. Or parmi ces derniers j'avise des facteurs de la poste rurale, dont le service se fait à l'aide de ce moyen de locomotion.

— Du reste, nous dit un jeune docteur en médecine, tout frais gradé, la transformation incessante des Landes en sol exploité, aura bientôt fait disparaître l'une des particularités pittoresques du sol landais, les échasses, car elle aura affermi le terrain.

— Savez-vous bien, en effet, dit un autre jeune homme imberbe, mais déjà avancé dans l'étude, que la présence d'une voie de fer, le succès de plusieurs entreprises de défrichement, et l'extension que prennent chaque jour les plantations de pins, ont augmenté la valeur des propriétés dans une proportion qui, depuis vingt ans, s'est élevée du simple au quadruple.

— Oui, mais on ignore, ajoute un troisième, les difficultés de vivres, de sol et de transport qu'il a fallu vaincre, pour conduire les travaux du chemin de fer de Bordeaux seulement à Dax. A mesure que des nouveaux pionniers s'avançaient dans le désert, ne fallait-il pas les faire suivre de convois de provisions qui retournaient sans cesse se ravitailler. En outre, couchant sous la tente, et, vers les derniers temps, dans des villages roulants, les ouvriers réparaient à grand'peine leurs forces, et la fièvre faisait de grands ravages parmi eux.

Mais laissons les causeries et disons que notre convoi passe devant *Sabres*, dont l'église paroissiale, bâtie par les Templiers, offre une architecture d'une grande hardiesse; puis à *Morceux*, où se rattache l'embranchement qui doit conduire à Mont-de-Marsan; enfin à *Rion*, village très-fier d'une source d'eau minérale ferrugineuse.

« — Nous voici à *Buglose*, me dit alors un étudiant, mon voisin, que j'avais pris à parti, tant il m'avait plu par ses idées religieuses. Vous m'avez dit de vous signaler ce village, et il le mérite, puisque c'est ici qu'est né saint Vincent de Paul, le grand bienfaiteur de l'humanité. Remarquez cette chapelle : elle est construite sur l'emplacement

Ministerio de Cultura 2010

même de la chaumière dans laquelle naquit ce héros ; car, à mes yeux, Vincent de Paul est un héros supérieur aux César, aux Pompée, aux Alexandre et aux Cyrus. »

« — Aussi c'est un lieu de pèlerinage très-fréquenté, reprend une jeune femme qui se prépare à descendre ; et pendant qu'on maudit les conquérants, la mémoire des apôtres du Seigneur est toujours bénie. Ainsi l'on montre avec bonheur un chêne séculaire, que voici là-bas, sous lequel notre saint allait, en priant, garder ses brebis. »

Enfin voici de la verdure : des chênes-liéges, privés de leur écorce, des pins, saignés à vif pour en extraire la résine, se montraient bien à nous de ci de là ; mais, à cette heure, ce sont des peupliers, des frênes, des ormes ; et puis des collines verdoyantes, de fraîches vallées, de pures rivières aux ondes argentées.

C'est que *Dax* approche, et Dax est dans une situation délicieuse. La ville se noie toute entière dans un océan de verdure. Elle nous apparaît comme une vierge qui se couronne de feuillages. La voici, examinez-la, sur notre gauche, comme je vais faire pendant l'heure qui est donnée aux affamés, se ruant sur les buffets de la station.

Savez-vous bien que Dax est l'ancienne *Aquæ Tarbellicæ?* Elle fut long-temps la capitale des Tarbelliens, le plus illustre peuple de l'Aquitaine. Quand les Romains la soumirent, ils lui imposèrent le nom d'*Aquæ Augustæ*. Les Goths l'enlevèrent aux Romains, puis les Francs la prirent aux Goths. En 910, elle fut saccagée par les Sarrasins. Les Anglais s'y établirent au XIIe siècle, et enfin, notre Charles VII la rendit à la France, au XVe. L'*Adour* la sépare de son faubourg du *Sablar*, avec lequel elle communique par un beau pont de pierres.

Je cours avant tout aux fossés qui l'entourent, et dont les remparts sont de construction romaine. Nous jouissons de là d'une vue ravissante. Nous visitons aussi son château-fort et sa cathédrale. Enfin, nous terminons par l'établissement des ***Baignots***, eaux thermales qui se trouvent à l'extrémité d'une belle allée d'ormes qui longe l'Adour.

L'Adour ! nom bien doux, mais moins beau que tes eaux, nous devons te rencontrer souvent sur notre route ; laisse-nous donc te saluer. Mais permets-nous aussi de saluer les Pyrénées. Je vois leurs pics et leurscroupes gigantesques, qui percent les nuages, s'élevant de la plaine. La journée, certes, est splendide ; toutefois, elle me semble plus belle encore, parce que voici l'Adour, près de nous, et que, de loin, nous saluons aussi les vaporeuses Pyrénées.

Ministerio de Cultura 2010

Ministerio de Cultura 2010

II.

Un amateur de courses. — *Saint-Esprit.* — Le bourgeois à perruque. — BAYONNE. — Un déjeuner difficile. — Régates et allées marines. — La ville, ses monuments, sa citadelle, ses rues. — Calèche et postillon. — *Biarritz.* — La villa Eugénie. — L'océan et ses rochers. — Promenade en mer. — La chaloupe impériale. — Un télégraphe non électrique. — Bains de mer. — Un homme grave en pierrot. — Biarritz de nuit. — *Ustaritz* et *Cambo.* — Ce que c'est qu'un cacolet. — Le Pas-de-Roland. — Haute et Basse-Navarre. — Ce que l'on voit à *Saint-Jean-de-Luz.*

Il faut, chers lecteurs, que je vous fasse secrètement une confidence. Notre ami Emile a vu, sur les murailles de Bordeaux, de La Teste, de Dax, et à toutes les stations de chemins de fer, des affiches qui annoncent, pour le jour même où nous arrivons à Bayonne, de *grandes courses de taureaux*. Elles doivent avoir lieu à Saint-Esprit, son faubourg. En curieux écolier, et nonobstant les émouvantes peintures que je lui fais de pareils spectacles et l'horreur que j'en ressens, notre jeune lycéen ne cesse de s'entretenir de courses avec ses voisins de wagons, assez bénévoles pour en causer. J'entends qu'on lui dit qu'il y a courses et courses, *courses landaises*, *courses portugaises*, *courses espagnoles*. Dans les premières, l'adresse des combattants qui écartent le taureau, c'est-à-dire qui évitent sa colère et ses coups, et méritent, par leur dextérité, le nom d'*écarteurs*, fait tous les frais du spectacle. Nul

Ministerio de Cultura 2010

animal n'est tué. Dans les secondes, chevaux et gens courent du danger, sont blessés par fois, et les taureaux sont égorgés. Mais, dans les courses espagnoles, ce ne sont que drames affreux de chevaux éventrés, de picadores, matadores, chulos empalés, de taureaux brûlés par les banderilles et massacrés par les espadas. Or, quelles seront les courses de Saint-Esprit? landaises, portugaises, espagnoles? Ces grands mots retentissent perpétuellement à nos oreilles, et la bouche d'Emile, dans ses évolutions, communique à ses yeux sa fièvre et son ardeur.

Aussi ne remarque-t-il pas qu'entre Dax et *Saubusse*, le chemin serpente au milieu de vignes, de jardins et de plantations de magnolias. Il est étranger à la vue qui se montre et qui domine l'Adour, les riches cultures de sa rive gauche, et s'étend au-dessus de *Peyrehorade*, *Orthez*, *La Bastide* en Béarn, et *Sauveterre* en Navarre, jusqu'aux cîmes neigeuses de presque toute la chaîne des Pyrénées. Il ne voit pas qu'à *Saint-Géours* on retrouve les Landes un instant abandonnées; qu'à *Saint-Vincent-de-Tyrosse* on rencontre des milliers de chênes-liéges ou sûriers, effrant le spectacle de pauvres arbres à la sombre verdure, dépouillés de leur écorce, qui se reproduit si lentement; il ne fait attention ni à *Labenne*, où le rail-way suit parallèlement la mer; ni à *Boucaut*, charmant village, dont le petit hâvre reçoit les chaloupes du pilotage, quelques bateaux de pêche, et un remorqueur à vapeur. Il ne voit même pas qu'après avoir longé les allées marines de Bayonne, nous entrons dans *Saint-Esprit*, où nous quittons la voie de fer. Je suis obligé de lui donner le mouvement, pour lui faire comprendre qu'il doit descendre.

« — Monsieur, va-t-il dire de suite au premier employé de la voie qu'il aperçoit, pourriez-vous me dire à quelle heure les courses?

» — Quelles courses, mon ami? lui répond l'homme du chemin de fer.

» — Les courses de taureaux, Monsieur? reprend Emile, indigné qu'on ne soit pas au courant d'un pareil événement.

» — Elles ont eu lieu dimanche; je ne sache pas qu'il y en ait d'autres avant un an... dit l'employé en tournant le dos. »

Je ne pourrais vous peindre la stupéfaction de mon élève. Toutefois il s'accroche aux branches. Convaincu que le contrôleur est un niais, qui ne sait rien de ce qui se passe, il va de l'un à l'autre de tous les personnages qui lui inspirent de la confiance, et, avec un imperturbable sang-froid :

« — A quelle heure les courses de taureaux, Monsieur? dit-il. »

Hélas! partout même réponse :

« — Il n'y en a pas, que je sache... »

Ce : *que je sache*... rend de l'espérance à mon amateur de courses. Décidément c'est chez lui une idée fixe. Il avise un bon bourgeois à perruque, dont cet appendice fait derrière la nuque l'effet d'un bavolet...

Ministerio de Cultura 2010

« — A quelle heure la course, Monsieur? va-t-il lui dire d'un ton anxieux. »

Le bourgeois est sourd, et, comme le minois d'Emile a quelque chose de drolatique, il croit que le questionneur se moque de lui, et le regarde d'un œil fauve qui fait reculer l'étudiant.

Cependant, désertant Saint-Esprit, dont toute la population est israélite et livrée à la spéculation, nous laissons, à notre droite, la citadelle de Bayonne, et, traversant l'Adour sur un beau pont, nous entrons dans *Bayonne*, et nous allons nous établir dans un fort bel appartement de *la fonda San-Esteban.* Je dis fonda San-Esteban pour hôtel Saint-Etienne, parce qu'ici toutes les inscriptions sont espagnoles. On dirait que nous avons déjà franchi la Bidassoa. Voici, là, *Las diligencias del norte y mediodia de Espano...* Plus loin : *Fonda quatuor Hermanas...* Mais, qu'importe? avant tout, permettez-nous de déjeuner. Il en est temps, une heure sonne...

Nous avons du mal à obtenir de misérables bribes, tant l'hôtel est envahi par une foule d'étrangers venus par le train de plaisir. Néanmoins, la paix une fois rétabli dans nos estomacs, nous conduisons, à des régates qui se donnent sur le port, le pauvre Emile, toujours sous le coup de son désappointement. Mais vainement la foule, et une foule brillante, envahit les *Allées-Marines*, charmante promenade, émaillée de superbes officiers et de pittoresques toilettes landaises; vainement nous louons une barque pour mieux jouir de la lutte des canotiers ; vainement nous nous trouvons assis, au premier rang, sur le magnifique bassin de l'Adour; vainement aussi, pendant les régates, qui sont des plus brillantes et tout à l'honneur des Bordelais, un brick court des bordées sous nos yeux... rien ne peut effacer la sombre mélancolie du visage de notre pauvre dupé.

Je me trompe : l'aspect du dîner et la présence de deux cent-gardes, qui causent avec nous et nous parlent de Biarritz, de l'Impératrice et de l'Empereur, le dérident enfin. La glace une fois rompue, Emile redevient l'enfant de Paris.

J'oubliais de vous dire qu'avant toutes choses nous visitons Bayonne. Ce n'est pas une ville moderne, j'an atteste le vieux château, masse carrée, flanquée de quatre tours, percée de quelques meurtrières, et dont notre *fonda* est très-voisine; mais j'en atteste aussi de vieilles chartres du IXe siècle, dans lesquelles ses évêques prennent le titre d'*Episco Lapurdensis*. L'on a conclu de là qu'elle était construite sur l'ancien *Castellum Lapurdium*. En 1193, elle avait encore ses vicomtes; mais, vers 1199, Jean sans Terre s'en rendit maître. Sous Edouard II, les Anglais la réunirent à la Guyenne. Heureusement Charles VII la reprit, et donna le droit de se garder eux-mêmes aux habitants. Lorsque le massacre de la Saint-Barthélemy ensanglanta la France, son gouverneur, le vicomte d'Orthez, refusa de suivre l'exemple de Paris. En 1595 et en 1651, les Espagnols tentèrent vainement de s'en emparer.

Plus récemment, en 1808, elle reçut l'empereur Napoléon, et les rois Charles IV et

Ministerio de Cultura 2010

Ferdinand VII, ses prisonniers. L'armée anglo-espagnole l'assiégea en 1814, et l'abdication de Fontainebleau put seule la délivrer. Enfin, avant d'entrer en Espagne, en 1823, le duc d'Angoulême y séjourna, et, plus fraîchement encore, don Carlos, la reine Christine, Espartero et Narvaez, vinrent y chercher un asile. Voilà bien des titres à notre respect, n'est-il pas vrai?

Notre première visite est pour sa cathédrale, qui nous montre une architecture dans le style ogival du XIIIe siècle : mais ce qui nous frappe le plus est le cloître, de style fleuri, qui se trouve au côté gauche, et doit être un des plus vastes de France. Un bon vieux prêtre y prie parmi les ruines, et, comme le soir vient, dans la pénombre, je crois voir le génie de la prière agenouillé sur les tombeaux. Nous prions aussi, nous, au pied de l'autel de la Vierge, parmi de fervents fidèles et des femmes espagnoles qui courbent leur front dans la poussière, les unes, et les autres se tiennent assises sur leurs talons. La fantaisie nous prend de monter à la tour ; et nous avons lieu de nous en applaudir : car, dans le lointain, nous voyons les Pyrénées d'abord, mais, à nos pieds ensuite, nous trouvons la ville assise au confluent de la *Nive* et de l'Adour, qui réunissent leurs eaux sous les murs du *Réduit*. Nous remarquons que la Nive, avant de mêler ses eaux à celles de l'Adour, dans le port même, la divise en deux parties, le *Grand-Bayonne*, qui a le vieux château, et le *Petit-Bayonne*, qui possède le château neuf. Nous distinguons le profil des deux enceintes entourées de remparts appuyés de bastions, et de larges fossés qu'on peut remplir d'eau à volonté. Enfin, en face de nous, sur un coteau, s'élève la citadelle, ouvrage de Vauban. Un souterrain, qui passe sous les deux rivières, unit la ville à la citadelle, dans laquelle se trouve un puits de grande profondeur. Du reste, elle semble plutôt construite pour bombarder la ville que pour la défendre.

Bayonne nous paraît bien bâtie. En parcourant ses rues, peu larges et mal distribuées, nous admirons au moins sa propreté. La rue qui conduit vers l'Espagne est plus large et bien percée. Quelques maisons forment des rues à arcades. Les places d'*Armes* et de *Grammont* produisent un bel effet. Il y a quatre portes : celle d'*Espagne*, de *Mousserolle*, de *Saint-Esprit*, et des *Allées-Marines*. Le long de cette promenade coule l'Adour ; et ses rives, l'arsenal de la marine, la citadelle, les massifs de verdure, les maisons blanches qui les décorent, le chemin de fer, qui lance aux cieux son aigrette de fumée, les navires dont le fleuve est couvert, et surtout des corvettes armées en guerre, venues, dit-on, pour le service de l'empereur ; enfin, les petites embarcations, qui se croisent sur sa surface, offrent mille points de vue, qu'il est plus facile d'admirer que de reproduire.

Je ne vous dirai rien de la barre de sable du *Boucaut*, ni des mauvais tours qu'elle a joués tant de fois à la navigation. J'aime mieux vous parler de notre excursion à Biarritz.

Vous n'ignorez pas qu'en voyage on fait assez facilement connaissance avec certaines

Ministerio de Cultura 2010

personnes, qui paient de mine toutefois, et dont les manières et la conversation annoncent, sans faire tort à la réserve, des gens de savoir-vivre.

Or, à Bordeaux d'abord, puis à Bayonne ensuite, deux voyageurs fort distingués avaient plusieurs fois entamé conversation avec nous. Et comme, pour consoler encore Emile toujours pleurant ses combats de taureaux, un hidalgo nous contait à la table du déjeuner la mort fatale de Montès, le plus fameux des *cachetos* (1) de notre époque, au moment où il plongeait le *cachete*, couteau très-aigu, dans le garot d'un animal furieux, pour couper court à cet entretien par trop rouge, madame Dolfus offrit à son fils de partir pour Biarritz.

A ce nom Emile sauta de joie et fit bondir les flacons sur la table. Mais, à ce nom aussi, nos deux voyageurs se levèrent et, s'approchant de nous, nous offrirent de prendre place dans la chaise de poste qui allait les y conduire. Se rendre à Biarritz, depuis l'arrivée de la cour, n'était pas chose facile : les véhicules manquaient par trop d'encombrement. La courtoisie de ces messieurs nous sauvait d'embarras. nous acceptâmes. En un clin d'œil notre toilette de fête nous permit de partir.

Le soleil flamboyait dans l'éther ; de douces brises soufflaient; la route était magnifique. Notre calèche, coquette et légère, attelée de deux vigoureux coursiers, dont l'un était monté par un élégant et jeune postillon, vrai *condere*, fendait l'air, et nous donnait le premier rang parmi les nombreux équipages qui se dirigeaient, comme le nôtre, vers Biarritz. A quelque distance de la porte des Allées-Marines, nous vîmes, venant à notre rencontre, une troupe de femmes, court vêtues, chargées d'un large éventaire parfaitement en équilibre sur leurs têtes, qui couraient, qui couraient, et, tout en courant, riaient, causaient, chantaient. Cette course d'Ahun nous étonna.

— Ce sont les marchandes de sardines fraîches, nous dit un de nos compagnons de voyage. Afin de les livrer en vie aux Bayonnais, qui en sont très friands, de la mer à la ville elles courent sans désemparer.

— Excellente méthode, mais bien fatigante... dit madame Dolfus. Sans doute, c'est de là que vient le proverbe : Courir comme un basque...

— Ici les usages sont assez bizarres, reprit notre autre compagnon : je n'en veux pour preuve que celui du cacolet...

— Cacolet? m'écriai-je. Qu'est-ce que cela?

— Ne devez-vous pas aller à Cambo? me répondit-on.

— Oui, demain.

---

(1) *Cacheto*, joueur de couteaux, épée, remplissant le rôle d'*espada* ou de *matador* dans les courses de taureaux.

Ministerio de Cultura 2010

— Et bien, je laisse à Cambo le soin de vous instruire à l'endroit du cacolet : vous m'en donnerez des nouvelles.

Nous cheminions, rapides comme le vent, lorsqu'une construction, fort originale de forme, se montra sur notre gauche : un bâtiment en briques, neuf et carré, parut sur notre droite; un phare élancé se dressa quelque pas plus loin sur un plateau rocheux; et à l'horizon, la mer, une mer rutilant sous les feux du soleil, développa ses nappes immenses, celles de l'infini.

Nous étions à Biarritz.

— Voici la *villa Eugénie* à droite, et le palais d'un artiste à gauche... nous dit un de nos compagnons.

Et quand notre calèche eut laissé derrière elle les deux édifices, elle longea la mer que nous dominions de quatorze mètres seulement, et traversant le village de Biarritz, tout peuplé de blanches maisons et de barraques de bateleurs, comme à une fête, nous allâmes remiser à l'hôtel des Princes. Là, notre dîner fut commandé; après quoi, par discrétion, nos deux voyageurs nous saluèrent, nous laissant libres d'aller à notre guise.

Tout d'abord une chose frappe à Biarritz, c'est l'aridité du plateau sur lequel est assise la villa Eugénie. Pas un arbre, pas une feuille d'arbuste, pas une plante. A peine un maigre gazon, sillonné par des allées anglaises, entoure-t-il le château. Ensuite, les rochers noirâtres, cuivrés, qui dominent les flots, et brodent de leurs dos perforés par les vagues, et de leurs dentelles, la côte qui y est très-enfoncée, produit sur l'imagination une impression féerique dont on subit long-temps l'influence.

Nous courons au rivage, vous pouvez le croire. La mer est admirable de sérénité, tout en levant avec orgueil ses lourdes et larges vagues, et tout en déferlant avec furie sur les sables et les roches de la plage. Au loin, nous comptons dix, douze, quinze voiles, des voiles de pêcheurs espacés sur la ligne bleue, pour nous rapporter les trésor de l'Océan. A droite, nous avons la villa Impériale; *le phare*, bâti sur un rocher du cap Saint-Martin, et haut de quarante-sept mètres; et sur la même plage, dans un rocher creusé par la mer, la *chambre d'Amour*, grotte jadis curieuse, maintenant encombrée, mais encore honorée d'une légende. A gauche, nous reconnaissons la *Roche-Percée*, formant un pont naturel à l'entrée de la mer, un mamelon fort élevé, à côté du village, et au pied de ce mamelon, le *Port-Vieux*, anse très-commode pour les baigneurs. Le sommet du monticule offre des ruines, celles d'un château fortifié qui date de 1300, et une *vieille tour* qui servait autrefois à rappeler les pêcheurs, quand venait le mauvais temps.

Il y a de la terreur dans notre admiration, car nous admirons. Les vagues, poussées par les vents et brisées par les écueils, produisent à nos oreilles un fracas épouvantable. Leur poids et leur agitation continuelle déchirent et creusent de toutes les façons le sol contre

Ministerio de Cultura 2010

lequel elles exercent leur fureur. Les débris entassés et renversés les uns sur les autres forment des masses d'un aspect grandiose que la plume ne saurait rendre. Les uns ressemblent à des tours antiques ou à des ruines d'édifices; d'autres à des monts isolés. Des ponts naturels, d'une structure hardie, réunissent ces amas épars. On croirait voir les champs de bataille des Titans et leurs tombeaux, si l'écume, poussée avec force dans les cavités de ces rocs, ne venait animer la scène en retombant en flocons du côté opposé, comme par les fenêtres d'un palais. Un mugissement sourd, causé par les chocs, dont le bruit se répète au-dessous de l'eau, et qui imite des coups de canon tiré à distance, rend ce spectacle plus imposant encore. C'est beau, c'est grand, c'est sublime, et surtout vu, entendu, sous les rayons du beau soleil de Dieu.

Mais la nuit, quand la tempête gronde, quand les vagues furieuses s'irritent sous les coups de la tempête, quand les lames font entendre un mugissement bien autrement violent encore, c'est terrible, c'est à faire trembler. Heureusement alors le phare se détache de ce ciel noir, comme un blanc fantôme, et répand au loin sa paisible et bienfaisante lumière pour avertir des dangers de la côte.

Là, comme ailleurs, nous allons prier Dieu dans son temple, au plus haut de la côte, entre le ciel, la terre et l'Océan. Cette église est achevée à peine ; c'est le don de la piété : elle est de notre impératrice. Lorsque nous en sortons, Emile qui aime les plaisirs de l'eau, que n'aime-t-il pas ? me fait l'accompagner sur les rochers battus par le remous. Sa mère nous attend sur la pointe du mamelon. Mais bientôt elle nous fait signe de la rejoindre. On lui a dit que l'Empereur et l'Impératrice allaient s'embarquer au *Port-aux-Chaloupes*. pour faire une promenade en mer.

En un clin d'œil nous sommes au Port-aux-Chaloupes. En effet des matelots de la marine impériale, vêtus de blanc, l'aviron au poing, entourent deux canots que l'on décore pour Leurs Majestés. Bientôt, au sommet de la côte, nous voyons s'arrêter six voitures de la cour. L'Empereur et l'Impératrice, bras-dessus bras-dessous, suivis de leur cortége, viennent à nous. Emile, qui a vu dans une yole un ami de lycée, désire l'y rejoindre et l'y rejoint en effet. Il me faut le suivre Nous abandonnons encore une fois madame Dolfus, et nous voici en mer, au moment où s'embarquent, de leur côté, le Monarque de la France, et l'Impératrice, et les officiers, et les dames.

Nous sortons aussitôt de l'anse du petit Port-aux-Chaloupes pour aller en mer. L'embarcation impériale vogue de conserve avec la nôtre. La tête de l'Empereur se profile à ravir sur le bleu du ciel. Quant à l'Impératrice, un voile épais dérobe ses traits. Biarritz, ses rochers, sa villa, la côte s'éloignent : nous atteignons la haute mer. Mais si le firmament rutile, l'océan s'agite; et, franchement, c'est plus beau à voir du rivage que du banc de la coquille de noix qui nous porte. Elle monte, elle descend comme un bouchon de liége dans un tourbillon; et, quand elle monte, c'est au sommet d'une lame haute

Ministerio de Cultura 2010

comme une montagne; et, quand elle descend, c'est au fond de deux vagues creusées comme une vallée. Aussi, à chaque instant l'eau vient nous frapper au dos et pénètre dans le canot. Avec cela mon cœur commence à tourner; je me sens la tête lourde; le mal de mer me saisit. Décidément j'aime mieux le pont d'un navire, d'un bateau à vapeur, que cette embarcation de carton qui me semble devoir céder au moindre choc. De leur côté, nos écoliers jouent, rient, se poussent et s'amusent à faire balancer la nacelle. Hélas ! elle ne se balance que trop déjà, et sur d'horribles abîmes !

Au loin, vers les ruines du mamelon, sur le point le plus élevé du rivage, je distingue une forme humaine que je prendrais pour une statue, si une statue s'armait quelquefois d'une ombrelle. C'est madame Dolfus. Elle se sert de ses bras comme des ailes d'un télégraphe pour nous rappeler à terre. La bonne mère est sans doute inquiète pour son fils; elle se persuade qu'un requin peut le saisir, qu'une trombe peut l'arracher au canot, qu'un vapeur, qui arrive, va broyer notre frêle esquif. Mais elle a voulu pour nous, un peu malgré moi, les plaisirs de la mer, la chère dame : qu'elle soit punie par où elle a péché. Pour la punir donc, je me punis moi-même, et brave le mal de mer pendant un quart d'heure de plus.

Mais enfin nous regagnons la côte; nous rentrons au port. Caresses de madame Dolfus à son fils, aussi tendres que s'il arrivait de la Californie ou de Noukaïva. Puis, comme l'embarcation impériale revient à son tour, nous prenons place près des voitures, en vrais badauds parisiens. Nous avons à saluer un ami parmi les personnes de la suite; nous avons à voir nos deux cent-gardes; et puis, on ne rencontre pas tous les jours un empereur et une impératrice dans le laisser-aller que tolère le séjour d'une résidence isolée sur un rocher, en face de l'océan. Pourtant la chose se passe comme pour le plus simple des mortels.

Après le plaisir de la haute mer, les plaisirs du rivage. Nous allons revêtir des costumes de bain, Emile et moi, et, pour cette opération, nous nous enfermons dans des baraques à ce destinées. C'est vraiment curieux pour madame Dolfus de nous voir reparaître, Emile en costume de matelot, et moi avec la souquenille rose d'un pierrot. Nous rions de grand cœur, nous aussi, et nous voilà dans les vagues, sous la lame, nous ébattant au grand soleil, et recevant avec délice les étreintes fortifiantes de l'eau salée. L'un de nos cent-gardes vient nous y rejoindre. Alors, parmi la foule des nombreux baigneurs, ce ne sont que coupes, sauts, cabrioles, bousculades, évolutions de toutes sortes.

Chaque chose a une fin. Le soleil décline à l'horizon, et je le vois bientôt qui va éteindre ses feux dans les vagues de l'Océan. Nous quittons la côte. Mais voyez comme la vie de l'homme et sa sûreté sont à toute heure exposées sur la terre. Une simple planchette se soulève au passage d'un misérable pont jeté sur un ruisseau, et madame Dolfus se blesse

Ministerio de Cultura 2010

au pied, et court le danger de se casser la jambe. Heureusement la douleur est tolérable. Aussi nous acheminons-nous vers l'hôtel des Princes.

Je vous dirai que l'hôtel des Princes porte bien son nom, et, sans vous donner le menu de notre repas, j'ajouterai que nous y dînons comme des princes, sans en avoir les soucis. Nos compagnons de route sont fidèles au rendez-vous, et la gaîté règne à notre pique-nique.

A dix heures, Biarritz est encore fort animé, plus animé même qu'à midi. Mille feux l'éclairent, et les promeneurs sont nombreux partout. Notre calèche nous reprend à onze heures, et notre postillon fait claquer son fouet pour se frayer passage. La mer mugit et déferle; les étoiles brillent aux cieux; la lune argente les vagues; et dans le lointain le phare fait luire son fanal à éclipse. Sur la terre et dans les cieux tout chante la gloire de Dieu.

Le sommeil de madame Dolfus a été interrompu par de cruelles souffrances. On lui ordonne un grand repos afin de guérir l'inflammation qui se produit au pied. Le lendemain donc elle nous fait dire de disposer de notre journée, sans nous occuper d'elle.

C'est à contre-cœur que nous lui obéissons. Toutefois, nous décidons d'aller à Cambo, et, dans ce but, nous nous procurons un coupé qui se trouve bientôt prêt à nous recevoir.

Nous partons. D'abord on passe devant les ruines du *château de Marrac*, bâti par la veuve de Charles II, roi d'Espagne, et que jamais elle n'habita. Ce fut dans la grand'salle de ce manoir que Ferdinand VII signa son abdication, en 1808. Mais, en 1817, un violent incendie le détruisit. Aujourd'hui Marrac est un quartier d'artillerie.

Nous arrivons bientôt à *Ustaritz*. Les maisons de cette petite ville nous frappent par leur singularité. Leurs toits s'avancent démesurément et abritent de grands balcons de bois garnis de festons de vigne. C'est un spécimen du caractère architectural basque.

Une allée couverte, qui gravit une côte rapide, nous amène à *Cambo*, bâtie sur une plate forme qui domine le *Bas-Cambo*, dont la Nive la sépare. Cette petite ville est d'un charme exquis. Entourée de rampes verdoyantes, de jolies collines, ayant pour fond de tableau de hautes montagnes auxquelles conduisent de magnifiques avenues; elle offre à ses habitants un air si pur, qu'ils ont tous une santé florissante. Leur démarche fière et dégagée révèle le sang généreux des Cantabres d'autrefois, dont ils sont les successeurs. Là, nous sommes dans la Navarre française.

Cambo a des bains. La source principale est couverte d'un édifice en forme de temple grec qui le fait étrangement contraster avec le site qui l'environne. Si l'on veut suivre la Nive, de belles allées conduisent à l'autre source, dite ferrugineuse. Mais nous n'étions venus ni pour la source, ni pour les allées, ni pour la *grotte d'Isturiz*, ni pour la *Montagne-des-Dames* ou la *Bergerie*, mais bien pour le *Pas-de-Roland*.

Ministerio de Cultura 2010

Roland joue un grand rôle dans les Pyrénées, depuis sa dernière et triste aventure de la vallée de Roncevaux. Il était donc très-naturel que nous voulussions voir ce rocher qui, se posant en obstacle à la marche du paladin, fut ouvert, d'un coup de pied, par le héros. Mais, pour arriver à ce théâtre d'un tel exploit, la route est difficile; les voitures ne peuvent monter. C'est alors qu'on vous propose le cacolet.

— Va pour le cacolet... dis-je à une femme qui nous fait des offres.

— Oh! *Moussu!* me répond-elle, *moun cacoulet est des meillours!*

— Je suis bien désireux de voir ce que sera notre *cacoulet*... fait Emile à son tour.

J'entends la femme qui s'écrie : *Hu*, *Graciouse!* Ce nom de Gracieuse se donne en ces pays très-volontiers aux femmes, très-facilement aux bêtes. Une femme de chambre de notre hôtel de Bayonne se nomme Gracieuse; et voici que la monture qu'on nous amène s'appelle également Gracieuse. En effet, *Graciouse* paraît.

Figurez-vous une jument hors d'âge, sans acte de naissance, ferrée si l'on veut, les genoux saignants, la tête basse, les crins perdus depuis long-temps. Sur l'échine de cette haridelle, mettez une double courroie, qui porte un panier très-profond d'un côté, un panier très-profond de l'autre; et, chargez d'une couche de paille le fond de ces paniers : voilà le véhicule.

— Qu'en dis-tu? fis-je à Émile.

— Maître, que voulez-vous que j'en *die*? répond Émile au milieu d'un éclat de rire ho mérique.

— Ah bath! pour la curiosité du fait, usons-en! m'écriai-je.

— Mais, la manière de s'en servir? abjecte mon élève.

Sans attendre davantage, la femme, vigoureuse au double de sa bête, prend mon Émile, et lui mettant la tête en bas, le plante par les pieds dans un des paniers, qui fait la bascule. Puis, pendant qu'elle est en haleine, elle me saisit à l'improviste, à mon tour, et me plante de même dans l'autre panier, qui, plus chargé, fait remonter celui d'Émile, rouge de rire autant que je suis blanc de surprise. Mais, comme je suis plus lourd que mon *contre-poids*, et que je penche vers la terre de toute la remontée de mon élève vers le ciel, la femme met dans le panier d'Émile un gros pavé qui établit soudain l'équilibre.

Nous rions aussi fort que la virago reste sérieuse. Alors, la femme saisit une branche d'arbre, et la voilà qui aiguillonne la monture. *Graciouse*, insensible à tout amour propre, s'avance d'un pas tranquille et lent, balançant sur son dos son étrange équipage, secouant l'élève, secouant le maître, et s'acheminant vers le but de sa course, sans s'inquiéter en rien de nos lazzis, et de notre gaité.

Jusqu'à *Itsatson*, le chemin est assez uniforme. Mais du haut de la côte que domine ce village, la vue devient belle. Nous pouvons voir devant nous la gorge du Pas-de-Roland, et

Ministerio de Cultura 2010

les montagnes d'*Arza* et de *Louhossoa* qui renferment le kaolin dont on se sert pour faire la porcelaine. Un sentier nous conduit à l'église assez ancienne, d'Itsatson, qui possède une croix garnie de pierres précieuses. A quelques pas de là, tout prend un aspect sauvage. Voici des cascades bruyantes; voici des galets dont la forme et la couleur se devinent sous cette eau limpide; voici des rochers qui se sont détachés de la montagne; et, obstruant la Nive, changent cette rivière en un torrent furieux.

— Quel est donc, dans ce vallon, ce rocher resserré entre deux montagnes, et dans lequel est pratiquée une ouverture qui a la forme d'un pied? demanda à la femme Emile qui, par changement de position, ne reconnaît plus le site.

— C'est lou Pas-de-Rouland, Moussu... fit-elle. Avec trois oues dours qu'il jouta l'oun après l'outre contre la rouche, il fit ce poussage...

— Bon! répondis-je, c'est avec trois œufs durs jetés l'un après l'autre, que le héros a fait ce passage...

Mais laissons là les naïvetés des paysans, et occupons nous du Pas-de-Roland. Ce passage creusé dans le roc est fort pittoresque. Les tourbillons d'écume qui bouillonnent à nos pieds; les deux gigantesques murailles de granit qui ferment la vallée; de superbes bouquets d'arbres dans le lointain, et un petit coin du ciel qui se laisse voir au-dessus de la gorge, tout impressionne le touriste... Aussi je ne suis pas étonné d'entendre Emile exprimer le désir de passer où Roland passa le premier.

Nous franchissons donc le Pas du paladin. Mais alors tout change, et le drame devient une pastorale. Ce ruisseau, qui court sur les cailloux, est délicieux de fraîcheur et de transparence; ces noyers et ces chênes à l'ombre desquels on peut se reposer; cette mignonne vallée avec son moulin qui babille; ces chaumières basques échelonnées sur la montagne; la colline du *Mondarrain*, aux contours adoucis, qui prépare à la première tout ce tableau délicieux, devient le contraste de celui que nous contemplions auparavant.

— Il est bon que tu saches qu'ici nous sommes dans la Navarre, dis-je à Emile. Car, la Navarre est ce pays situé sur les deux versants des Pyrénées, habité jadis par une portion de ce peuple appelé *Cantabres*, de Kantaber, bon chanteur, et nommé par les nations modernes *Basques*, de *Basac-hos*, montagnard. La Haute-Navarre, elle est à l'Espagne; la Basse-Navarre appartient à la France, et est enclavée dans le département des Basses-Pyrénées. Elle était du ressort de Pau, capitale de ses contrées.

L'une de ses plus illustres reines fut Marguerite, sœur de François Ier. Elle était née dans la ville d'Angoulême, le 11 avril 1493. Elevée à la cour de Louis XII, elle apprit rapidement l'italien, l'espagnol, l'hébreu même. Savante autant que belle, douce autant que pieuse, elle était fort chérie de son frère, qui la nommait sa *mignonne*, sa *Marguerite des marguerites*... Elle épousa le dernier duc d'Alençon, qui mourut à Lyon,

Ministerio de Cultura 2010

après la bataille de Pavie. Lorsque François Ier fut retenu prisonnier à Madrid, par Charles-Quint, elle fit tout pour le rendre à la liberté, au trône. En 1527, François, devenu libre, la maria au roi de Navarre, Henri d'Albret, deuxième de nom. Elle fut ainsi la mère de Jeanne d'Albret, qui donna le jour à Henri IV. Ce fut notre Marguerite des marguerites qui construisit le château de Pau, que nous verrons bientôt. Ce fut elle encore qui, parmi de grandes œuvres de restauration, de construction, et, mieux que tout cela, de bonheur pour les peuple, fonda, à Paris même, l'hospice des Enfants-Rouges. Le poète Clément Marot avait été son valet de chambre, et elle apprit, à son contact, à faire des vers. On a d'elle des récits sous le titre de *Contes de la reine de Navarre*...

— Mais n'est-ce pas elle que l'on nommait la dixième Muse ou la quatrième Grâce? dit Emile en interrompant ma tirade.

— Oui, cher. Hélas! Grâce ou Muse, elle passa :

Car elle était du monde, où les plus belles choses
ont le pire destin;
Et, rose, elle a vécu ce que vivent les roses :
L'espace d'un matin.

— Et où mourut-elle?

— A Odos, un petit village de Bigorre, ou nous passerons sans doute...

Nous retournons à Cambo, et il est temps que nous arrivions, car nos reins sont brisés; nous sommes comme disloqués par les secousses de Gracieuse. Avec cela, M. Emile pour se délivrer plus vite de sa captivité, ne s'avise-t-il pas de sauter de son panier? Aussitôt le mien glisse sous le ventre de l'animal. Je me trouve alors dans la position d'un chien de Terre-Neuve dans sa niche. Il ne me reste d'autre partie à prendre que de sortir à quatre pattes de ma prison, à la grande hilarité de mon compagnon.

Malgré ou plutôt à cause de l'originalité du voyage, je paie généreusement notre cicerone en jupon, et je fais donner une provende abondante à Gracieuse, pendant qu'Emile dit aux échos d'alentours :

— Nous pourrons nous vanter d'avoir été dans le *meillour* des *cacoulets!*

Rentrés à Bayonne, nous trouvons madame Dolfus en convalescence. L'enflure du pied diminue.

— Vous retournerez à Biarritz demain prendre des bains de mer, nous dit-elle; après quoi, nous partirons.

— Nous partirons! nous partirons! C'est à merveille... dit Emile. Mais *Saint-Sébas-*

Ministerio de Cultura 2010

tien, mais *Fontarabie*, mais *Irun*, mais *Béhobie*, mais *Bilbao*, mais l'*Espagne* en un mot... Voulez-vous donc passer cela sous silence?

Chers lecteurs, je ne vous conduirai pas en Espagne avec nous; je dois vous parler des Pyrénées, je m'en tiens au programme. A peine vous dirai-je même que nous avons visité *Saint-Jean-de-Luz*, où Louis XIV, en 1660, épousa Marie-Thérèse, infante d'Espagne, et où le cardinal Mazarin séjourna dans l'*Ile-des-Faisans*, pour préparer la paix des Pyrénées. On nous fait voir la maison qu'habita Louis le Grand. Elle est remarquable par ses arcades appuyées de colonnes. Une partie de la ville repose dans la mer, et le reste sera un jour sa proie. Les rues sont tristes, désertes et silencieuses. Le rouge est fort à la mode dans cette ville. Toits, volets, portes, poutres, maçonnerie, tout est rouge sang de bœuf. C'est d'un étrange effet.

Dix jours après notre entrée en Espagne, par *Peyrehorade*, dont un ancien château est flanqué de grosses tours, et par *Orthez*, nous arrivons à Pau, la ville de Henri IV.

Ministerio de Cultura 2010

Ministerio de Cultura 2010

III.

Premier échelon des montagnes. — Etymologies. — *Le Béarn.* — Une énigme. — Le cicerone dans l'embarras. — Pau. — Le parc et le manoir au lever du soleil. — Rêveries sur un berceau. — La place Royale. — Magie du site. — Nomenclature synoptique de la chaîne des Pyrénées. — Le château de Henri IV. — Souvenirs. — Les Eglises de Pau. — Le nº 6 de la rue du Tran. — Un voisin de table. — *La vallée d'Aspe.* — Voyage en coupé. — Les colonnes du Béarnais. — Descriptions. — *La vallée d'Ossan* ou de *Laruns*. — Une fête de village. — Mœurs et costumes.

Pau occupe une position qui fait contraste avec celle dans laquelle est assise Bayonne.

Au retour de Biarritz, de la route qui descend à la ville, on voit que le bassin de Bayonne est d'une ravissante beauté. A droite, comme un rideau brodé, se développe la chaîne de Pyrénées, que l'on croirait devoir toucher de la main en étendant le bras; à gauche, les collines les plus pittoresques voilent les Landes, et le bassin le plus grandiose apparaît tout semé de villages, de clochers, capitoné de bois, et silonné par l'Adour.

Au contraire, à mesure que l'on approche de la capitale du Béarn, la route monte, monte : c'est le premier échelon des montagnes. Le panorama s'agrandit alors, l'horizon s'éclaire, le tableau prend de la vie. A droite encore, les Pyrénées dessinent leur gigan-

Ministerio de Cultura 2010

tesque bordure, si gracieusement drapée de neige. On voit que c'est la limite d'un autre monde. Les accidents de terrain se multiplient ; les gorges commencent à raviner le sol ; les gaves, descendues des glaciers, creusent, à travers les galets qu'ils roulent, de charmantes vallées entre des coteaux sur lesquels s'échelonnent, comme des grappes de fleurs, des villas, des bouquets d'arbres, des vignes et des hameaux. Au lieu de cette terre endormie des Landes, qui naguères attristait vos regards, le Béarn se montre à vous frais et riant. Et c'est à l'aspect de ce magique diorama, c'est en respirant l'air enbaumé que vous envoie la riche floraison des Pyrénées, que vous entrez dans la ville de Pau.

Avant de mettre le pied dans ces nouveaux sites, laissez-moi vous dire l'étymologie de certains mots, Pyrénées, gaves, penne, lavanges, port, hourat, oule, etc., employés forcément dans le cours de cet ouvrage.

Pyrénées vient de pics nérés, *pics noirs*, par corruption Pyrénées. *Gave* est un vieux mot celtique qui signifie *torrent ; penne*, également celtique, veut dire le sommet d'un mont élevé. *Lavange* est le mot des Pyrénées pour exprimer une avalanche. *Port* n'est autre chose qu'une brèche dans le rocher, un *passage* en un mot. *Hourat* signifie *trou., précipice. Oule* na d'autre signification que *cirque*, *amphithéâtre*. C'est un mot béarnais.

Ces explications données, laissez-moi dire un mot du Béarn.

Le *Béarn* tire son nom de *Beneharnum*, son ancienne capitale, citée dans un ouvrage d'Antonin. Mais il n'en reste aucun vestige. Ce fut *Morlaas* qui lui succéda, ville ancienne et célèbre par ses monnaies qui avaient cours dans l'Aquitaine. Lorsque César parut dans les Gaules, ce pays était habité par les *Bénearni*, tribu voisine et alliée des *Bigerri* et des *Convenæ*, gens du Bigorre et du Comminges. Je ne vous dirai pas que, du temps d'Honorius, ce pays faisait partie de la Novempopulanie; ni qu'en 477, Euric, roi des Visigoths, en fit la conquête ; ni que Clovis le prit à Alaric II, ainsi que l'Aquitaine et le royaume de Toulouse, en 501. Je ne vous dirai pas davantage que les Gascons l'enlevèrent aux Francs, en 587, et que pendant trois siècles le Béarn partagea les destinées de ce peuple. Je vous dirai seulement que Louis le Débonnaire en fit une vicomté qu'il donna à Centulfe Ier, fils du duc de Gascogne, vaincu, et qu'alors se succédèrent les vicomtes Centulfe, Gavarret, Gaston, de Moncade, de Foix, de Grailly, qui passèrent cette possession à la maison d'Albret, en 1484. Henri IV, qualifié dans sa jeunesse prince de Béarn, du chef de Jeanne d'Albret, sa mère, réunit cette province à la couronne, en 1607, ce que confirma Louis XIII par un édit de 1620. Le Béarn conserva jusqu'en 1789 sa constitution d'états, et l'on n'y distinguait que deux ordres : le clergé et la noblesse. Il se composait de cinq sénéchaussées, Morlaas, Oléron, Orthez, Sauveterre et Pau, et des trois vallées d'Alpe, de Barétons et d'Ossan.

Ministerio de Cultura 2010

Quant aux mœurs et aux coutumes de la contrée, nous aurons à en parler vingt fois, et ce détail se trouvera mélangé dans mon récit sans en faire un article spécial.

Nous arrivons le soir à *Pau*. A peine nous reste-t-il assez de jour pour trouver l'hôtel de la Poste que l'on m'a recommandé en bon lieu. Nous nous y installons pour souper et dormir. Mais je ne suis pas si pressé de fermer les yeux, que je ne les tienne encore grand ouverts à ma fenêtre. Elle donne sur... vraiment je suis embarrssé sur le mot à employer. Rue, vallon, gorge? Ni l'un, ni l'autre. Il y a des lumières, des maisons, et ce n'est pas une rue. Il y a des arbres, et des rampes qui me semblent très-profondes, et ce n'est pas un vallon. Il y a de l'eau qui coule, et ce n'est pas une gorge. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, me trouvant au troisième étage de l'hôtel, il me semble être au faîte d'un clocher très-élevé, tant les lumières brillent à une grande profondeur, dans la... rue, le vallon, la gorge. Demain je vous dirai cela; pour ce soir, je me contente de penser avec bonheur que je suis dans la ville du bon Henri, et je fredonne.

Vive Henri Quatre,
Vive ce roi vaillant!
Ce diable à quatre
A le double talent
De boire et de battre,
Et toujours en chantant.

Le jour est venu, chers lecteurs, le soleil luit, et un soleil que notre Paris ne connaît guère, allez. Eh bien! décidément mes fenêtres donnent sur... toujours même embarras! Je suis sur le derrière de l'hôtel, je ne vois en face que le derrière des maisons d'une rue, c'est donc sur... l'envers de deux rues. Mais quel envers! Il coupe en deux la ville, à une profondeur de cent mètres, et pendant l'hiver il doit charrier un joli gave, je vous assure: mais pour ce moment il n'a qu'un petit filet d'eau qui brille, mais qui n'est pas *pur*. Tant il est vrai que : *tout ce qui lui n'est pas or!*

— Il est sept heures! vais-je crier aux portes de mes voisins. Nous sommes à Pau, vite, vite debout... c'est le moment de voir, dans toute leur fraîcheur, le parc et le château!

J'entends que l'on s'agite, et je me prépare moi-même.

— Madame et Monsieur, nous dit dans un accent gascon très-prononcé, un cicerone qui nous happe au passage, sans me laisser les moyens de lui fermer la bouche qui charrie les paroles comme le Gave ses eaux, Madame et Monsieur, vous avez parfaitement raisonné en choisissant l'hôtel de la Poste, c'est le meilleur de la ville, et néanmoins on n'y paie pas plus cher qu'ailleurs. Avec cela, il est situé sur la place Grammont, qui est la plus

Ministerio de Cultura 2010

belle de Pau. Vous voyez qu'elle forme un carré parfait, et que deux de ses faces ont des arcades, comme la fameuse rue de Rivoli. Or, si vous voulez bien me suivre, je vous montrerai toutes les curiosités de notre cité.

— Merci, mon ami, mer...

— Pau tire son nom de *Palum*, mon cher Monsieur. Tout le monde ne pourrait pas vous dire cela...

— Mais que veut dire Palum?... demandai-je, vaincu par le bavardage de ce guide.

Il ouvrit la bouche; mais... l'expression fit défaut.

— Palum... veut dire l'ancienne capitale du Béan, ajouta-t-il; aujourd'hui c'est le chef-lieu des... Basses-Pyrénées.

Mon homme était un peu démonté, néanmoins; il ne retrouvait pas facilement le fil de la leçon qu'il débitait d'ordinaire dix fois par jour. Pourtant il reprit son aplomb.

— Cette ville, dont la fondation remonte au xie siècle, n'en est pas moins jolie, assez bien percée et possède plusieurs beaux édifices. Sa situation est des plus pittoresques. Elle s'élève sur un plateau qui domine la riante vallée qu'arrose le Gave de Pau, les coteaux de Jurançon et les nobles et majestueuses Pyrénées.

— Tout cela, mon cher, je vais le voir sans que vous m'en fassiez la peinture, dis-je en interrompant le cicerone. Voici pour boire le coup du matin, et j'y ajoute un renseignement qui pourra vous servir : c'est que *palum* signifie *plateau de montagnes*.

Sur ce, je congédiai le guide, qui resta bouche béante, tenant encore ouverte la main qui portait sa monnaie.

Nous étions en face du château, dans la partie est-sud de la ville. Car c'était là l'œuvre de Marguerite de Navarre, la résidence de Jeanne d'Albret et le berceau de Henri IV. Aussi le cœur nous battait.

— Ce n'est qu'une poterne, ceci, dis-je à ma société; Henri IV nous fera bien l'honneur de la porte principale. Tournons à gauche. Ce pont, le pont qui passe sur l'Envers, que vous savez, ce pont y conduit. Je ne me trompe pas, voici le parc à droite, et le château à gauche. Au château, avant tout.

Et, en pénétrant dans le jardin qui fait terrasse devant le château, au-dessus du Gave, je me découvris par respect.

— Alors, que ferez-vous en pénétrant dans la chambre où est né votre cher Henri? me demanda Emile.

— Je prierai Dieu qu'il donne toujours de bons souverains comme lui à notre France! répondis-je.

Un des gardiens du manoir faisant sa revue, m'entend, sourit, et vient à nous. C'est un vieux soldat du premier empire; il porte sur le visage cette bonne franchise militaire qui inspire la confiance. Il entame l'entretien, et nous fait remarquer que le château a la

Ministerio de Cultura 2010

forme d'un V, dont une aile donne sur le Gave, l'autre aile sur la ville. L'entrée principale est en face de l'ouverture du V, et l'entrée que nous avons choisie date seulement du règne de Louis-Philippe, et forme la pointe du même V. A cette pointe, Louis-Philippe, le restaurateur de ce séjour éminemment historique, fit ajouter une tour carrée, semblable à celle qui existait déjà sous le nom de *Tour-Bilhères*. Au centre de l'ouverture du V, se dresse le *donjon* ; entre la tour Bilhères et le donjon, s'élève la *tour des Oubliettes,* du côté de la ville; et entre les deux mêmes tours, du côté du Gave, paraît la *tour Henri IV*. C'est par cette tour, dans l'intérieur de la cour, que l'on pénètre dans le château.

Enfin, un mur fortifié appuyé d'une tour carrée, en ruines maintenant, fermait la terrasse sur le Gave. On nommait cette tour, *Tour-de-la-Monnaie*.

Ce n'est pas l'heure de visiter les appartements; nous le savons parfaitement. Aussi nous contentons-nous de rêver, de contempler, d'admirer.

Comment ne pas admirer? Adossés aux jardins du château, nous avons devant nous, à une immense profondeur, courant sur un large lit de galets, le Gave qui murmure et brille au soleil. Sur les collines qui le bornent, nous voyons *Jurançon* et ses coteaux de vignes, qui blanchissent et verdoient. Au loin, à droite, la vallée d'Aspe; en face, la vallée d'Ossan ; à gauche, les ruines de Coaraze, cet autre manoir où Henri IV fut élevé comme un petit paysan des montagnes. Au fond, nous aurions les Pyrénées... si le soleil, jaloux pour nous de trop de bonheur, ne les remplaçait en ce moment par de larges bancs de vapeurs, qu'il fait lever des vallées.

Si nous nous retournons, nous sommes dominés par le géant architectural, dont chaque fenêtre nous semble montrer la face riante du Béarnais. Aussi que de pensées remplissent nos âmes, en regard de ces anciens murs qui ont abrité tant de têtes royales.

Cependant nous disons adieu au vieux gardien, tout fier de notre admiration, et, repassant le pont à la pointe du V, nous traversons une rue et un établissement de bains, chose étrange! qui séparent le parc du château.

Le parc n'est, à proprement parler, qu'une large allée qui descend, qui monte, qui offre à notre amour les plus beaux arbres et la plus riche verdure. La solitude la plus complète y règne. Mais ce qui en fait le charme surtout, ce sont les admirables points de vue qui, par des échappées de bocages, se présentent sur toute la profondeur du Bigorre et du Comminges à gauche, puis à droite et en face, permettent à l'œil de glisser sur la cîme des premiers coteaux, puis de dominer les mille têtes de monts intermédiaires, vagues ondulantes d'un océan de montagnes, et de s'arrêter enfin aux Pyrénées, longue barrière blanche où il semble que le ciel et la terre doivent finir. A l'un des heureux instants que nous passions dans cette oasis, une brise de mer commençait à éparpiller les nuages. Aussi je m'empressai de dire :

Ministerio de Cultura 2010

— Courons à la place Royale !

Cet appel mystérieux fut entendu de madame Dolfus et de son fils. Sans plus s'inquiéter du but que je me proposais, mes deux partners me suivent. Nous demandons la *place Rogale* : nous y arrivons. C'est une petite place carrée, entourée de cafés et de maisons calmes et paisibles. Des arbres en font une promenade. Au centre, se trouve la statue militaire du grand Henri. Cette statue, qui fit partie de l'exposition du Louvre en 1842, est en marbre blanc des Pyrénées, et l'œuvre de Raggi. L'habile statuaire a rendu avec un rare bonheur, les traits nobles et bons de ce roi, père de son peuple. La pose est majestueuse, naturelle, pourtant. Des bas-reliefs entourent le piédestal ; ils sont d'Etex. Sur la face principale, on lit cette charmante inscription béarnaise :

LOU NOUSTE HENRIE.

Et au dessous :

HENRICO NOSTRO
PIA NEPOTIS AUGUSTI MUNIFICENTIA
REDIVIVO.

En vérité, à raison de son étroitesse, cette place Royale n'est que le balcon de la ville de Pau. Nous allons donc nous placer à ce balcon. Quel spectacle merveilleux !

Pendant notre course, ainsi que je l'avais pressenti au Parc, le vent a balayé tous les nuages. Les Pyrénées se montrent maintenant dans toute leur splendeur. Leur longue chaîne se développe à notre regard curieux sans nous en laisser perdre la moindre anfractuosité. A partir de l'Océan-Atlantique jusqu'à la Méditerranée, ce sont, en allant de droite à gauche :

La vallée de Baigorry ;
Le mont Abady et le val de Carbos ;
Le col Bentarté et les monts Orbi et Larrau ;
Le pic des Arbailles et ses gaves ;
La vallée d'Aspe et les bains de Saint-Christau ;
Le pic d'Anie et la penne d'Esquit ;
La vallée d'Ossan et le pic du Midi d'Ossan ;
Les Eaux-Bonnes, les Eaux Chaudes et leurs bains ;
Le mont Cabisos et la vallée d'Azun ;
Le pic de Ger et celui d'Arrens ;
La vallée du Lavedan et ses sœurs ;
Les délicieux villages de Lourdes, Argelez et Pierrefitte ;

Ministerio de Cultura 2010

Le mont Aigu, l'Avant-Aigue et Saint-Savin;
Les bains de Cauteretz et le Limaçon;
La Momie, la vallée de Jéret et le lac de Gaube;
Le Vignemale aux trois pointes;
Les Tourettes, la vallée de Luz, ses ruines et les bains de Saint-Sauveur;
L'Escalette, Gedres et le Grand-Cahos;
Le mont Perdu et ses neiges éternelles;
La tour du Marboré et la brèche de Roland;
Le cirque de Gavarnie et ses cascades;
La vallée d'Héas et son amphithéâtre;
Le pic de Bergons;
Les bains de Baréges et les lavanges de ses monts;
Le vallée de Bastan et ses déserts;
Le Niouvielle et ses horribles glaciers;
Le pic du Midi-de-Bigorre, le géant de la chaîne;
Le Tourmalet et la vallée d'Aure;
Les cascades de l'Adour et les cabanes de Tramesaignes;
La vallée de Gripp et celle de Campan;
Bagnères-de-Bigorre et son admirable bassin;
La penne de l'Hyeris et ses fleurs;
Saint-Bertrand-de-Comminges et ses ruines;
Le port d'Oo, son lac Séculéjo et ses lacs glacés;
La vallée de l'Arbouste et Saint-Aventin;
Bagnères-de-Luchon et ses beautés;
La vallée du Lys et le Portillon;
Le port de Vénasque, la Maladetta et le Trou-du-Taureau;
Le pic de la Pique, Gabas et le Canigou.

J'en passe et combien! Mais voici le tableau qui s'offre à nos regards, et tel est le programme des excursions que nous avons à faire : la besogne ne manque pas. Heureusement, le ciel nous venant en aide, nous mènerons la chose à bonne fin.

Or, sur toutes ces splendeurs, sur ce gigantesque éventail formé par la main du Tout-Puissant, brille le soleil. Ce soleil, que renvoient les neiges, ne fatigue point les yeux, il les excite et les rafraîchit. La lumière du midi, cette lumière qui fait tout scintiller, qui change les grains en diamants, les eaux en argent, les galets en pierres précieuses, inonde de toutes parts et rapproche les vallées et les monts. Toutes les couleurs sont tranchées, tous les reflets sont éclatants ; mais leur mélange indéfinissable

Ministerio de Cultura 2010

fait, du paysage le plus éblouissant qui se puisse voir, le paysage le plus doux à l'œil et le plus reposant. Aussi sommes-nous dans l'ivresse de l'extase.

Toutefois nous allons déjeuner, puis nous retournons au château.

Je l'ai fait comprendre en le comparant à un V. Le berceau de Henri le Béarnais est irrégulier de forme. Nous y arrivons cette fois par l'ouverture du V. Jadis un pont étroit et une voûte, celle de la *chancellerie*, faisaient pénétrer dans la cour. Maintenant le pont a disparu, et la voûte est celle du donjon que l'on dit avoir été construit par Gaston Phœbus.

Nous remarquons, à notre entrée dans la cour, que la façade de la tour aux Oubliettes est criblée de balles. Ces balles remontent à la Saint-Barthélemy.

J'obtiens que nous entrions seuls, avec un gardien, afin d'être plus à l'aise dans notre pèlerinage sentimental.

D'abord nous traversons un salon d'attente orné de tapisseries des Gobelins; puis le salon des officiers de service, également décoré de tapisseries et de vasques magnifiques, donnés, ainsi qu'une superbe table en mosaïque, par Bernadotte, roi de Suède, qui a reçu le jour à Pau;

Une chapelle aux vitraux de Sèvres, et que décore une lampe antique fort curieuse;

Les grands appartements aux tapisseries de Flandre, ayant de grands fauteuils de cuir, mais d'origine moderne; avec pendule Louis XIV; vases de Sèvres et de Chine formant des cages peuplées d'oiseaux; des plafonds de chêne taillés en caissons, et des lettres de bronze;

Le salon de famille, possédant encore le clavecin de laque de Chine de la reine Jeanne d'Albret; le bureau de Napoléon Ier lorsqu'il fit l'expédition d'Espagne, nous reçoivent tour à tour.

Ici nous trouvons un bahut de François Ier, là un écran brodé par Jeanne d'Albret; plus loin le nécessaire de Henri IV. On nous montre un coffre-fort rapporté de Palestine par saint Louis dans telle pièce; dans telle autre un coffret d'ébène des plus curieux. Partout ce sont les vastes cheminées du temps, les meubles de l'époque, des glaces qui ont reçu les traits du noble prince.

Enfin nous arrivons à la chambre de Jeanne d'Albret, dans cette chambre où naquit Henri, entre minuit et une heure, du 13 au 14 décembre 1553. Là, sous des banderolles blanches, données par la duchesse d'Angoulême, nous trouvons une énorme écaille de tortue : ce fut le berceau du nouveau-né. Il y était à peine couché, que Louis de Bourbon, son père, prenant une gousse d'ail et un flacon de vin de Jurançon, lui frotta les lèvres avec l'ail, et lui arrosa la langue avec quelques gouttes du vin.

Puis le royal enfant fut baptisé par le cardinal d'Armagnac. Les rois de France et de Navarre furent ses parrains. Alors on le livra à une paysanne qui devait le nourrir

Ministerio de Cultura 2010

à Bilhères, pour le confier ensuite à la baronne de Miossens, la gouvernante chargée de faire son éducation, au château de Coarrazo. On l'éleva dignement, sans doute, car ce prince devint un héros, et un des plus fameux; roi, il fit le bonheur de son peuple.

Tous ces souvenirs se ravivent pour nous. Il me semble assister à cet évènement, en voir les détails dans ces lieux qui en furent les témoins.

Croira-t-on que ce fut précisément cette chambre, et celle qui lui fait suite, que l'on donna, comme habitation, à l'émir Abd-el-Kader et sa famille, pendant son séjour à Pau ? Il advint que les continuelles ablutions auxquelles il se livrait en détériorèrent les parquets. L'eau commençait même à gagner le plafond de la grande salle à manger qui se trouve au-dessous, quand heureusement l'émir fut transféré à Amboise.

Nous visitons aussi cette salle à manger. Elle est belle et sévère, mais ne peut guère contenir que cent convives. De superbes tapisseries de Flandre couvrent ses murailles, qui n'ont pas moins de six mètres d'épaisseur. Il faut avouer que dans l'intérieur on a ménagé un couloir, pour la communication de la salle avec les cuisines.

Je ne parlerai ni du grand balcon, ni de la plate-forme du donjon de Gaston-Phœbus, d'où la vue est admirable. Je ne parlerai par davantage de l'escalier de Henri IV. Il me suffira de dire que par deux fois nous revoyons les galeries, appartements et mobilier de ce vénérable manoir.

Enfin, nous sortons, mais pour rentrer aussitôt dans l'*église de Saint-Martin*, tout-à fait en face de la porte d'entrée. J'ai tort de dire église, ce n'est qu'une chapelle. Ce fut là que la mère de notre roi, Jeanne d'Albret, fit sa première communion, d'après le rite réformé. Nous y remarquons un tableau, signé d'Eug. Devéria, représentant une résurrection. Dans un beau zèle, Emile se prend à copier l'un des gardiens effrayés du tombeau. Certes ! je ne m'attends pas à la réussite. Mais son croquis est des plus heureux. Aussi quelle joie pour madame Dolfus ! Vous reconnaissez bien là le bonheur d'une mère, en présence des succès de son fils, vous qui me lisez, n'est-ce pas ?

Pau ne brille point par ses églises. Elle n'en a que deux : Saint-Martin, dont je viens de parler, pour n'en citer qu'un souvenir, et *Saint-Jacgues*, peu vaste, et ayant le défaut d'avoir élargi son sanctuaire outre mesure. Pour recevoir plus de fidèles, elle possède une galerie circulaire. Quelques mauvaises peintures décorent son plafond.

Dans nos fugues, au travers de la ville, nous passons *rue du Tran*, où une inscrip-

Ministerio de Cultura 2010

tion en lettres d'or, sur marbre noir, nous signale une très-modeste maison, à deux étages et à trois fenêtres de face. Nous lisons :

CHARLES JEAN BERNADOTTE,
ROI DE SUÈDE,
APPELÉ AU TRONE PAR LE VOEU UNANIME DES SUÉDOIS,
EST NÉ DANS CETTE MAISON, LE 26 JANVIER DE 1763.

Je passe sous silence la *Hausse et Basse-Plante*. On y trouve des casernes d'un agencement parfait. Mais pour mieux jouir de Pau, ce n'est point à la musique de ses régiments que l'on doit demander des plaisirs; mais à son parc, mais à son château, mais à sa place Royale. Aussi nous y retournons souvent.

Un soir, nous étions à la table de l'hôtel, et je parlai d'une excursion que nous préparions pour le lendemain dans la vallée d'Ossan, lorsqu'un de mes voisins me dit :

— Ne visitez-vous donc pas la vallée d'Aspe, qui doit avoir le nº 1, dans l'ordre physique des vallées du pays?

— Non, répondis-je, car si nous partons du nº 1, nous serons tenus d'aller, sans lacunes, jusqu'au nº 99, tant il y a de belles vallées ici. Donc nous en supprimerons plusieurs, et nous éviterons à regret celle d'Aspe, qui n'offre de curieux que la ville d'*Oloron* et sa cathédrale de Sainte-Marie, sans compter les bains de *Saint-Christau*, situés dans un joli vallon que dominent de fertiles coteaux.

— Ce sont bien là les Parisiens, et vous les personnifiez tous, Monsieur... reprit mon homme, qui s'administrait de fréquents petits verres de jurançon, et dont l'ardeur à me réprimander me donna une haute idée du liquide. Comment, à propos de l'admirable vallée d'Aspe, vous me citez Oloron et Saint-Christau? Je n'en ai cure, Monsieur, je n'en aire cure.

» Apprenez donc, monsieur le Parisien, que les beautés de la nature l'emportent sur celles des villes, et surtout dans la vallée d'Aspe? J'en suis, moi, et j'en parle savamment. D'abord, en sortant de Saint-Christau, vous voyez à *Lurbe* quelques restes d'une tourelle, presque écroulée, qui vous rappelle l'existence du manoir de ce nom, appartenant à une noble famille du Béarn. Puis, le paysage devient de plus en plus sauvage, dominé qu'il est des deux côtés par des montagnes, qui, tantôt s'éloignent et tantôt se rapprochent, de manière à ne laisser aux voyageurs qu'un étroit défilé. A droite, le rocher est le plus souvent taillé à pic; à gauche, la route suit les sinuosités du Gave, qu'on aperçoit coulant au fond d'un ravin, à plusieurs centaines de pieds de profondeur.

Ministerio de Cultura 2010

Enfin, la vue plonge dans la vallée, et la *penne d'Esquit*, semblable à une gigantesque muraille, borne les regards à l'horizon.

» Voulez-vous entrer dans le village d'Escot? C'est fort bien à vous, car, après avoir passé le Gave, sur la *penne d'Escot*, vous remarquerez une inscription latine. Elle vous apprend que le duumvir Valerius-Vernus a, par deux fois, réparé cette voie, taillée dans le roc par Jules-César.

» C'est là un souvenir, ou je ne m'y connais pas. Mais un Parisien s'inquiète bien des Romains, palsembleu!

» Savez-vous bien, Monsieur, qu'à *Sarrance*, nous avons un pèlerinage fameux qui attire une foule de pèlerins, le 15 août de chaque année? Louis XI, quand il visita le Béarn, alla faire ses dévotions aux pieds de notre Vierge vénérée.

» Quand vous avez passé Sarrance, la gorge se resserre de nouveau : on dirait que ce défilé va se prolonger ainsi pendant des lieues entières. Mais tout-à-coup les montagnes s'entr'ouvrent, la vallée s'arrondit, et du haut d'une éminence le voyageur admire un ravissant panorama.

» Je ne vous dirai rien de *Bedous*, *Accous*, *Orcun*, *Jouers*, *Lées*, *Athas* et *Osse*, groupés dans ce vallon : ce sont des choses qu'il faut voir et non dépeindre. Ces villages ont des eaux minérales, en outre de leurs admirables beautés.

» Il faut que vous sachiez, par exemple (et ici mon orateur ingurgita un autre verre de jurançon, et alors on voyait croître d'autant son humeur joviale), il faut que vous sachiez que c'est près d'Accous que prit le jour Despourrins, notre poète béarnais, et un fameux encore!

» Ici le brave et digne personnage se mit à fredonner à mi-voix :

» La haout sur las mountagnos, u pastou malhurous,
Sedut aou pé d'u haou, negat en plous,
Souniabe aou cambiamen de sus amous.

» Mais je reviens à ma vallée chérie... reprit mon étonnant voisin.

» En sortant de Bedous, la vallée se resserre, et la penne d'Esquit se dresse comme un rempart infranchissable. Les pics nus et décharnés des montagnes, des deux côtés, surplombent la route creusée dans le roc ; et à leurs pieds, le torrent impétueux et blanchi d'écume s'est frayé une route malgré tous les obstacles.

» Aimez-vous les fleurs? A droite, la montagne est revêtue de fougères pourprées ; à gauche, le rocher se recourbe en voûte sur votre tête, et laisse flotter de magnifiques panaches de saxifrage, qui croît çà et là dans ses fentes. Quelques rares rayons de lumière qui arrivent au fond de la gorge, après s'être heurtés aux angles

Ministerio de Cultura 2010

de la montagne, éclairent à peine d'une lueur douteuse cette scène magique et grandiose.

— Voilà de la poésie! j'imagine... balbutiai-je.

— C'est bien heureux que je vous anime, moi, pauvre Prométhée! Et si je vous disais qu'en 1794, Lescun a vu les compagnies franches de notre vallée d'Aspe, repousser l'armée espagnole qui envahissait nos frontières. Ne seriez-vous donc pas curieux de voir ce village?

» Mais nous avons aussi un pic qui mérite qu'on le connaisse. Le premier être humain qui le gravit fut une femme, mademoiselle Lassalle. Ce pic se nomme le *Pic d'Anie*. Quelle vue, Monsieur, quelle vue!

J'omets la cascade de Lescun, et l'effet produit par les hameaux d'*Etsaut* et de *Borce*, placés au moyen-âge sur des rochers élevés comme des nids d'aigles. On voit même, à Etsaut, des pierres couvertes de caractères arabes. Enfin, à *Urdos*, vous avez les constructions d'un fort, et des forges, et les ruines d'un lazaret... Les ruines font toujours bien dans le paysage...

— C'est pour cela que vous voulez tomber en ruines au pied de cette table, vous, terrible buveur de jurançon?... fit un ami du montagnard qui vint lui frapper sur l'épaule. Comme vous y allez, M. Dupuis? Ce nom ne vous va plus, mon cher, il faut vous appeler M. du Tonneau. Voyons, ce vin casse la tête, venez prendre l'air...

Mon interlocuteur se leva quelque peu honteux, et se mit sur pieds, non sans chercher l'équilibre. Il salua et s'éloignait, lorsque se rapprochant soudain, il me dit encore :

— Croyez-moi, Monsieur, croyez-moi : voyez la vallée d'Aspe.

Le lendemain nous quittions Pau, en tournant le plateau de son manoir, pour aller non point dans la vallée d'Aspe, mais bien dans celle d'Ossan. J'étais heureux, car cette fois ce n'était plus en chemin de fer que nous voyagions. Nous occupions le coupé, et par conséquent, les premières loges, le lieu le plus favorable pour bien jouir du grand spectacle de la nature qui allait s'offrir à nos regards.

D'abord nous traversons le Gave de Pau sur un beau pont de pierres de sept arches qui date de 1748. De belles avenues d'acacias, de peupliers et de platanes, nous conduisent dans un riant vallon arrosé par les eaux sinueuses et limpides du *Neez*. Nous laissons à droite Jurançon et ses vignobles, et à gauche le domaine d'un cousin du roi de Suède, M. Bernadotte. Puis bientôt on traverse *Gan*, la route d'Oloron à *Nay*, et enfin *Rébénac* dominé vers la droite par le château de Bitaubé, le traducteur d'Homère, et l'auteur du poème de Joseph. Alors rien n'est gracieux comme ce chemin qui nous conduit aux Eaux-Bonnes et aux Eaux-Chaudes ; rien n'est frais comme les bois qui accompagnent la route. Une petite rivière, cachée sous les saules, roule dans le fond du vallon parallèlement au

Ministerio de Cultura 2010

chemin, si bien que le voyageur marche toujours entre deux fraîcheurs, celle de l'ombre et celle des eaux.

Mais je m'aperçois que le souvenir d'une lecture due à M. Nisard me revient à l'esprit : acceptez le plaisir que je vais vous donner, chers lecteurs, en l'écoutant parler :

« Plus loin, le chemin change : vous quittez le vallon pour entrer dans une gorge. Une autre chaîne de montagnes borne cette gorge; une autre rivière coule au fond. Notre jolie route blanche s'y engage en se rétrécissant, en s'effilant, et marche encore de compagnie avec la rivière. Mais ce courant, au lieu d'être caché, est découvert, et ses belles eaux d'un bleu vert, se saturent des rayons du soleil, qui plonge en plein au fond de la gorge. Le lit de cette rivière est une suite sans fin de petites cascatelles. On dirait qu'elle descend un escalier dont les degrés ont été calculés de manière à courir pendant deux ou trois lieues sur une pente de quelques vingt pieds de hauteur. Les jeux de lumière et les murmures de cette eau charment les yeux et les oreilles : toute la gorge est d'ailleurs pleine de solitude et de calme. L'horizon, de tous côtés, n'a pas plus de cent pas; la plus faible vue suffit pour l'atteindre : tout est à la portée de la main.

» . . . . . L'œil fixé sur la rivière aux innombrables cascades, on remonte doucement son cours au milieu de mille rêveries : on ne sent plus le poids de son corps; on est emporté, comme dans les songes, vers le pays inconnu d'où viennent des eaux si fraîches et si lumineuses ; on oublie d'où l'on est venu, et pourquoi l'on est venu; la pensée fait silence...

» Tout-à-coup, comme par un effet de théâtre, vous vous trouvez ramené aux idées positives par la vue d'un moulin. La petite rivière en escalier fait un crochet et passe de droite à gauche, sans que vous sachiez comment... Bientôt le sol monte, s'entasse, et vous arrivez sur un immense plateau, d'où l'on voit dans le lointain, mais avec une netteté qui trompe sur la distance, surgir les vraies Pyrénées avec leurs sommets de neige, et déboucher la vallée d'Ossan, avec son gave scintillant, ses riches cultures, sa chaude lumière, et, au bout, le pic du Midi-d'Ossan, dont elle paraît être l'avenue, digne avenue de l'une des plus hautes montagnes de l'Europe. »

Le village de *Savignac* occupe ce plateau. Lorsqu'on le quitte, l'œil plonge soudain sur le magnifique bassin d'*Arudy*, délicieux village surmonté d'une petite chapelle, élevée au milieu des ruines calcaires de la montagne du Sud, en l'honneur de saint Michel, qui, jadis, délivra la vallée d'une peste cruelle qui la ravageait. A droite, dans le même bassin, on aperçoit *Izeste*, patrie du médecin Bordeu. A gauche, la route vous fait descendre rapidement à *Louvie*, dont l'église mérite bien votre visite. Mais pendant que la route descend, votre regard plane sur la vallée vue comme en miniature, à raison de sa profondeur, et, si vous avez voyagé en Suisse, elle vous rappelle la vallée de Chamouny, prise du col de Balme.

Ministerio de Cultura 2010

On relaie à Louvie. Mais on ne fait pas que relayer, on y déjeune à l'hôtel des Pyrénées. Le livre qui sert de guide aux voyageurs fait l'éloge des truites que l'on y sert, et dans ce livre je vois partout recommander ces truites : truites du lac de Gaube, truites de Séculéjo, truites de la vallée du Lys, truites d'ici, truites de là. C'est une façon de vous faire asseoir à la table du déjeuner ou du dîner. Je suspecte les auteurs de ces livres de recevoir une subvention en truites, sans doute, de la part des hôtels. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'en ces endroits, si la truite est bonne, le déjeuner ne vaut rien, et Dieu sait ce qu'il coûte !

A peine laisse-t-on Louvie, que sous la verdure et derrière un massif de rochers, se montre à vous, si votre œil le cherche toutefois, le paisible petit village de *Castels*. En même temps, sur l'un des rochers qui ont roulé au centre de la vallée, dans quelque cataclysme ancien, vous distinguez avec ravissement les ruines d'un manoir dont une petite tour est encore debout. C'est *Castel-Gélos*, château bâti par Gaston-Phœbus, l'auteur du donjon du château de Pau, et l'ancienne résidence des vicomtes de la vallée.

Voici *Bielle,* l'ancienne capitale de toute la vallée.

Entrons à l'église un moment. Voyez-vous ces quatre colonnes de marbre qui la décorent ? Henri IV, enfant, s'échappait souvent de Coarazze pour faire l'école buissonnière. Dans ses courses à travers les montagnes, il venait parfois à Bielle, et il admirait tant ces colonnes, qu'il finit par les demander aux habitants.

— Nos cœurs et nos biens sont à vous, disposez-en à votre volonté, répondirent-ils ingénieusement. Quant aux colonnes, elles appartiennent à Dieu : entendez-vous-en avec lui !

Les citoyens de Bielle, vous le savez, sont voisins de la Gascogne : il n'est pas étonnant que les Gascons aient déteint sur eux. Du reste ces fameuses colonnes ne méritaient pas l'honneur que leur faisait notre jeune et beau montagnard béarnais.

Plus nous avançons vers le terme de la vallée maintenant, plus les montagnes resserrent la route. On dirait qu'elles veulent se joindre ensemble pour barrer le passage. Les versants de droite sont couverts de sapins et de hêtres ; les versants de gauche sont complètement nus et d'un aspect sinistre. C'est, du reste, le spectacle que nous offriront bon nombre de vallées, celle de Campan par exemple ; l'Éden d'un côté, la stérilité du Chaos de l'autre. A l'extrémité, en face de nous, le monde semble finir. On se demande comment l'on sortira de la vallée, tant il est difficile d'apercevoir l'issue du cul-de-sac dans lequel nous sommes enfermés.

Cependant notre diligence traverse *Belesten*, *Gère* et *Géten*. Puis on atteint *Laruns*. Souvent la vallée d'Ossan prend le nom de vallée de Laruns. Ce village mérite bien, en effet, de prêter son nom au pays. Il paraît être le dernier endroit habitable de ce rayon. On ne voit plus le pic du Midi-d'Ossan, caché par les montagnes dont nous atteindrons

Ministerio de Cultura 2010

bientôt le pied, mais, en échange, voici le *Hourat*, puis le *pic de Ger,* qui élève majestueusement sa tête dénudée jusqu'aux cieux.

Jusqu'aux cieux ! ai-je dit. Or, c'est auprès de ce pic que gisent les Eaux-Bonnes.... Comment pourrons-nous jamais y arriver ?

Ne nous décourageons pas, et...

Mais les cloches sonnent à toute volée dans Laruns... Voici même des explosions de mousqueterie... Dans un paysage si magnifique, si paisible, les passions humaines sont-elles donc soulevées ? serait-on en émeute ?

Non, non. Un ménétrier tout enrubané qui se montre au détour d'une rue, un jeune couple chargé de fleurs blanches à la ceinture et à la boutonnière qui paraît, la longue file des invités qui suit, la foule qui l'accompagne, les tirailleurs qui marchent sur les flancs, me montrent qu'il s'agit d'un mariage.

Le ménétrier joue du fifre. Il est vêtu d'une jaquette rouge s'arrêtant court aux reins, et faisant place à une culotte verdoyant comme l'herbe d'un jeune pré. Le marié, jeune et fort montagnard, est coiffé du berret brun qui permet de voir une chevelure noire et bouclée. Son cou, sans cravate, est protégé seulement par le petit collet de la chemise, et domine la veste écarlate dont il est habillé. Son gilet est de laine blanche et une ceinture le marie à ses chausses brunes comme son berret. Des jarretières, travaillées avec quelque prétention, retiennent ses bas de laine blanche, dont l'extrémité inférieure abandonne le pied pour recouvrir les bords du soulier. La mariée porte un capulet blanc orné de rubans roses ; le mouchoir bigarré ; le corsage, court et vif en couleur, orné de riches broderies ; le jupon aux plis symétriques ; les bas de laine blanche et les souliers fins. Une couronne immaculée la distingue des autres jeunes filles, comme le bouquet blanc signale le marié des autres hommes. Tous les invités ont un costume analogue, moins les fleurs et les rubans. Plusieurs cependant parmi les hommes, les plus pauvres sans doute, au lieu de l'habit écarlate, portent une jaquette de laine brune et des culottes de même étoffe. Quant aux femmes, elles ont le capulet rouge, et les veuves le capulet noir.

J'avais déjà vu de ces costumes à Pau, sur la place du marché, et dans certaines rues. Le *capulet* m'avait frappé surtout, et, à cette occasion, je dois vous dire que ce n'est autre chose qu'une pièce de molleton blanche, ou rouge, ou noire, pliée en deux. On en coud l'extrémité qui se place sur la tête, et forme ainsi une sorte de voile de religieuse.

A la vue de notre véhicule, la noce s'arrête et nous entoure. Et comme les postillons et conducteurs sont connus de toutes les populations qu'ils traversent, et que d'ordinaire, à raison du hâle, du grand air et du soleil, ce sont gens qui ont toujours soif, même les jours de pluie, on les engage à se rafraîchir. Il va sans dire qu'ils acceptent. Comment ne pas boire à la santé de si braves montagnards ? Par contre, la voiture s'arrête et les che-

Ministerio de Cultura 2010

vaux soufflent. Les Ossalais sont gens bien élevés, et la preuve c'est qu'ils viennent à moi aussi, le berret à la main, m'inviter...

Je dis : Oui !... L'occasion de voir et de connaître est trop belle. Je saute de mon coupé, Émile me suit, et nous voilà prenant, à une grande table mise sur le préau qui précède l'auberge de la Serpe-d'Or, un gobelet d'étain et portant à nos lèvres un petit lait aigre et nauséabond !...

Il faut croire qu'Émile et moi nous faisons la grimace, car aussitôt un bon vieillard d'au moins quatre-vingt-dix ans de s'écrier :

— Mais dona don du vine à ces moussus...

On apporte du vin, nous trinquons, je trempe mes lèvres dans le liquide, et m'adressant au bon vieillard :

— Que Dieu vous garde vous et les vôtres, et qu'à tous vos descendants il donne une vieillesse semblable à la vôtre !

— Je l'espère bien... dit-il. Viens ça, toi, et toi aussi, et toi encore... fait-il en appelant trois autres vieillards : voici mes frères ; celui-ci a quatre-vingt-douze ans, cet autre quatre-vingts, et ce dernier soixante-dix-huit !

Puis se redressant avec orgueil :

— Nous vivons vieux aux Pyrénées, reprend-il ; le bon air des montagnes, le travail et la sagesse, voilà nos médecins. Nous ne les payons jamais, ceux-là : ce sont eux qui nous paient, au contraire, en années longues.

— Votre vie est pourtant bien rude ? lui dis-je en faisant grosse ma voix.

— Ne criez pas, je ne suis pas sourd, reprend en riant mon partner. Oh ! oui, elle est dure, la vie du montagnard ! Mais que voulez-vous ? on s'y fait Vous vous faites bien à votre *chienne* de vie de Paris, vous autres ! Ah ça, et comment ça va-t-il, là-bas ? Nous avons un fameux empereur, hein? Mais nous sommes tous des empereurs ici... Nous régnons sur nos troupeaux. L'été, nos enfants les mènent dans les pâtures au sommet des montagnes, elles ne coûtent rien, celles-là. Mais, l'hiver, nous avons les provisions d'herbe du pré. Vous remarquez qu'ici la propriété est coupée en bien des petits morceaux, n'est-il pas vrai ? chaque ménage a le sien, et la grangette y attenant. Là, aux mauvais jours, les troupeaux viennent consommer le foin sur place, et restent enfermés dans chaque grange jusqu'à l'épuisement.

— Les moutons et les vaches, voilà votre richesse? dis-je.

— Oui, richesse, qui a un terrible ennemi : vous avez à craindre les voleurs, vous ; et nous, les ours. Ce sont de mauvais voisins. Ils nous enlèvent souvent des brebis, ne dédaignent pas la vache et s'adressent même au taureau.

— Au taureau ? m'écriai-je.

— Oui, Monsieur, fit le marié, qui venait me rendre la politesse que je lui avais

Ministerio de Cultura 2010

adressée en buvant à son bonheur de tous les jours, oui le taureau. Figurez-vous qu'une nuit j'étais à veiller aux champs, et comme la pluie tombait, je m'étais abrité dans un arbre creux qui faisait guérite. Soudain mon taureau, qui rôdait, se mit à beugler. C'était l'ours qu'il sentait. Il était huit heures du soir du 10 novembre 1817. Aussitôt le combat s'engage. La bataille dure jusqu'à trois heures du matin, monsieur. Au point du jour je trouvai, et tous les habitants du village les ont vus comme moi, je trouvai l'ours et le taureau morts, à cent pas l'un de l'autre, et couverts de nombreuses blessures. L'ours surtout était affreusement éventré.

— Il faut que je vous demande pardon de vous avoir laissé prendre du petit-lait, vint me dire à son tour le père de la mariée. Mais, voyez-vous, les Béarnais sont sobres et se nourrissent mal. Leur pain est noir : avec du maïs ils font une bouillie qu'ils nomment *broille*. Le fromage de lait de brebis, du beurre blanc et du lard, voilà le menu de nos repas. Nous ne buvons que de l'eau. Il faut un jour de fête comme celui-ci pour qu'on use du petit-lait. Pourtant nous ne dédaignons pas le coup de vin, dans l'occasion.

— Vous n'en êtes pas moins fort et bien constitués... répondis-je. Hauts de taille, bruns de visage et de chevelure, mais vous feriez d'excellents soldats...

Non pas : nous aimons trop le sol natal pour cela ! fit mon Ossalais. Nous éloigner de nos montagnes? mais ce serait m'arracher la vie ! Nous sommes si heureux dans notre pauvreté, mon cher Monsieur, que nous vieillissons tous jusqu'à la décrépitude. Nos femmes s'en vont plus vite, par exemple. Elles travaillent trop aussi ! En allant au marché à la ville, en montant aux pâtures, en faisant le ménage, vous les verrez toujours avec leurs quenouilles et leurs fuseaux filant la laine de nos brebis. Et si ce n'était que cela encore ! Mais, jeunes, elles se font les gâcheurs des maçons ; elles portent la pierre sur leurs têtes ; le bois, sur leurs têtes ; le foin, sur leurs têtes. Elles se tuent, quoi ! Aussi vont-elles de bonne-heure dans la tombe. Heureusement nous sommes tous bons catholiques, et nous nous quittons sans trop de peine, dans l'espoir de nous revoir là haut. Seulement, notre usage ici est que celui qui survit ne quitte jamais le deuil, même en se remariant.

— Oh ! vous parlez de choses bien tristes, un jour de fête... allais-je dire.

— En voiture, Messieurs ! cria le conducteur, dont le visage enluminé m'apprit que, dans la vallée d'Ossan, le petit-lait avait une grande puissance de fermentation.

Il me fallut chercher Émile, qui, pendant que je causais, avait déchargé cinq carabines, et huit ou dix pistolets. Arrivé au coupé, ce fut madame Dolfus que je ne trouvai pas. Mais je la vis mettant à la main du marié une pièce d'or de bien-venue, et au doigt de l'Ossalaise une bague sainte bénie à Notre-Dame-de-Bon-Secours. Aussi reprit-elle sa place, au milieu des mille remercîments des gens de la noce qui la pressaient à l'étouffer.

Ministerio de Cultura 2010

Pour moi je serrai les mains de tous les habits rouges qui me la tendirent, et : Fouette, cocher ! comme dit Émile.

— Ce sont de bons paysans, allez, Monsieur ! me dit le conducteur, dont la langue bien déliée ne demandait qu'à manœuvrer. Aussi restait-il suspendu à la courroie de sa banquette, me parlant par le vasistas : Ce sont de bons paysans ! Ils se souviendront longtemps de madame ! Mais ils sont bien malins aussi, ajouta-t-il, en clignottant de l'œil. Figurez-vous qu'une fois, un magistrat de Pau invita à dîner chez lui les maires de cette vallée. Quelques dames de la ville, par curiosité de voir des montagnards, eurent la fantaisie de se faire prier aussi à ce repas, afin de juger ces ours des rochers. L'une d'elles, sachant fort bien que ces paysans avaient à eux une manière de siffler qui faisait venir bœufs et moutons, en manière de divertir la société, dit à son voisin :

— Je vous en prie, mon bonhomme, sifflez comme si vous appeliez vos brebis, que nous sachions comment vous faites.

L'Ossalais rougit, résista, se fit prier, et enfin siffla, mais doucement, en sourdine.

— Ne vous gênez pas ! fit la dame, sifflez, sifflez ! Ne sifflez-vous donc pas plus fort ?

— Jamais quand les bêtes sont près de nous, Madame ! dit le Béarnais, d'un ton narquois.

— Quand je vous dis que ce sont de bons paysans, mais malins ! répéta le conducteur, qui, je puis l'affirmer, ne sentait pas du tout le petit lait.

Heureusement il disparut, en regagnant son perchoir.

A quelques pas du village, je vis que l'Ossalais est, en effet, essentiellement pieux. Au pied d'une croix, deux ou trois bergers, en *capas*, c'est-à-dire en longs capulets tombant jusqu'aux pieds, de laine brune, à cause du soir qui venait sans doute, priaient de tout leur cœur. Et puis, j'ai su plus tard que nulle part ailleurs, pas même en Bretagne, les préceptes de l'Église ne sont plus scrupuleusement observés. Aussi les mœurs, sauvegardées par la religion, sont-elles fort pures dans cette contrée, et l'on montrerait au doigt ceux qui s'écarteraient du chemin de l'honneur et de la délicatesse.

Cependant la déligence arrivait au pied de la montagne. Nous allions avoir le mot de l'énigme, à l'endroit de notre sortie de cette vallée, fermée en apparence. En effet, une route se présente faisant la croix avec la nôtre, qui s'y arrête. Cette route monte, monte à gauche; à droite elle descend, descend..... que cela fait peur !..

La montée conduit aux Eaux-Bonnes.

La descente mène aux Eaux-Chaudes.

Nous prenons la montée, et pendant qu'on la gravit, l'esprit cherche à comprendre comment on a pu résoudre le problème d'une route en cet endroit, et quel a été l'ingénieux auteur de cette œuvre difficile. Tout simplement on a taillé une corniche dans le flanc des rochers, et c'est le préfet des Basses-Pyrenées, sous l'empire, M. de Castellane qui

Ministerio de Cultura 2010

a rendu cet immense service au pays et aux malades du globe. Quel travail ! Mais aussi quelle vue ! Au-dessus de soi, l'on voit le *pic du Ger* dont les vives arêtes de roc rutilent au soleil couchant comme le gigantesque cimeterre d'un sultan. A droite, sont suspendus, sur des abîmes, les villages d'*Assouste* et d'*Aas*. A gauche, le château d'Espalunge montre sa façade au milieu des prairies, et les eaux du *Valentin*, et le trou des carrières de marbre appellent l'attention. Enfin, derrière, la vallée de Laruns et la gorge des Eaux-Chaudes se voilent des brumes transparentes du soir.

— Mais où sont donc les Eaux-Bonnes? se demande-t-on toujours, pendant que six fort chevaux tirent péniblement le coche qui monte, comme à regret, jusqu'à une hauteur de 1,200 mètres.

— Voici les Eaux-Bonnes ! répond enfin le conducteur quand la voiture s'arrête devant cinquante maisons rangées en bataille sur une seule file, en face d'un jardin anglais, et que l'on disait avoir été enlevé d'un seul bloc, à la magnifique carrière de pierre nommée la Rue-de-Maringo, à Paris.

Ministerio de Cultura 2010

Ministerio de Cultura 2010

IV.

LES EAUX-BONNES. — La mort sous les fleurs. — Impressions. — Cascade du Valentin. — L'indiscrétion non punie. — Un dimanche aux Eaux-Bonnes. — L'effet du tambour. — Une route sur l'abîme. — Le Hourat. — Où l'on fait de l'histoire. — LES EAUX-CHAUDES. — Comment la douleur ôte son masque. — Pont d'Enfer. — *La vallée de Gabas.* — L'oule aux Chasseurs. — Un boucan. — L'ours et l'isard. — Récit d'un montagnard. — Ascension du pic du Midi-d'Ossan. — *Coarraze.* — Un dernier sonvenir d'Henriot. — Qu'est-ce que *Bétharram*? — Le portrait d'une mère. — TARBES; ses antiquités, etc.

A peu près au sommet de la montagne que nous venons de gravir si péniblement, figurez-vous une esplanade dominant une étroite et profonde vallée dans laquelle gronde un gave qui bouillonne, et dominée par le pic décharné du Ger; sur ce plateau, d'où découlent des eaux échappées aux rochers, posez, du côté de l'abîme et lui tournant le dos, une bordure de riches hôtels, dont plusieurs rivalisent d'élégance avec les plus jolis hôtels du beau Paris; entre ces maisons et le bois qui couvre le pied des rampes du pic, plantez des platanes, des sorbiers, des catalpas; entourez le court horizon de cet opulent village de tout ce que la nature peut produire de plus sauvage, et vous aurez sous les yeux les bains des *Eaux-Bonnes*.

Lorsque nous y arrivons, le *jardin anglais*, c'est le nom de l'esplanade aux sorbiers, platanes et catalpas, est gai, joyeux, très-animé. On fait de la musique ici; là, on rit et on

Ministerio de Cultura 2010

cause ; de nombreux enfants s'amusent. Emile retrouve parmi eux un camarade de Lycée ; j'y avise une connaissance d'un des gymnases de Paris ; les toilettes font la roue sur mille points ; les hommes dissertent gravement par groupes ; des calèches reviennent de promenade ; des chevauchées d'amazones et de gentlemann défilent au grand trot. On se dirait volontiers dans un coin de nos Champs-Elysées.

Mais, si l'on regarde aux fenêtres des hôtels, on remarque ici le bonnet à éventail d'une sœur de Bon-Secours, qui donne ses derniers soins à des malades désespérés ; là, des visages de poitrinaires contemplant, une dernière fois, le soleil qui se couche et les feuilles qui tombent... Sous le fard de la vie, on reconnaît les violettes de la mort. En vain, les Eaux-Bonnes se font coquettes ; elles mentent en affectant le plaisir, car sous la moire et le velours, elles dissimulent l'anxiété. Ses poitrines toussent, et leur toux se change en un râle de trépas.

Aussi, après un rapide séjour qui nous permet toutes fois de visiter la *promenade horizontale*, devant unir, lorsqu'elle sera terminée, les Eaux-Bonnes aux Eaux-Chaudes, par un sentier pittoresque et sans fatigues, à l'usage des malades ; puis, la *cascade Valentin*, dont les deux nappes glissent sur un monstrueux rocher incliné, avec la grâce de deux naïades aux dentelles vaporeuses qui dansent sous le souffle des bises ; et enfin la *chute du Discoo*, et la majestueuse colonne d'eau de soixante-quinze pieds de haut qui, tombant perpendiculairement, se brise sur les roches aiguës des plus sombres précipices, et a nom *cascade du Gros-Hêtre*, nous prenons le parti de nous éloigner, le cœur serré des navrantes nouvelles que l'on entend se donner.

— Madame *** se meurt, hélas !...

— On a porté Gustave *** à Pau, ce matin. On doute qu'il y arrive en vie !

— Berthe n'est plus, la pauvre enfant ! Puisse sa belle âme être remontée aux cieux !

— Monsieur le comte *** sent ses forces diminuer. Il s'en va, et ses soixante mille livres de rente restent...

Nous aurions pu monter au pic de Ger, faire l'ascension du *col de Torte*, ou visiter la *grotte d'Izeste* : mais combien d'autres expéditions plus intéressantes n'avons-nous pas à faire ?

Cependant, je dois rendre compte de l'emploi d'un dimanche que nous avons passé aux Eaux-Bonnes. C'est une étude de mœurs, et vous la trouverez écrite avec la simplicité qu'elle mérite, dans la lettre suivante, qu'en maître indiscret, je me permets de copier.

Eaux-Bonnes, septembre 1856.

« Je t'ai promis, mon cher Edmond, de te donner de mes nouvelles au moment où j'aurais mis le pied dans les vrais Pyrénées. Nous sommes huchés si haut, dans ce

Ministerio de Cultura 2010

moment, que nous en avons non pas jusqu'au cou, mais de deux mille pieds encore par-dessus la tête.

» Suppose que j'ai pris vingt maisons de la rue Bergère, ta rue chérie, puisqu'elle mène à ton beau conservatoire de musique, et que, à l'aide du levier d'Archimède, je les ai mises à cheval sur le cou d'une montagne. Telles sont les Eaux-Bonnes. Que ce morceau de ville ait en fait de sources, *la vieille*, *la neuve*, *la froide* et *celle d'en-bas*, c'est ce dont tu n'as cure, peut-être? Attention, ami! tu es artiste par goût, chanteur de profession : ménage donc ton larynx, ou gare! tu seras condamné aux Eaux-Bonnes. Aie donc l'air de leur porter intérêt, afin de les ménager pour l'avenir. Quant à moi, qui ai la poitrine d'un Hercule du nord et une voix de serinette détraquée, je commençais à bayer aux corneilles dans cette miniature de cité, lorsque le dimanche est venu.

» Je voulais t'écrire en ce jour : ce devait être la fête qui mettrait de la joie dans mon cœur. Mais tu le sais : Dieu propose et l'homme dispose. Nous avions commencé par entendre deux messes. Les messes ici sont nombreuses, attendu qu'il y a bon nombre de prédicateurs enroués ou de professeurs de seminaires sur les dents, qui viennent se refaire la voix et la poitrine. Au retour, j'allai monter dans ma chambre et prendre la plume... lorsque j'entendis le tambour.

» Ce tambour ne me trouve jamais rebelle : rien n'est cher à mon cœur comme le bruit du tambour. Un tambour me ferait aller au bout du monde. Tu vois que j'ai des instincts très-militaires. Donc je sors, et voilà que dans une promenade que l'on décore ici du joli nom de jardin anglais, je trouve des promeneuses en brillants atours, et une foule de jeunes paysannes, aux joues rosées par l'éclat de leur capulet écarlate, et aux corsages bigarrés de mille couleurs, et des Ossalais en jaquette rouge, et tous nos beaux buveurs d'eaux les mieux portants.

« Dans nos fêtes de villages, aux alentours de Paris, tu as déjà vu des jeunes filles, un bandeau sur les yeux, une baguette à la main, essayer leur adresse, secondée du hasard, en s'efforçant de toucher le fragile but, foulard, collerette, ou tout autre chiffon attaché a une corde. Leurs poses, l'hésitation de la marche et des mouvements, leurs innocentes tricheries, tout chez elles amuse étrangement la galerie qui fait cercle autour d'elles. A leurs jeux tu as vu de même se succéder de jeunes laboureurs, liés dans un sac qui ne laisse sortir que leur tête, s'efforcer de saisir avec les dents un gâteau mobile qui fuit longtemps avant de se laisser atteindre. Tu as souvenance du plaisir que nous avons goûté en face de cette mauvaise plaisanterie, à la dernière fête de ville d'Avray. Ce n'était pas à une autre prise d'armes qu'appelait le tambour des Eaux-Bonnes.

« Mais ces premiers exercices finis, voici qu'un berger de Laruns dispose sur le sol de la rue une longue rangée de quatre-vingts œufs, séparés l'un de l'autre par la distance

Ministerio de Cultura 2010

d'un pied. Pour terminer la ligne, il place à son extrémité le panier qui les contenait. Alors on tire au doigt mouillé quel jeune paysan devra ramasser les œufs. Voici le premier acteur de la comédie? le héros principal. Les autres sont les amateurs qui se présentent. Ces acteurs doivent parcourir l'espace de terrain qui sépare la dernière maison des Eaux-Bonnes de la première du village d'Aas. Or, pendant qu'ils courent, l'acteur principal doit ramasser chaque œuf dans un voyage séparé, et venir le déposer dans le panier, sans qu'un seul d'entre eux soit cassé. C'est donc quatre-vingts petites courses qu'il lui faut faire pendant que ses rivaux en font une seule. Pour bien juger la chose, il faut que tu saches qu'Aas est loin des Eaux-Bonnes comme Ville-d'Avray de la station du chemin de fer. Seulement la route est autrement difficile. Elle monte à faire peur, et descend à faire frémir.

« Donc, le signal est donné, les acteurs s'élancent, le héros débute. Pauvre ramasseur d'œufs ! A chaque petit voyage, il est obligé de se baisser, de se relever, et de veiller sur son œuf. Et comme il se presse à la besogne ! Déjà vingt, trente, quarante, cinquante, soixante œufs ont été remis dans le panier, sains et saufs. Leur nombre décroit rapidement; mais en même temps que les œufs sont entassés dans le panier, arrive l'instant fatal du retour des coureurs. Les voici même qui paraissent, assez loin encore... Ils redoublent de vitesse... Soixante-quinze! soixante-dix-huit ! Oh ! l'on entend la respiration saccadée de nos lutteurs rouges et mouillés... Soixante-dix-neuf !.. Encore un effort, hardi, Ossalais ! Quatre-vingt !.. Victoire au ramasseur d'œufs !.. Les dames lui offrent un béret de laine rouge à gland d'or. Quel triomphe pour lui ! mais aussi on fait boire du vin du Gers aux coureurs altérés... Puis d'autres jeux recommencent. Je t'en fais grâce, mon cher.

« Je te dirai seulement que tel est le rapport exact qui existe entre le temps nécessaire pour ramasser les œufs et courir à Aas, qu'une demi-minute décide ordinairement de la victoire.

« Tu comprends que ma lettre n'a pas été écrite hier. Et comme nous partons aujourd'hui pour les Eaux-Chaudes, je l'abrége nécessairement. Adieu donc. A bientôt, et tout à toi.

« Emile Dolfus.

« *P. S.* J'oubliais de te recommander le fusil de salon que je dois tenir de toi. Ne crains rien : je deviens habile au maniement des armes. L'autre jour, à une noce de village, j'ai fait l'admiration des *noceux* par l'adresse que j'ai mise à tirer cent coups de carabine. »

Maintenant, ami lecteur, descendez avec moi la route des Eaux-Bonnes, cette route formée d'une corniche faite avec le rocher de la montagne, comme une corniche autour d'un plafond. Repassons une fois encore devant la délicieuse vallée de Laruns, et jetons·

Ministerio de Cultura 2010

lui un coup d'œil avant de nous engager dans cette gorge qui descend, descend !.. Elle conduit aux Eaux-Chaudes. Ne détournez pas les yeux : tout est désert là, c'est vrai, tout y est sauvage, mais tout y est grandiose, sublime! Certes les deux montagnes, fendues à pic, comme si Roland avait encore donné là un coup de sa terrible hache d'armes, formeront une haute muraille au dessus de votre tête. Mais si au fond de la gorge murmure le *gave de Gavas*, entre l'abîme et la crète des roches, voyez la belle route, large comme la France les sait faire sans s'arrêter devant les difficultés, et que la mine a taillée dans le roc vif. Hélas ! je ne vous dirai pas combien d'infortunés ouvriers on été jetés dans le gouffre, quand cette mine faisait explosion ; je sais seulement que de nombreuses victimes ont été lancées là dans l'éternité, pendant que leurs corps étaient engloutis par le gave. Supprimons ces détails, remarquez tous ces rochers marqués de traces de poudre, regardez plus particulièrement encore ce pont à hautes arcades qui franchit le gouffre à l'endroit où les eaux elles-mêmes ont ébranlé la montagne ; puis, levez les yeux sur le côté gauche du gave, et là-haut, ne voyez-vous pas comme un tunnel sous lequel passe un chemin? C'est l'ancienne route. Fallait-il monter pour redescendre ensuite aux Eaux-Chaudes? Vous voyez que tout s'améliore. Ce tunnel, taillé dans le rocher, se nomme *le Hourat* et signifie le trou. Il avait été jadis la seule voie que l'on ait pu pratiquer. Quelle voie périlleuse! Aussi nos pères avaient placé là une chapelle en l'honneur de la sainte Vierge. A côté du danger la foi de nos aïeux mettait aussitôt l'avis de recourir à celle qui donne la main et sauve ceux qui l'invoquent. La chapelle existe toujours, vous la voyez. Seulement si les pèlerins sont plus rares, peut-être sont-ils plus fervents. On nous dit que le froid causé par le vent qui s'engouffre dans le Hourat est si vif, qu'il y a danger de mort de le braver sans être très-chaudement vêtu.

Ce Hourat est curieux à plus d'un titre, savez-vous, et j'en fais l'ascension pendant que soufflent les chevaux de notre calèche, à la bifurcation des deux routes, l'ancienne et la nouvelle. Voici ce que portent ses parchemins, à savoir les roches qui le forment :

— Ici, en 1591, passa Catherine de Navarre, sœur de Henri IV, se rendant aux bains des Eaux-Chaudes.

Là aussi, sont passés de même :

Gaston, XIe du nom, vicomte du Béarn ;

Marguerite de Valois, sœur de Charles IX ;

Jeanne d'Albret ;

Henri IV, roi de France,

Et Marguerite de Navarre.

Du Hourat nous sommes à deux cents pieds au-dessus du torrent. Mais nous nous hâtons de regagner la voiture qui stationne au *Pont-Crabé*, pont des chèvres.

Nous rencontrons des cavalcades, des berlines, des poètes foulant la poussière du pied,

Ministerio de Cultura 2010

mais levant la tête aux nues, et enfin, après une longue descente encore, la vallée s'élargit à peine, et nous apercevons quelques groupes de maisons qui cherchent en vain à sourire; un établissement thermal, à physionomie d'hospice qui pleure par tous les yeux de ses fenêtres; et une chapelle précédant le tout.

Nous sommes aux bains des *Eaux-Chaudes*.

A peine entrés dans cette enceinte, assez triste, elle nous rend sombres et mélancoliques. On ne voit que gens perclus, portés à bras par leurs parents, traînés sur des litières, s'aidant à marcher avec leurs béquilles. Nous trouvons surtout un Espagnol, dans un costume qui n'est pas celui de Figaro, certes! Il porte sur ses épaules sa jeune femme, tombée depuis six mois dans une complète paralysie. Cette dernière pleure; et l'Espagnol, l'œil sec, mais la griffe d'une douleur concentrée empreinte sur sa face bronzée, dépose par moments son fardeau, puis le reprend. Madame Dolfus se fait un instant sa Providence, et lui versant sa bourse dans la main, s'éloigne, en pleurant, elle aussi.

Je vous ai dit que le premier édifice était la chapelle. C'est à bon droit qu'elle est placée là, à l'entrée du village. Elle doit rappeler à plus d'un malade qu'avant de recourir à la vertu des eaux, ils doivent, avant tout, demander un secours plus puissant à celui qui amène aux portes de la mort et qui en ramène. Franchement, on est affreusement impressionné en face des infirmités qui se montrent. Avec cela, comme on est dominé de toutes parts, enfoui dans le puits des montagnes, le jour arrive à regret, le soleil se montre à peine, et rien n'est plus sinistre que cette résidence.

Aux Eaux-Bonnes, les fleurs cachent les souffrances;
Aux Eaux-Chaudes, nul masque sur les douleurs;
Mais aux deux endroits, on trouve néanmoins écrit partout :

— *Vanitas vanitatum et omnia vanitas!*

Pour sentir moins amèrement et réfléchir plus à l'aise, nous suivons la route, au-delà des Eaux-Chaudes, nous rencontrons d'abord la *promenade Henri IV*; mais ses arbres ne sont plus ceux qui ont abrité le bon Béarnais, ni entendu quelques-uns des contes fameux de la reine Marguerite de Navarre.

Puis nous atteignons le *pont d'Enfer*, à cheval sur le gave et conduisant à *Gabas*, puis de là au pic du Midi-d'Ossan.

Si vous n'êtes pas sujet au vertige, inclinez-vous en amont et en aval de ce pont, et regardez sans terreur le gouffre sans fond que la nature a creusé sous vos pas. Y a-t il rien de plus horrible à voir? Son nom infernal lui est bien dû, n'est-il pas vrai? Remarquez ce colossal sapin jeté sur le gave; assurément, vous n'oserez jamais vous aventurer sur l'abîme, n'est-ce pas? Eh bien! voici mon élève qui le fait pour vous et pour moi. Il personnifie bien la jeunesse, cette jeunesse imprudente qui ne voit de danger nulle part, qui ne

Ministerio de Cultura 2010

croit point au péril, et qui ne reconnaît la vérité du mal que quand il la touche du doigt.

Je ne vous dirai rien, car j'ai trop peur de la monotonie des chalets de *Goust*, petit village à l'écart dans la montagne, oasis au milieu du désert, et qui s'est fait principauté indépendante et libre; je ne vous parlerai pas non plus de la *grotte des Eaux-Chaudes*, qui présente l'un des plus magnifiques spectacles que l'on puisse voir: c'est un torrent impétueux qui la traverse dans toute sa longueur, et dont les eaux, à l'éclat des torches, jettent des reflets fantastiques, capables d'effrayer des imaginations plus rassurées que les vôtres.

Nous revenions, une heure après midi, d'en faire la visite, et nous suivions l'étroite et funèbre vallée, lorsque des bruits de voix, partant d'anfractuosités de rochers, nous font tourner la tête vers un cirque en miniature, taillé dans le roc. Emile, curieux comme toujours, nous échappe, gravit les débris de pierres entassées, et se dressant sur la pointe aiguë d'un granit, s'arrête.

— Maman! Monsieur! fit-il aussitôt.

C'était une invitation à le suivre: la chose en méritait donc la peine; en un clin-d'œil, nous arrivons près de lui.

— Encore un chamois! disait une voix joyeuse.

Et au même instant, nous voyons un fusil se lever de terre, et ajuster mon Emile. Ne vous effrayez pas; c'était un jeu, et pas autre chose. En apercevant une dame, une nombreuse société de chasseurs montagnards se leva et l'un d'eux, venant à madame Dolfus, lui dit avec courtoisie:

— Si Madame ne craint pas l'odeur d'un boucan de montagne, qu'elle entre et soit la bienvenue!

Le spectable était trop curieux pour refuser. Madame Dolfus sourit donc, et Emile, au bras, pénètre dans l'enceinte de rochers qui formait *l'oule* ou petit cirque. Mais aussitôt elle poussa un cri et fit un écart, blanche de terreur.

Elle avait failli marcher sur... un ours...

— Oui, un ours était là, mais couché sur le flanc, mais mort, mais percé de deux balles. Et l'ours n'était pas seul, certes! une noble société lui faisait compagnie. Deux izards, jolis petits animaux tout à la fois chevreuil et chamois, étaient là eux aussi, leurs cornes noires bien luisantes, et leur langue sortie de leur bouche sanglante. Puis c'était un renard, un chat sauvage, trois coqs de bruyères, une perdrix blanche et trois rouges.

— Belle chasse! fit alors madame Dolfus, revenue de sa frayeur... Pardonnez-moi... Messieurs... reprit-elle...

Ministerio de Cultura 2010

— Madame, c'est à nous de nous excuser ; nous aurions dû vous prévenir que vous alliez trouver ici des locataires de ces montagnes.

— Pauvres petites bêtes ! fit Emile en carressant les izards, hélas ! fort insensibles...

— Voici même une biche, enfant égaré des forêts d'Aragon... dit un chasseur. Seulement, nous lui avons coupé le cuissot droit qui vient de former le principal mets de notre repas en plair air. Comme les chasseurs de l'Amérique, nous avons mangé le gibier sur place, en faisant notre feu contre ce rocher. C'est ce que Cooper appelle un *boucan*.

Evidemment, nous avons à faire à des montagnards très-civilisés, au moins ceux qui nous parlent. Quant aux autres, ils déchirent à belles dents les reliefs du festin, et je reconnais en eux les chasseurs du pays, ces braves et adroits paysans qui passent leur vie suspendus aux flancs des précipices, poursuivant sans paix ni trève l'isard, qui, par bandes de quarante à cinquante, court comme l'éclair, et saute de roches en roches avec l'agilité de l'écureuil.

Après l'examen fait de ces différents spécimens du gibier dont la montagne est la patrie, par discrétion, nous allons nous retirer, madame Dolfus excusant encore son fils de sa folle curiosité qui a interrompu le repos de ces Nemrod tout de cuir habillés, lorsque l'orateur de la troupe nous prie gracieusement de prendre siége sur un roc éboulé, et, si cela nous est agréable, d'écouter le récit que va faire, après boire, l'un des montagnards demeurant à Gabas, de sa première ascension au *pic du Midi-d'Ossan*, dont les deux pointes nous font les cornes, là en face de la vallée, et brillent au soleil comme deux obélisques de diamants.

Emile retenant sa mère, la fait asseoir à ses côtés, et le chasseur indigène commence ainsi :

— Il n'est pas probable que personne de vous, Madame et Messieurs, tente l'ascension de ce pic que vous voyez rire là-haut, en montrant les dents par-dessus les autres montagnes : il faut pour cela un pied montagnard dont vous êtes dépourvus. Aussi je ne vous engage pas à pareille expédition ; il y aurait danger de vie.

» Moi, je suis le fils d'un fermier, et je tétais encore que j'avais déjà l'envie de grimper dans les montagnes. A onze ans, je passai une nuit et deux jours entre deux précipices, dans lesquels je m'étais témérairement engagé, pour aller à la découverte des nids d'aigles et de vautours qui font leurs ménages aux pointes les plus inaccessibles des monts.

» J'ai la pratique et les faveurs de toutes les montagnes, à six lieues à la ronde ; et là où le pied d'aucun homme n'a passé, j'ai tracé l'empreinte du mien.

» Et pourtant, croiriez-vous qu'il y a deux ans, je n'avais pas été toucher encore ces deux cornes du pic que voici ! Je savais une chose, c'est que mon père, lui, avait fait son ascension, avec le propriétaire des terres qu'il a en fermage, M. d'Augerot, de Saint-

Ministerio de Cultura 2010

Martin. Aussi un jour je me levai, jurant que je ne me coucherais plus sans m'être assis auparavant sur ces deux pitons. Je dis à ma femme que j'allais à la chasse, et je partis.

» Comme ce pic est formé d'un granit glissant et uni, et qu'il faut s'aider des mains autant que des pieds, j'avais aux premières des crochets de fer, aux seconds des chaussures de cordages enlacés que nous nommons *espadrilles*.

Je quittai donc Gabas, et j'atteignis promptement le pied de la montagne, que l'on nomme la *Sagette de Magne-Baïg*, où je laissai la route qui conduit en Espagne par le *col des Moines*. Là, un chasseur de mes amis, apprenant ma détermination, s'équipa en toute hâte et me suivit. Alors nous gravissons un petit sentier, raide en diable, qui nous fait traverser une épaisse forêt, toute embarrassée de broussailles et de vieux pins, abattus par les vents. La marche y est difficile, à cause de l'humidité et des pierres roulantes. Aussi il ne nous faut pas moins de trois heures pour ce premier travail. Mais aussi nous sommes bien dédommagés de nos peines, car nous atteignons un plateau, formant amphithéâtre, que tapissent de riches herbages, que sillonne l'eau limpide d'un torrent, et que décorent des fleurs dont les dames raffoleraient.

» Vous concevez que nous ne prenons pas le temps de les cueillir : si nous arrêtons un instant notre course, c'est pour manger quelque peu, et boire à la gourde, pleine d'eau-de-vie, que j'avais prise avec moi. Je ne veux même pas regarder la pyramide menaçante dont nous allons faire l'assaut. Seulement je vois que mon compagnon n'a plus la même ardeur en contemplant les faces brillantes du rocher, qui présentent le poli du marbre, et les miroirs de glaces, et les scintillements des nappes de neiges que le soleil fait flamboyer sur les pentes périlleuses de ce géant.

» Nous nous remettons en route cependant. Mais, à partir de cet endroit, il n'y a plus de chemin. Des fentes de rocher, formant des échelons; des parties saillantes du roc auxquelles nous nous cramponnons; des cassures dont nous nous faisons un moyen de loger nos pieds et d'accrocher nos mains : voilà notre façon de gravir ce pain de sucre sans égal. Et encore, pour mieux saisir les aspérités de rocher, quittons-nous nos espadrilles, et mettons-nous nos pieds à nus. Heureusement une pente couverte de neige, amollie par le soleil, nous permet d'avancer assez vite dans une hauteur de trente mètres. Je la revois d'ici : tenez, c'est cette nappe blanche qui se montre à mille mètres au-dessous de la grande pointe.

— Oh ! que vous étiez loin encore ! fit madame Dolfus.

— Oui, Madame, reprit le montagnard, mais je sentais mon ardeur augmenter en proportion des difficultés. Après la neige, nous retrouvons ce rocher. Nous l'affrontons comme tout-à-l'heure ; mais il était encore plus incliné, et droit comme la tour d'une cathédrale. C'est égal, nous allons, nous allons toujours. Une chose nous gêne bien, c'est ici et là

Ministerio de Cultura 2010

des décombres de la montagne, des pierres aiguës, roulantes, mal assises, détachées du sommet du pic, et nous avançons avec lenteur.

» Figurez-vous bien une chose dont j'ai fait la remarque dans les Pyrénées, c'est que ces montagnes tendent essentiellement à s'affaisser. Les grands pics tombent tous les jours en ruines. Sans doute cette dissolution est lente et peu sensible, mais elle ne s'en opère pas moins. Ainsi cette pyramide du pic du Midi, que voici là-bas devant nous, est affaissée de moitié, j'en suis sûr, à juger la masse des décombres qui entourent sa base et occupent ses replis ; et j'ai entendu dire par des savants, qu'il en était de même au pic du Midi-du-Bigorre, à la tour de Marbori, au cirque de Gavarnie, au Canigou, et ailleurs. Il n'y a pas de vallée dans nos montagnes où ne soient entassées de grandes ruines, formant des chaos, et provenant des sommets qui peu à peu s'éboulent, s'amoindrissent et s'effacent?

— Tant il est vrai, que sur terre, tout tend à sa destruction! dis-je moi-même avec un soupir éminemment philosophique. Mais quelle est la cause de cet affaissement?

— Le chaud, le froid, l'action des glaciers et de leurs eaux torrentielles, la fonte des neiges, les tremblements de terre, voilà les causes que les savants appliquent à cet anéantissement graduel, fit le chasseur, qui semblait être le chef de la bande.

— Et la malédiction qui pèse sur notre globe, voilà ce que peut ajouter un chrétien, dis-je encore.

Mais le montagnard me laissa tout au plus le temps d'achever.

«—Enfin, baignés de sueur, épuisés par la fatigue, les pieds et les mains en sang, nous nous frayons un dernier passage entre d'énormes quartiers de granit, formant cahos, ou par la foudre qui les avait frappés ou par la gelée qui les avait fendus. Un dernier effort, et nous atteignons la croupe inférieure du pic du Midi. Je m'y assieds pour dire que je lui aurais fait cet honneur de me servir de siége, et...

— Est-ce qu'on aurait pu vous voir d'ici, Monsieur? demande Emile.

— Avec une bonne lunette, peut-être... dit le montagnard.

— C'est que c'eût été le magnifique piédestal d'une belle statue, l'homme, roi de la création!... dit madame Dolfus.

— Idée pleine de poésie! Madame! fit en s'inclinant le Nemrod courtois.

» — Du pic inférieur nous nous élançons en nous laissant à peu près glisser ; nous engageons la lutte avec le second pic, plus haut, plus formidable que son frère, et enfin, vers midi, nons atteignons son sommet, et, debout sur son plateau, nous saluons le monde qui nous apparaît, France, Espagne, mers, terre et ciel. Puis, je vous l'avoue, je pense à Dieu! Oui, il me semble que je suis plus près du Seigneur, et j'ôte mon berret.

Ministerio de Cultura 2010

Le vent joue dans mes longs cheveux, et je me dis que c'est l'ange du ciel qui me parle. Je pense à mon vieux père, à ma mère, morte depuis long-temps, hélas! à ma femme, et, les larmes aux yeux... eh bien! je prie pour eux...

— C'est bien, cela! dis-je avec enthousiasme au narrateur, en lui serrant énergiquement la main.

Vraiment, ce montagnard grand, fort, au visage mâle, aux traits expressifs et brunis par le hâle, à la barbe noire et aux longs cheveux mérovingiens, faisait plaisir à voir à ce moment où il peignait et son triomphe et la piété filiale de son cœur.

« — A nos pieds, reprit-il presqu'aussitôt, nous n'apercevions de toutes parts que ruines entassées, que débris mutilés, que plaies béantes de rochers, que masses de granit ébranlées. C'était un spectacle navrant de tristesse et de désolation. Ce pic, vu de près, ressemblait à un vieillard à tête nue, chauve, pelée, et dont le front est sillonné de mille rides, celles du temps et du malheur!

En vérité, cet homme simple et sans éducation, avait cependant des idées pleines de poésie et des expressions à l'avenant. Au fait, comment ne pas sentir vivement et ne pas peindre de même, quand on vit au milieu de cette admirable et constante perspective des splendeurs de la nature et de la sublimité des montagnes?

Il acheva son récit en nous disant que sa descente, peut-être plus difficile que la montée, s'était opérée sans accident, et que rentrant chez les humains par le *Machebat*, beau vallon aux gras pâturages qu'habrite la masse de granit du pic, il avait revu le soir même sa femme, et lui avait raconté son expédition avec bonheur.

On félicite chaleureusement le brave montagnard d'avoir suivi avec tant de courage l'exemple donné jadis par le duc de Candale, seigneur de la maison de Foix, dont parle M. de Thou dans ses mémoires; puis par M. Delfau, en 1796; puis encore par le chevalier d'Angosse, M. d'Augerot; et enfin, dans ces derniers temps, par M. Venat, de Paris. Pour nous, remerciant les chasseurs de leur hospitalité, et les livrant aux récits qu'ils entamment sur les ours des sombres forêts de Gabas, nous prenons congé d'eux.

Le lendemain, par Louvie, et dans une confortable calèche, nous arrivions à *Coarraze*.

Lorsque Henri IV, roi de France et de Navarre, fils d'Antoine de Bourbon, duc de Vendôme et de Jeanne d'Albret, naquit à Pau, le 13 janvier 1583, son père, qui s'écriait avec bonheur : *ma brebis vient de me donner un lion!* prit dans ses bras le nouveau-né, lui frotta les lèvres avec une gousse d'ail, et lui fit boire dans sa coupe d'or quelques gouttes de vin de Jurançon. Puis, placé dans une écaille de tortue, le petit Henri fut porté à l'église pour être baptisé. Alors on le mit entre les mains d'une simple paysanne, choisie pour lui servir de nourrice, et qui l'emporta dans sa maison, à Bilhères. Cette maison,

Ministerio de Cultura 2010

nommée en béarnais l'*Assensaa*, était possédée, il y a quelques années encore, par les descendants de son père nourricier.

Mais plus loin, au midi de Pau, est Coarraze. Là, quand le petit Henri est devenu Henriot, on le conduit passer son enfance sous les yeux de la baronne de Miossens, sa gouvernante. Alors, pas un ruisseau dont le pied nu du petit roi ne foule les galets; pas un jardin dont il ne dérobe, en passant, quelques fruits; pas une maison à la porte de laquelle il ne stationne dans de naïves causeries; pas de haies qu'il n'enjambe pour aller jouer avec les enfants de son âge; pas de prairies dont il ne moissonne les fleurs; pas de rochers qu'il n'escalade pour leur ravir leurs nids d'aigles; pas d'arbres sur l'écorce desquels il ne grave des noms entrelacés; pas de montagnes qu'il ne parcoure pour découvrir de leurs sommets les merveilles que les Pyrénées exposent à tous les regards.

Or, à Coarraze, ce sont ces mêmes ruisseaux, jardins, maisons, haies, prairies, rochers, arbres, montagnes, que nous venons voir dans un poétique pèlerinage. C'est Coarraze et son château, que nous voulons connaître. Le château, hélas! il ne reste plus de cet ancien manoir de la dynastie des Albrets qu'une tour, une vieille enceinte, et le portique sur lequel nous pouvons lire encore cette inscription espagnole :

Lo que a de ser no puede foltar!

Ce qui doit arriver ne peut jamais manquer!

Etrange inscription! donc, nous sommes au milieu des ruines. Le *vanitas vanitatum* sort encore de ma poitrine, et les larmes me viennent aux yeux. Aussi, je me plais à répéter le nom d'Henri dans ces ruines. Et comme le soir vient, et que le calme s'établit dans les champs, l'écho de la montagne redit tristement : Henri! Henri!

Mais laissons Coarraze et ses ruines pittoresques : *Bétharram* nous attend.

Qu'est-ce que Bétharram?

Au milieu d'un amphithéâtre formé par des montagnes qui se rapprochent; non loin d'un pont à haute arcade, décoré de lierres à festons pendants, et coupant un gave qui babille, figurez-vous un monticule arrondi, boisé, que surmonte une maisonnette, dont une croix domine les rampes, et qui, sur des talus, montre différentes stations, en même temps qu'à son pied se dresse une église appuyée sur un long édifice. La maisonnette est la demeure d'un ermite; la croix et les stations vous révèlent un calvaire; l'église et l'édifice, un établissement religieux. L'ermitage, le calvaire, la maison sainte, tout cela c'est Bétharram.

Ne comprenez-vous pas bien encore? Ecoutez son histoire; je l'emprunte à la Chronique de l'abbé Menjoulet :

« Bétharram est un lieu de pèlerinage consacré de temps immémorial par une chapelle de la sainte Vierge et depuis deux siècles environ, par un calvaire en plein air. Il réunit les deux touchantes dévotions du catholicisme, le culte de la Croix et celui de Marie.

Ministerio de Cultura 2010

» La chapelle de la Vierge est au bout de cette ravissante avenue que nous venons de suivre, parmi les richesses de la plaine, au bord des eaux qui réfléchissent l'azur des cieux. Le calvaire, à quelques pas de la chapelle, s'élève par des pentes sinueuses, au milieu d'un bois épais et solitaire, et se termine par une plateforme d'où l'œil n'aperçoit plus, entre les trois croix de la Passion et le tombeau du Sauveur, que les cîmes abruptes des montagnes environnantes.

» Les Béarnais, les Basques, les Bigourdans et les Gascons, ont pour Bétharram une affection particulière, sentiment qu'ils tiennent de leurs ancêtres, et conservent précieusement.

» L'origine de Bétharram est entourée d'obscurité; mais il est certain, toutefois, qu'elle existait dans le xve siècle. »

Si l'histoire se tait, la légende parle :

»Un jour, deux enfants du *Lestelle*, village fort voisin, se trouvent subitement face à face d'une belle image de la vierge Marie, qui leur apparaît dans les flots d'une très-vive lumière. Ces enfants retournent en hâte au village, et y annoncent le prodige. Toute la population les suit et se prosterne en présence de la divine image. Aussitôt on veut la placer ici, là, dans l'église de la paroisse; mais le miraculeux simulacre est vainement transporté à ces divers endroits; il revient toujours de lui-même à l'endroit où il se montre aux enfants. On se décide à construire une chapelle en ce lieu même, qui devient alors Bétharram.

En effet, à la simple inspection des lieux, on reconnaît qu'il faut avoir été forcé par une volonté quelconque, en dehors du raisonnement ordinaire, pour choisir le sol abrupte où le sanctuaire est assis. On a dû briser à grands frais les rochers de la montagne, qui suivait sa pente jusque sur la rive escarpée du Gave, tandis qu'à une petite distance, se trouvaient deux plateaux assez vastes qu'il était tout naturel de préférer.

C'était donc là que la sainte Vierge voulait être honorée. Aussi avec l'Eglise s'éleva la maison des prêtres; puis la colline fut plantée; le calvaire s'établit; et il n'y eut pas jusqu'au sommet du tertre qui ne fût occupé par un ermite.

Un voyageur, errant loin de sa patrie, est bien heureux, sans doute, de retrouver quelque part le portrait de sa mère. Nous jouissons de ce bonheur; et c'est avec une douce piété que nous rendons nos hommages à la reine des cieux.

Certes, Marie, voulant être honorée à Bétharram, a mis dans bien des cœurs la flamme sacrée de son amour. Quel concours de fidèles, et quelle rayonnement de foi dans leurs yeux! Gloire, gloire à notre bonne mère, la Vierge Marie!

Avant de pénétrer plus avant dans les Pyrénées, notre calèche nous porte à Tarbes, assise sur leurs limites, et dans la plus belle et la plus riche plaine du monde.

Ministerio de Cultura 2010

Tarbes est bien l'une des villes dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Un poète latin a dit d'elle :

— Clara situ, speciosa solo, jucunda fluentis ! (1)

Cet éloge est mérité. Son existence remonte au-delà de l'ère romaine. Tibulle en parle dans ses élégies.

Tarbes est assise sur les ruines de l'ancienne *Begorra*, qui a donné son nom au Bigorre dont elle est le chef-lieu.

Située sur les rives de l'Adour, dont de larges filets se détachent du courant pour s'épancher dans les rues, ce qui est du plus heureux effet, cette gracieuse cité fut détruite et rebâtie plusieurs fois pendant les guerres de XVIe siècle. Comme preuve de son antiquité, elle n'offre plus que le *château des comtes de Bigorre*, dont elle fut la capitale; la *prison*; le *fort de Bigorre*, devenu la *cathédrale*, et l'*église des Carmes*, au clocher hardi, devenue la paroisse de *Sainte-Thérèse*. Nous admirons a bon droit, dans la cathédrale, un magnifique baldaquin de bronze, qui couronne l'autel principal, et que supportent de superbes colonnes de la plus belle brèche (2) apportées d'Italie.

Les rues de Tarbes sont larges, propres, aérées, et arrosées par les eaux de l'Adour. Les places, celle de *Maubourguet* surtout, sont plantées d'arbres. On trouve partout de fort belles boutiques, et la population paraît très-affable.

Nous nous reposons dans cette ville, afin de reprendre notre voyage avec une ardeur toute nouvelle.

---

(1) Remarquable par son site, le sol qui l'entoure est fécond, et ses eaux la rendent fort agréable.

(2) La brèche est un marbre composé de pierres, terre, bois et autres éléments hétérogènes devenus durs; et, poli, ce marbre est de toute beauté. La brèche est le résultat de l'amalgame produit par le déluge.

Ministerio de Cultura 2010

V.

Le voiturin. — Un ménage heureux. — Les moustaches d'un général. — Bataille sur un nez d'homme. — Où la glace est rompue. — Dissertations algébriques. — Marguerite de Navarre. — Courte histoire d'un croisé. — Ce que fut le Bigorre. — LOURDES. — Le château-fort. — Détails historiques. — Le serment gardé. — Les Spélunges. — *Vallée du Lavedan.* — Système télégraphique des tours à feu. — ARGELEZ. — *Vallée d'Azun.* — L'abbaye de Saint-Savin. — Impressions grandioses. — *Pierrefitte.* — *Vallée descendante de Luz.* — Gorge montante de Cauterets. — Ce qu'est une route en limaçon.

UNE sorte d'omnibus stationne devant la porte de l'hôtel de la Paix, place Maubourguet, à Tarbes, et attend les voyageurs. Nous occupons aussitôt les trois places, que j'ai retenues à l'avance, et nos bagages hissés sur l'impériale, nous attendons le départ, qui semble peu régulier.

Heureusement, bientôt viennent s'asseoir à nos côtés un digne habitant de la contrée, son accent me le donne à penser, et sa femme, petite et rondelette à faire plaisir. L'homme a nom Patrice, nous l'apprenons tout d'abord. La femme s'appelle Aurélie. Le premier a le visage bon, franc, naïf et malin tout à la fois. La seconde a le don de contempler le nord et le sud d'un même regard ; mais, sous le large chapeau de paille dont les ailes sont garnies de dentelles, à la mode anglaise, on trouve une de ces physionomies placides et rosées, qui indique l'amour du ménage. Ils ont le cœur sur la main,

Ministerio de Cultura 2010

ces chers époux, et la preuve, c'est qu'après un quart-d'heure, nous savons qu'ils sont dans le commerce; que ce commerce n'est autre que la bijouterie; que cette bijouterie, Ruolz ou non, s'est faite pour eux véritable Californie; que la ville de *** est leur quartier d'hiver; mais aussi qu'ils possèdent une maison des champs; qu'ainsi enlacés l'un à l'autre, ils descendent gaîment le fleuve de la vie, doucement remorqués par le petit cheval Bibi, qui charme les loisirs de madame, pendant que monsieur chante avec les oiseaux sous les ombrages de leur villa.

Mais, silence! N'annonce-t-on pas un général?

Oui-da! c'est bien un général qui descend le perron : le noble personnage qui s'approche en a tout à la fois les moustaches grises et l'allure. Qu'il a l'air farouche! attention, tenons-nous bien! Le voici qui débute par ne pas être content de sa place : il peste contre la chaleur qui, en effet, est suffocante. Et la poussière donc! Il l'oublie dans ses plaintes, mais que dira-t-il tout-à-l'heure?

Enfin, l'omnibus s'ébranle : voici Tarbes, qui fait défiler devant nous ses rues, sa caserne; nous partons.

C'est à Lourdes que nous allons. En débutant aux Pyrénées par une première excursion dans la vallée d'Ossan et de Gabas, nous avons fait comme l'aéronaute qui, avant de se confier à l océan de l'air, expédie un ballon d'essai, pour reconnaître la direction du vent. Maintenant donc que l'expérience nous est acquise, nous nous empressons de pénétrer dans le cœur des montagnes.

Le général s'endort, et lui que cent combats ont tenu en alerte, ne sent pas qu'un essaim de mouches livre bataille sur son nez, et escalade ses moustaches. Volontiers je l'éventerais avec mon mouchoir, mais je crains que le terrible soldat ne s'éveille et ne me demande raison de ma stratégie. Toutes fois, comme il est mon vis-à-vis, j'éprouve le besoin de contempler ce noble visage, dont les traits énergiques me révèlent qu'il fut un vrai Bayard, chevalier sans peur!

Mes voisins causent; Emile s'est déjà fait l'ami de messire Patrice, qui lui conte les aventures et la mort funeste de l'éléphant Kiouni; quant à sa femme, elle est lancée avec madame Dolfus dans les hautes régions de l'art... des chiffons et des robes.

Seul, je ne dis rien; mais j'observe. Décidément les mouches sont plus belliqueuses que je ne pensais. Le ronflement de l'homme de guerre ne les effraie pas, et la bataille continue de plus belle. En voici même qui pour faire preuve de valeur, après s'être approchés des ouvertures du nez, prétendent pénétrer dans ses deux antres ténébreux, et sonder les mystères bruyants de ces sonores bombardes. Bon! en voilà une autre, l'imprudente! qui, se glissant jusqu'aux fosses nazales, sans doute, a mis en émoi les profondeurs du cerveau, et le général se réveille soudain, en éternuant, comme s'il respirait le macoubac le plus vigoureux.

Ministerio de Cultura 2010

Ah ! enfin il me regarde, le noble vétéran. Jusqu'à son sommeil, je dois le dire, il s'était cru seul dans la patache, et avait agi en conséquence. Mais cette fois il s'humanise, descend des hauteurs de l'empyrée militaire, et abaisse sur moi son œil fauve. Allons, c'est sûr, je suis à son goût : pendant qu'il dédaigne les voisins qui chuchottent à côté de nous, il me parle. C'en est fait : la glace est rompue. Comment aurait-elle pu tenir par la chaleur tropicale qui nous rend à tous le visage aussi brillant qu'une pomme d'api ?

N'allez pas croire que nous pataugeons dans de vulgaires causeries. Ah bien, oui : nous parlons du soleil d'abord, c'était un honneur à lui rendre ; puis du soleil nous passons à la terre, qui est bien brûlée à cette heure et menace de redevenir poussière ; et enfin comme de la terre, aux évènements qui se passent sur sa surface, il n'y a qu'un pas, nous voici parlant histoire, géologie, archéologie, statique, dynamique, que sais-je? Il n'est pas jusqu'à ses campagnes dont il ne me fasse le tableau. Et, ne me consulte-t-il pas sur des hauteurs, des ondulations, etc., qui accidentent les landes qu'il possède dans son parc ? Or, je lui prouve par A = B, que ces monticules ne sont autre chose que des *tumulus gallo-romains*. Aussi est il bien décidé à les faire éventrer à son retour, coûte que coûte, afin d'en exhumer les ossements, les armurés, les urnes lacrymatoires, et d'en mettre au grand jour les obscures et curieuses retraites.

Puis des tumulus nous passons à la géodésie, à mille choses en *ie*, dont je vous fait grâce pour le moment, attendu, chers lecteurs, que je dois vous parler Pyrénées et non point billevesées.

Tout en dissertant, nous approchions de Lourdes, et nous admirions tour à tour les terres fécondes qui font la ceinture de Tarbes ; la distribution de la vigne en festons et en guirlandes dans des *hautains* régulièrement alignés ; et la fraîcheur des prairies arrosées par l'Adour et l'*Echez*.

– Voici *Odos*, que nous laissons sur la rive gauche de l'Adour, me dit le général. C'était dans ce joli village que la reine Marguerite de Navarre faisait volontiers son séjour ; et ce fut là qu'elle mourut.

— Oh ! la Marguerite des Marguerites, la dixième Muse, la quatrième Grâce, la sœur de François Ier, la rose de mon cher précepteur, fit Émile, qui, usant de ses deux oreilles, donnait l'une à sa conversation et l'autre à la mienne.

— Quel est cet autre château, demandai-je au général qui sourit de l'érudion et des réflexions de mon élève.

— *Le château de Bénac*, répondit-il. Bos de Bénac était un vaillant homme d'armes de Louis IX. Prisonnier en Palestine pendant de longues années, sa femme épousa un baron du voisinage, car elle le croyait mort. Le jour même des noces, un cavalier bardé

Ministerio de Cultura 2010

de fer se présente au manoir. Toute l'assemblée le regarde avec défiance. Mais soudain un lévrier brise la chaîne qui le retenait à sa niche, un faucon quitte son perchoir, et voilà les deux bêtes fidèles qui se pressent à la rencontre du soldat. C'était Bos de Bénac.

— Tableau! dis-je à mon tour. Cela vaut la statue du Commandeur au Festin de Pierre.

Cependant nous arrivons à *Juillan* par une belle avenue; à la ferme de *Maury*, qui tire son nom d'un combat qui y fut livré le 24 mai 733 aux Maures, dont l'armée venait d'être battue près de Tours, par Charles-Martel; puis nous traversons les bois d'*Ossan* et de *Nouret*, le pont et la rivière de *Rieutort*, et le joli hameau d'*Adé*. Alors le paysage s'embellit, et la vallée que l'on parcourt est riche et variée de culture.

Nous sommes en plein *Bigorre*.

Lorsque Crassus, lieutenant de César, entra en vainqueur dans ce pays, les *Bigerri* l'habitaient, mais sous la dépendance des *Tomates* et des *Camponi*. Les vieilles chroniques romaines les désignent sous le nom de Pelliti-Bigerri. *Pelliti* veut dire couverts de peaux. Ce surnom leur venait sans doute des fourrures qu'ils devaient porter à cause du froid des montagnes. Alors, de cette partie de la Gaule soumise, les Romains firent la *IIIe Aquitaine* ou *Novempopulanie*.

Les Visigoths, à leur tour, conquirent le Bigorre sur les Romains au ve siècle. Puis les Francs s'en emparèrent après la mort d'Alaric. Mais les Gascons envahirent la contrée et l'incorporèrent à leur territoire. Survinrent des révolutions qui des ducs gascons firent passer le Bigorre aux comtes de Foix, puis aux rois de Navarre, et enfin à la famille d'Albret. Henri IV l'ayant eu de sa mère, le réunit à la France, par lettres patentes du mois d'octobre 1607.

Ainsi Gaule d'abord, au temps des druides; puis, sous les Romains, Novempopulanie; royaume, de par les Visigoths; sous les rois francs, province divisée en *plaine* du côté de Tarbes sa capitale, en *montagnes*, dont la vallée de Lavedan était le centre, et Lourdes le chef-lieu, et en *contrée de Ruttan*, avec une ville principale, *Saint-Sever*, dont le cloître gothique, d'une ravissante beauté, fait la gloire; aux derniers temps, Bigorre et pays d'États aux trois ordres, sous la convocation d'un sénéchal gouverneur de la province; cette région finit par devenir un arrondissement des Hautes-Pyrénées. Mais, comme aux premiers temps, c'est un immense tapis vert de forêts et de bruyères, tapis vert sauvage et touffu, sur lequel les peuples ont à peine laissé des traces de leur passage.

Nous approchons toujours des montagnes. La route s'incline et s'élève tour à tour, et, dans cette succession de plans, offre aux regards des spectacles variés, imposants, agrestes : car, tantôt on aperçoit, tantôt on perd de vue le Gave qui roule et mugit à une assez grande profondeur.

Enfin voici la porte des Pyrénées qui s'ouvre, *Lourdes* paraît encastrée entre deux mon-

Ministerio de Cultura 2010

tagnes pyramidales, le *Gers* et le *Beut*. Mais ce qui signale le mieux cette ville, c'est son *château*, dont la situation aérienne, sur un rocher calcaire isolé de la chaîne, permet de voir, nageant dans le fluide de l'éther bleu, sa tour blanche carrée, et des remparts qui forment son enceinte.

— Savez-vous bien, me dit le général, que ce vieux manoir a servi de prison d'État sous l'empire? Lord Elgin, le major Russillon et Charles d'Hozier y ont été renfermés par ordre spécial de Napoléon. Une garnison peu nombreuse l'occupe, et comme un domaine militaire est du ressort d'un général, si vous le voulez, Monsieur, je vous ferai les honneurs de ce castel.

— Que vous êtes bon, général! s'écrie Émile qui survient, et dont l'oreille, à l'affût, amène à sa curiosité le désir de connaître et de palper les vieux débris des âges.

Vous voyez que le dur soldat s'humanise. Je suis confus de la bonne volonté qu'il me montre, et mettant ma société sous son patronage, après un déjeuner à l'hôtel de France, sur la très-jolie place de Lourdes, nous nous acheminons vers le château. Et tout en cheminant, le général de dire :

— Ce nom de Lourdes vient du nom roman *Lorda*, et signifie une forte position militaire. Vous allez voir si ce castel tient parole.

Nous entrons, car les portes s'ouvrent devant nous. D'abord il est facile de remarquer que le manoir, transformé par l'art des fortifications modernes, n'a gardé de la féodalité que son donjon et ses chemins couverts. L'un descend vers la ville, en passant sous une porte à pont-levis ; l'autre serpente sur les flancs de la montagne, passe sous une ancienne tour voûtée, garnie de sa lourde herse de fer, et va au Gave. Il servait d'entrée aux cavaliers. On voit encore, à la voûte, le machicoulis par lequel on écrasait l'ennemi sous une masse de projectiles, huile bouillante ou pots-à-feu, quand la herse était retombée derrière lui et le mettait à discrétion des soldats.

Le donjon, tour massive et carrée, à six étages, dont le premier et le dernier sont voûtés, isolée au centre de la forteresse, a ses basses-fosses transformées en caves, et ses fenêtres élargies. Néanmoins l'escalier tournant est encore dans la tourelle intérieure, et nous trouvons à côté les cachots qui le contrebutent. Voici, au couronnement de l'étage supérieur, les machicoulis, puis la terrasse supportée par une voûte sur laquelle on allumait des feux qui servaient de signaux.

Car il est bon de faire remarquer qu'à l'époque des guerres, toutes les vallées du Bigorre correspondaient entre elles à l'aide du feu. Aussi verrons-nous de toutes parts des tours ou donjons servant à cet usage. C'est un système télégraphipue comme un autre.

» Remarquez ici, nous dit le général, près du donjon, ces vieux ormeaux : ils pourront vous rappeler l'arbre antique sous lequel saint Louis rendait la justice au bois de Vincennes, quand vous saurez que c'était là, sous cet ombrage, que les comtes de Bigorre ren-

Ministerio de Cultura 2010

daient leurs arrêts. Là encore le vicomte d'Asté venait offrir un épervier ou payer six sols morlans à son suzerain.

— Il est bien évident alors, dis-je, que ce château placé en vedette sur le rocher, a donné naissance à la ville de Lourdes, dont les maisons vinrent successivement se mettre sous la protection de ses meurtrières.

— En effet, reprit le général, Lourdes s'agrandit si bien qu'il fallut l'entourer, à son tour, d'une enceinte complète, avec tours carrées, dont la *tour de la prison*, située au pied d'un rocher, là-bas au midi, est un specimen, ainsi que la *tour du Garnaoui*, à l'est. On y voit encore la basse-fosse, les machicoulis et quelque pans de murs crénelés.

» Mais ne regardez pas d'un œil froid ces fortifications, Mesdames, et pour vous émou voir, sachez qu'elles ont pris une part énergique à la lutte des Bigorrans, des Français et des Anglais.

» Au XIIIe siècle, Simon de Montfort est battu sous ces murs, dans la guerre des Albigeois.

» Puis le comte de Leycester devient le souverain de ce domaine.

» Puis encore Thibaut II, comte de Champagne et roi de Navarre, le possède et en confie la garde à Garcie-Arnaud de Volente.

» Ensuite Philippe le Bel en est fait maître à son tour.

» Mais au fatal traité de Brétigny, en 1360, il passe à l'Angleterre, et le léopard anglais flotte au sommet de ce donjon.

» Gaston-Phœbus, vicomte de Béarn, a le secret, en flattant le Prince-Noir d'Angleterre, de faire établir comme gouverneur de Lourdes, son cousin Pierre Arnaud. Par cette ruse il espère arriver à la possession de Lourdes, qui l'inquiète, à raison de son voisinage de Pau.

» Alors, dans la personne du duc d'Anjou, la France venant attaquer les Anglais dans le Bigorre, Gaston-Phœbus manda Pierre Arnaud à Orthez. Celui-ci se rend à l'invitation, après avoir recommandé à son frère Jean de tenir bon pour les Anglais, puisque leur serment les lie au Prince-Noir. Puis, il arrive à l'hôtel de la Lune, à Orthez, et, le soir même, s'asseoit à la table du souper en face de Gaston-Phœbus, au château de Moncade. Ce Gaston comptait un peu sans son hôte.

— Eh bien, lui dit Gaston, ça, tu vas me remettre le château de Lourdes, pour garantir ma vicomté, car m'est avis que le duc d'Anjou ravagera mon Béarn, si Lourdes résiste.

— Vraiment vous dois-je foi et hommage, car je suis *ung* pauvre chevalier et de votre sang et de votre terre. Mais le châtel ne *rendray*-je *ja*, *fors* au roi d'Angleterre, je *l'ay* juré !

Ministerio de Cultura 2010

» Aussitôt le farouche Gaston tire sa dague, et le *férit* de cinq coups dans la poitrine en criant :

— *Trayste*, as-tu dit que non ? Par cette tête, tu ne l'as pas dit pour rien.

» Arnaud de son côté, tout sanglant mais toujours ferme, répond :

— Monseigneur, vous ne faites pas gentillesse ! vous m'avez mandé et *m'occiez !..*

» Hélas ! jeté dans un cul de basse-fosse, l'infortuné Arnaud fut si *pourement curé de ses playes*, qu'il *mourust*.

— Méchant Gaston ! s'écrie Emile. Mais qu'arriva-t-il ?

— Il advint, continua le général, que sous les ordres de Jean, la garnison, fidèle au cri de guerre anglais *Saint-Georges*, — *Lourdes* fit de telles sorties, que le duc d'Anjou renonça au siége, brûla la ville et s'éloigna.

» Néanmoins, le Bigorre tomba au pouvoir des Français, Lourdes excepté, et le Prince-Noir s'y maintint. De ce Lourdes, alors, une foule de capitaines faisaient jusqu'à Toulouse maintes excursions, aidés de terribles routiers, et ils ne rentraient dans ce château que couverts de sang et de butin. Aussi les ennemis arrivaient, brûlaient de nouveau la ville, et mettaient au pillage tous les alentours de l'imprenable château. Il n'y eut que Jean de Foix, aidé du duc de Berry, qui put enfin forcer ce manoir, après dix-huit mois de blocus. De ce moment, les armes de France et de Béarn flottèrent sur son donjon, à la hampe du léopard anglais.

Tous ces détails nous intéressent vivement. Toutes fois le général nous enlève au château, en nous disant :

— Vous savez que ce pays fut autrefois envahis par les Maures et les Germains. Or, à cette époque, la population se réfugia dans d'énormes cavernes, ouvertes par la nature elle-même dans la montagne. Les Romains appelèrent ces cavernes *speluncæ*, et nous, Français, nous en avons fait les *Spélunges* de Lourdes. Après les désastres du moyen-âge, des bergers trouvèrent ces cavernes. Elles avaient été fermées à l'aide de terrassements et par un grand déversement d'eau que l'on y avait fait. En les rouvrant, on trouva de nombreux ossements humains. C'étaient les pauvres habitants de Lourdes que les barbares y avaient enfermés et livrés à l'horrible supplice de la mort par la faim !

Nous allons visiter ces spélunges. On y pénètre sans trop de difficulté. Elles ne sont plus habitées maintenant que par les chauves-souris ; mais à l'extrémité de l'une d'elles, nous voyons un affreux précipice. Emile ne manque pas d'y jeter une pierre, et aussitôt l'eau bouillonne sourdement.

Le lendemain, nous reprenons la route dans le voiturin de la veille. La matinée est des plus belles. Le soleil rayonne ; les montagnes brodent le bleu du ciel de leurs dentelures ; les oiseaux chantent ; la rosée brille en diamants sur les fleurs et les herbes ; des paysan-

Ministerio de Cultura 2010

nes en capulets rouges, blancs, noirs, qui se rendent au marché de Lourdes, la tête chargée de fardeaux, nous saluent; tout sourit à nos regards.

Nous entrons dans la belle *vallée du Lavedan*. Sept autres vallées correspondent à cette artère principale, et en font les branches; ce sont : *Le val de Sugère*, *Castelloubon*, *Avant-Aigue*, *Extrême de Sales*, *Azun*, *Saint-Savin*, et *Barèges*. Chacune de ces vallées a son torrent qui descend des montagnes par un ravin qu'il a creusé, étroit d'abord, puis large comme une rivière. Et chose frappante, de même que les montagnes diminuent et tombent en ruine, de même, ces gaves s'amoindrissent, parce que les pics, les neiges et les brouillards qui forment leurs sources, diminuent aussi chaque jour. Ces ruisseaux ont les noms génériques de *rieuris*, *riberis*, *rivus erat*. Je ne vous ferai pas la description de ces vallées. Elles ont toutes leurs beautés particulières. Le val de Sugère, rocailleux et riant, a de nombreux villages, et les marbres d'*Aspin;* Extrême Sales possède les douceurs d'une délicieuse température et ne connaît que deux saisons, l'été et l'hiver; pourtant le *gave des Bergons* lui donne souvent de terribles inondations : Castelloubon est privée de toute perspective sous l'affaissement de ses montagnes ardoisées et couvertes de sapins; elle a seize villages dans des positions inabordables, surtout celui de *Gazos* : Cette dernière vallée doit son nom à un vieux manoir en ruine dont le nom seul fait l'effroi de la contrée. Des autres vallées j'aurai sans doute à parler plus amplement.

A peine avons-nous quitté Lourdes, que nous nous enfonçons dans les Pyrénées. Les précipices sont béants à nos côtés, les flancs des montagnes sont escarpés, leurs cimes offrent mille couleurs de roches moussues, de pins, ou de pics décharnés. Les gaves grondent sur leurs lis accidentés. L'œil peut suivre le cours d'eau qui tantôt se perd tantôt reparait, selon ses caprices.

Nous arrivons au *Pont-Neuf*. Ce n'est pas celui de Paris cavalcadant sur la paisible Seine, mais celui de Lavedan, à califourchon, et fièrement encore, sur le confluent du *Nez* et du gave de Pau.

Après le passage du pont, la route remonte, domine de nouveau le gave et ses grèves, mais du côté opposé. Des poulains jouent sur les herbages de ses bords; des enfants pêchent dans ses eaux; des pâtres font passer leurs génisses de la terre ferme dans une île verdoyante.

Tout-a-l'heure, à droite, nous voyions des rampes capitonées de bouquets d'arbres et toutes luxurinates de fraîche verdure; à gauche, c'étaient des ardoisières et une stérilité désespérante.

Maintenant les rôles sont changés : comme nous tournons vers le sud, la nature luxuriante s'étale à gauche, la stérilité prend la droite. Apparaît toute une succession magique de rampes et de croupes ondulées.

Sur l'un de leurs pics, voici la tour ruinée d'*Hieou*, poste jadis occupé par une petite

Ministerio de Cultura 2010

garnison, et chargé de surveiller la vallée et de transmettre les signaux de Lourdes à *Labassère*, dont les deux tours se dressent encore au-dessus du village de ce nom, mais dans une vallée affluente, qui conduit à Bagnères de Bigorre. Cette tour d'Hieou correspondait avec celle de Vidalos, dont il sera parlé tout-à-l'heure.

Les villages se succèdent, annoncés par la fumée bleue qui s'échappe de leurs chaumières. Voici *Vidalos* et sa tour carrée, sur un mamelon verdoyant, isolé au confluent des vallées qui rayonnent à cet endroit. Cette tour correspondait avec Hieou d'une part, et avec Vieuzac que nous verrons bientôt. Elle offre à peine cinq mètres sur chaque face. Au sommet de ses murs on reconnaît la naissance d'une voûte, et à sa base intérieure on retrouve la basse-fosse. Une fenêtre dégradée est encore défendue par une meurtrière et des machicoulis. On la dit de construction romaine, mais il y a lieu de croire qu'elle est de la même époque que ses sœurs.

Après Vidalos, qui domine merveilleusement le coude que fait la vallée de Lourdes avec celle d'Argelez, réunies toutes deux sous le nom de Vallée de-Lavedan, notre route tourne à droite encore, et nous nous dirigeons vers Argelez. Nous rencontrons d'abord *Ost*, dont la hauteur nous montre le plus magnifique panorama que l'on puisse imaginer ; puis nous longeons le *Bois d'Aizy*. De là, entre de frais vallons, apparaissent des pics neigeux et des glaciers entés dans les anfractuosités des hautes montagnes qui bordent notre horizon. A chaque pas de nouvelles beautés se développent : les plans, un peu confus de loin, se débrouillent à mesure que l'on s'en rapproche; les lignes se détachent; les accidents de terrain sont saisis avec plus de netteté.

Alors c'est le village d'*Ayzac* qui se montre, et il est peu de perspective aussi brillante que celle que présente Ayzac. Au levant, le *Lavedan* se dresse avec orgueil, puis, à ses côtés, l'*Avant-Aigue*, tout fier des nombreuses habitations qui s'élèvent jusqu'à sa cime. Puis *Bordes* montre des carrières de marbre blanc, et *Artalens*, d'immenses paturages. Et que de hameaux, de la route au Gave : *Boos*, *Ayros*, *Préchac*, *Beaucens*, *Villonque*, *Soulom!*

C'est aussi *Penères* et sa montagne d'*Arcisos*.

Toutefois, avant Argelez, la route s'embellit encore ; le paysage prend une nouvelle vie et de nouvelles formes. L'art semble aider la nature, tant les sites sont sublimes. Collines arrondies avec grâce, montagnes sauvages, rochers abruptes, ruines suspendues dans l'espace, clochers aigus, futaies et vergers, rien ne manque au tableau.

Après *Anduran*, voici *Vieuzac* et sa tour.

Ce donjon carré de Vieuzac, plus massif et plus large, muni d'une basse-fosse, possède une porte d'entrée à laquelle manque l'échelle mobile, et deux fenêtres trilobées. C'était de même un poste militaire confié aux miliciens du Vespéral de Saint-Savin, qui tour a tour le gardaient. Cette tour transmettait ses signaux à Vidalos et à Saint-Savin, qui avait

Ministerio de Cultura 2010

un château-fort; et, en outre, elle communiquait avec le *donjon du Prince-Noir*, dont les ruines superbes dominent la vallée d'Azun, à notre droite.

Barrère, l'avocat, l'orateur, le révolutionnaire Barrère, avait à Vieuzac un manoir délicieusement placé. Comment donc se fait-il que le calme et la splendeur de cette belle nature ne lui aient pas inspiré la foi en Dieu, et le désir de travailler au bonheur de l'humanité? Pourquoi donc préféra-t-il l'effusion des passions et du sang? Hélas! Dieu seul peut répondre...

— Avouez-le, jamais avez-vous rien vu de plus beau que cet *Argelez*? me dit le général, lorsque l'omnibus entrait dans la petite ville de ce nom, assise au confluent du *gave d'Azun* et du gave de Pau. Les collines de *Gex* lui servent de rempart; l'Avant-Aigue lui tient lieu de rideau, et quel rideau! Tous les trésors de la nature sont étalés en ce lieu. Au midi le *Pic de Soulon* qui se détache des montagnes qui lui font cortége; derrière, la grande chaîne des Pyrénées, avec leurs glaces éternelles, et leurs rochers gigantesques; à ses pieds, le plus beau tapis de verdure, et des villas, et des chaumières, et des rivières et des bois! C'est tout un bassin rond, entouré de montages. On se dirait dans le paradis terrestre!

— Oui, sans le péché d'Adam, qui nous amène tous ces pauvres pour nous le rappeler! dis-je en montrant autour de notre voiture une foule de mendiants, nous harcelant de leurs cris, ainsi qu'il arrive du reste dans toutes les contrées.

— Ah! le paupérisme est la plaie du monde! dit madame Dolfus, qui, tout en paraissant se plaindre, donne quelques sous aux enfants et des pièces blanches aux vieillards...

— Et par contraste, ajoute le bon Patrice, voici des accords harmonieux qui se font entendre sur ce point d'Argelez.

En effet, au moment où nous sortions de la bourgade, en face de la *vallée d'Azun*, qui s'ouvrait là, splendide et parée comme celle de Campan, à laquelle on la compare, s'avançait une troupe de jeunes montagnards. Elle était précédée de deux hommes jouant du tambourin, et derrière eux venait un gars de belle taille, au visage distingué, qui, agitant un petit drapeau blanc le faisait voltiger autour de son buste avec une extrême adresse. Il était suivi de tous les jeunes montagnards, venant à la file, et chantant, et bondissant: ils exécutaient une sorte de danse qui n'exigeait autre chose d'eux que le sentiment de la mesure.

— Qu'est-ce donc que cette folle caravane? demanda la femme de notre bijoutier.

— C'est un bouquet de bien-venue que les jeunes gens des villages de la vallée d'Azun portent au seigneur d'un des châteaux voisins, répondit le général. Et, à cette occasion, ils exécutent des danses et des jeux d'ordinaire réservés aux fêtes du carnaval.

— Qu'ils sont bien dans leurs vestes courtes et décorées de rubans de toutes les couleurs! fit Emile.

Ministerio de Cultura 2010

— C'est qu'ils y mettent de la coquetterie ! reprit madame Dolfus.

— Chaque troupe, reprit le général, part de son village ayant à sa tête le plus leste et le plus pimpant des *balladeurs*. Ils appellent ainsi l'homme au drapeau blanc.

Au dernier rang de cette bande joyeuse arrivait, en effet, un énorme bouquet des montagnes. Les montagnards nous saluèrent en passant, après quoi, pendant que nous en sortions, ils entrèrent dans Argelez.

Bientôt nous touchons à *Lau*, et lorsque nous quittons ce village, la route semble arrêtée par la chute d'une quantité de petites montagnes détachées des plus grandes. C'est un simple jeu de la nature, car nous rencontrons à cet endroit une chevauchée de gentilshommes et de dianes chasseresses qui, venant à notre rencontre, nous fait deviner l'issue de la vallée.

A droite, sur un plateau que domine toute la chaîne de montagnes qui borde la vallée, un large château nous sourit par toutes les fenêtres ouvertes. Et au-dessus, sur un second plateau plus élevé et tout couvert de magnifiques bosquets, nous voyons une église blanche à tourelles aiguës et des ruines qui se découpent sur la verdure.

Le général, qui ne nous dit rien de lui-même, par une extrême réserve, est parfaitement instruit de tout ce qui regarde cette contrée, et me paraît être à l'affût de toutes les explications qu'il peut me donner. Aussi voyant, à mon regard, que je fixe ces ruines et l'église, il me dit :

— Sur ce promontoire de la montagne, les Romains élevèrent jadis un fort qui avait nom *Palatium Emilianum*. Mais lorsque le Christianisme s'établit dans les Gaules, sur les ruines de ce castel romain, s'éleva l'*abbaye de Villabencer*. Les Maures et les Vandales passèrent par là, et de Villabencer ne firent que des ruines. Alors Savin, fils d'un comte de Poitiers, vint, en 611, chercher le silence et la paix dans les montagnes du Lavedan, et, ses vertus et sa sainteté lui donnant de nombreux disciples, sur les débris du castel et de la première abbaye s'éleva bientôt un monastère nouveau que Charlemagne dota et dont il aida à élever les murailles.

— C'est la fameuse *abbaye de Saint-Savin* que nous avons sous les yeux alors?... demandai-je.

— Oui, c'est Saint-Savin... répondit mon interlocuteur. Hélas ! à peine la croix brillait-elle sur cette montagne, que la terrible invasion des Normands, en 843, renversa le monastère. Ce fut seulement en 945, que la piété du comte de Bigorre, Raymond, releva ces murailles. Sans contre-dit, c'est une des curiosités archéologiques de cette vallée que Saint-Savin, d'une part ; de l'autre, jamais plus belle vue ne s'offrit aux regards que du haut de cette plate-forme. Je connais le prieur de Saint-Savin : c'est un de mes amis; il nous recevra bien. Allons donc lui demander l'hospitalité, pendant que se reposeront les chevaux de notre voiturin.

Ministerio de Cultura 2010

Ainsi parle le général qui, descendu le premier, offre la main aux dames, et tous ensemble nous prenons un sentier rapide, bien des fois suivi par de saints religieux, et nous voici escaladant l'antique abbaye.

Quel recueillement dans la nature, et que l'on devait bien prier en ces lieux ! quel charme dans les aspects, et qu'il était doux d'admirer le Seigneur et de l'aimer !

Le général marchait en avant, silencieux, et comme pénétré d'un sentiment pieux. Nous le suivons de même, muets et recueillis. Enfin nous touchons à une chapelle gothique. Voici des ruines. Je vois aussi de notables restes de l'édifice. Mais de religieux ? point. Où peut être ce prieur que le général nous annonce ?

Cependant, à travers des ogives, des arcs-doublaux, des colonnes géminées, des modillons, des rinceaux de toutes sortes, debout encore ou couchés, nous arrivons à une terrasse dont le grand jour nous éblouit...

— Regardez ! nous dit le général.

Revenus de notre première impression, nous regardons en effet..... Mais comment rendre ce que nous voyons ? La plus belle vallée du monde nous apparaît, comme si nous voguions au-dessus, dans un aérostat. Des gaves en sillonnent la prairie ; des bois en capitonent les horizons ; des collines semées de villages, la décorent ; des montagnes avec leurs capricieuses échancrures festonnent son pourtour ; des échappées de terrain s'ouvrent à droite, c'est la route qui conduit à Cauterets, et, plus loin, aux Eaux-Bonnes et aux Eaux-Chaudes ; à droite encore, mais courant vers le sud-ouest, c'est la vallée de Luz, qui mène à Saint-Sauveur, à Barèges et à Gavarnie ; à gauche, celle de Lourdes ; derrière, celle d'Azun ; en face, c'est le bassin d'Argelez ; et puis ce vieux château-fort qui dort sur ses ruines éparses au-dessous de nous ; en face, sur un mamelon, c'est Beaucens, l'ancienne résidence des vicomtes de Lavedan ; enfin, au loin, très au loin, une couronne de glaciers brille et forme la bordure de ce tableau sublime et grandiose, et tout cela sous un ciel bleu digne de l'Italie ; tout cela doré, diamanté par le soleil ; tout cela frissonnant sous de tièdes brises ; et tout cela..... au début de six semaines de vacances.

Je parle ici en écolier, mais tant pis... La nature m'enivre de ses spectacles et de ses mélodies !

— Mais le prieur ? demande le curieux Émile.

En ce moment venait à nous un monsieur, tout de noir vêtu, et dont la familiarité des lieux me sembla cacher le titre de propriétaire. En effet, le général allant droit à lui, murmura :

— Cher prieur, permettez-moi de vous présenter des compagnons de voyage, qui sont fort sensibles aux beautés de la nature, et que le luxe de vos richesses jette dans la confusion de l'extase.

— Soyez tous les bienvenus, fit le survenant, et vous, cher voisin ?...

Ministerio de Cultura 2010

Cher voisin ! Ainsi, le général est un voisin du monastère ! Alors il va nous quitter, sans doute ! en attendant, notre nouveau cicerone nous montre le cloître, l'église, les admirables restes de Saint-Savin. Ce sont les débris d'un balcon singulier ; un ancien manoir ; une tour en ruines, et une halle à portiques couverts. Ces ruines appartiennent à une architecture que caractérise le plein ceintre, époque remarquable de transition, où l'église empruntait encore aux monuments romains les formes sévères de leurs basiliques. Aussi je le félicite d'avoir à sa disposition d'aussi merveilleuses galeries pour dire son bréviaire...

A ce mot, le général et le prieur partent d'un éclat de rire homérique, et m'apprennent que ce titre de prieur est purement d'allusion, car le monsieur, vêtu de noir, est tout simplement un médecin, acquéreur des ruines de l'abbaye, lorsqu'elles furent vendues, après la révolution, comme bien national.

Cependant il nous faut partir : ce n'est pas sans remercier le faux prieur. Nous partons donc, et une fois remontés dans le voiturin, nous voyons à droite le château de Miramont, création du poète moderne béarnais Despourrins. Puis en face, à gauche, de l'autre côté du Gave, un vrai château-fort, celui de Beaucens, complet dans sa forme, mais crevassé, lézardé, bruni par le temps. Son vieux bastion se dresse aussi fièrement qu'à ses beaux jours. Et cependant par quelles gigantesques montagnes n'est-il pas dominé et comme mis à l'ombre ! Ces ruines sont de l'effet le plus pittoresque. On les restaure, dit-on car le château est à cette heure le domaine de M. Achille Fould.

Voici d'autres montagnes anguleuses, heurtées, aux saillantes anfractuosités, aux sommets déchirés, formidables de hauteur, et dont la crête se profile sur les nuages du ciel, en même temps qu'elles rutilent sous les feux du soleil : c'est le *pic du Midi-d'Azun*, d'un côté, et le *pic de Gabizos*, de l'autre. La vallée paraît fermée. Elle l'est en réalité.

Hélas ! en effet, le général nous quitte à Pierrefitte où nous arrivons une heure après. A la dernière heure, il nous confie qu'il est propriétaire d'un manoir voisin, et qu'il vient s'y reposer des fatigues d'un voyage fait récemment en Angleterre, pour visiter sa fille, qni a épousé lord ***. Enfin, le général salue les dames, me serre la main, et me remet sa carte. Je ne dévoilerai pas l'anonyme, lecteurs : seulement vous saurez que notre compagnon de route, si modeste et si bon, n'était autre qu'un des illustres généraux de notre Napoléon.

A Pierrefitte, hameau fort gracieux, la route tourne à gauche d'une part, c'est la vallée de Luz ; à droite elle tourne de même en se bifurquant, et monte sur une chaussée gigantesque, taillée dans le rocher, c'est la *gorge de Cauterets*. C'est dans cette gorge que nous nous engageons.

Jamais l'imagination de l'homme ne sera assez puissante pour se figurer l'audace des

Ministerio de Cultura 2010

rampes, et l'élévation des travaux qui supportent la route, dominant l'horrible précipice du *gave de Cauterets*, laquelle route contourne l'entrée de la gorge, de manière à étonner l'esprit. Elle est taillée à pic, et quelquefois en surplomb aux flancs schisteux des montagnes de droite. Aussi, à raison de sa forme contournée, la nomme-t-on le *Limaçon*.

A une certaine hauteur, elle s'élargit. On aperçoit les eaux bouillonnantes du gave, à travers les feuillages épais des noyers, des frênes, des aunes et des tilleuls. Ce n'est plus l'âpre austérité de la Suisse, ses sauvages défilés, ses horribles gorges : car, dans celle-ci même dont les sites sont épouvantables, il y a des fleurs, une verdure épanouie, un revers de médaille souriant et gracieux.

Si, comme la Suisse, les Pyrénées avaient des chalets, leur poésie les rendrait suzeraines et maîtresses des Alpes.

Voici un pont jeté sur le gave, à mi-chemin de Pierrefitte à Cauterets, et le Gave ayant la fantaisie de passer du côté gauche, au côté droit de la route, nous le franchissons, tout en l'admirant. Je monte cette gorge à pied, moi, afin de n'en perdre aucun détail; et je suis obligé de rectifier immédiatement mon erreur. Ce n'est pas un caprice du gave qui change sa position, c'est un éboulement de la montagne de droite. Elle est toute de roches grises, coupées comme un mur pélasgique de cinq cents pieds d'élévation; de petites cascades en descendent de si de là, semblables à de longues chevelures blanches. Mais dans le voisinage du pont, une portion notable de la muraille de granit s'est écroulée, et forme sur la route un horrible cahos, ainsi qu'on appelle dans les montagnes ces dissolutions de rochers. Ce cahos se nomme ici la *butte du Limaçon*. C'est au milieu de ces roches titanniques que mugit le gave en fureur. Il est surtout une de ces masses effrayantes à voir, qui semble s'amuser de mettre obstacle, par sa présence, à la marche des flots irrités. Je gravis son sommet, et de là je contemple ce sublime tableau.

Après la butte du Limaçon, la gorge devient plus spacieuse; le soleil nous arrive mieux; les flancs des montagnes s'arrondissent; le gave s'éloigne de la route; les champs ensemencés et les habitations se montrent. Voici même une promenade, la promenade *du Parc*. Nous entrons dans le superbe bassin de Cauterets, formé par la réunion du *Campasque*, descendu en bondissant des montagnes de droite, avec le gave de Cauterets, formé au sud par les gaves des vallées de *Marcadam* et de *Lectour*.

Nous entrons dans le village : oh! pardon, dans la ville.

Ministerio de Cultura 2010

VI.

Où le touriste s'adresse au lecteur. — Foyer des chaumières. — Le montagnard des Pyrénées. — Dissertation savante. — Terrains primordiaux, secondaires et de transition. — Encore l'étymologie du nom Pyrénées. — CAUTERITS. — Les Espagnols. — Cavalcade. — *Vallée de Lutour.* — La Raillère. — Le Mahourat. — *Val de Jéret.* — Le guide et ses récits. — Le Pas-de-l'Ours. — Cascade du Cérizet. — Poésie. — Affluence de touristes. — Le pont d'Espagne. — une sublime horreur. — Lac de Gaube. — Impressions. — Le Vignemale. — Contrebandiers. — Terreur. — Nuit et solitude.

DANS les Pyrénées, la nature offre aux regards les plus brusques transitions et les contrastes les moins attendus. Ainsi, dans le bassin d'Argelez, nous avons vu comme elle est paisible et riante ; à Cauterets, à Barèges, nous allons la trouver âpre et sévère ; puis nous remarquerons combien elle devient effrayante dans les cirques de Gavarnie, de Héas, et dans les déserts de Vignemale et du mont Perdu.

Après l'étude de Dieu et du cœur humain, la contemplation de la nature dans ses plus belles œuvres doit être l'une de nos jouissances et l'un de nos devoirs les plus saints. A l'homme qui comprend sa dignité, n'appartient-il pas de parcourir et d'étudier le domaine sur lequel il est appelé à régner ? Vous ne pouvez remplir ce devoir, chers lecteurs, je suppose : eh bien, laissez-moi réveiller dans vos âmes le feu

Ministerio de Cultura 2010

sacré qui appelle les nobles sentiments : écoutez mes récits et suivez de l'œil mes peintures. J'ai vu, étudié, observé cette nature, le bâton du voyageur à la main. Maintenant que je suis de retour, donnez-moi place à votre foyer, et laissez-moi causer.

On a souvent comparé les Pyrénées à la grande arête d'un poisson, dont l'épine dorsale représenterait la crête supérieure, et les arêtes qui y aboutissent latéralement, les vallées. Or, nous avons déjà parlé des vallées françaises d'Aspe, d'Ossan, de Gabas, de Bétharram, d'Argelez et la gorge de Cauterets. Elles sont parallèles comme les arêtes en question. A cette heure, nous allons gravir jusqu'au sommet de cette grande arête, dont nous étudierons les points principaux, le Vigne-Mâle, le Marboré, le mont Perdu, Neouvielles, et d'autres.

Nous avons commencé, dans l'ordre naturel, de l'Océan, en nous rapprochant de la Méditerranée. Seulement nous omettons les vallées d'un ordre inférieur. Chacune de ces vallées offre une grande variété de climats, de cultures, d'aspects. On passe souvent, dans l'espace de quelques heures, selon que les lieux sont plus ou moins éloignés de la crête supérieure, des chaudes contrées de l'Espagne à la fraîcheur des vallées de l'Écosse, et de là aux glaces du Groënland. Aussi fait-il bon avoir toujours avec soi son manteau.

Il faut vous dire aussi, avant de repartir, que les pentes des Pyrénées sont moins abruptes du côté de l'Espagne que du côté de la France. Ainsi, vues du pic le plus élevé, le pic du Midi-de-Bigorre, par exemple, elles apparaissent revêtues de forêts impénétrables, et couronnées de neiges éternelles, tandis que, regardées du sommet du mont Perdu, vers le sud, elles ne présentent qu'un spectacle de confusion et d'aridité. Le côté français est composé de montagnes beaucoup plus élevées et plus hardiment découpées ; mais, du côté espagnol, elles se réduisent tout d'un coup aux formes et aux dimensions d'humbles collines. Seulement les ondulations du terrain se prolongent beaucoup plus loin du côté de l'Aragon, que dans la Gascogne et le Languedoc.

Encore un mot. Nous avons dit, je crois, que la chaîne des Pyrénées s'étend, presque sans déviation, de l'Océan à la Méditerranée, sur une ligne de quatre-vingts lieues. La largeur moyenne des contrées qu'elle couvre est de vingt lieues.

Mais nous n'avons pas dit que, dans les grandes chaînes qui diversifient la surface de la terre, les montagnes inférieures sont composées principalement de terrains *calcaires*, appelés *secondaires*, à cause de leur formation plus récente, causée généralement par le déluge. Plus haut, les terrains de *transition* se présentent dans les *schistes*, formés par les accidents de nature, tremblements de terres et autres. Enfin, le *granit*, cet antique fondement de la terre à l'époque de la création, perce sa surface, et constitue les pics les plus élevés et les crêtes *primordiales*.

Dans les contrées que nous allons parcourir, tout semble renversé. Les terrains de

Ministerio de Cultura 2010

transition forment les pics du Midi et d'Arbizon, promontoires avancés de la chaîne. Plus loin, le granit se cache dans les gorges de Barèges et de l'Escoubous, revêtu de marbre primitif. Enfin, le calcaire s'élève subitement, pour dominer la chaîne entière. Aussi les fières sommités du Marboré et du mont Perdu sont empreintes de coquillages, sortis des abîmes de l'Océan, ce qui prouve l'action des eaux du déluge sur cette masse gigantesque.

Je vous ai dit l'étymologie présumée du mot Pyrénées. Mais je vous ai caché que certains auteurs le faisaient venir du mot πυρ, feu. Ces auteurs donnent à ces monts une origine volcanique, qu'aucun fait géognostique ne justifie. Peut-être veulent-ils rappeler un grand incendie, mentionné par Diodore de Sicile. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il n'y a nulle part la moindre trace de feux, de volcans, d'incendie. Et cependant les Pyrénées renferment beaucoup de sources d'eaux minérales chaudes. Leurs vertus incontestables attirent, tous les ans, des milliers de curieux et de malades de tous les pays. Comment expliquer cela? Ce n'est qu'en disant que la nature est pleine de secrets, dont Dieu seul a la clé.

Quoiqu'il en soit, rien n'est plus digne de l'admiration du touriste que ces belles montagnes. Elles ne le cèdent en rien aux Alpes et aux Apennins, sous le rapport de la magnificence de leurs aspects. Elles l'emportent même par le luxe de la végétation, la limpidité de leurs eaux, le nombre de leurs cascades et la singularité de leurs accidents. Comme les Alpes, elles se dressent et s'élancent en pointes, en aiguilles, en pics; et, c'est un Américain qui me l'a dit, comme les Andes ou Cordillères, elles se forment en cônes, en murailles gigantesques, antassées en amphithéâtres, en cirques, en glaciers merveilleux.

Je suis heureux et fier de voir que ces merveilles de la nature appartiennent à notre France.

Nous sommes à *Cauterets*, dans une ville qui n'a guère qu'une rue resserrée très-étroitement entre de hautes montagnes. Sur la place se tiennent une foule de guides, attendant les curieux, tout en causant avec des Espagnols, vêtus de guenilles, qu'ils drapent majestueusement sous de larges manteaux à raies, et coiffés du large *sombrero*, dont le feutre a subi toutes les intempéries des saisons.

Midi sonne : le soleil est chaud; la journée belle, comme sous le ciel de l'Italie. Nous entendons des chevaux piaffer sous les fenêtres de l'hôtel de Paris, où nous venons de déjeuner. Je regarde : c'est notre guide, ce sont nos coursiers. Nous sortons aussitôt pour nous mettre en selle.

C'est la première fois, dans ce voyage, que nous allons monter à cheval ; et comme nous allons fournir une course longue et difficile, nous nous empressons d'examiner nos montures. Madame Dolfus a malheureusement une grande cavale de cuirassier ; Emile,

Ministerio de Cultura 2010

mieux partagé, paraît tout fier sur son poney. Moi, je tiens le milieu de l'échelle de proportion, sur une jolie petite bête, à l'allure douce et commode.

Nous partons. Notre route continue la gorge suivie depuis Pierrefite, et s'avance en face d'un cirque de verdure que l'on nomme la *vallée de Lutour*. Une cascade et un gave la décorent.

Nous la laissons à notre gauche, et allant passer devant le beau bâtiment des *bains de la Raillère*, nous entrons, en tournant soudainement à gauche, dans le *val de Jéret*, la plus belle course du voisinage de Cauterets.

Voici, échelonnés à notre gauche, les *bains du Petit-Saint-Sauveur*, du *Pré*, du *Bois*. Le chemin devient scabreux, longe le *gave de Jéret*, qui gronde à notre droite et à travers des blocs considérables de roches, tombées de la montagne qui domine la Raillère, monte, monte difficilement. Une odeur sulfureuse nous frappe alors le nerf olfactif. Elle augmente à mesure que nous nous approchons d'une excavation ténébreuse, à demi-fermée par quelques planches.

— C'est le *Mahourat*... nous dit le guide.

A l'ouverture se présente une femme qui nous offre de l'eau fumante. Mais l'odeur nous empêche d'accepter ce breuvage, Toutefois, par curiosité, nous entrons sous la roche noire, dont la voûte est couverte de minéraux qui cherchent à se figer. A l'extrémité, la roche est brûlante et baveuse. Il est impossible de rester dans ce *mauvais trou* : c'est la traduction de ce mot mahourat.

Nous reprenons le sentier. Il nous fait marcher, bondir sur des blocs de granit, jetés là par de grands éboulements. Souvent on grimpe sur des marches exhaussées. Et quand ces marches s'éloignent, le cheval doit sauter. C'est bien agréable pour le cheval, n'est-pas il vrai? Et pour le cavalier donc? On est dominé par les montagnes de *Culas*, les pics d'*Issé*, de *Monien*. Cependant, en se retournant, on aperçoit encore tout le bassin de Cauterets. On peut comparer sa gorge à une raquette, et on explique cette forme par le mouvement des eaux, qui, avant que les gorges fussent ouvertes, se sont longtemps exercées latéralement, jusqu'au moment où les torrents ont fini par se creuser un passage.

Notre guide, vêtu d'une veste légère, d'une ceinture rouge, coiffé d'un berret, ayant des espadrilles aux pieds, et un bâton ferré à la main, cherche à nous égayer, car nous sommes d'un sérieux bien en harmonie avec la nature sauvage qui nous entoure. Il nous raconte que la reine Hortense a fait la même excursion que nous, et a gravi ces mêmes roches. Elle était venue prendre les eaux à Cauterets, et un jour que cette belle reine de Hollande revenait de Luz par la montagne, elle fut surprise par la nuit, et on l'obligea, de crainte d'accidents, de s'arrêter dans une simple cabane de berger. La cabane domine le parc, à l'entrée de Cauterets, par Pierrefitte, et elle a pris le nom de *Grange de la reine*

Ministerio de Cultura 2010

Hortense. On y montre encore une pierre sur laquelle elle écrivit elle-même ce nouveau titre.

— Alors, répondis-je au guide, il était dans la destinée de Cauterets de voir des reines donner des noms à ses curiosités. Vous parlez d'Hortense, et je réponds par Marguerite. Là sœur de François Ier, Marguerite!

— La Marguerite des Marguerites... fit Emile.

– Précisément : Marguerite, reine de Navare, vint aussi à Cauterets, il y a longtemps. En avez-vous entendu parler ?

— Jamais ! dit le guide.

— Eh bien, ajoutai-je, comme on s'instruit à tout âge, sachez que cette princesse appela *Fontaine-d'Amour*, la source dont elle usait le plus souvent. La chronique raconte qu'elle aimait à se promener dans ces vallées avec des poètes, des musiciens et des amis intimes. Un jour, dans une de ses promenades, en automne, elle fut surprise par des lavanges : c'est le nom que vous donnez ici aux avalanches, et ces lavanges dispersèrent sa petite cour, et nuisirent beaucoup à la colonie de Cauterets. Voulez-vous entendre comment elle raconte elle même la chose? Voici. J'ai précisément dans ma poche un petit livre d'elle :

« Le premier jour de septembre, plusieurs personnes, tant de France que d'Espagne, se trouvent à *Cauldrès*, les unes pour boire, les autres pour prendre de la boue. Vers le temps du retour, vinrent des pluies si excessives, qu'il fut impossible de demeurer dans les maisons de *Cauldrès*, remplies d'eaux. Ceux qui étaient venus d'Espagne s'en retournèrent par les montagnes, du mieux qu'il leur fut possible. Les Français, pensant s'en retourner par Tarbes, trouvèrent les petits ruisseaux si enflés, qu'à peine purent-ils les passer au gué. Mais quand il fallut franchir le Gave, qui, en allant, n'avait pas deux pieds de profondeur, il se trouva si grand, si impétueux, qu'il fallut se détourner pour aller chercher des ponts; comme ces ponts n'étaient que de bois, ils avaient été emportés par la violence des eaux. Quelques-uns se mirent en devoir de rompre la véhémence du cours. Les uns traversèrent les montagnes, et, passant l'Aragon, vinrent dans le comté de Roussillon et de la à Narbonne. D'autres, pour prendre une route détournée, s'enfoncèrent dans les bois, et furent mangés par des ours. Quelques-uns vinrent dans des villages qui n'étaient habités que par des voleurs... L'abbé de Saint-Savin logea beaucoup de nous dans son appartement ; il fournit de bons chevaux du Lavedan, de bonnes capes de Béarn, et force vivres pour arriver à Notre-Dame de Sarrance... etc. »

— Mais il y a donc des ours dans ces bois? demanda mon illustre élève.

— Comment? fit le guide. Mais nous sommes ici dans la patrie des ours. Nous allons rencontrer...

— Un ours? cria le lycéen.

Ministerio de Cultura 2010

— Non : une cascade qui s'appelle le *Pas-de- l'ours*, parce qu'un jour un soldat et un ours se rencontrèrent sur le sentier qui y est fort étroit. Le soldat, voyant venir l'animal, se colla contre le rocher, et quand l'ours passa devant lui, d'un coup de pied il l'envoya rouler dans le Gave.

— Et nous allons passer sur ce même sentier?

— Certainement. Tenez, voici des bergers et quelques moutons, sur ce bout de pré, là, de l'autre côté du torrent. Eh bien! il n'y a pas de nuit que les ours ne leur enlèvent quelques brebis. Sur la hauteur que nous allons atteindre, demain, pas plus tard que demain, on doit faire une grande chasse à l'ours...

Depuis que la conversation est aux ours, Emile me semble infiniment moins fièrement huché sur son poney. Mais il fait grand jour, quoique les montagnes diminuent pour nous son éclat, et mon écolier nous regarde et se rassure.

Cependant, nous avançons toujours assez péniblement. Soudain, voici que nous entendons d'abord comme un roulement lointain. Vraiment l'on dirait de sourds grondements d'un tonnerre enfermés dans les entrailles des montagnes. Toutefois, les sons deviennent bientôt distincts, et se font reconnaître : c'est le bruit d'une cataracte. Elle a nom *Cascade du Cerizet*.

Nous quittons nos chevaux pour nous en approcher, en aidant madame Dolfus et Emile à gagner le lieu désigné par le guide comme le plus propice pour bien voir cette chute d'eau.

Nous voici donc en face de la cascade du Cerizet; nous foulons aux pieds une mousse épaisse, spongieuse, élastique. Le brouillard de la cascade nous enveloppe; sa fraîcheur nous attire au lieu de nous éloigner. Le gave écume avec rage, gronde avec furie, s'irrite des obstacles, et enfin s'élance et se précipite. Où? Soulevez le voile de brume qui le cache, là, sous nos pieds, dans un abîme d'une profondeur inouïe, qui fait tourner la tête en effrayant l'imagination. Mais quelle surprise! Voyez : Le soleil glisse un de ses rayons sur cette gaze transparente du brouillard, et la voici qui s'irrise de tous les reflets de l'arc-en-ciel. C'est alors un sublime spectacle. Ainsi, au même lieu, dans l'espace de quelques mètres, les rochers, l'eau, le brouillard, le soleil, le jour, se mêlent, se confondent, jouent... Signalerai-je aussi un vieux pin tombé dans le gouffre depuis long-temps déjà que nul n'ose aller chercher et qui semble rire de l'effroi des curieux à la pensée de s'en faire un pont?

De l'autre côté du talus sur lequel nous sommes en extase, le lit du gave apparaît sinueux, profond, ombragé de quelques pins superbes, humides de pluie, et secouant leur rosée. Le torrent n'est pas calme encore, il fume et gémit...

Les monts *Hourmigas* et *Pégnères* forment l'encadrement de cette scène grandiose, et, comme pour rendre la vision plus fantastique, au centre, les squelettes gigantesques de deux

Ministerio de Cultura 2010

rochers monstrueux s'élèvent et posent leur pied dans le courant furieux, comme pour narguer le torrent, et se rire des touristes.

En même temps, tout à l'entour sur les rives, croissent des rhododendron, des fougères, des jordons, et mille fleurs et mille grappes rouges de sorbiers. Puis au loin, au fond du tableau, se dresse le pic de *Peyrelance*, dont les flancs sont jonchés de vieux hêtres tombés de vetusté et de frènes séculaires abattus par la tempête ou les lavanges.

Dites-moi si jamais vous avez vu plus belle chose?

Nous allons contempler une autre scène plus grandiose encore cependant : la chute d'eau du pont d'Espagne.

Donc, nous reprenons le chemin périlleux que vous savez, si périlleux que le sabot de mon cheval glisse sur une roche mouvante, et ma bête tombe d'un côté, et moi, de l'autre; les courroies, la selle, tout est rompu. Heureusement j'en suis quitte pour la peur. Le guide répare l'accident, le cheval semble tout fier de m'avoir épargné la moindre douleur, et nous voici de nouveau gravissant le col étroit de Jéret.

Le ciel bleuit au-dessus de nos têtes, mais il faut bien lever les yeux pour le voir, tant est étroit le rail des montagnes qui font sa bordure. Regarde-t-on derrière soi? on est effrayé de la force d'ascension que chaque pas vous fait faire et de la profondeur que l'on domine. S'occupe-t-on du torrent qui roule à droite son fracas de tonnerre, l'horreur du précipice béant vous glace le cœur. A perte de vue, les cimes des roches se montrent déchirées par le temps, par la foudre. A droite, la muraille de granit se trouve découpée en forme de tuyaux d'orgues gigantesques. Et puis, des éboulements se sont faits un peu partout, et en voici de gauche et surtout de droite qui entravent notre marche et celle du torrent. Ce sont ces éboulements qui, en voulant combler le torrent, ont produit la cascade que nous venons d'admirer. Aussi nouvelles cascades. Celle du Pas-de-l'Ours survient à son tour; et, pour confirmer la légende, il n'y a en réalité que le passage d'un homme au-dessus de l'abîme. Nos chevaux le franchissent cependant.

De Lourdes à Pierrefitte, nous avons monté doucement, il est vrai, mais enfin nous montions. De Pierrefitte à Cauterets, nous avons gravi sans discontinuer. De Cauterets, ce n'est plus seulement monter, gravir, ce que nous faisons : c'est aller à l'assaut. A ce train, où donc allons-nous arriver?

Mais, en vérité, sommes nous donc aux Champs-Elysées, au bois de Boulogne, à Saint-Cloud? Jusqu'à présent nous avons rencontré de loin en loin quelque touriste précédé de son guide; par ci, par là, une cavalcade de deux ou trois promeneurs. Or, voici que de nombreuses chaises-à-porteurs ayant des dames timides et délicates, des chevauchées aux élégantes amazones, des piétons, des cavaliers, des pâtres même avec leur costume pittoresque, leurs cris rauques, et leur épieu solide, nous apparaissent dans le sentier scabreux et sur une assez large plate-forme qui le domine. Voici même... oui, c'est bien

Ministerio de Cultura 2010

cela, voici même des connaissances de Paris... On se salue, on se serre la main. – Au revoir ! A ce soir ! — Quel chemin ! mais que c'est beau ! — Alors nous atteignons la plate-forme, sur laquelle bivouaquent de nombreux pérégrinateurs, à pied, à cheval, en chaise, voire même à âne.

Là, nous sommes en face du sublime, du grandiose.

Parmi des massifs de pins plus drus, plus pressés, plus chevelus et plus élancés que partout ailleurs, du sommet d'une large assise de roches, arrivent deux gaves impétueux. L'un venant de gauche, est français, et provient du lac de Gaube, qui lui-même est formé par les glaciers du Vigne-Male ; l'autre, venant de droite, est espagnol, traverse la chaîne des montagnes à angle droit, et reçoit son origine à *Panticosa*. Le premier, impatient de tout frein, roule sur la croupe inégale de la roche, se partage en plusieurs nappes écumantes, et, d'un saut de près de deux cents mètres, se lance dans un chaos sans nom. Le second, se ruant dans un ravin étroit, profond, tortueux et sombre, fuit comme un trait, et se précipite dans le même gouffre. Alors, rendu plus impétueux par ces deux forces concentrées, ce nouveau torrent, devenu le *gave de Jéret*, descend le val avec fureur.

Un peu au-dessous de l'endroit où les deux gaves mélangent leurs eaux, les bergers du val ont jeté quelques poutres de sapin, appuyées sur des culées fournies par la nature : c'est là le *pont d'Espagne*. Or, pour mieux admirer la chute d'eau qui porte ce nom, on nous fait placer un peu plus bas que le pont, sur un débris de rocher. La cataracte se montre aussitôt dans toute sa magnificence. Alors, une harmonie sauvage frappe nos oreilles. Par un effet bizarre d'acoustique, les montagnes répercutent le fracas du torrent de manière à faire croire que c'est un orgue qui joue. L'illusion est telle que je reporte mes yeux en arrière sur cet autre jeu de la nature qui me montrait tout-à-l'heure des roches immenses disposées en buffet d'orgue. Mais c'est uniquement le bruit des flots qui, se précipitant sur le gouffre, produisent cette mélodie monotone.

Une troisième fois nous reprenons nos chevaux, et, tournant à gauche, nous nous dirigeons vers le lac de Gaube. Nous croyions avoir vu déjà des chaos dans le val de Jéret; nous n'avions vu que des miniatures. Voici que les arbres disparaissent, et, dans notre ascension, qui devient plus pénible, nous nous trouvons parcourir un éboulement bien autre encore. Les pieds de nos coursiers ne reposent que sur des blocs de granit qu'il faut franchir ; les montagnes qui accompagnent notre marche, diminuent de hauteur, car nous allons atteindre leurs sommets, mais elles sont toutes déchirées, et leurs ruines pendantes menacent de nous écraser et de nous engloutir. Nous retrouvons quelques très-rares sapins ; nous en voyons un surtout remarquable par sa mousse parasite qui le couvre. On dirait des chevelures blanches ou vertes

Ministerio de Cultura 2010

qui sont suspendues à ses branches. Leur différence de ton avec la sombre verdure de l'arbre a quelque chose qui frappe.

Enfin voici les neiges éternelles des glaciers qui se montrent : le bassin s'élargit; deux pics blanchâtres, trois, quatre, puis une crête continue de roche dénudée, puis un cirque de rochers, de montagnes sans végétation nous apparaissent. Le sol s'aplanit. Une sorte d'immense entonnoir se dessine : c'est évidemment le bassin d'un ancien lac. Là, le gave serpente paisiblement, avec un doux murmure. Tout se tait : la solitude règne autour de nous, au loin. Une dernière éminence se montre : nous la gravissons. Une plaine d'eau reflétant les roches grises frappe nos regards.

Cette eau, c'est le *lac de Gaube*.

Ces trois pics de roche dénudée, c'est le *Vignemale*.

Ce n'est plus chez nous de l'admiration, c'est de l'effroi. L'impression que nous ressentons dans ce vaste cirque, nu, froid, inanimé, est d'autant plus saisissante que le soir vient. Nul touriste, aucun voyageur, pas un pâtre même n'erre dans ces ruines grandioses de roches tombées, de montagnes déchirées : on se croirait dans un de ces lieux maudits que l'Arioste ou le Dante ont si magnifiquement peints de leur crayon sévère. Nous ne sommes pas seulement mélancoliques, nous sommes tristes. Là nous touchons au sommet de la crête des Pyrénées; le silence de la mort règne; la vie ne se montre nulle part, et si une cascade, tombant à l'extrémité du lac du glacier du Vignemale, ne grondait sourdement, on se croirait dans une région mystérieuse de la malédiction.

Quelle masse d'eau que ce lac de Gaube, à une pareille élévation ! Nous sommes à mille trois cent trente trois mètres au-dessus de la mer...

Une maisonnette, cachée par un rocher, se dresse sur les bords du lac. Un autre rocher s'avance dans l'eau. Ce promontoire étroit porte un monument funèbre de deux jeunes époux anglais engloutis dans le lac.

Au pied du promontoire, un canot amarré vous invite à faire une promenade sur le lac. C'est le même canot, peut-être, qui, chavirant, a causé la mort de ces infortunés. Aussi je dédaigne la nacelle, et après un examen rapide des curiosités de cette contrée sauvage entassées dans une sorte de musée, je reporte mon regard sur le Vignemale, dont le nom *vigne* signifie montagne et *mâle* mauvaise.

J'ai dit que nous étions au sommet de la crête des Pyrénées : cela signifiait que nous la touchons des... yeux, mais nullement des pieds. Il nous faudrait encore quelque chose comme six heures, pour aller nous asseoir sur la plus haute des quatre pointes. Quant aux trois autres, quoique plus basses, elles sont vierges encore de toute empreinte de l'homme.

La cascade *Plumous* ou *Spumouse*, porte bien son nom, *Spumosa* : elle est écumante comme du savon.

Ministerio de Cultura 2010

N'ayant pas fait l'ascension du Vignemale, permettez-moi de citer un voyageur, M. La Boulinière, qui a osé gravir ce véritable obélisque.

« Du lac de Gaube au Vignemale, dit-il, on monte sans cesse, et l'on remarque cinq ressauts successifs, à travers lesquels le gave s'est ouvert un passage. Il en est résulté autant de cascades. La première que l'on voit distinctement des bords du lac est la plus remarquable. Autant de vallons successifs séparent ces chaussées naturelles, et sont le réceptacle des débris de la montagne. Quelques pâturages y alimentent les troupeaux dans la belle saison. Le fond de cet amphithéâtre est occupé par un énorme glacier. Il offre sur plusieurs points des crevasses qui ont jusqu'à dix mètres de profondeur. Ce glacier se prolonge jusqu'au sommet de la montagne. »

Cette montagne est de trois mille quatre cents quarante-deux mètres de haut. C'est le pic le plus élevé du Bigorre. Elle est composé de sommités innombrables, entassées les unes sur les autres, et son aspect frappe autant de terreur que d'admiration.

Pendant que nous sommes en contemplation, assis et debout sur le rocher qui étaie la maisonnette, le soir vient, la nuit tombe, le froid se fait sentir, et nous sommes à quatre heures de marche de Cauterets. Il nous faut partir en hâte, car quelle route n'avons-nous pas à suivre ? Je frémis rien que d'y penser. Et les ours? Heureusement Émile et madame Dolfus n'y pensent pas.

Nous disons donc adieu au Vignemale, à ses glaciers, à la cascade, au lac, à la gorge, et, partant d'un pied léger, nous arrivons en une heure au pont d'Espagne; nul touriste ne se présente plus à nous, mais assez souvent, trop souvent même, car leur aspect m'effraie plus que le souvenir des ours, nous rencontrons des Espagnols, à mine rebarbative, qui errent dans les chaos, chargés d'énormes bagages. Que portent-ils ? Je l'ignore. Mais évidemment ce sont des contrebandiers, et cette race d'hommes, surtout les Espagnols, ne me laissent pas l'esprit tranquille. Avec cela la nuit est venue, et ces maraudeurs ont un regard!...

Du reste, dans ces montagnes, la nuit a une majesté suprême, que le bruit des eaux augmente encore. Involontairement je me rappelle les vers de Virgile :

— Vox quoque per lucos vulgò exaudita silentes
Ingens, et simulacra modis pallentia miris
Visa sub obscurum noctis, pecudesque locutæ.

Ce qui veut dire : Plus d'une fois on entendit dans les bois silencieux des voix épouvantables; on vit des spectres d'une pâleur affreuse errer à la nuit tombante : chose horrible ! des bêtes parlèrent (1)...

---

(1) Virgile, *Géorg.*, lib. 1, v. 476.

Ministerio de Cultura 2010

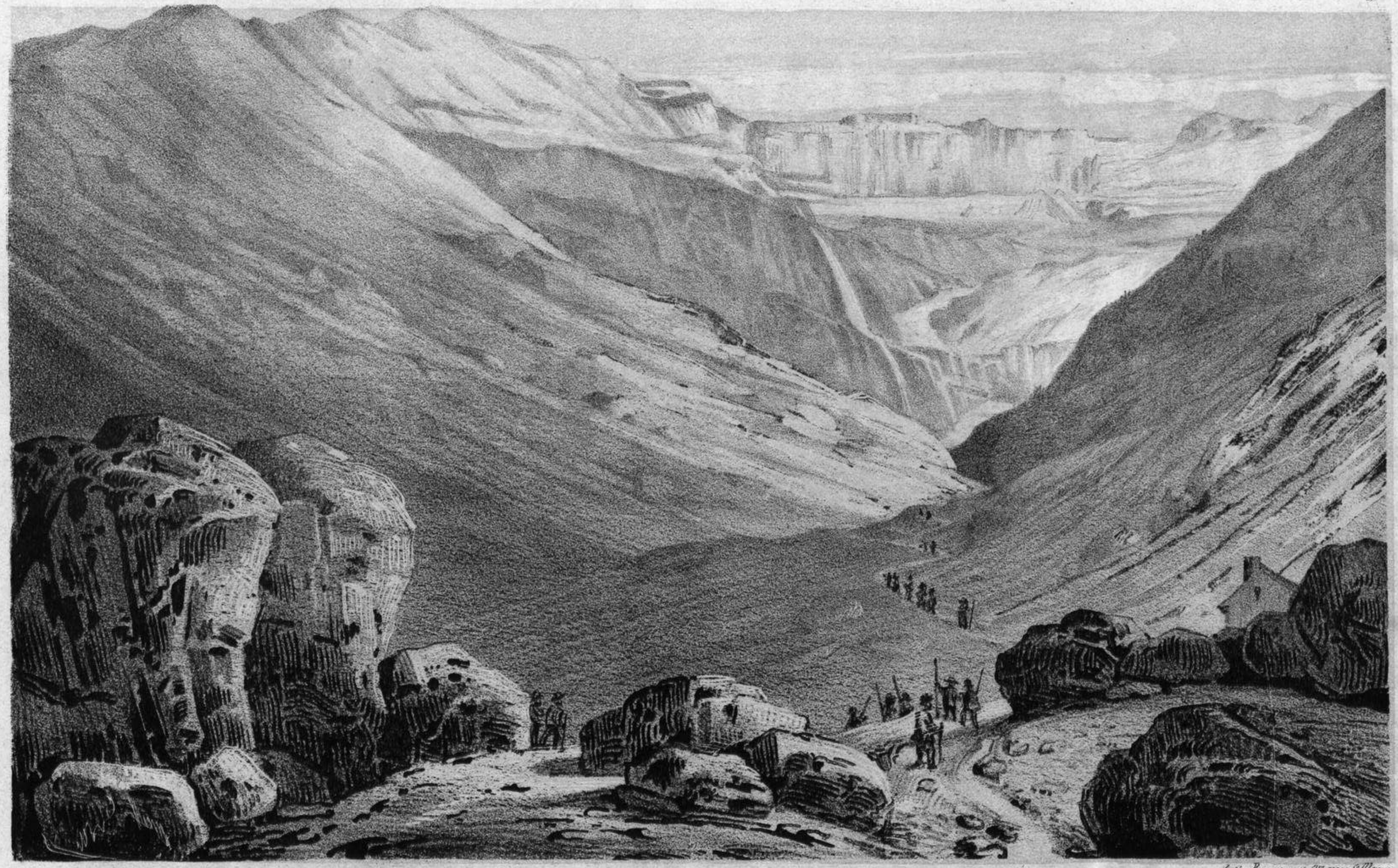
Rassurez-vous : nous ne voyons pas de spectres , nous n'entendons pas de voix, et aucun animal , pas même un ours , ne nous parle. Mais en échange , dans cette nuit brune , plutôt que noire, les hauteurs et leurs pics élancés ne nous présentent que des formes aériennes , confuses , et bien capables d'impressionner. Je dirai plus : une secrète horreur s'empare de nous dans cette morne solitude , où notre voix seule et les mugissements du gave se trouvent répétés d'échos en échos. En levant les yeux , le voile de la nuit semble déchiré de toutes parts. Entre les pics et les vallons on ne peut distinguer , en effet , que des lambeaux de la voûte céleste. Mais ce sont, par exemple , des sillons étincelants, tout semés d'étoiles qui, frémissantes , sont réfléchies dans les ondes vacillantes. Bientôt , à travers les roches et les pins on aperçoit heureusement les pâles reflets de la luue , roulant derrière les mornes couverts de neige et faisant étinceler les glaciers.

Nous revoyons le Pas-de -l'Ours , le Cerizet ; nous devinons , à l'odorat , la présence du Mahourat ; et enfin nous passons devant la Raillère , constellé de feux ; Cauterest paraît au fond de la gorge. Nous y rentrons sains et saufs , mais passablement fatigués.

N'attendez pas de moi que je vous promène dans la *vallée de Marcadan* , par le pont d'Espagne encore, mais à droite , cette fois; ni que je vous dise de gravir le *Monné*, d'où notre vue se perd sur Azun , Argelez , Lourdes , jusque vers Tarbes ; ni que je vous fasse les honneurs du Tare et de la grange de la reine Hortense. Non. C'est assez de Gaube. Suivez-moi seulement , et , avec Charles Lacrompe , notre guide , que j'emmène , montons dans une calèche confortable , et partons pour Luz. Là , d'autres beautés , d'autres merveilles nous attendent.

Ministerio de Cultura 2010

Ministerio de Cultura 2010



Lith. Poussin et Cie rue St Mau.

Au 1er Plan sortie du Chaos. Cirque de Gavarnie en face à deux lieues. A Gauche cascade
Au milieu de la crête Tours du Marboré, Sur la crête la Bréche de Roland et Glaciers du Mont-Perdu

Ministerio de Cultura 2010

VII.

Vallée de Luz. — Pic de Bergons. — Les géants. — Luz. — Ruines du manoir. — L'église fortifiée. — L'Escalette ou Pas-de-l'Echelle.— Tours et créneaux du Marboré.—*Vallée de Gavarnie.*— Gèdres.— Grotte merveilleuse. — Les deux chaos. — Amphithéâtre de Gavarnie. — Cirque.— Ponts de Neige. — Cascades. — Brèche de Roland. — Le premier curé de France. — Les douze têtes de morts. — *La vallée d'Héas.* — Autre chaos. — Un lac. — Le caillou d'Arrayé. — L'apparition miraculeuse. — L'église. — Un cantique de montagnards. — SAINT-SAUVEUR. — Le Lithonèze. — Comment on blâme les imprudents.

Vous vous rappelez que nous montions péniblement, il y a deux ou trois jours, la gorge de Cauterets, par une route appelée le Limaçon? C'est cette route que nous descendons aujourd'hui, et avec quelle rapidité, Seigneur! Nous revoyons Pierrefite, tapi sous ses touffes d'arbres, et arrosé par le gave de Pau, venant de Gavarnie.

Vous avez souvenance aussi que là, deux ramifications de vallées se forment: l'une montant à Cauterets, c'est celle que nous quittons; l'autre, formant le prolongement du Lavedan, et par une vallée tout aussi abrupte dans sa descente que la gorge de Cauterets dans sa montée, se terminant à Luz, c'est celle que nous prenons.

D'abord nous faisons une halte à *Soulom*, dont l'église, fort ancienne, a des machicoulis pour en défendre la porte. Puis alors, longeant le Gave de Pau, qui vient de Ga-

Ministerio de Cultura 2010

varnie, et passe à Saint-Sauveur, à Pierrefitte, à Argelez, à Lourdes, nous cheminons à sa gauche, dans la vallée, fort resserrée en cet endroit. Une végétation luxuriante s'étale sur les belles montagnes qui la bordent. A un kilomètre environ, nous traversons le Gave sur un beau pont, c'est le pont de *Villelongue*. Nous voyons, sur la rive opposée, les travaux préparatoires d'une nouvelle route tracée à l'aide de baguettes de fer fixées dans le rocher, qui indiquent que sa hauteur sera moindre. C'est à l'aide de la mine que cette route sera taillée dans le roc vif.

Nous traversons un autre pont, ce qui nous met tantôt à la droite, tantôt à la gauche du Gave. Un limaçon, doux et commode, nous fait gravir alors et dominer bientôt le Gave, à une hauteur prodigieuse. Mais rien d'âpre ni de dur ne frappe l'œil sur le flanc des montagnes ; au contraire, leur verdure est celle du jardin anglais le plus soigné; et c'est au bruit harmonieux de l'éternel orchestre des eaux que nous nous avançons vers Luz.

A notre gauche, entre deux montagnes, fendues comme par la main vigoureuse d'un géant, nous apparaît le *pont d'Enfer*, à cheval sur un horrible abîme. A droite, le village de *Viscos*, suspendu sur le gouffre, à une élévation prodigieuse.

En face, le *pic de Bergons*, plongeant sa tête dans les nues, nous sourit et nous annonce que Luz est à ses pieds.

Voici maintenant le village de *Visos*, à mi-côte, à gauche. La tradition populaire porte qu'il était anciennement habité par des géants, auxquels on donnait le non d'*Esprasous*, et dont la taille atteignait huit pieds. En effet, des fouilles pratiquées dans le tombeau de l'un d'entre eux, ont fourni une clavicule de dix pouces de long. Les registres de Luz constatent même l'existence du dernier membre de cette famille, le vieux *Banque*, mort, il y a cinquante ans, à l'âge de cent-dix ans : il avait six pieds.

Nous quittons enfin la nature tourmentée : nous entrons dans le bassin de Luz. Remarquez le hameau de *La Chèze*, sur la hauteur, et, un peu plus loin, comme sur un promontoire, le village de *Saligos*. Notre guide nous dit que c'était jadis un pays de voleurs et d'assassins ; et, là dessus, il nous conte des histoires à faire dresser les cheveux.

Luz est là, sous nos yeux, à gauche; *Saint-Sauveur*, à droite ; ils sont séparés seulement par le Gave et un rideau de peupliers. Leur bassin, moins étendu que celui d'Argelez, est ceint de montagnes plus élancées, et entrecoupé de torrents plus rapides. Le *gave du Baltan*, si fougueux dans Barèges, qu'il menace sans cesse de destruction, arrive, à gauche de la vallée à laquelle il donne son nom, et va se joindre au Gave de Pau, après de nombreux circuits. Les maisons de Luz se groupent avec grâce sur ce confluent.

Elles sont dominées par trois choses qui fixent tout d'abord l'attention du touriste. La première est la *tour et les remparts* pittoresques du *manoir de Sainte-Marie*, qui fut une des dernières possessions des Anglais dans ces contrées. Le fameux Prince-Noir y

Ministerio de Cultura 2010

séjourna quelque temps. A peine descendu de calèche, je n'ai rien de plus pressé que de courir, avec Emile, visiter cette ruine superbe, qui nous rappelle la vieille tour de Martiny, dans le Valais; car, comme celle-ci, le manoir de Luz est assis sur un mamelon assez élevé. Il fut fondé par les Templiers, en 1404.

La seconde est l'*Eglise*, fondée de même par les Templiers, entourée de murailles crénelées, de tours à meurtrières, qui, ainsi que le mur d'enceinte, conservent leurs machicoulis et leurs embrasures. Nous y retrouvons les armoiries des chevaliers du Temple; et, sur l'un des côtés, nous remarquons une petite porte, par laquelle entraient les *Cagots*. Je signale aussi à l'attention des amateurs un petit musée d'antiques renfermé dans une tourelle où l'on verra des arquebuses trouvées dans le donjon, des fers qui couvraient un squelette pris dans les oubliettes du manoir, vingt objets provenant des Templiers, un petit tombeau fort curieux, etc., etc.

Enfin, la troisième chose est l'*Ermitage ruiné*, dont on aperçoit les vestiges sur un rocher escarpé. C'était encore un domaine des Templiers.

Cela fait, installés dans un appartement et à la table de l'hôtel des Pyrénées, nous dînons en société fort nombreuse d'Anglais qui s'humanisent beaucoup avec nous depuis nos succès à Sébastopol, et de Parisiens enchantés de la belle nature des montagnes. Puis, nous nous livrons au repos, car la journée du lendemain sera rude : nous devons visiter le cirque de Gavarnie.

Le soleil ne luisait pas encore dans les cieux ; mais déjà l'aube avait blanchi le sommet des montagnes, et ses pâles reflets éclairaient assez le bassin de Luz pour que mon œil pût suivre au loin la ligne tracée par la route de Pierrefitte au milieu des prairies, comme une écharpe blanche jetée sur la verdure, et les tours de Sainte-Marie se levant sur la colline ainsi qu'un squelette de son tombeau, quand je sonnai le réveil de mes compagnons par la fanfare joyeuse :

— A cheval ! à cheval ! l'Escalette, le Chaos, Gavarnie, les cylindres du Marboré, la brèche de Roland, le Mont-Perdu, Gèdres, sa grotte, Héas, l'Oule d'Héas, sa chapelle, nous attendent ! A cheval ! à cheval !

J'étais déjà tout habillé. Je sors. Notre guide survient; nos chevaux piaffent sur la route. Mais dix, douze, quinze, vingt autres chevaux sont amenés aussi par d'autres guides. L'hôtel s'ouvre : des amazones, des cavaliers, des dames en toilette de ville, des jeunes gens, le cigarre à la bouche, le lorgnon à l'œil, se présentent à leur tour. Tout ce monde rit, cause, babille, chante, regarde le ciel, se détire aux premiers rayons de soleil, et s'encalifourchonne.

Prêts au départ, avant tous les autres, nous piquons des deux, et au galop ! Nous suivons la belle et courte avenue qui descend à Saint-Sauveur, et nous tournons soudain à gauche.

Ministerio de Cultura 2010

Tout aussitôt nous voici considérant avec intérêt cette gorge fameuse qui nous force au recueillement, et que nous allons suivre jusqu'à la source du gave de Pau. On s'avance, on gravit, sans savoir où l'on va. A chaque pas la route est arrêtée par des monts qui n'offrent qu'un chemin difficile. En effet, malgré l'industrie humaine, la nature rebelle nous laisse à peine un défilé. La vallée se resserre entre des rochers à pic : le sentier est tracé sur une corniche d'un demi-mètre de large, et le torrent mugit au fond d'un précipice de cinq cents pieds de profondeur. Cet affreux passage s'appelle l'*Escalette*, ou le *Pas de l'Echelle*. Il n'était guère pratiqué jadis que par les montagnards les plus hardis, et encore souvent ne le franchissaient-ils pas impunément. On voit sur le gouffre des vestiges d'une tourelle qui défendait ce pas. On l'avait construite pour arrêter les Miquelets espagnols dans leurs excursions. En 1708, des brigands venus d'Aragon y furent arrêtés par une poignée de montagnards qui les repoussèrent l'un après l'autre sur les roches du gave, qui les engloutit. Ce fort était donc l'une des clefs des Pyrénées.

— Il arriva là un bien triste événement, pour ne citer que celui-là, nous dit le guide, dont le petit cheval fringant donnait le pas aux nôtres. C'était en 1819. Un jeune homme qui suivait cette route, descendit à cet endroit, pour resserrer la sangle de son cheval. Mais il glissa, perdit l'équilibre et tomba dans le gouffre de cette hauteur qui est de deux cent soixante mètres.

— Il fut noyé? s'empressa de demander Emile.

— Non; mais brisé sur les rochers, on s'aperçut qu'il vivait encore. Aussitôt un des passants de courir à Luz. Il donne l'alarme, demande des cordes, se fait suivre de quelques personnes. M. Cantonnet; curé de Luz, est un des premiers. Arrivé sur le lieu de l'accident, ce digne prêtre, voyant remuer l'infortuné jeune homme, se prosterne au bord de l'abîme, invoque le ciel, saisit un câble, se fait attacher à la corde et descend dans l'abîme.

M. Cantonnet parvient à la victime, consolée par sa présence; il lui prodigue les secours de la religion et reçoit son dernier soupir.

Par intervalles, de gracieuses cascades viennent mêler leurs eaux aux cataractes du gave. Elles se reproduisent sous mille formes. Ici c'est une large dentelle qui glisse sur un plan incliné; là, c'est une flèche rapide, toute d'argent, qu'entourent les fleurs les plus brillantes; ailleurs, c'est un filet doré par le soleil qui, dans sa chute, se change en une pluie de diamants. Quel silence dans ce désert, si la voix des ondes ne pleurait, ne chantait, ne gémissait !

Un délicieux tableau vient ensuite nous frapper : c'est le hameau de *Scia*, placé sur un promontoire avancé, et entouré de magnifiques groupes d'arbres.

Maintenant les rochers deviennent inaccessibles, et le sentier, interrompu, fait un coude,

Ministerio de Cultura 2010

conduisant à un pont qui nous fait suivre le torrent à sa droite. De ce point nous voyons l'ancien *pont de l'Artigue*, en une seule arche, qui s'élance d'une roche à l'autre, à la hauteur de soixante-quatre pieds au-dessus du gave.

Nous touchons à *Prugnères*, petit hameau situé au pieds du *Pic-Long*, à droite. A gauche, nous avons une vallée sur laquelle surplombe le *Stibermale*, aussi élevé que le mont Perdu.

Un peu après le hameau de *Sarre-de-Ben*, montagne du vent, les montagnes majestueuses qui fermaient notre horizon se reculent, paraissent s'abaisser, et... le spectacle devient si beau, que l'on s'écrie :

— Quelle-est cette merveille, à l'horizon, guide?

— *Le Marboré*, à gauche, *la Brèche-de-Roland*, à droite... répond-il, et le *Taillon*, plus à droite encore.

Au loin, dans une brume vaporeuse, la crête la plus élevée des Pyrénées se montre à nous, en effet, étincelante de neige sous un ciel d'azur. Rien de plus frappant que l'apparition inattendue de cette barrière gigantesque posée par la nature entre le pâtre français et le contrebandier espagnol. Ce Marboré, nommé ainsi parce qu'il est formé d'un amas de couches de marbre secondaire, s'élève comme une muraille perpendiculaire. Ses flancs sont zébrés de lignes blanches de neiges éternelles, et de lignes noires, de granit sans doute. Vu du point où nous sommes, la muraille est interrompue à l'est par deux rochers en cylindres appelés *tours du Marboré*; à l'ouest, au contraire, la muraille a deux échancrures en forme de créneaux; l'une à gauche est parfaitement régulière, et on prétend que Roland, monté sur son cheval de bataille, et voulant s'ouvrir un passage, fit à cet endroit, d'un coup de sa fameuse épée, cette brèche de cent mètres; aussi nomme-t-on cette échancrure *Brèche-de-Roland*. De loin, par exemple, ces cent mètres se réduisent à la largeur d'une porte. La seconde se nomme *Fausse-Brèche*. Elle est à droite, et a un éboulement qui en détruit d'un côté la régularité. C'est au-dessous de cette magique apparition, parfaitement semblable à un vieux château-fort avec bastions, et tours, et créneaux, que se trouve l'amphithéâtre ou cirque de Gavarnie. Mais nous n'y sommes pas encore! Enfin, à droite encore, apparaît le Taillon.

Mais tout ce sublime et magique aspect disparaît bientôt comme un rêve.

La montagne de *Coumélie* nous cache cet horizon; et à la base de cette montagne nous trouvons *Gèdres*, village situé à l'embranchement de la vallée d'Héas avec celle de Gavarnie, et sur le confluent de leurs deux gaves.

D'abord nous rencontrons un montagnard chargé d'un izard, mort, hélas! d'une balle qui l'atteignit au flanc. On le porte à notre hôtel : nous en mangerons sans doute. En attendant, Emile caresse la pauvre bête, et retient les cornes pour souvenir de voyage.

Ministerio de Cultura 2010

Ensuite, je lis cette courte phrase, au dessus de la porte d'une maison située en face de l'église et à cheval sur le gave :

« Ici, pour 50 c. on visite une grotte très-curieuse ! »

Je voyage pour voir : aussi je descends de cheval, et j'entre seul. A la sortie de la maison, je me trouve dans un jardin peu curieux d'où j'entends des eaux qui bouillonnent. Un escalier se présente à gauche : je le descends. Mais en le descendant, je quitte le jour, car la nuit vient sous les hauts pins qui me couvrent bientôt. Le gouffre du gave d'Héas est là à mes pieds : je puis toucher l'eau. Je lève les yeux... Oh ! c'est admirable ! Deux roches gigantesques, couvertes d'arbres épais, sont là en face de vous, de l'autre côté du gave. Une troisième roche, plus basse, fait l'entre-deux des roches gigantesques, dont les deux parois semblent vouloir se rejoindre au-dessus de leur jeune sœur. Alors sur cette roche plus petite, arrive tout un torrent, éclairé des reflets du jour qui percent au travers du feuillage et par l'espace laissé entre les deux têtes des énormes rochers. Il tombe en mugissant dans le bassin, au-dessous, d'une hauteur de vingt mètres, en écumant de rage. Le soleil vient-il à donner sur ce superbe assemblage de sombres pins, de blocs de marbre, d'eau et de jour ? la magie de la lumière augmente la magnificence de la vue. Les rayons du soleil s'amortissent insensiblement dans ce long détroit, et ce mélange de lumière et d'obscurité, joint à la fraîcheur, à l'harmonie, à la solitude du lieu, me donnent l'une de ces jouissances qui élèvent l'âme et la portent à l'empirée, vers l'auteur des merveilles de la nature.

Je remonte a cheval et rejoins ma société, qui écoute avec intérêt la description de la grotte. Mais à une beauté que l'on croit la plus propre à vous impressionner succède une autre beauté qui vous impressionne davantage encore. Nous arrivons au *Petit* et *Grand-Chaos*, ce que, dans le pays, on nomme *Peyrada*.

Représentez-vous, à gauche du sentier, une haute montagne nommée Coumélie. Elle monte jusqu'au ciel ses assises de rochers et élargit sur le sol sa base massive, effrayante. Or, cariée dans sa substance granitique, ébranlée par les tourmentes, un jour elle cède tout-à-coup à l'influence des éléments, et tombe, s'écroule, descend avec furie dans la vallée, comble le gave, ébranle la terre, amoncelle ses débris, et produit le plus horrible désordre, les décombres les plus titaniques, un pélasgique amalgame tel, que l'imagination se refuse à les concevoir.

En effet, voyez avec moi, voyez avec nous, ces rochers tombés, épars, entassés les uns sur les autres, produisant des ponts assis sur leurs arches, des dômes posés sur leurs

Ministerio de Cultura 2010

colonnes, des forteresses établies sur pilotis; offrant des portiques, des prisons, des cachots ténébreux, des équilibres inimaginables, et mille effets de l'art grossier, rude et sauvage du hasard. Apprenez que beaucoup de ces masses effrayantes ont de *dix mille* à *cent mille pieds cubes* et sont amoncelées, superposées, suspendues les unes sur les autres. Tout ce qui précède ce grand désordre est le Petit-Chaos; le centre est le Grand-Chaos; l'ensemble la Peyrada, et cette monstruosité formée du Coumélie, est au pied-ouest du *Piméné*, qui s'étend du Coumélie au cylindre du Marboré, à une hauteur égale à celle du pic du Midi-de-Bigorre.

Parvenu au milieu de ces formidables ruines, nous nous arrêtons, interdits. Que nous paraissons petits à côté de ces géants! En vain je voudrais vous décrire cet entassement confus, je n'y parviendrais pas. Quel dut être le fracas d'un si grandiose éboulement! Comme les monts d'alentours dûrent être ébranlés par la commotion de ces vastes débris se heurtant, se brisant, cherchant la place éternelle qu'ils allaient occuper. Est-il possible de se figurer ces masses épouvantables perdant la place qu'elles occupaient sur le Coumélie, leur vitesse incalculable accélérée par la gravité, et produisant les plus terribles explosions? Combien y a t-il de temps que ce désastre a été consommé? Tout fait croire que cet éboulement a été l'effet d'une seule secousse, d'un tremblement de terre peut-être, de celui sans doute qui, on 580, selon Grégoire de Tours, ravagea tant de vallées. En contemplant ces ruines, et le flanc de la montagne d'où le granit s'est détaché, on dirait que leurs plaies saignent encore. Qui sait si des villages populeux n'ont pas été engloutis sous ces roches qui gonflent le sol?

Au milieu de tout cela, des fontaines coulent, des cascades babillent, des cataractes mugissent, et le gave beugle! Oh! c'est bien l'accompagnement qui convient à une pareille décoration!

Que de pensées! Et quel silence pour les mieux entendre! Nous ne parlons pas : nous sommes muets; nous sommes comme frappés de la main de Dieu!

Nous quittons enfin ces chaos où la vie se trouve mêlée et confondue avec la mort; où la végétation se produit au milieu des débris, comme s'il suffisait de l'air à la plante pour vivre, et nous voici nous acheminant vers *Saussa*, groupe de chaumières, en face desquelles se voit une jolie cascade.

La preuve que Roland, le paladin, le valeureux ami de Charlemagne traversa ces lieux, allant faire sa brèche, c'est que voici dans le rocher, là, sur notre sentier, les deux pieds et les fers de son cheval qui y ont laissé leurs empreintes parfaitement visibles. Notre guide, et tous les guides que nous voyons venir derrière nous, s'arrêtent là pour les montrer. Doutez donc, après un pareil témoignage?

Nous tournons insensiblement à gauche .. Voici le *village de Gavarnie!* Voici le cirque, voici le Marboré qui le couronne, voici la brèche qui lui fait cortége!...

Ministerio de Cultura 2010

Nous traversons le village sans rien en remarquer... Pardon! je vois seulement un groupe de femmes très-babillardes et fort occupées à couper la queue à un porc, les malheureuses! A quel propos, je vous le demande? Est-ce une habitude du pays?... Elle est triste, car l'infortunée bête s'en va bien penaude! Pardon encore! Nous sommes suivis par une foule de petits mendiants. Je remarque et fais remarquer une toute petite fillette qui, hier, avait besoin du lait de sa mère; elle nous suit avec opiniâtreté, et ne dit qu'un mot, un seul, le seul qu'elle sache balbutier encore assurément :

— Sou! sou! sou! crie-t-elle de sa petite voix flûtée...

A part cela, toute notre attention se concentre sur le cirque qui est devant nous, béant, sublime, nageant dans l'éther; levant sa crête blanche aux cieux, et plongeant ses pieds roux dans l'abîme, large d'une lieue, étalant ses gradins avec orgueil, se coiffant de ses tours, faisant pleuvoir une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze, douze, treize, quatorze cascades; quatorze cascades! Comprenez-vous ce tableau? Montrant ses ponts de neige miroitant au soleil; rassemblant dans sa construction sortie des mains de Dieu, ce que l'Assyrie, l'Asie-Mineure, l'Egypte, Rome et Carthage ont produit de plus étonnant, jardins suspendus, murailles énormes, obélisques, temples, môles, pyramides, colysées, colosses de toutes sortes.

Nous croyons toucher à ce grand cirque, et ce n'est qu'après une heure et demie encore que nous arrivons à son enceinte. Jugez quelle illusion d'optique dans les montagnes!

D'abord descente dans un vallon circulaire qui certainement est l'emplacement d'un ancien lac ayant ruiné ses bords en les froissant et les rongeant de ses eaux, et enfin se précipitant avec le gave. Sur ses rives, végétation qui dessine encore leurs limites comme jadis. On franchit un monticule escarpé. Nouvelle apparition du torrent qui tourne avec colère autour d'une roche dont il a dévoré le pied. Quelques sapins et des saxifrages chevelus couvrent cette roche. Pour avenue du cirque, à gauche, montagne d'un aspect ténébreux; à droite, glaces et neiges et gravier pour aller à la Brèche-de-Roland; au loin, le *pic d'Allanz*, dont la noire verdure s'harmonise à merveille avec ses roches jaunissantes et rembrunies. Second lac plus élevé que le premier; mais desséché comme lui. Trois torrents échappés des hauteurs précèdent la grande cascade du centre, d'un côté; de l'autre, les nombreux filets d'eaux dont nous avons parlé versent leurs urnes, qui retombent en chevelures blanches lutinées par les brises.

Enfin nous entrons dans le *cirque*. Nos chevaux sont abandonnés, et nous voici courant sur ses neiges, comme des écoliers échappés à la férule du maître. Nous sommes les seuls visiteurs encore.

Quelle enceinte? Elle est formée de murailles surmontées de neiges éternelles, d'amphithéâtres dont le second recule sur le premier, le troisième sur le second, et le quatrième sur le troisième. Les tours de Marboré, à l'aspect sombre et ruineux, se dressent sur sa

Ministerio de Cultura 2010

crête. Du sommet de ces murailles descendent de longues traces noires, c'est le résultat de l'humidité ; sur ces bandes noires glissent de longues traces blanches, ce sont les cascades. Les autres parties de la muraille sont gris jaune. L'arène est semée de plus de roches qu'il ne faudrait pour bâtir de nouvelles pyramides d'Egypte ; et pour sable, elle a des neiges. Cette neige, durcie par le froid, fondue à sa surface par le soleil, condensée ensuite par l'air glacé de la nuit, forme un sol qui résiste. Rongée dessous par le passage et l'écoulement des eaux, elle forme des voûtes admirables appelées *Pont-de-Neige*. La profondeur et l'étendue du cirque sont telles que, nonobstant la chute de toutes les cascades, leur éloignement fait qu'on ne les entend pas, et il règne autour de nous un silence solennel.

Quoiqu'entourée d'un cadre si vaste, la grande cascade seule paraît immense. Malgré le volume de ses eaux, elle offre l'image blanche d'une mousseline légère qui flotte au vent. On peut néanmoins la découvrir de six lieues, car elle a été dessinée du pic de Bergons, qui est à cette distance.

Pour nous approcher d'elle, nous traversons un pont de glace, et nous allons à un point d'où le soleil l'embrase tout entière : là elle forme une véritable colonne de feux de diverses couleurs ; là aussi nous entendons le bruit de sa chute : c'est un fracas épouvantable. En nous glissant dans une profonde crevasse, nous pouvons dominer le réceptacle qui reçoit ses eaux. Elle y devient un torrent furieux, dont les flots se perdent en d'obscures et profondes retraites.

— Il y a quelques années, nous dit notre guide, un Anglais, trop curieux, perdit pied et tomba dans l'abîme. Engouffré sous le pont de Neige, il fut entraîné dans le canal des eaux, et alla sortir là-bas, à l'extrémité des ponts, avec la rapidité d'une truite. Il n'en mourut pas, mais il eut bien du mal à en revenir.

Malgré ce que dit Lacrampe, je veux connaître les ponts de Neige, et avec une certaine peine je parviens à me glisser sous leurs voûtes, très-surbaissées, suivi d'Émile, qui m'accompagne bravement. *Mirabile visu!* s'écrie-t il. Mais ce qui frappe le plus, c'est la teinte d'un bleu pur et tendre que produit la lumière tamisée à travers la glace, et qui se combine de mille manières pour former toutes les gradations entre le blanc et le gris obscur des extrémités de la voûte. En outre, les voûtes sont taillées en arcades à mille arêtes, et façonnées de manière à faire croire que la main de l'homme le plus habile en a dirigé l'architecture,

Néanmoins, nous mettons fin à notre exploration pour gravir une roche formidable qui occupe le centre de l'arène de glace, d'où nous examinons de nouveau cet étrange monument de la nature. Toutes ces écharpes blanches qui secouent leurs dentelles au grand soleil ; ce fleuve qui tombe perpendiculairement et sans interruption d'une hauteur

Ministerio de Cultura 2010

de trois cents pieds ; la muraille de granit et l'ensemble de ce beau caprice, de cette immense fantaisie, tout nous pénètre d'admiration.

Toutefois, il est une chose qui nous presse de partir, c'est la faim. D'ailleurs, voici bien deux heures que nous nous extasions, et les extases mêmes ont un terme. Donc, a regret, bien à regret, nous partons, non sans nous retourner mille fois. Et puis, il faut faire place à toutes ces cavalcades qui arrivent, qui ont déjeûné, et bien à tort; car, pendant que nous jouissions, dans la solitude, de la vue du cirque, nous avions le plus beau temps du monde; et, à cette heure, voici le ciel devenu gris, et... la pluie tombe.

Nos chevaux, qui sentent l'avoine et qui descendent, nous rendent promptement au village.

— Vos paroissiens ne doivent pas être difficiles à conduire à Dieu, M. le curé, en face de pareilles œuvres signées de sa main... dis-je au bon pasteur du village que nous rencontrons à la première maison.

Sur ce premier mot, la conversation s'engage, et pendant que notre guide va faire mettre le couvert à l'hôtel des Voyageurs, nous voici descendus de nos montures, en grande et franche amitié avec le curé, qui nous offre son vin, qui nous offre son presbytère, qui nous donne son cœur, le digne homme.

— Acceptez, acceptez, nous dit-il, je suis le premier curé de France, et vous ne pouvez refuser l'honneur de boire à ma santé.

— Le premier curé de France du côté de l'Espagne; mais le dernier en sens inverse... dit Emile qui ne veut point paraître inhabile à deviner les énigmes.

Nous n'acceptons l'hospitalité du presbytère que pour un moment; et madame Dolfus s'empresse de rendre le curé dépositaire de ses aumônes pour les pauvres. Puis, c'est à l'église que le vénérable prêtre nous conduit. C'est un antique sanctuaire souvent assiégé par les lavanges. Elle fut aussi témoin de terribles drames. A l'entrée, à gauche, nous nous trouvons en face de douze têtes de pauvres victimes de la politique soupçonneuse de Philippe le Bel, à l'endroit des templiers. Quand parut l'édit de proscription qui les condamnait, douze de ces infortunés chevaliers qui se trouvaient dans leur manoir de Gavarnie, furent poursuivis jusque dans leur sauvage abri, et impitoyablement décapités. Ce manoir s'élevait à côté de l'église. Si jamais vous passez à Gavarnie, demandez à ce bon curé de vous montrer une certaine écritoire antique qu'il a trouvée récemment. Il vous dira à cette occasion une histoire qui fera dresser vos cheveux.

A la sortie de l'église, voyant nos yeux se porter encore sur les cylindres du Marboré, la Brèche-de-Roland, et les neiges du mont Perdu, par-derrière le cirque, le curé nous dit :

— Moi aussi, j'ai eu ma petite curiosité, et j'ai voulu visiter ces régions de la mort

Ministerio de Cultura 2010

qui dominent Gavarnie. Un jour, armé de longs bâtons ferrés, avec l'un de mes paroissiens et un bon guide, je pars au moment où le faîte du cirque s'empourprait des feux de l'aurore. Arrivés à peu près au centre de l'amphithéâtre, nous tournons à droite, et, dans une muraille en apparence inaccessible, nous gravissons le long de ses flancs un chemin difficile. Nos mains nous servaient autant que nos pieds. Nous passons des chutes d'eaux ; nous nous glissons sur des corniches de quelques pouces de largeur ; nous nous confions à des pierres branlantes, à des herbes même, et il s'en faut peu que la tête ne nous tourne au-dessus de précipices de quinze cents pieds de profondeur.

» Enfin, haletants, respirant avec peine, nous atteignons ce point, à droite, que l'on nomme *Malhada de Serrades*. Nous y trouvons des fleurs. De là nous nous élevons sur des roches et des pentes herbeuses, jusqu'au niveau de la grande cascade. Il nous est facile de la voir s'échapper d'un effrayant glacier arrondi en forme de cône. Derrière surgit le cylindre de Marboré, dont les formes sont des plus bizarres, comme tout ce que nous voyons à l'entour. Alors nous arrivons à une plaine de neige qui nous force à mettre des crampons à nos pieds. Deux plaques de fer disposées en croix et armées de pointes, voilà notre nouvelle chaussure, attachée à nos jambes à l'aide de deux courroies. Nous cheminons ainsi sur la neige, avec prudence, redoutant les lavanges, et évitant le bruit qui les provoque. Oh ! nous étions en Sibérie, en cet endroit : malgré le plus beau soleil, nous avions froid. Le ciel offrait une couleur bleue très-foncée, et l'horizon, une teinte vert de gris. Un silence sans pareil régnait autour de nous. Quelle vue, du reste ! Je suis malheureusement trop mauvais conteur pour vous la bien rendre. Nous allons alors droit à la Brèche-de-Roland.

» Vous savez que cette brèche est un *port* ou passage pour aller en Espagne. Mais évidemment il ne peut être fréquenté que par des contrebandiers. Aussi nous rencontrons de ces hommes aventureux qui font à peine attention à nous. Toutefois, l'un d'eux veut bien nous parler et nous dit :

– Ne vous arrêtez pas près de ce rocher, il est maudit ! L'année dernière, un voleur y assassina un montagnard qui revenait de *Bouchero*, et, le surlendemain, nous fîmes justice du voleur, en le tuant là, à son tour.

» Sur ce, ce contrebandier rejoint ses compagnons. Ils portaient tous des vêtements de couleurs vives qu'ils affectionnent beaucoup, et ils disparurent derrière la brèche.

Croirez-vous que, rentrant dans leur Espagne, lorsque nous étions nous-mêmes à la brèche, les voilà qui, agenouillés, se mirent à chanter un cantique d'une voix mâle et sauvage, dont les notes mélancoliques allaient s'éteindre jusque contre le Marboré?

» En cet instant, un vent frais nous frappa au visage : c'était la brèche qui s'ouvrait devant nous. Nous nous mettons à l'ombre froide de la muraille élancée, et, de là, nous

Ministerio de Cultura 2010

dominions les Pyrénées françaises, le Vignemale, la vallée d'Ossone, le long de la crête supérieure, du côté de Gaube, et la Gascogne, à gauche; le mont Piméné à droite, le Bergons en face; et, derrière nous, le mont Perdu en Espagne, l'Espagne et les vallées d'Aragon.

» Trois heures après, je me reposais au foyer de mon presbytère. »

Nous serrons la main du bon abbé Cazaux, qui nous a dit son nom, comme nous lui donnions les nôtres. Nous songeons avec peine que pendant six à huit mois, cet excellent homme va se trouver confiné sous les neiges avec ses ouailles; nous regardons une dernière fois l'amphithéâtre, et enfin nous allons nous asseoir à la table du déjeûner. Certes! nous l'avions bien acheté par notre fatigue : il était trois heures de l'après-midi.

Nous ne dînons pas seuls : à nos côtés s'installe une famille parisienne, connue de madame Dolfus. La conversation s'engage, le repas se prolonge, les cavalcades reviennent du cirque, et nous remarquons à peine que la pluie tombe. Mais enfin nous levons le siége, un peu fatigués, mais pressés de regagner le temps perdu. A peine en selle, le signal du départ est donné, et voici notre habile écuyère, madame Dolfus, qui lance son cheval au galop et, sans égard pour les chevauchées barrant le chemin et tous les chaos, montées ou descentes, nous force à la suivre dans une course au clocher peu agréable, je vous l'affirme. Il advint de ce beau zèle que nous dépassons bientôt les touristes qui nous précèdent, et qu'une heure après, nous atteignons Gèdres, dont le matin même j'ai admiré la grotte fameuse.

Nous nous réunissons en conseil, et il est décidé que nous y coucherons, afin de prendre, le lendemain, la vallée d'Héas, pour en visiter la chapelle, où précisément un pèlerinage fameux attire une foule d'habitants des montagnes.

Cette vallée d'Héas se bifurque avec celle de Gavarnie, et nous sommes précisément à leur point de réunion.

Je ne vous dirai rien de notre séjour à Gèdres : qu'il vous suffise de savoir que de bonne heure, le lendemain, où par une heureuse coïncidence a lieu la fête de la Nativité; de bonne heure, gens et bêtes sont prêts au départ. Déjà le chemin se couvre d'hommes et de femmes en capulets rouges, blancs ou noirs, en bérets bruns, en capes, en vestes rouges de montagnards, qui se rendent au pèlerinage.

Pour atteindre la vallée que sillonne le gave de Héas, on doit gravir beaucoup encore et péniblement. Des maisons gracieuses sont semées en gradins sur cette pente : on nomme les groupes qu'elles forment *gèdres-dessus* et *gèdres-dessous*. Une végétation hardie ombrage le chemin, et parmi les sorbiers et les frênes, nous voyons de superbes ormeaux aux larges feuilles. Il semble que, par le contraste de ces bosquets, la nature veuille reposer des scènes de dévastation et d'âpreté qui ont fatigué l'œil. Toutefois,

Ministerio de Cultura 2010

quand on a dépassé l'une des chutes du *gave d'Héas*, que signalent les accidents les plus pittoresques, on pénètre dans un nouveau désert. Nous en sommes moins frappés certainement, parce que ce genre d'aspect nous devient familier : mais on n'est pas moins en stupéfaction devant cette autre Peyrada. Ici, par exemple, l'esprit du touriste est agréablement flatté d'une surprise qu'il n'attend pas : un lac d'abord, et puis à l'horizon de cet autre chaos, ne voyons-nous pas quelques chaumières qui se groupent autour d'une église construite avec une élégante simplicité?

C'est la chapelle d'Héas.

On dit que cette chapelle est l'œuvre de trois maçons, qui, pendant que dura leur travail, furent chaque jour visités par trois chèvres, suivies de leurs chevreaux, leur apportant le lait de leurs mamelles pour nourriture.

Non loin de là, et parmi ce chaos, plus vaste et plus terrible peut-être que celui de Gavarnie, s'élève un bloc effrayant, qui domine tous ses frères, et, plus audacieux, semble menacer la montagne qui lui a donné naissance. On le nomme le *caillou d'Arrayé*. Sur la cime de ce bloc, jadis, apparut la sainte Vierge. Vous l'entendez? la légende est courte, mais positive. Aussi la fervente piété de nos montagnards, depuis cette époque, n'a pas fait défaut au culte de la Vierge dans ce désert. Le caillou d'abord fut très-vénéré comme le trône des pieds de la Vierge, *scabellum pedum ejus* ; mais ensuite on lui éleva l'église que nous disons.

Or, quand nous atteignons cette immense solitude d'Héas, comme la vallée de Josaphat qui doit contenir les nations, voyons-nous arriver de toutes parts, marchant, et aussi perdus dans les roches que des légions de fourmis, les processions, avec bannières déployées des populations d'alentour.

Nous allons droit à l'église. Deux mille cierges allumés projettent leurs lumières sur deux statues de Notre-Dame ; l'une placée très-haut et splendidement habillée ; l'autre, plus simple et plus à portée de la foule. Trois autels se remarquent dans l'enceinte sacrée, et la naïve peinture de l'un d'eux nous offre les traits de la sainte Vierge; mais en capulet rouge, comme une vraie montagnarde. Cette église, de fraîche date, affecte la forme de croix grecque, et est surmontée d'un dôme. Les pilastres de la porte sont en marbre, comme ceux des maisons pyrénéennes en général. L'attique supporte une statue de la Vierge-Mère, qui est d'un fort bon style.

Voyez comme le site de cette église a été bien choisi. Là-bas, au centre, le mystérieux caillou d'Arrayé.; là, au fond de l'immense vallée d'Héas, comme sur un promontoire qui domine toute la solitude du chaos, l'église qui flamboie, l'église qui se dresse vers le ciel, l'église qui prie...

Silence! voici le prêtre qui monte à l'autel, entouré d'un nombreux cortége d'autres prêtres. La foule est répandue de l'église au bloc sacré. Des hommes et des femmes mon-

Ministerio de Cultura 2010

tent sur le caillou, en détachent des fragmens; les uns, les autres, agenouillés, recueillis, prient, la face tournée vers le sanctuaire. Silence! Soudain, comme une seule voix, voici toutes ces voix qui entonnent un cantique à Marie. Ce chant, gigantesque comme celui de toute une armée, va droit au cœur : c'est le cri de l'âme, c'est l'expression de tous les sentiments, c'est la plus harmonieuse de toutes les mélodies.

Ce tableau est sans pareil au monde. Jugez-le : Au loin enceinte de montagnes chargées de neiges éternelles, pics couverts de glaciers bleuâtres, lac formé par le gave, et dont l'onde inerte, dense et massive atteste la profondeur; au centre, vaste chaos, effrayant de débris monstrueux ; partout la mort, la désolation, la solitude. Et là aussi, à cette heure, 8 septembre, à l'occasion de la fête de Marie, tout un monde venu de loin, dans les costumes les plus riches et les plus pittoresques; bannières flottant au vent; croix d'argent resplendissant au soleil ; et tout ce monde agenouillé, priant, jetant la vie dans le désert pour un jour; enfin dominant toute la scène, une église qui rutile de feux, et dont les chants de l'amour font retentir les voûtes, les anfractuosités des rochers, et les échos des montagnes.

Avant de rentrer à Luz, nous entrons à *Saint-Sauveur*, en traversant, à gauche, le pont qui franchit le gave. Saint-Sauveur est l'un des sites les plus charmants. Dominé par les crêtes superbes du *Lithouèze*, ses maisons blanches se sont difficilement placées entre le rocher qu'on a dû tailler pour leur faire place, et le Méandre du gave de Pau. Cependant son unique et belle rue s'étale dans cet étroit espace avec une certaine magnificence.

Ce fut un évêque de Tarbes, venu à Luz, qui, dans une promenade sur le Lithouèze, trouva sa fontaine, en but, s'en trouva bien, et ayant sanctifié sa naïade sulfureuse par l'inscription sacrée : *Vos haurietis aquas de fontibus Salvatoris!* donna ainsi la naissance et le baptême à Saint-Sauveur. La situation de cette petite cité lui ôte, du reste, tout espoir d'accroissement. Serrée par la montagne, suspendue sur le précipice, elle doit se contenter de ses gloires actuelles. Toutefois, si je la félicite des deux colonnes que la reconnaissance lui fit élever aux deux extrémités de la rue, l'une à la duchesse d'Angoulême, l'autre à la duchesse de Berry, dont les bienfaits sont encore présents au cœur des montagnards, je lui donne en même temps le conseil d'avoir une église un peu plus convenable que la rotonde actuelle, pour rendre au Dieu du ciel les hommages que lui doit la terre.

On trouve des ours et des lynx dans le bois du Lithouèze. Cependant, le lynx, qui n'habite guère que les tropiques, y est fort rare. Du reste, nous ne chassons ni l'un ni l'autre. Nous nous contentons d'aller dîner à Luz, où nous entendons, à pleine table d'hôte, blâmer très-fort la course rapide d'une certaine cavalcade conduite par une dame, hier, au retour de Gavarnie.

— Ils pouvaient se tuer vingt fois ! dit-on.

Heureusement cette expédition reste anonyme, et nous ne sommes pas reconnus.....

Ministerio de Cultura 2010

Saint-Beat. La Garonne sortie du Trou du Taureau.

Lith. Poussin et Cie rue St. Maur 124

Ministerio de Cultura 2010

III.

Vallée de Bastan. — Le gave du Bastan. — BARÉGES. — Ascension du pic du Midi. — Coucher du soleil. — La cabane d'un montagnard. — Une nuit d'insomnie. — Prodiges nocturnes. — Neige, ciel et terre. — Lever du soleil. — Les brouillards du pic. — Tourmalet. — *Vallée de Gripp.* — Cascades de Garet. — Cabanes de Trameseigues. — Sources de l'Adour. — *Vallée de Campan;* sa grotte — BAGNÈRES DE BIGORRE. — Les Coustous. — Bains, église, rues. — La garnison. — Le lac Bleu. — *Vallée de l'Esponne.* — Le Bédat. — Salut. — L'Elysée-Cottin. — Le camp des Romains. — La Penne de l'Hyéris. — Un révérend Père.

Le soleil est brûlant lorsque nous quittons Luz.

En nous élevant rapidement, vers l'est, le long du gave de Bastan, dont le grondement assourdit le voyageur, nous pénétrons dans la vallée de même nom. On y rencontre de gracieux hameaux, de fraîches prairies et de véritables oasis qui ne préparent guères à ce que l'on va rencontrer plus tard. A mesure que l'on avance, un magnifique rideau de montagnes s'élève derrière le touriste. Mais devant lui s'ouvre une vallée étroite, dont les pentes sont extrêmement rapides, et si décharnées, qu'elles semblent comme dévastées par le feu ou déchirées par un cataclysme extraordinaire.

Après une heure de marche, une rue s'offre à nous, ornée d'un côté de maisons d'une certaine élégance, décorées de marbre; de l'autre, alignant une longue file d'échoppes, et de baraques portatives. Au centre, à droite, on trouve l'établissement thermal. Rien n'est mélan-

Ministerio de Cultura 2010

colique comme cette rue. Pourquoi cette élégance d'une part, et cette misère de l'autre? Parce que l'on ne fait que camper ici. Le Gave usurpe souvent cette rue : on entend hurler nuit et jour, entre les deux montagnes dirigées de l'est à l'ouest, ce torrent insupportable. Et puis tout autour de la gorge étroite, on ne voit que des monts inacessibles, des sommets nus, arides. On se croit prisonnier dans cette enceinte : on y étouffe. Les rayons d'un soleil presque vertical, qui se lève à dix heures pour se coucher à quatre, se reflètent sur des rochers blanchâtres et concentrent la chaleur. C'est là le plus triste séjour pendant les trois mois de la belle saison. Et, à peine cette saison si courte touche-t-elle à sa fin ; à peine les malades et les curieux commencent-ils à quitter cette gorge, que la population entière se met en mouvement. Les meubles, les portes et les fenêtres sont enfouis dans les caves : on démonte et l'on emporte les échoppes et les baraques. On laisse à peine deux hommes pour garder l'établissement thermal, et alors commencent les avalanches, dont un bois arrête difficilement les dévastations, car les neiges tombent et s'accumulent ; les torrents grossissent et se gèlent ; les ours s'emparent de ce lieu de désolation et de malheur.

Voilà *Baréges ;* telle est la *Vallée de Bastan*, non celtique qui veut dire *lieu caché.*

Comment donc s'avisa-t-on de construire un semblant de villa en pareil lieu ? écoutez : il y a trois cents ans à peu près, les montagnards du voisinage furent frappés des exhalaisons sulfureuses qui s'échappaient de la vallée de Bastan. L'attention des savants appelée, on découvrit une source qui produisit des effets prodigieux de guérison. Néanmoins nul ne songeait à utiliser cette découverte, lorsque, un jour, des légions d'ouvriers se mirent à tracer une route de Bagnères-de-Bigorre, par le Tourmalet, à cette source sulfureuse de Baréges. Bientôt on apprit que, par ce sentier tortueux, rapidement tracé, arrivait madame de Maintenon, conduisant le jeune duc de Maine, attaqué d'une sorte de paralysie. La future épouse de Louis XIV s'installa dans une chaumière, guérit le malade avec les eaux, et commença la création de Baréges, que continuèrent les savants Polard et Gensy, ainsi que l'ingénieur Moisset.

Nous prenons une collation à la promenade du *Sopha*, et nous cueillons quelques fleurs à l'autre promenade de *l'Héritage-à-Colas*. Puis, disant adieu à Baréges, nous nous enfonçons dans la vallée de Bastan, commençant ainsi l'ascension du pic du Midi-de-Bagnères de-Bigorre.

Nous entrons dans une solitude sans limites. La vallée s'élargit, c'est vrai ; mais ses rampes sont stériles, jaunâtres, sans végétation, frappées de malédiction. A cet aspect sinistre se joint la contrariété que les chevaux donnent à madame Dolfus et à moi-même. Ils ne veulent marcher que sur l'extrême limite du sentier, qui bien souvent domine des précipices.

Au loin, nous apercevons cependant des troupes de moutons et de génisses qui broutent l'herbe jaune, et nous entendons le carillon de leurs clochettes. On nous signale aussi par

Ministerio de Cultura 2010

fois des caravanes de mulets et de muletiers espagnols qui, cachés dans les plis de terrain, nous apparaissent soudainement ensuite. Des nuages blancs glissent le long des cîmes des montagnes qui nous entourent et s'accrochent aux pitons des rochers. Aigles ou vautours, des oiseaux à l'immense envergure décrivent de grands cercles dans les airs au-dessus de nos têtes, à une hauteur prodigieuse. Des cours d'eau descendent de toutes parts et vont grossir le gave qui bouillonne à deux mille pieds au-dessous du chemin que nous gravissons.

Nous longeons la chaîne du *Tourmalet* à notre gauche, et de l'autre côté de la vallée, nous avons, à droite, la chaîne du Néouvieille, mot qui veut dire *vielles neiges*. Nous nous dirigeons directement vers l'est ; mais rien ne nous annonce le pic du Midi. Où se cache-t-il donc ? Avec cela notre guide est un bonhomme, qui ne sait rien dire, rien expliquer, et à peine répondre. Heureusement, à notre passage à Baréges, nous en avons pris un second pour nous aider dans les difficultés du chemin. Il vient de nous rejoindre, paraît plus instruit, partant plus bavard, et s'appelle Bernard.

En faisant le pivot sur nos selles, nous apercevons encore Baréges, à une profondeur inouïe, comme par le petit bout d'une longue-vue, et ses maisons ne nous apparaissent plus que comme des ruches d'abeilles.

Arrivés au pied d'une montagne, au fond de la vallée, nous quittons la direction de l'est, pour tourner soudain au nord, sur les pentes du pic du Midi dont nous ne pouvons voir la tête, tant est sinueuse et large sa base. Le chemin que nous suivons s'appelle *sentier de Nemours*. Hélas! à terre gît un obélisque renversé par une lavange et dont le marbre gravé porte :

TÉMOIGNAGE DE RECONNAISSANCE

DE

LA VALLÉE DE BASTAN

A

S. A. R. MONSEIGNEUR LE DUC DE NEMOURS,

1839.

— Ainsi donc ce jeune prince, de tant d'avenir, a passé par là ! Maintenant, où est-il? Une lavange politique la fait tomber aussi comme cet obélisque. *Vanitas* toujours, *vanitas vanitatum* partout !

Nous montons si fort et si droit que nous approchons de la région des nuages. Aussi, par courtoisie, quelques-uns plus floconneux viennent-ils à notre rencontre. Halte pendant un instant : le froid se fait sentir; usons du rhum nécessaire en pareil cas et dont nous avons provision, grâce aux bons soins de notre sœur hospitalière, madame Dolfus.

Ministerio de Cultura 2010

Pour écrire plus commodément mes notes, je donne mon cheval au nouveau guide qui est à pied, et me voici plus libre et plus dispos, formant seul l'avant-garde de notre petite troupe.

Nous gravissons toujours, péniblement, et chaque pas nous rapproche des cieux. Déjà nous sommes au niveau des crêtes des montagnes. Voici, derrière moi, le Néouvieille, que je domine. Il est d'un aspect sinistre. Tout y est noir ou blanc. Le noir, c'est le rocher qui en forme l'effrayante et horrible masse. Le blanc, ce sont les glaciers qui couvrent ses flancs. Plusieurs petits lacs rompent la monotonie de ses neiges immenses. Son grand pic est inaccessible. Il dépasse la mer de 3,154 mètres.

Le sentier devient de plus en plus difficile et escarpé. Les crocus et les iris couvrent les terrains tout autour du chemin. Un tout petit nuage vient gracieusement danser devant moi et me souhaiter la bien-venue. Ses frères, aux allures plus larges, se rangent dans les anfractuosités des rochers pour nous laisser passer et tous après forment un escabeau divin sous nos pieds de pauvres mortels.

Le vent d'est souffle avec une certaine violence. Il est quatre heures déjà, et nous avons quitté Luz à neuf heures. Le soleil est haut encore et darde des rayons dont la chaleur devient très-problématique. Je m'enveloppe de mon manteau, et je vois de loin mes compagnons qui en font autant. Je les perds presque aussitôt de vue.

Pas le moindre arbrisseau ne se montre plus, et je ne trouve qu'un maigre gazon, que tond avec une superbe indifférence un lourd taureau solitaire. Je suis entouré d'une ceinture de roches formidables. Au-dessous de ces roches, à gauche, que veut dire cette apparition? Sont-ce des sauvages du nouveau monde, vêtus de leurs longues pelisses?... Non pas. Ce sont tout simplement des pionniers, encapuchonnés dans leurs capas brunes, et qui, semblables à de noirs fantômes, disposent le sentier pour Leurs Majestés l'Empereur Napoléon III et l'Impératrice Eugénie. On dit qu'ils vont visiter les Pyrénées.

Voici un petit lac, à ma ganche, dans un cirque de verdure. C'est sans doute ce qu'on nomme le *Lacquet*.

Nappes de neige assez fréquentes. Commencement d'un sentier effrayant de zigzags. Voici donc enfin le pic du Midi ! Quelle hauteur ! Allons, courage, battons la charge et en avant !

Plus de fleurs... Quelques oiseaux gris qui pépitent tristement. A mille mètres de hauteur, une petite cahutte. Serait-ce par hasard la Cabanée, établie depuis peu, et destinée à recevoir les touristes pour la nuit, ainsi que me l'a dit le général? Nos guides me l'apprendront tout-à-l'heure. En attendant, je m'arrête au-dessus d'un second lac, entouré d'un banc de roches qui le rend inaccessible, et dont les eaux transparentes sont un instant illuminées d'un furtif rayon de soleil. C'est certainement le *lac d'Oncet*.

Ministerio de Cultura 2010

J'arrive *à la hourque des Cinq-Ours :* là est la cabane. Et comme j'ai été vu, je suis reçu avec toutes sortes d'honneurs. Mais je n'entre pas. Je commande le dîner pour le soir, et je demande s'il est possible d'atteindre le pic avant le coucher du soleil.

— Assurément, Monsieur, me dit le gardien de l'hôtellerie, un brave et beau Montagnard, taillé en Hercule et qu'à sa façon de tenir son fusil je juge être un intrépide chasseur. Et, si vous le voulez bien, je vous accompagnerai vous et les vôtres, ajoute-t-il. Une heure et demie encore pour atteindre le pic, une heure pour revenir : à sept heures vous pourrez vous asseoir à la table du festin, dans ma maison, et vous reposer de vos fatigues.

Je me sens plein d'enthousiasme. Le spectacle est si beau déjà ! il s'agit de le faire partager à ma société. La voici qui monte ; elle atteint le plateau ; et comme je la domine, m'appuyant à la rampe, je fais une harangue à ma troupe, en montrant le soleil fulgurant dans l'espace. Avec certaines précautions oratoires, je lance la motion de l'escalade du pic, pour l'instant même, pendant que l'on est en haleine, et sans préjudice de l'ascension du lendemain, pour le lever du roi de la nature...

— Adopté, adopté ! me crie-t-on.

On laisse les chevaux, car les quadrupèdes n'ont plus que faire dans la région que nous allons aborder, et notre hôtelier, le brave montagnard, entonnant une chanson au mouvement vif et hardi, nous voici, appuyés sur des bâtons ferrés, montant, gravissant, nous échelonnant, escaladant, nous hissant, nous poussant, nous remorquant, riant, chantant, admirant, nous extasiant, soufflant d'ahan, respirant à peine, escaladant toujours, escaladant quand même; nous voici, dis-je, en une heure et demie, au sommet du pic du Midi, sur la plate-forme, adossés à sa petite tourelle, à deux mille neuf cent trente-cinq mètres de hauteur absolue...

Avant tout, ô mon Dieu, suprême créateur des mondes, c'est à votre Majesté sublime que je m'adressai. Ma prière fut fervente, vous le savez. J'étais si près de vous ! Le ciel semblait s'ouvrir pour nous entendre... Et puis, là, à nos pieds, dans le bas monde, j'avais des êtres que j'aimais et que je voulais vous recommander ! Vous m'avez entendu, n'est-ce pas, ô mon Dieu ! Vous êtes si bon, si puissant ! tout ce que nous voyions prouve si bien votre grandeur et votre beauté ! oui, vous m'avez entendu, et vous m'exaucerez...

Madame Dolfus, elle aussi, priait ! Pour qui? Dieu et Émile le savaient... Comment ne pas prier ?...

N'attendez pas que je vous dise ce que je voyais. Est-ce qu'on peut rendre d'aussi merveilleux spectacles ?

Le pic du Midi-d'Ossan, le Vignemale, le Marboré, le Cirque, la Brèche-de-Roland, le mont Perdu, Néouvieille, étaient là à notre droite ; à la gauche, toute la chaîne des Pyrénées que nous n'avions pas encore visitée. Mais elle apparaissait beaucoup plus basse.

Ministerio de Cultura 2010

Et puis, c'étaient des pics, des mamelons, des mornes, des glaciers, des lacs; des vallées, des gorges, des oules, des pennes, des gaves, des cascades; et puis c'étaient Pau sur sa colline; Tarbes dans sa vaste plaine, Bagnères-de-Bigorre dans son délicieux bassin; et des villages, et des bourgades, et des villes, et des chaumières, et des chaos, et des clochers, et des solitudes, et des oasis, glaciers et prairies; la mort et la vie, le ciel et la terre, et tout cela ici, là, partout, en avant, en arrière, dans les profondeurs et sur les hauteurs, sur les flancs ou dans les angles de cette admirable muraille de granit, de neiges et de verdure qui s'appelle les Pyrénées, et qui sépare l'Espagne de la France! Et tout cela entre deux grands océans et deux belles contrées; et sur tout cela un beau firmament, un lit de pourpre et d'or, et un soleil rutilant, se laissant glisser à travers des bancs de vapeurs aux mille teintes, dans les plis de gaze et de dentelles flamboyantes de ce lit somptueux. Quel prestige, quelle grandeur, quelles impressions ineffables!

Une heure après, nous rentrions dans l'hôtellerie du Pic, dont nous entourions avec bonheur le foyer brûlant, car nous étions morts sous la froidure d'une bise âpre et glacée.

Je ne vous ferai pas la description de la cabane. Elle se compose de deux pièces à l'usage des touristes, dont l'une à quatre lits formés de deux divans qui se partagent en quatre à l'aide d'un ressort, et l autre d'un lit de camp sur lequel vingt personnes peuvent reposer à l'aise. Inutile de vous expliquer comment se passa notre nuit, et quel souper la précéda. Nuit et souper furent mis à la géhenne par une tempête que je n'oublierai de ma vie. Cent fois je crus que la violence du vent allait emporter la cabane, la montagne et nous avec. Le bon Teinturier et sa femme ainsi que les guides et des pâtres venus chercher un asile sous la voûte de la maisonnette, rassuraient de leur mieux madame Dolfus. Nous eûmes pendant long-temps une terreur d'autant plus grande, que dans un ouragan, l'année dernière, la première cabane avait disparu, enlevée par la rafale. Heureusement, on a donné une voûte en pierres à celle qui nous abritait.

Enfin, vers quatre heures du matin, la bourrasque cesse.

Je me lève à tâtons. Je m'entoure la tête d'une couverture, et je l'assujettis à mon cou par une courroie. Je fais de même à ma ceinture; et, ainsi matelassé, je cherche la porte.... La voici. Je suis dans la cuisine... Brrrou! que ce dessous de porte est meurtrier! Le vent du matin, qui n'est pourtant plus qu'une brise, soulève mes couvertures... me voici dehors...

Ciel et terre, frissonnez d'épouvante, ou bien livrez-vous à l'admiration...

D'abord un horrible froid me saisit; mais je l'oublie pour m'extasier devant le silence solennel de la nature. Les constellations brillent au firmament de tout leur éclat, d'un éclat plus vif que d'ordinaire même. Le lac d'Oncet semble un autre empyrée, tant il réfléchit merveilleusement les feux de l'éther. On peut reconnaître toutes les montagnes en face,

Ministerio de Cultura 2010

à gauche, à droite, partout. Vues ainsi dans l'obscurité du crépuscule, elles ont quelque chose de sinistre qui éveille la terreur. Je m'attache à la cabane, tant il me semble que je vais tomber dans des abîmes. Mes mains sont repoussées par je ne sais quelle impression. On dirait que je viens de toucher quelque serpent glacé. Grand Dieu ! je le crois bien ; la cabane est chargée de frimats, hérissée de glaçons. Des stalactites de glace pendent de son toit... Et moi-même, je marche sur la neige, sur une neige épaisse... Et le pic du Midi... Oh ! ce n'est plus qu'un horrible fantôme enveloppé dans un immense linceul blanc... Car tout est blanc, la neige a tombé pendant la tempête. Hier soir, nous étions en été, ce matin nous voici en plein hiver.

Mais qu'ai-je vu ? Mes yeux me trompent-ils ?

A l'extrême horizon, du côté de la chaîne des Pyrénées qui s'élève beaucoup moins haut que celle de l'occident, une ligne blanche annonce l'aube. Mais cette ligne blanche ne reste pas immobile : elle se brise en mille endroits, produit une haute gerbe de feu, puis reprend aussitôt son horizontalité. Vingt fois par minute elle opère ce mouvement. Alors, du centre de ces gerbes, véritable et gigantesque feu d'artifice, s'élève un globe énorme, qui monte à quelques mètres, éclate, et les ténèbres reprennent leur empire. Mais un second globe surgit à son tour ; puis un troisième, un quatrième, répètent le même prodige. Le spectacle me semble si extraordinaire, si beau ; le levant se montre sous des aspects si merveilleux, que j'entre dans la cabane, j'éveille Emile, je le force à s'habiller, lui annonçant un spectacle qu'il ne reverra jamais. Les guides qui m'entendent se lèvent plus promptement que lui, et, comme moi, restent en extase, m'affirmant qu'ils n'ont jamais rien vu de semblable.

Enfin Emile arrive ; mais il arrive trop tard. Déjà les globes ne se montrent plus. Seulement, comme de blanches vapeurs se promènent formant des dentelles et des guipures qui servent de toile de fond à l'horizon, des feux aux couleurs les plus vives sillonnent, embrasent, illuminent le ciel, et ces guipures flamboient, dessinant les arabesques les plus grandioses qu'il soit possible à l'imagination de rêver.

Deux heures après, le soleil se levait dans toute sa magnificence, empourprant les crêtes des montagnes d'abord, projetant sa lumière sur leurs cônes, la faisant glisser par degrés dans les vallées, et enfin inondant les plaines de ses traînées de feux. Hélas ! ce trop brillant soleil appelle les vapeurs, et les vapeurs, envahissant le firmament, se résolvent en pluie.

Avons-nous bien fait de monter hier sur le pic ! Voici qu'un berger, apportant une brebis qui a eu les membres brisés par la chute d'une roche pendant la tourmente de la nuit, nous annonce une mauvaise journée.

En effet, les montagnes sont assises dans une étrange obscurité. Vainement nous attendons un changement de conditions dans l'atmosphère, le temps se gâte de plus en

Ministerio de Cultura 2010

plus. Aussi passons-nous une déplorable matinée, faisant chanter les guides, écoutant les récits de chasses du brave Teinturier le Montagnard, nous brûlant les jambes devant le foyer, essayant de manger le déjeûner de l'hôtellerie.

Pour moi, après ma nuit d'insomnie, et tout engourdi par la bise qui souffle, j'adresse ces mots de colère au pic du Midi, si fantasque dans ses habitudes :

Adieu, Pic du Midi, pyramide orgueilleuse,
Qui voiles sans pitié ta face capricieuse !
Du Dieu qui t'a construit exaltant le pouvoir,
Partout je me plaindrai de ton mauvais vouloir...

Pour me dédommager, l'Eternel que j'adore,
Ton maître aussi, vieux Pic, me fit voir une aurore,
Grandiose, divine, et telle que les cieux
Parurent entr'ouvrir leur séjour merveilleux.

Heureusement encor, la pieuse Hôtellerie
Nous livra son foyer et nous fit chère lie.
Merci donc au Seigneur ! à l'Hôtelier, merci !
De ton humeur, vieux Pic, nous partons sans souci....

En effet, à midi, nous nous mettons en mesure de quitter la Hourgue des Cinq-Ours, pour nous rendre à Bagnères-de-Bigorre, en suivant la vallée de Campan. Sur ce, nos chevaux sont sellés : nous nous enveloppons de nos manteaux, et nous voici descendant les sentiers rapides du *Tourmalet*, du côté opposé à la gorge de Bastan.

Nous cheminions à travers mille débris rocheux, ruines tombées du pic qui s'en va s'affaissant, surtout du côté de l'est. Il nous arrive, par moment, de voir de loin plusieurs de ces blocs de granit qui semblent se mouvoir, s'animer par degrés : ce sont autant de pâtres dont les têtes surmontent, de distance en distance, les pointes de rochers entre lesquels ils font paître leurs troupeaux. Parfois aussi, d'autres pâtres sortant soudain de cavernes dans lesquelles ils ont cherché un abri contre la pluie, et s'avançant pour nous voir passer, à raison de leurs énormes capes, nous jettent dans un effroi de peu de durée. A certains endroits, les torrents que la tempête a mis en furie creusent le sol de telle sorte, que le passage est interrompu. Les chevaux ne veulent pas le franchir ; mais l'impérieuse voix des guides les domine : ils cèdent en tremblant. Alors Bernard saisit la bride, Charles la queue, et la pauvre bête, ainsi soutenue, avance un pied, puis l'autre, laisse glisser ceux de derrière, choisit les niveaux dans ces pentes rapides, rocailleuses et suspendues sur l'abîme, et enfin nous enlève à ces endroits périlleux. Nous descendons ainsi de longs zigszags sans encombre, ne rencontrant que des bergers, des cascades, des gorges qui se croisent.

Ministerio de Cultura 2010

Cependant, à certains intervalles, le vent de la montagne chasse les brouillards, et nous laisse entrevoir des aspects ravissants. Plus nous descendons même, plus le ciel paraît devenir serein. Enfin il cesse de pleuvoir quand nous atteignons les poétiques cabanes de *Tramesaigues*. Là nous trouvons la belle *cascade du Saut-de-Madame*, formée de la réunion de trois ruisseaux. Là aussi l'air se déteint : le soleil commence à nous jeter quelques rayons. Nous nous retournons alors pour revoir la route que nous venons de suivre. Représentez-vous un amphithéâtre de cent monts contigus, superposés, ceints à diverses hauteurs d'écharpes blanchissantes, dont plusieurs percent la vue ; faites dominer le tout par le pic du Midi, et vous aurez l'idée de cette grandissime masse du Tourmalet dont nous achevons de longer les rampes.

A notre droite, au fond de la *vallée de Gripp*, dans laquelle nous entrons, voici les sources de l'Adour, à quelques mètres des *cabanes de l'Artigue*. Ces sources produisent tout d'abord une chute d'eau de l'Adour tout entier. Plus loin, c'est la *cascade de Gavet*. Nous quittons nos chevaux pour les visiter, et, en cotoyant la rive droite du torrent, nous arrivons à un point où sa chute produit le plus délicieux effet.

Bientôt nous passons à Sainte-Marie, puis nous atteignons *Gripp*, situé dans un bassin enchanteur. Arrêtés à l'unique hôtel du village, je fais prix avec l'hôtelier, qui consent à nous conduire dans son breck à Bagnères, où nos bagages nous attendent. Je paie alors nos guides, je donne une caresse à nos excellents petits chevaux, et nous montons en voiture, remerciés par Bernard, fort satisfait de notre générosité, mais poursuivis par Charles, qui n'est pas content des cent-dix francs que je lui ai mis dans la main... Ingrat! Aussi, fouette, cocher !

Voici donc cette fameuse *vallée de Campan*, dont les poètes ont dit que c'était la *vallée de Tempé* des Grecs. J'ajoute que, pour la célébrer dignement, il faudrait avoir la lyre d'Orphée, la flûte d'Apollon, voire même la guitare du troubadour. Elle est belle, elle est grande, elle est large. L'Adour la sillonne, et ses rives offrent des charmes à nulle autre pareils. Sur la rive gauche du fleuve qui se rend à Bigorre, à Tarbes, à Bayonne, rien ne manque : collines pittoresques, couronnées de sapins ; au-dessous, villas enchanteresses ; métairies gracieuses ; granges champêtres ; prairies avec cascades et ruisseaux d'argent qui bouillonnent; délicieux vergers ; massifs d'arbres du plus bel effet; haies vives qui frémissent sous la brise; étages superposés aux doux accidents de lumière ; troupeaux qui mugissent; brebis qui bêlent; pâtres qui fredonnent. Tout cela est ravissant. Sur la rive droite, au contraire, montagnes âpres, sévères, brûlées par le soleil, sans culture, sans verdure, ayant à peine quelques maigres vignes courant follement sur leur flanc dénudé ; telle est la vallée de Campan. Sa beauté tout entière est dans le contraste d'une rive à l'autre.

Y a-t-il un tableau où les ombres soient mieux en opposition avec la lumière?

Ministerio de Cultura 2010

Chose étrange! du beau côté de la vallée, les villages sont bruyants, nature toujours en fête, et population saine, grande et robuste. Du côté sinistre, quelques hameaux souffreteux, à demi ensevelis derrière les rochers, et des paysans hâves, des paysannes goîtreuses.

Et puis, sachez-le, dans les montagnes des Pyrénées, c'est comme dans les montagnes des Alpes; chaque famille a son *crétin*, qui joue chez ces pauvres gens le rôle des *dieux lares* parmi les païens. Pendant le jour, le *dieu*, accroupi au bord du chemin, y attend, dans une immobilité sinistre, l'aumône du touriste. La nature n'a donné qu'un organe à cette créature inachevée : l'estomac! Mais l'instinct du paysan lui a inspiré un vice : l'amour de l'argent! Voulez-vous voir circuler le sang sous le parchemin de son visage et luire une flamme dans son regard? Jetez-lui une pièce de monnaie...

J'achève le décor de la vallée de Campan :

D'abord, village de ce nom, avec église et cloître, préau à plein ceintre, piliers octogones, encadrements en doucines, croisées ogivales.

A gauche, *Ruines du prieuré de Saint-Paul*, solitude exquise, habitée jadis par l'abbé Torné, prédicateur de Louis XV;

Entrée de la *vallée de l'Esponne*, conduisant au *lac Bleu*;

Châtaignier prodigieux par sa tige et sa taille;

Ruines du monastère de Médons, du plus heureux effet.

A droite, *Beaudéan*, et la maison qui vit naître le baron Larrey, chirurgien des armées françaises, et que Napoléon Ier a dit *l'homme le plus vertueux qu'il ait connu!*

Et au nord du village, la tourelle xve siècle et les ruines de la gentilhommière du catholique Beaudean, massacré par les calvinistes en 1574.

Les ruines du *château de la famille d'Asté*, qui donna le fameux abbé Sanche d'Asté, et s'allia à la famille de Navarre.

Village de *Gerde*, avec ses pantières aériens, sortes de filets destinés à prendre au passage les ramiers de la contrée.

De la grotte, jadis si célèbre, je ne dis rien. On lui a enlevé toutes ses richesses en stalactites et en stalagmites.

Mais silence! voici les *Allées de Maintenon*, ainsi nommées du séjour que fit à Bigorre madame de Maintenon se rendant à Baréges, comme vous savez.

Nous entrons dans la jolie ville de Bagnères-de-Bigorre.

La première personne que nous rencontrons dans Bigorre, est... devinez? Vous souvient-il du bon Patrice que nous avons perdu de vue à Cauterets, je crois, et de sa digne femme, Aurélie? C'est Patrice qui se présente à nous, le visage épanoui toujours, et la bouche en cœur. Il nous renseigne, et, un quart d'heure après, nous avions un appartement chez un marchand de la ville, en face des *Allées des Coustous*.

Maintenant que vous dirai-je de Bagnères-de-Bigorre?

Ministerio de Cultura 2010

Supposez un large bassin de verdoyantes prairies, entouré de belles et riches montagnes, entre lesquelles trois routes vont se jeter, l'une au nord, vers la riche plaine de Tarbes; l'autre vers l'est, dans le Comminges; la troisième au sud, au sein de la vallée de Campan; dans ce bassin, élevez une ville régulière, aux maisons décorées de marbre à leurs portes et à leurs fenêtres; semez ici et là des bains aux ondes salutaires, *Grand Etablissement*, *Bains du Pré*, *du Dauphin*, *de la Reine*, *de Versailles*, *de Salut*, *source ferrugineuse*, *etc.*; dressez une belle église à clocher en pyramide, ici; là, un *couvent des Carmes*, et plus loin une superbe *tour de l'horloge*; placez un peu partout d'élégants hôtels; *grand hôtel Frascati*, *hôtel de Paris*, *de France*; formez de vieux platanes la *promenade des Coustous*, au centre de cette ville; peuplez la cité de beaucoup de marchands et de boutiques, d'une infinité d'étrangers, de nombreux touristes, d'une foule de prêtres, de quelques compagnies de soldats, de musiciens ambulants et de femmes en capulets de toutes couleurs ou en longues mantes noires, transformant de la tête aux pieds celles qui les portent, en statues voilées qui marchent, et vous aurez Bagnères-de-Bigorre, ou simplement Bigorre.

Aimez-vous les antiquités? Là-haut, sur la colline, au-dessous de Pouzac, du côté de Tarbes, montez avec moi visiter l'emplacement du *camp de César*.

Bagnères fut jadis cité romaine, sous le nom de *Vicus Aquensis*; *Vicus*, bourg principal; *Aquensis*, ayant des eaux. Dans l'idiôme gascon, le nom de Bagnères répond à cette antique dénomination. Les Romains apprirent aux gens de Bagnères à faire usage de leurs sources. En reconnaissance, les gens de Bagnères érigèrent aux dieux de leurs vainqueurs un temple qui reçut la première inscription que je vous ai citée.

Je ne vous conduirai pas visiter avec moi tous les bains dont abonde Bigorre : je vous ferai tout au plus remarquer les ruines des thermes romains qui sont visibles dans l'intérieur *du grand établissement*, presque en face de l'ancien *palais des comtes de Bigorre*, transformé en *prisons*. Je vous engagerai toutefois à gravir avec moi le *mont Olivet* et le *Bedat*, qui dominent la ville à l'ouest, et, comme nous arriverons à leur sommet au lever du soleil, vous aurez deux jouissances : la première, d'élever votre âme vers Dieu, en face du bel astre qui donne la vie au monde, la seconde, de plonger un regard curieux dans la ville, sur son bassin, ses plaines, ses montagnes et ses vallées. Puis, descendant vers l'*Élysée-Cottin*, à l'ouest toujours, nous irons voir l'asile où cette illustre auteur de Claire d'Albe, d'Élisabeth, etc., aimait à vivre, à rêver et à écrire, inspirée par les beautés de la nature. Enfin, je ne vous convie pas à monter au *lac Bleu* par la vallée de l'Esponne. Mais après vous avoir conduit à l'église où la grande piété des fidèles vous montrera que la religion est florissante dans les Pyrénées, si vous y consentez, vous nous suivrez à la penne de l'Hyéris, où messire Patrice et la blanche Aurélie nous accompagnent.

Ministerio de Cultura 2010

Notez bien qu'on ne peut aller qu'à cheval à cette *penne de l'Hyéris*. Or, jamais la douce Aurélie n'avait encore fait peser le poids de son corps sur la croupe d'un dextrier; aussi lui donna-t-on le plus doux, le plus petit, le plus poétique des poneys. Rassurez-vous de suite, il ne lui arriva aucun malheur. Mais sachez que pour cette première promenade à cheval, Aurélie, en femme de goût, avait choisi ce que ses cartons et ses valises pouvaient contenir de plus frais à l'œil, de plus gracienx, de meilleur genre. Le ciel était si beau, le soleil si ardent, la nature si parfumée!

Nous partons pour la vallée de Campan : mais nous la quittons presque aussitôt en traversant la route et l'Adour, pour aller droit au village de *Gerde* et de Gerde à *Asté*. Asté est ce village bâti au pied du mont l'Hyéris, et dominé par les ruines d'une ancienne forteresse. Aurélie gémit de trouver ainsi délabré le manoir de Jean III d'Asté, naguère encore témoin des visites que notre Henri IV rendait à la belle Corizandre d'Andoins, à cette heure devenu le séjour des reptiles, des oiseaux de proie, et même des *sorciers*, dans l'esprit des habitants du village.

Nous montons, nous montons, que la pauvre Aurélie se pâme de bonheur. Elle est bien un peu mal à l'aise sur la selle de sa monture; mais en face de ces monts, de ces vallons, de ces plaines de Comminges qui verdoient et qui poudroient, ce n'est rien d'être mal assise sur un poney. Aussi quelle activité dans le double rayon visuel dont vous savez qu'elle est douée!

— Patrice, regarde donc ceci! Patrice, regarde donc cela! C'est un feu roulant d'exclamations naïves, d'émotions charmantes, de suaves impressions!

Nous nous arrêtons d'abord sur le bord du *puits Arris*, gouffre immense, tout récemment visité par l'un des savants du pays, puis nous atteignons enfin la penne de l'Hyéris.

Voici ce qu'est cette penne : figurez-vous une montagne fièrement coiffée d'un casque de marbre, mis un peu sur le côté, comme ferait un crâne. Ce casque gigantesque surplombe et forme une visière à la montagne, visière sous laquelle plus de deux cents hommes de front se mettraient à couvert. Parvenu à la penne, on marche à l'ombre des rochers, cherchant partout un passage pour arriver au sommet. Voyez-vous cette crevasse perpendiculaire? C'est là qu'il faut monter. On s'élance. Rien ne dirige, rien ne soutient l'escarpeur. On s'accroche au hasard des pieds et des mains. On crie, on glisse, on rit, on tombe, et, coûte que coûte, on arrive. Sorti de l'entaille, on se croit dans un paradis terrestre, tant la nature a semé là de fleurs, de liliacées, d'aconits lycotômes et autres beautés de Flore.

Et quel spectacle, quand de ses pieds on porte les yeux autour de soi! Le pic du Midi, en face, fait le plus bel ornement de ce splendide panorama.

Ministerio de Cultura 2010

Après une heure de jouissances, la faim se fait sentir. Un pâtre, vieillard au visage débonnaire, nous offre le lait, le feu, le pain de sa cahutte. Nous acceptons. Digne vieillard, — quelle pauvreté, quelle vie, que de touchants récits ! Aussi, jugez de la surprise de cet homme, quand madame Dolfus lui met dans la main une belle pièce dont il semble ignorer la valeur...

Cependant le soleil s'est voilé : des nuages, le brouillard, le vent arrivent. Nous avons beaucoup à marcher pour rejoindre la vallée. Nous nous hâtons de reprendre nos chevaux laissés sur un plateau ; puis, nous allons plonger un regard curieux dans le *trou de Haboura*. Toutes les descriptions que les poètes ont faites des affreuses cavernes du Tinure ne donneraient qu'une idée imparfaite de ce gouffre béant. Mille corbeaux en défendent l'entrée. La profondeur du gouffre est de neuf cents pieds. Le même savant dont j'ai parlé osa se faire descendre dans ce noir abîme. Là, sous une grande quantité de neige, il trouva un épais gisement de squelettes d'animaux, entraînés dans le précipice.

Nous le quittons trop vite malheureusement ; mais la pluie tombe, tombe par torrents. A de pareils accidents, l'homme résiste facilement. Mais une femme, mais Aurélie, frais vêtue, dentelles au vent, guipures batifolant à la brise ! Je vous laisse à juger et sa position et sa désinvolture !

A l'entrée d'Asté, grâces au ciel, nous retrouvons le beau soleil de la plaine. Au moins va-t-il réparer les désastres de la montagne. Aussi Emile est-il tout en joie. Le voici qui pique son coursier, me fait mettre le mien au grand trot ; mais à peine en face du château d'Asté, mon Émile fait la pirouette, et son cheval tombe, les quatre fers en l'air... Toutefois, l'écolier et sa bête se relèvent... le sang coule!... Oui. La main d'Émile est un peu compromise... Malheureuses ruines du château des sorciers, vous nous avez porté malheur !

L'eau d'une source, les bons soins de Patrice, et surtout les baisers d'une mère effacent la pâleur du pauvre cavalier. Nous repartons.

Une heure après, Émile dînait comme un Yeomen, et la gente Aurélie faisait sécher ses jupes, sa moire et ses points d'Alençon.

Nous avons passé plusieurs jours encore à Bagnères, visitant les marbreries, celles de MM. de Geruzez et Graciette : fréquentant la belle promenade de Salut ; allant un peu partout, voire dans le monastère des Carmes-Déchaussés, à l'inauguration duquel nous assistons.

Puis, un beau matin, Patrice nous fait ses adieux et part avec Aurélie ; de notre côté, nous retenons le coupé pour Bagnères-de-Luchon, où nous nous rendons par le Comminges.

Ministerio de Cultura 2010

Ministerio de Cultura 2010

IX.

Fraîche matinée d'automne. — Peinture champêtre. — *vallée de l'Arros*. — Abbaye de l'Escaladieu. — Manoir de Mauvezin. — Qu'est-ce que le Comminges ? — Des tribus gauloises. — La ville de Pompée. — SAINT-BERTRAND-DE-COMMINGES. — Une église de bois dans une église de marbre. — Le fils rebelle. — Où l'on tue les chiens. — Cagots et goîtreux. — Un déjeuner fantastique. — Bains de Siradan et de Saint-Marie. — Un Lac capricieux. — Paysages. — La vallée de la Barousse. — Anciens lacs. — *Vallée de Luchon*. — Enceinte de montagnes. — BAGNÈRES-DE-LUCHON. — Bains et buvettes. — *Vallée du Lys*. — Cascades, chaos, cirque, Gouffre d'Enfer.

DES nombreuses vallées qui s'ouvrent, dans tous les sens, au centre des Pyrénées, du côté de la France, il n'en est pas de plus pittoresque, de plus curieuse et de plus intéressante que celle qui porte le nom de vallée de Luchon.

C'est vers cette vallée que nous nous dirigeons, et, tout en disant adieu à Bagnères-de-Bigorre, je pense déjà à Bagnères-de-Luchon, aux sources mystérieuses de la Pique, qui, du port de Vénasque arrose la vallée jusqu'à Cierp, ce qui donne cinq lieues à ce magnifique bassin. Je pense aux montagnes escarpées, aux lacs immenses, aux sites délicieux, aux nombreuses cascades, aux mille curiosités que je vais voir.

La matinée charmante et fraîche nous promet le plus délicieux voyage. Et comme rien

Ministerio de Cultura 2010

ne dispose le cœur à jouir des beautés de la nature autant qu'un beau ciel, nous nous trouvons tous allègres et curieux.

A la sortie de Bigorre, la route tourne et monte, laissant à droite la vallée de Campan, à gauche la plaine de Tarbes. Lorsqu'arrivés sur un plateau élevé, la route tourne encore vers la droite, Bigorre nous apparaît dans toute sa splendeur, nous rencontrons ici, là, un peu partout, des groupes de Bigourdans qui se rendent à la ville.

Puis en levant les yeux de la route à l'horizon des Pyrénées, c'est la longue chaîne des montagnes qui se montre à nous, gracieuse et belle dans sa blanche toilette de brumes légères ; c'est le pic du Midi qui nous contemple de loin ; c'est la penne de l'Hyéris qui nous regarde passer.

Cependant nous entrons dans une épaisse forêt, et la route descend vers un vallon des plus poétiques. Que la nature est calme et belle ici ! Ce doit être dans cette vallée que les Bénédictins placèrent leur abbaye de *l'Escaladieu*.

L'Escaladieu, l'échelle pour monter vers Dieu, l'échelle à Dieu, quel beau nom pour un monastère !

Oui, oui, c'est bien la *vallée de l'Arros*, dans laquelle nous descendons, et c'est l'Escaladieu que nous allons voir ; car, là-bas, sur la montagne, j'aperçois le fameux *château-fort de Mauvezin*, et, certes, il était aussi bien nommé, celui-là, du titre de *Mauvais-Voisin*, que l'abbaye, du sien, l'Escaladieu !

Voulez-vous entendre les légendes historiques du monastère et du manoir ? Ecoutez :

« Citeaux, le fameux monastère fondé en Bourgogne par saint Robert, abbé de Môlesme, en 1098, avait, en peu d'années, formé les colonies de La Ferté, Pontivy, Clairvaux et Morimont. En 1136, le même monastère fait partir une nouvelle émigration de religieux, qui s'éloignent, soumis et obéissants, conduisant devant eux des mulets chargés de vêtements, d'outils de labourage, de manuscrits, de vases sacrés, et d'habits sacerdotaux.

» Ils s'établissent d'abord dans la vallée de Cap-Adour, aujourd'hui Campan, et c'est là, dans les steppes balayées par les avalanches, entre Gripp et Sainte-Marie, dont je vous ai parlé, que ces colons chrétiens plantent le camp des voyageurs, ainsi que le castor pose sa hutte, et comme l'essaim bâtit sa ruche à miel.

» Mais à peine les travaux sont-ils commencés, que la difficulté des communications arrête les religieux, et leur abbé, Bernard de la Barthe obtient le val d'Arros, de la comtesse Béatrix de Bigorre et de Pierre de Marsan, son époux.

» Ce fut donc à Arros, là, dans le val que nous allons traverser, que nos Bénédictins se présentent. Ils posent leurs cabanes et leurs parcs à troupeaux au plus bas de la vallée, sous les grands chênes séculaires. Puis, prenant la bêche, ils font une clairière dans la

Ministerio de Cultura 2010

forêt, sur les bords de l'Arros : ici, ce sont des champs qu'ils fécondent ; là, des prairies qu'ils engraissent. Ainsi se forme l'Escaladieu. »

Nous y arrivons : je le vois... Voici son église, son cloître, ses granges, ses mille dépendances... Voici la rivière d'Arros... Voici les arbres séculaires, les champs, les prairies...

Il ne manque plus, hélas ! que les religieux...

Je m'extasie en face de ce beau site... Et puis, je rêve... Comment ne pas rêver, en songeant aux événements de la vie qui métamorphosent tout, et font de l'Escaladieu, dont l'histoire cite de si grandes choses, un misérable relai de poste, au XIXe siècle.

Mais, à l'apparition de l'Escaladieu, que faisait le sauvage Mauvezin, que vous voyez là, au sommet de la colline que nous gravissons ?

C'était un rude batailleur que ce Mauvezin !

Voyez-le, à son tour, le voici devant nous. Ce vaste massif carré de pierres est contemporain de Lourdes. Tout y est belliqueux et barbare. C'est un vrai repaire de brigands. Ce donjon, qui le domine, planté sur la partie la plus attaquable du manoir, n'est-ce pas un nid d'aigle, de vautour ? Il n'a pas même de porte. On ne peut en sortir et y entrer qu'à l'aide d'une échelle, qui disparaît bien vite. On y trouve encore la salle d'armes, où les soudards faisaient assaut d'escrime. Voilà la salle à coucher, dans laquelle les routiers s'étendaient sur leur lit de planches, roulés dans leurs capes de guerre. Je lis même une inscription incrustée dans la pierre : *Fébus mé fé !*

J'aurais trop à dire, si je racontais tous les faits d'armes dont ces vieux murs ont été les témoins et les héros.

Qu'il vous suffise de savoir que ce nid de pendards cruels, réceptacle de crimes affreux, pendant trop long-temps, est maintenant le domaine des renards, des orfraies et des chauve-souris. Je vous avoue que j'ai tremblé dans son enceinte, en y retrouvant les traces de l'orgie, du meurtre et des supplices. Il me sembla voir des ossements dans ses oubliettes, et la citerne me parut exhaler une odeur de sang.

Pendant que je pénétrais dans cet horrible repaire, notre diligence, attelée de bœufs en renforts, à raison de la rapidité de la montée, avait atteint le plateau. Je reprends ma place, et nous partons ventre à terre.

Nous traversons bientôt *Cap-Bern* jadis, maintenant *Capvern*, qui possède une église neuve d'assez bon style, et des bains renommés ; puis toute une plaine de bruyères roses. Mais alors, cessant de longer les montagnes, nous faisons un angle droit qui nous dirige directement en face d'elles, et nous contemplons sans fatigue l'éternel pic du Midi, Néouvieille, le Marboré, la Brèche-de-Roland, etc. ; mais de profil et à une distance qui les montre nageant dans la teinte bleue du ciel.

Ministerio de Cultura 2010

Voici *la Barthe*, à droite, sur une colline, et plus bas, au-dessous, les tours et bastions en ruines du *castel de Montaigu*.

A droite, à gauche, fort jolies vallées, quelques gaves qui chantent et roucoulent, *la Neste*, par exemple, en attendant ceux qui mugissent et qui tonnent : premières ondulations des montagnes...

Je m'arrête... qu'est-ceci?

Au détour de la voûte sortant de la longue avenue d'un grand bois, voici que tout-à-coup nous apparaît une plaine pittoresque encadrée de montagnes en criques dont la silhouette offre ici la plus riche culture, là des bocages, un peu partout des roches nues, décharnées, stériles, et d'un aspect fantastique. Mais ce qui passe toute description, écoutez-le : au centre de cette plaine se dresse une colline complètement isolée, et, sur le plateau de cette colline, flotte une ville aérienne d'un aspect merveilleux. L'effet que produit cette cité, se détachant ainsi sur le firmament, est d'autant plus saisissant que la ville n'est elle-même que le piédestal ciselé d'une basilique suspendue, pour ainsi dire, entre le ciel et la terre, et profilant sur l'éther bleu sa tour, ses pyramidions, ses arcs-boutants et les ogives lumineuses de ses fenêtres.

Il y a dans cette apparition féerique un indescriptible mélange d'antique et de moderne, de profane et de sacré, de *brio* gothique, et de lignes renaissance. On pourrait se demander si c'est une réalité que l'on a sous les yeux, ou bien la fantaisie d'un mirage, le caprice d'une illusion d'optique, etc.

Je consulte bien vite ma carte des Pyrénées, et je lis :

— Saint-Bertrand-de-Comminges !

— Ah ! m'écrié-je, voici donc ce fameux musée aérien, composé des ruines de tous les âges !

Oppidum gallo-romain qui fut *Lugdunum-Convenarum ;*

Ville des Visigoths qui prit le nom de *Convenæ ;*

Burg-Frank, qui devint *Comminges* ;

Cité du moyen-âge transformée en *abbaye de Saint-Bertrand-de-Comminges.*

Nous sommes donc en pleine province de Comminges.

Un mot sur chacune de ces diverses transitions subies par la ville dont il est question.

Lors de l'envahissement des Gaules par les légions de César, Pompée, l'un des lieutenants du général romain, pénétra dans les Pyrénées, et fit descendre de leurs tanières escarpées une foule d'anciens soldats de Sertorius, qui s'y étaient réfugiés après les guerres d'Espagne, pour y vivre de rapines. Ces tribus, d'origine ibérique, arrivées dans la plaine, se virent bientôt en but à la haine des tribus gauloises, leurs voisines. Pour se protéger et se défendre, les Ibériens formèrent une confédération sous le nom de *Convènes*, du mot latin *convenire*, s'allier, se réunir.

Ministerio de Cultura 2010

Pour appuyer et fortifier cette union, Pompée, l'an 69 avant Jésus-Christ, fonda la ville que voici, et lui donna le nom de *Lug-dunum-Convenarum*, du marais, *lug*, et de la colline, *dun*, qui font le caractère naturel de sa position : car un marais en est voisin, elle occupe une colline. Il n'y avait que la terminaison latine *um* à ajouter. Cette ville devint florissante et fameuse. On lui donna une magnifique ceinture de fortifications, des palais, des temples, des thermes et un vaste amphithéâtre.

Mais Burgundes, Visigoths et Franks firent irruption dans les Gaules à leur tour, et chassèrent les Romains, comme les Romains avaient fait les Gaulois. Lugdunum-Convenarum appartint aux Visigoths, qui l'appelèrent simplement *Convenæ*.

Puis les Franks firent détaler les Visigoths, et de Convenæ créérent le Burg de Comminges.

Mais alors cette ville fut le théâtre d'un drame épouvantable.

Clotaire Ier avait eu un fils naturel qui alla chercher fortune à Constantinople. Il y arrivait à peine qu'il reçut l'invitation de la part de généraux mécontents de l'administration de Gontran, roi des Burgundes, de revenir et d'accepter la couronne de ce prince. Ambitieux, le jeune Gondewald ne se fait pas attendre. Il est proclamé roi dans la ville de Comminges. Hélas ! ce pauvre roi sans royaume est bientôt assiégé dans la vieille cité. Leudeghésil, un féal de Gontran, se présente sous les antiques remparts. Mais au milieu des horreurs du siége, les généraux qui ont trahi Gontran, trahissent de même Gondewald. Il est livré à Leudeghésil. Ce soldat féroce fait aussitôt conduire sa victime hors des murs de Comminges. Là, du côté du soleil couchant, il est un rocher séparé des remparts d'une portée d'arbalète. Ce rocher se dresse comme un cône à la hauteur de cent-vingt mètres. Gondewald est hissé sur ce rocher d'où on le précipite sur les débris entassés à sa base. Le prince respire encore : mais Leudeghésil s'écrie dans le langage d'alors :

— Ma ta can ! ce qui veut dire : tuez ce chien !

En effet on égorge Gondewald, et le rocher, instrument de son supplice, toujours debout, garde encore le nom de *Ma-ta-can*.

Mais l'ennemi a pénétré dans la ville. Et dire ce qui s'y passe d'horreurs est impossible ! Hommes, femmes, vieillards, enfants, tout est passé au fil de l'épée. Les monuments sont abattus, les maisons et les édifices livrés aux flammes, et cinq cents ans se passent, sans que nul habitant puisse y rétablir son foyer.

Le Comminges alors devient le domaine des ducs d'Aquitaine, puis la possession des comtes Arnaud, Roger, Bernard, etc., et enfin revient à la couronne de France sous Louis XI.

Cependant, vers le XIe siècle, un prêtre vient visiter les ruines de Comminges. Il s'établit parmi les décombres ; relève le temple du vrai Dieu, reconstruit les maisons, rétablit les remparts, et devient le second fondateur de la cité. Dès-lors, elle se fait gloire de por-

Ministerio de Cultura 2010

ter son nom, et là où saint Bertrand consacre sa vie au bonheur des hommes, les hommes, comme ses vertus, perpétuent son nom en appelant la ville ressuscitée *Saint-Bertrand-de-Comminges*.

Nous atteignons le pied de la colline. La montée se fait à pied. Nous quittons la diligence, et, en gens de goût, nous visitons tout, tout dans cet écrin magnifique. N'attendez pas de moi que je vous fasse une description des merveilles qu'il renferme. Je ne puis que vous les signaler.

Si donc vous visitez jamais Saint-Bertrand-de-Comminges, vous remarquerez donc :

1° La base des remparts qui sont évidemment une portion notable des anciens remparts élevés par Pompée.

2° La *porte Cabirole* au-dessus de laquelle on a replacée la *louve romaine*, qui décorait jadis l'entrée de Lugdunum, signe caractéristique d'une cité romaine.

3° L'inscription romaine suivante : IMP. XXV. COS. V. P. P. CIVITAS : CONVENE, qui veut dire : *A l'empereur vingt-cinq fois consul, cinq fois père de la Patrie, la ville des Convènes.*

4° Une autre inscription moyen-âge qui fixe pour le carême la truite à six deniers la livre, la siége à trois, la loche à trois, et la cabilla à deux.

Ces différentes curiosités sont toutes à la même porte Cabirole.

5° Le palais des évêques, et Saint-Bertrand en a compté soixante-cinq, qui se trouve dans la petite rue, à droite, immédiatement après la porte Cabirole : modeste demeure, mais édifice de la renaissance.

6° La cathédrale, bâtie en marbre gris du pays, dont la porte d'entrée ouvre dans une immense tour, et est soutenue par des colonnes. Ici et là, sur le portail, autels votifs romains. La voûte gothique de cette belle basilique est décorée de belles nervures.

7° L'église de bois qui est dans la cathédrale de pierres. A peine a-t-on franchi la porte qu'une boiserie gigantesque se montre à vous entourant la nef, le chœur et le sanctuaire, admirablement sculptée, fouillée à jour, aux mille beautés.

8° A gauche, dans l'angle même, un orgue magnifique dont la splendide boiserie, en harmonie avec la boiserie de la nef, monte du sol à la voûte, offrant à l'œil la plus belle création de ce genre.

9° La chaire, incrustée dans l'orgue même, et y produisant un fort bel effet. La chaire est placée là, parce que l'enceinte de la boiserie renfermant les prêtres de l'abbaye, le peuple restait dans le pourtour, et le prédicateur venait à l'entrée pour lui parler du haut de cette chaire.

10° Les vitraux à grands personnages.

11° Derrière l'autel du chœur, une multitude de jolies figurines en relief, avec les costumes coloriés de l'époque.

Ministerio de Cultura 2010

12° Au-dessous le tombeau de saint Bertrand, orné de peintures curieuses pour leur ancienneté.

13° Le mausolée de Hugues de Châtillon, qui acheva l'église.

14° A droite de l'église, l'ancien cloître, jadis couvert, orné de sculptures remarquables, et comptant un nombre infini de merveilleuses colonnes dont pas une ne ressemble à l'autre. Les arcades sont encore à peu près intactes. C'est une ruine incomparable. On y voit encore huit tombeaux fort grands. Chanoines ou chevaliers dorment là depuis longtemps déjà. Il y a aussi un caveau fermé, destiné aux membres du chapitre.

Sur l'un des murs on trouve à la date de 1334, et sous le nom du mort *Vitalis de Ardengost*, prêtre, etc., le distique suivant :

Hic jacet in turbâ rosa mundi non rosa munda.
Non redolet, sed olet quod redolere solet.

Rien n'est plus beau que ces vers. La traduction leur fait perdre toute leur poésie et leur finesse. La voici cependant :

Ci-git dans la poussière une rose du monde rose immonde !
Car son parfum... c'est puanteur de cadavre.

Du reste les Vandales du XVIIIe siècle ont passé par là : les richesses architecturales de la salle capitulaire forment à cette heure la façade d'une auberge à Saint-Martory où je les ai vues : quelques colonnes du cloître remplissent le même office à Saint-Gaudens, etc., etc.

15° Derrière la chapelle Saint-Jean, la porte et le bénitier des *cagots*, *gahets*, *capots*, *cagneux*, *gavaches*, *chiens-goths*, *cagnes-goths*, ou bien encore *cacouts*, comme en Bretagne, *colibets*, comme en Saintonge, *marans*, comme en Auvergne, *caffos*, comme dans les Alpes, et en résumé, simples *goîtreux*, ayant la difformité de goîtres au cou. Or les goîtres sont le gonflement extraordinaire du cou, occasioné par l'obstruction de la grande tyroïde, le relâchement de son tissu, et l'affaissement de son conduit muqueux.

Au point de vue de la légende ces goîtreux étaient des *Albigeois*, des *Bohémiens*, des *Juifs*, des *Sarrasins*, des *Goths-ariens*, vaincus par Charles-Martel ; des *can-Gots*, *chiens-Gots*, battus à Vouillé, enfin des *Espagnols* ayant suivi Charlemagne après la retraite de Roncevaux. Choisissez.

Toujours est-il que le préjugé les forçait à s'isoler des autres hommes, à n'entrer dans l'église que par une porte à part, et de ne recevoir de *leur* eau-bénite qu'au bout d'un bâton. En outre, pour être reconnus de loin, ces infortunés devaient porter sur leur poitrine un morceau de drap rouge en forme de patte de canard.

Ministerio de Cultura 2010

16° Le trésor de l'église, renfermant la chappe, la mître, l'anneau orné d'un corindon, et les pantoufles brodées de saint Bertrand.

17° A gauche en sortant de l'église, la carcasse du fameux crocodile dont saint Bertrand délivra le pays.

Il est probable que c'est tout bonnement l'*ex-voto* d'un chevalier revenant de la Terre-Sainte, par l'Égypte.

18° Le musée fort riche et fort curieux créé par M. Nérée Boubée, non loin de l'église.

19° Hors de la ville et vu du haut du rempart, le terrible et célèbre *Ma-ta-can* d'où Gondewald fut précipité.

20° Le marais qui donna son nom à la ville.

21 Les portes de la vieille Convène.

22° Enfin, sur la place de l'église, et bien digne d'être cité pour son habileté à servir de microscopiques déjeuners, composés de mets tellement délicats qu'ils sont imperceptibles, le grand hôtel des comtes de Comminges. J'allais omettre de dire que ces déjeuners fantastiques se paient en beaux écus bien sonnants, quatre francs par tête. Quelle mine font les Anglais ! cela seul vaut l'argent.

Remontés dans notre diligence, légers comme gens qui sont à jeun, nous roulons vers Bagnères-de-Luchon.

D'abord, *Bains de Sivadan* et de *Sainte-Marie*, à droite, au bord d'un petit lac naturel qui, par moments, change ses eaux pures en eaux blanches et troubles.

Puis, à gauche, *pic du Gar*, à sept têtes décharnées, tellement haut, qu'il voit les sources de la Garonne, en Espagne, et quarante lieues de son cours.

Ensuite, ruines du *château de Frônsac*, aux anciens comtes de Comminges, au pied même du pic du Gar.

A droite, encore, *vallée de la Barousse*, et dans la vallée, *manoir de Marguerite*, reine de France, et première femme de Henri IV. Pendant vingt-trois ans, ce château fut le cachot de Marguerite de Comminges, esclave et prisonnière de Mathieu de Foix, son infâme époux.

Cierp, village placé en vedette, à cheval sur la route, et au bord de la *Pique*, longue rivière qui arrose la vallée de Luchon.

Enfin, entrée dans la *vallée de Luchon*.

La vallée de Luchon, de Cierp à l'Hospice, sur la Pique, affecte la forme de la lettre S, renversée de la sorte S. Sa largeur varie : étroite d'abord, elle s'élargit insensiblement, se resserre, s'élargit encore, monte toujours, et, étranglée en plusieurs endroits, par des barrages naturels qu'elle laisse voir, annonce que jadis elle a enserré, dans les bases des montagnes qui l'entourent, plusieurs lacs superposés, qui, rongeant les barrages, se sont écoulés l'un dans l'autre, et ont fini par disparaître.

Ministerio de Cultura 2010

Barcugnas est l'avant-poste de Bagnères. En effet, voici venir une belle allée de platanes; nous la suivons après ce dernier village, et nous sommes à *Bagneres-de-Luchon.*

L'entrée de cette petite ville, de ce côté, flatte peu agréablement la vue. Mais quand on touche à la fin d'une pauvre rue en zigzag, on est frappé de l'apect grandiose qui se présente soudainement à vous : c'est la *grande allée d'Etigny*, bordée de quatre rangs d'arbres superbes, et close, de chaque côté, par de magnifiques maisons, pendant la longueur d'un bon kilomètre. A chaque arbre, il y a les affiches du spéculateur, de l'histrion. A chaque branche flotte une bannière annonçant dans ses plis, ici, l'estaminet; là, le restaurant; plus loin, la librairie; ailleurs, les diligences; puis des hôtels, des maisons meublées, partout les jouissances du luxe. Et, sous cette somptueuse avenue, la foule bourdonne et fourmille; cent voitures la sillonnent, attelées de trois chevaux en flèche, c'est le genre du pays ; vingt cavalcades partent, arrivent, se croisent. Ici, c'est une amazone inhabile qui a peur de tomber de sa monture; là, c'est un dameret qui, le lorgnon à l'œil et la fumée d'une locomotive dans sa bouche, ne voit pas qu'il foule un enfant du poitrail de son dextrier; des guides font claquer leurs fouets à vous assourdir; des muletiers espagnols arrivent avec leurs mules, dont la tête disparaît sous des multitudes de houppes versicolores, et qui secouent leurs grappes de grelots. Ces muletiers ont la tête serrée par un mouchoir roulé en corde; un gilet de drap bleu, des culottes de velours verdâtre écrasé et miroité à tous les plis, une large ceinture rouge enveloppant les hanches, des bas de laine coupés à la cheville, et des *alpargatas*, composent leur costume. Les traits de leurs figures, brunis par cent couches de hâle, semblent sculptés dans l'acajou. Enfin, des femmes, debout, rangées en cercle, tricotent en bavardant, et avisent les diligences qui arrivent. Aussitôt elles se précipitent, vous entourent, se vous arrachent, vous fatiguent les vêtements et la tête. Bref, c'est un tohu-bohu sans pareil. C'est ainsi que nous sommes entraînés et logés, parfaitement, du reste.

Quelle admirable position que celle de Bagnères-de-Luchon ! En face de notre demeure, magnifique montagne de *Super-Bagnères*, d'où découlent toutes les sources minérales et sulfureuses, qui font les richesses de la ville, qui les afferme au prix de 80,000 fr. par an; derrière, les monts qui dominent la vallée d'Aran ; au fond de la vallée, les deux *Portillons*; à gauche, en face, le *pic de la Pique*, les *sommets de la Picade*; les dentelures aériennes et fantastiques du *port de Vénasque*; et, à droite, le *pic de la Montagnette*; le *port de la Glère*; les *Crabioules*, et le *port d'Oo*.

Ce qui nous frappe le plus, sans contredit, ce sont les dentelures capricieuses, magiques, éthérées du port de Vénasque, qui, nageant dans les cieux, produisent l'effet de la toile de fond, vaporeuse et indécise, d'un décor de théâtre. En ce moment, de légères couches de neige ajoutent à la poésie de cet horizon splendide.

Ministerio de Cultura 2010

Mais, au confluent des trois vallées du fond, à gauche, la *vallée de la Burbe*, en face, la *vallée de l'Hospice*, et, à droite, la *vallée du Lys*, quelle est cette tour qui se dresse, éclairée par les derniers rayons du soleil, ajoutant ainsi à la magie du tableau?

La tour de Castel-Vieilh, ancien château-fort, qui appartenait aux comtes de Comminges. Il est présumable que, primitivement, cette tour faisait partie du système de signaux par le feu, qui fut établi par les Romains ou par les Maures, que nous avons déjà vu dans plusieurs parties des Pyrénées, et que nous allons retrouver ici.

Quoiqu'il en soit, permettez-moi de me reposer, chers lecteurs, et d'aller m'asseoir à la table de l'hôtel Bonnemaison, dont la cuisine succulente se traduit par des senteurs très-appréciées de nos estomacs affamés; car, si vous avez souvenance, notre déjeûner a été... idéal. A demain, donc!

Les Romains connaissaient et apprécièrent beaucoup les bains de Luchon. Vous savez que Luchon est l'expression abrégée de Bagnères-de-Luchon, qui serait trop long à dire. Donc, ces Romains, grands amateurs du confortable et de la vie, vinrent beaucoup à ces dains chercher la santé quand ils l'avaient perdue. On arrivait à Luchon, de leur temps, par une voie romaine, qui, partant de *Lugdunum Convenarum*, aboutissait aux thermes.

Quand on fit des fouilles pour construire l'établissement actuel, on trouva des piscines b'un travail fini, des statues, des bassins, des baignoires, grandes et petites, des autels votifs, et mille choses qui prouvent la présence des Romains à Luchon. Voici trois de ces autels votifs, que je trouve placés dans les galeries des bains :

NYMPHIS	NYMPHIS	LIXONI
T. CLAVDIVS	AVG.	DEO
RVFVS	SACRAM.	TABIA FESTA
V. S. L. M.		V. S. L. M.

Notez que ces autels votifs ne sont autre chose que de petites plaques de marbre, comme nous en voyons dans les églises et les chapelles des pèlerinages. Sachez que ces quatre lettres, V. S. L. M., qui terminent toutes les inscriptions de ce genre, signifient : *Votum Solvit Liberatus Morbo*, et veulent dire : *Cet ex-voto a été placé par le malade guéri.*

Nous avons un enseignement à recevoir de la troisième inscription : c'est que le dieu *Lixon* était honoré dans la contrée, et que c'est du nom de ce dieu inconnu que sera venu certainement le nom de *Luchon* donné à Bagnères.

Du reste, ce nom de Bagnères, *Baignières* dans les anciennes chartes, en latin, *Balnearia*, Bains, devint celui de la ville, au moyen âge. Elle s'agrandit vers le xe siè-

Ministerio de Cultura 2010

cle, et faisait partie de l'ancien comté de Comminges. Ruinée par les miquelets espagnols, brûlée par un violent incendie, Luchon était tombé dans un complet oubli, lorsqu'un seigneur du voisinage, atteint de douleurs rhumatismales, se hasarda à venir s'y baigner. Il guérit. Grande fut sa reconnaissance. Il en porta le tribut jusqu'aux pieds de M. d'Etigny, qui occupait, à Auch, le poste d'intendant. A cet avis, M. d'Etigny se fit suivre de savants distingués, et arriva à Luchon.

L'efficacité des eaux fut bien vite constatée. Alors, sans retard, M. d'Etigny fait ouvrir et planter la grande allée qui porte son nom : il ordonne des travaux de déblaiements. C'est la fortune du pays qu'il prépare. Qui le croirait? Les Luchonnais s'insurgent contre lui : on veut lapider le bienfaiteur de Luchon. Il faut appeler une compagnie de dragons pour protéger les travailleurs. Mais enfin l'œuvre se poursuit et touche à son terme.

A partir de ce moment, les bains de Luchon furent visités par un grand nombre de seigneurs de la cour de Louis XV. Mais ce ne fut qu'en 1805 que la ville se mit en devoir d'ouvrir le grand établissement, aujourd'hui le plus important de France, et peut-être d'Europe.

Reposés depuis deux jours de nos fatigues, un beau matin, vers midi, après notre déjeûner pris sur l'allée d'Etigny, nous montons dans une calèche à trois chevaux, et nous voici partant pour la *vallée du Lys*.

Le nom de cette vallée lui vient du grand nombre de lys dont ses prairies se couvrent au printemps. C'est la première course du voisinage à Luchon : celle qui initie aux beautés que l'on est appelé à juger et à admirer.

C'est vers le fond de la vallée de Luchon que notre calèche nous porte. Nous passons près d'une petite chapelle, consacrée à la Vierge, détruite en 93, et reconstruite en 1845. Un poste de douaniers, gardant la frontière, se montre ensuite à nous, au milieu des fleurs cultivées par les soldats, malgré l'aridité du voisinage. Puis, voici Castel-Vieilh, dont je vous ai parlé, que nous laissons à gauche, pendant que nous tournons à droite. Alors nous traversons un premier pont, celui de *Lapadé*; puis nous atteignons une chaumière où le chemin se partage : à gauche, il monte vers l'Hospice, et va à Vénasque; à droite, il traverse de nouveau la Pique, sur le pont de *Ravi*, et s'enfonce dans la vallée du Lys.

La route tourne à droite, à plusieurs reprises : le torrent du Lys, que nous remontons, nous accompagne toujours de ses flots et de sa voix mugissante. Les plus belles montagnes nous entourent, et, sur leurs versants, des bois d'une riche végétation flattent constamment nos regards. A notre gauche, nous avons la splendide silhouette des montagnes de Vénasque, que domine le *pic de la Pique*, roche ou plutôt aiguille élancée qui, comme une grande pique, se plonge dans les nuages qu'elle déchire. Après avoir longé le torrent pendant un ou deux kilomètres, nous atteignons un

Ministerio de Cultura 2010

ravin ténébreux, à la verdure bronzée, et nous nous trouvons en face d'une cascade, qui descend de *Vigne-Bonéou* : c'est la *cascade Vignerie*. Puis, un peu plus loin, le cocher nous invite à nous approcher d'un pont. Là, nous trouvons un horrible gouffre, et dans le gouffre tombe en mugissant une autre cascade, plus belle encore, car elle est enserrée par des roches que le courant a polies comme le marbre. : c'est la *cascade Barrié*.

Ici, je m'arrête un instant pour vous dire que Luchon a le bonheur de posséder un savant, du nom de Nérée Boubée. Cet habile géologue, par son talent d'abord, mais aussi par un zèle constant à rechercher, à étudier et à révéler toutes les richesses de nature des Pyrénées, a rendu cette contrée plus illustre encore. C'est M. Nérée Boubée qui, mû par un sentiment de reconnaissance pour tous les hommes de savoir qui ont contribué à accréditer les sources de Luchon, et à rendre aux Pyrénées la gloire qui leur appartient, a donné les noms de ces hommes de la science à des cascades et à vingt sites différents, dans le but de perpétuer leur souvenir. J'ai été accueilli avec faveur par M. Nérée Boubée, auteur d'ouvrages de géologie, fondateur d'un superbe musée pyrénéen, à Saint-Bertrand-de-Comminges et à Luchon, et je puis dire qu'il est peu de savants aussi aimables et aussi empressés à vous prêter les lumières que vous cherchez.

Voici maintenant des hêtres, des frênes et des tilleuls, qui ont presque envahi la route. Des roches sont tombées de la montagne, et, dans leur chute, s'imprégnant d'humus végétal, elles ont reçu quelques graines qui ont germé et produit ces arbres ! Mais leurs racines, en grandissant, ne trouvant pas une nourriture suffisante, sont descendues vers la terre, sous la roche même qu'ils ont encagée. Rien n'est curieux comme ces arbres et comme ces roches.

De ce que beaucoup de rochers de cette vallée offrent des surfaces très-polies, et striées horizontalement, M. Nérée Boubée tire la conclusion que cette gorge fut autrefois un immense glacier.

Nous trouvons ensuite une troisième cascade qui se brise avec fureur sur les pierres d'un gouffre de magnifique horreur : c'est la *cascade Richard*.

La vallée s'élargit : voici les granges du *Plan-de-Cazaux* ; et puis, de gauche à droite, au plus haut des cieux, voici de même la *Tus-de-Maupas*, les *pics, crêtes et glaciers de Crabioules*, le *pic Quaïrat*, et, derrière, les *lacs, glaciers et port d'Oo*. J'ajoute que nous traversons un *chaos* : mais qu'il est insignifiant près de ceux d'Héas et de Gavarnie !

Je vois de si belles fleurs émailler cette verdoyante vallée du Lys, que je quitte notre voiture pour en cueillir. Mais, hélas ! je ne peux joindre à la gerbe que je moissonne celle qui donne son nom à ce lieu poétique, le *lys Martagon*, dont la couleur est rose sombre, marquetée de noir, l'anthère purpurine, et l'odeur délicieuse. Nous ne sommes plus à la saison qui le produit !

Ministerio de Cultura 2010

Enfin la vallée se termine en un vaste *cirque*, tout de verdure, mais couronné, à perte de vue, par des glaciers que le soleil rend luciolants et bleuâtres. On entre dans un enchantement indéfinissable : glaciers blancs, forêts vertes, roches grises, fleurs rouges, jaunes, violettes, roses, et de toutes parts un doux orchestre de cascades aériennes et d'eaux qui murmurent. N'est-ce pas magique?

Oui, l'amphithéâtre est tout de verdure : mais, quand on atteint le fond de la vallée, cette verdure s'obscurcit et devient noire. On ne voit plus les glaciers ni les fleurs. On a devant soi une haute, très-haute muraille à pic ; et, au centre, une roche noire, creusée, et se dressant de deux mille pieds, s'élève et menace. Or, le long de cette roche noire, dont le sommet s'elargit en entonnoir qui monte au ciel, et sur lequel un pont de bois se tient à cheval, tombe, glisse, mugit, hurle une cascade à trois étages... C'est la *cascade d'Enfer* !

Elle n'est pas seule : à droite et à gauche, remarquez ces deux autres cascades qui tombent comme deux dentelles immenses... C'est la *cascade de Diétrich* et celle de *Palassou*. Il faut convenir que MM. Diétrich et Palassou sont là en bien mauvaise compagnie. Aussi leurs cascades filiformes pleurent et semblent glisser à regret, tant elles s'accrochent à leurs rochers !...

Et dire qu'en traversant, à gauche, le gué que forment ces trois cascades réunies, on trouve une autre magnifique chute d'eau, la *cascade du Cœur* ! La cascade du Cœur près de celle d'Enfer !...

Il paraît qu'on mange en enfer; car on nous offre à la cabane de l'izard, de l'ours, que sais-je? Mais, dans une vallée si poétique, acceptez donc des viandes cuites sur les fourneaux! En gens bien éduqués, nous nous contentons d'un peu de lait pris à une chèvre, sous nos yeux, de miel parfumé, et d'un pain de seigle odorant.

Des curieux se montrent à nous, sur le pont aérien de la cascade.

— Oh ! dit Emile, montons aussi !...

Le tonnerre lui répond : nous nous hâtons de partir; les foudres du gouffre d'Enfer sont trop redoutables !

Ministerio de Cultura 2010

Ministerio de Cultura 2010

Trou des Charbonniers et Pic de la Frêche à gauche. A droite les cinq Lacs
En face le rail et le Port de Vénasque, l'Espagne et la colossale Maladetta

Lith Poussin et Cie r. St Maur

Ministerio de Cultura 2010

X.

L'allée des soupirs. — Plateau de la Saunève. — *Vallée d'Oueil.* — Castel-Blancat. — *Mounségnu de Saint-Abanti* ! — La chapelle des prodiges. — *Vallée de Larboust.*—Le sonneur de Saint-Aventin. — Un Dieu des Gaulois. — *Cazeaux.* — Peintures excentriques. — Les granits porphyroïdes. — *La vallée d'Astos.* — Oo. — Lac Séculéjo. — Cascades, lacs et port d'Oo. — Super-Bagnères. — *Vallée de la Burbe.* — L'anglais en parachute. — *Vallée d'Aran* (Espagne). — La colère d'un Espagnol. — Un dimanche en Espagne. — *Saint-Béat.* — Retour. — *Vallée de la Pique.* — L'hospice de Luchon. — Un chapelet de religieuse. — Pic de la Pique. — Les Aragonaises. — Le Culet. — Un faux pas. — L'homme. — Trou des charbonniers. — Les cinq lacs. — Le Rael. — Port de Vénasque. — La Maladetta (Espagne). — Un déjeuner à 24,129 mètres d'élévation. — Le trou du Toro. — Port de la Picade. — Vue génerale des Pyrénées. — Le Canigo. — Un Steeple-Chale. — Où l'on finit par le commencement, à savoir : Courses de Taureaux.

Ce n'est plus en calèche que nous devons monter aujourd'hui, cher maître, mais bien à cheval... me dit Emile le lendemain de notre promenade à la vallée du Lys, et alors que le soleil, brûlant mes fenêtres de ses rayons du matin, me trouvait encore au lit.

— Et vers quelle partie du monde vont nous porter les susdits coursiers ? répondis-je.

— A la *vallée d'Oueil*, à la *vallée de Larboust*, aux *ruines de Castel Blancat*, à la *chapelle de Saint-Aventin*, puis à la *vallée d'Astos* et enfin au *lac Séculéjo* et aux *cascades*, *lacs* et *port d'Oo*... fit Emile en grossissant sa voix pour me tirer de ma léthargie.

— Va pour Larboust, Oueil, les ruines, les cascades et les lacs ! m'écriai-je en quittant prestement ma couche.

Ministerio de Cultura 2010

Nous sommes à cheval : nous partons.

D'abord nous remontons l'allée d'Etigny, à l'inverse de la route de la vallée du Lys. Puis, tournant à gauche, nous traversons la place de l'Ancien-Hôtel de Ville, brûlé il y a huit ans, et nous défilons sous la mélancolique et sombre *allée des Soupirs*.

Les montagnes de *Cazaril et de SuperBagnères*, nous tiennent bien un peu à l'étroit, à la sortie de l'allée ; mais la route prend à droite, traverse le *pont des Soupirs*, monte au-dessous de l'ancien emplacement occupé jadis par un arbre dont l'ombrage voyait le bailli de Fronsac, chef-lieu des Comminges, rendre la justice aux vassaux du comte, tourne le village aérien de *Cazaril*, monte encore en faisant le coude à droite, et forme là ce qu'on nomme le *Plateau de la Saunèze*, où Emile compte cent vingt-neuf lézards qui se chauffent au soleil.

Nous respirons un instant, le visage tourné vers Luchon, gracieusement tapi dans son bassin.

Alors, continuant de gravir, nous arrivons en face de la *vallée d'Oueil*, dont l'entrée nous est signalée par une tour carrée, jaunâtre, qui, semblable à un guerrier en vedette, nous regarde passer du rocher très-élevé qui la porte.

En même temps, comme la route fait un nouveau coude à gauche, nous arrivons à une petite chapelle, après avoir franchi un premier pont, que l'on nomme le *Premier-Pont-de-Ponts*, et un second, presqu'immédiatement, qui s'appelle *Second-Pont-de-Ponts*. La rivière d'*Onne* passe sous ces deux ponts, allant rejoindre le *Gar*, avec lequel elle formera la *Garonne*.

— Quel est ce vieux nid d'aigle, et quelle est cette chapelle? dit madame Dolfus, en interrogeant le guide.

— Pour lors, fait le guide en se rengorgeant, c'est l'histoire de *mounségnu de Saint Abanti* que vous me demandez? Je vais vous la conter. Pour lors Saint-Abanti...

Permettez-moi de ne pas suivre le guide dans ses digressions, et d'analyser son récit.

Dans le village qui le premier décore la vallée de Larboust, que nous traverserons tout-à-l'heure, naquit Aventin, en 778. A peine assez grand pour conduire un troupeau, ses parents firent un berger de leur fils. L'enfant, plein d'amour pour Dieu, mit tout son bonheur à le prier, à le servir et à être utile à son prochain. Il en vint à un tel degré de vertu, qu'on parlait de lui dans toutes les vallées voisines. On disait même qu'il faisait des miracles. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'un jour, ayant conduit son troupeau dans la vallée d'Astos, qui avec celles de Larboust et d'Oueil forme un *Z*, un ours énorme vint à lui, se coucha sur le dos, et lui montra une de ses pattes endolorie par une forte épine. Le jeune Aventin arracha l'épine, caressa l'ours, et reprit le soin de ses brebis.

Désireux d'être plus à Dieu encore que dans une vie en plein air, Aventin se retira dans un ermitage, appelé Saint-Julien. Mais les Visigoths, ayant traversé les Pyrénées, se

Ministerio de Cultura 2010

répandirent dans les vallées d'alentour, et y répandaient avec l'insulte leurs mauvaises doctrines. Aventin ne craignit pas de résister à leurs attaques. Alors un jour, ces Maures pervers saisirent le saint, et l'ayant garrotté, l'enfermèrent dans la tour de la vallée d'Oueil, nichée comme un nid d'aigle au sommet d'un rocher, et que l'on nommait Castel-Blancat, à raison de sa couleur blanche à cette époque.

Mais saint Aventin donna un coup de pied, et crevant la tour, il s'élança et vint tomber de l'autre côté de la vallée d'Oueil, sur une pierre où il laissa l'empreinte de ses pieds et de ses doigts.

La tour est cette ruine jaunâtre et crevassée que désigne madame Dolfus, et voici la pierre auprès de la chapelle, dont elle demande l'origine.

Les Maures reprirent peu après le saint dans une de ses courses de bienfaisance, et lui tranchèrent la tête. Mais incontinent, Aventin se baisse, prend sa tête, et comme l'exécution venait de se faire dans la vallée d'Oueil, il gravit la première montagne de la vallée de Larboust, y dépose sa tête et meurt.

Trois cents ans après sa mort, un troupeau de bœufs paissant sur cette montagne, les bœufs allaient constamment gratter la terre à un certain endroit. Les habitants du voisinage, étonnés, vinrent en ce lieu et entendirent une voix qui s'écria : Ici repose le corps de saint Aventin. On creuse et on trouve le corps. Aussitôt saint Bertrand de Comminges arrive, et on construit une chapelle pour honorer la sépulture du saint.

Or, le corps étant trouvé à l'endroit même où jadis avait sauté le saint, c'est là que l'on construit la chapelle, et cette chapelle est celle que nous voyons.

On lit au-dessus de la porte : *Chapelle élevée en l'honneur de saint Aventin, et où son corps fut miraculeusement découvert trois siècles après son martyre, qui eut lieu en* 800.

Après la chapelle nous montons deux lacets de la route qui entre dans la vallée de Larboust, et en quinze minutes, nous arrivons au village qui vit naître saint Aventin, et qui en a pris le nom. C'est là que repose le saint. Pour savoir en quel lieu le martyr voulait être inhumé, saint Bertrand fit atteler deux vaches à un traîneau qui portait le corps retrouvé, et on les laissa marcher seules. Elles s'arrêtèrent à l'ermitage de Saint-Julien, voisin du village natal du saint, et ce fut dans l'église même de ce lieu, qu'on lui dressa un tombeau.

Nous atteignons rapidement l'église, édifice du XIIe siècle, assise sur une terrasse, et qui domine tout le village. Je n'en ferai pas la description; elle le mériterait cependant. Mais nous sommes pressés d'en finir, et l'espace nous manque. Je dois signaler toutefois un curieux bénitier d'un marbre brun à taches noires, montrant un bas-relief informe, mais très-ancien ; une grille d'un travail exquis, et le tombeau de saint Aventin, qui re-

Ministerio de Cultura 2010

présente dans ses sculptures les différentes scènes de la légende, même l'ours offrant sa patte au berger, et le saint portant sa tête.

Dans un chemin de ronde qui entoure l'église et sur la muraille du bas côté de gauche, nous trouvons deux autels votifs que l'on m'a signalés à Luchon, et qui sont à l'adresse d'Abellion, le dieu des Gaulois, fort honoré jadis dans cette contrée. Abellion n'est autre que le soleil.

Nous continuons notre route, nous dirigeant alors vers *Cazeaux*, où je sais devoir trouver des peintures qui méritent la curiosité des touristes.

En effet, pendant que nos quatre chevaux sont gardés par cinq vieillards, deux femmes et huit ou dix enfants que l'espoir d'une récompense attire, nous entrons dans l'Eglise. Vous ne vous figurerez jamais l'originalité, la bizarrerie, le fantaisisme, le réalisme, pour adopter le langage d'un certain monde interlope, des peintures en question. C'est sur les murs et la voûte que l'artiste s'est exercé, et jamais homme n'a débridé son imagination comme l'auteur de ce travail. Adam et Eve, les vierges folles et les vierges sages, le diable apportant dans sa hotte, avec un vrai sourire satanique, les âmes des damnés pour les jeter en un chaudron sous lequel mille démons activent le feu, passent tour à tour sous vos yeux. C'est un vrai musée biblique, qui ne trouve grâce qu'à raison de son ancienneté.

» Par un chemin rapide d'abord, puis plus commode et plus doux, nous descendons de Cazaux au village d'Oo, en trois quarts d'heure. Nous remarquons alors que tout le pays est couvert de gros blocs arrondis, entassés, et qui ne ressemblent en rien aux rochers des montagnes et des collines qui entourent la vallée. Au contraire, à deux lieues de là, et dans une direction toute opposée au port d'Oo, depuis les crêtes des Crabioules jusqu'aux montagnes de *Clarabide*, on trouve ce genre de roches, qui n'existe nulle part ailleurs ni dans les Pyrénées, ni dans les autres montagnes du globe, et qui sont de granit porphyroïde.

Ces gros blocs arrondis, entassés, sont blancs, roulés et pénétrés en tous sens de longs cristaux carrés. Le granit porphyroïde se trouvant uniquement au port d'Oo, ces énormes fragments proviennent donc incontestablement des montagnes d'Oo.

Mais quelle cause les a détachés de leur gîte et les a portés si loin, deux à trois lieues de là? Quelle puissance a fait franchir les montagnes et les vallées à ces masses énormes?

Ici, comme j'ai eu l'avantage d'en causer avec M. Nérée-Boubée, l'habile géologue dont je vous ai parlé, permettez-moi de citer la réponse qu'il m'a faite :

« Il faut vous figurer qu'à l'époque où les glaciers couvraient la plus grande partie de nos montagnes, tout le val d'Oo était rempli par un de ces vastes glaciers. La marche naturelle de ce glacier était du port d'Oo vers Garen et vers Cazeaux, où il se trouvait arrêté

Ministerio de Cultura 2010

et encaissé par les roches qui supportent le plan de Cazeaux. Cette barrière obligeait le glacier à faire un coude et à se diriger vers Saint-Aventin et Bagnères-de-Luchon. Il formait donc deux moraines principales, l'une sur les roches de Garen, l'autre sur Cazeaux. De là cette accumulation de blocs entre Cazeaux et Oo, et de là l'arrivée de ces granits porphyroïdes du port d'Oo, séparés maintenant de leur point de départ, à plusieurs lieues de là, par la fonte du glacier et la substitution d'une vallée à ce glacier fondu qui la cachait; de là aussi, l'origine de ces mamelons de Garen, mamelons ou ondulations que l'on retrouve dans le plus grand nombre de moraines et qui correspondent aux grandes poussées du glacier. »

Cependant nous approchons du village d'*Oo*. Voici une tour carrée, très-ancienne, jadis consacrée à la télégraphie par le feu. Il est à remarquer que c'est toujours aux coudes et aux embranchements des vallées, que ces tours sont placées. Celle-ci, d'où l'on a retiré quelques inscriptions, maintenant déposées au musée de Toulouse, se dresse au-dessus d'Oo, et à l'angle droit formé par la vallée de Larboust que nous quittons, et la *vallée d'Astos* dans laquelle nous entrons.

Le village d'Oo n'a rien de remarquable : toutefois, je dirai que son église possède de belles et très-appréciables inscriptions.

La vallée d'Astos s'élargit, mais elle est profondément encaissée par les montagnes. Lorsqu'on atteint les granges et les étables d'hiver, on reconnaît facilement l'emplacement d'un ancien lac qui a disparu. On trouve aussi les preuves de grands éboulements de roches qui ont contribué à le combler. A notre droite, sur ce sentier, l'un des rochers taillés en aiguille, comme une borne milliaire, renferme dans une niche une statuette de la Vierge. Là, jadis, était une chapelle fort vénérée, que les avalanches ont effacée du sol. Ce fut dans cet endroit même que saint Aventin, qui était alors pâtre dans la commune d'Oo, enleva l'épine qui le blessait à un ours qui se présenta soudainement à lui.

La partie inférieure du val d'Astos, qu'arrose *le Gô*, est charmante de fraîcheur et de verdure; on suit un chemin ombragé de frênes, rocailleux quelquefois, entouré de pelouses bien arrosées. Mais quand après avoir gravi jusqu'au pied de la Vierge, on atteint l'ancien lac, la végétation cesse, le silence du désert se fait, et la nature devient âpre et sévère.

On monte alors péniblement un très-long sentier en lacets, qui conduit au sommet de la montagne d'Oo. A droite, sur la pente verte du versant, se montre la *cascade de la Madeleine*. A gauche, on remarque de grandes roches latérales, polies, striées, sillonnées horizontalement. Elles indiquent le commencement de l'immense glacier qui s'étendait autrefois de ce point à Luchon, à Cierp et à Montrejean. Maintenant ce glacier est réduit au port d'Oo, dans un petit espace qui domine le lac, vers lequel nous nous acheminons. On retrouve là de vastes et beaux précipices. A l'instant où vous atteignez ces hauteurs, cesse

Ministerio de Cultura 2010

le silence de la solitude ; on entend le bruit de la *cascade d'Oo*; on pressent un grand spectacle. Pour se préparer à le voir, on se retourne, on contemple l'abîme que l'on vient de gravir, on sourit en voyant au fond, des cavalcades apparaître, semblables à des fourmis qui grimpent les lacets de la montagne, ou qui chevauchent dans le val d'Astos. Et enfin, votre dextrier tournant soudain l'angle du sommet de la montagne qui sert de rideau, traverse un petit pont jeté sur le torrent où coule avec fureur l'eau qui s'échappe d'un lac en bouillonnant, et vous met subitement en face de l'une des belles œuvres de la nature.

Vous avez devant vous le merveilleux *lac de Séculéjo*.

Lac bleu, immense, d'une transparence magnifique, à vos pieds. A vos côtés, le commencement du grand cercle de rochers taillés à pic qui forment l'enceinte du lac. En face, à l'autre extrémité, une cascade magique qui jette au vent les dentelles brodées de son écharpe blanche. Pour couronnement, un diadême de glaciers argentés, surmonté des aiguilles dressées vers le ciel, des Crabioules et du port d'Oo. Ici et là, à droite, à gauche, en face, des bouquets, des massifs mêmes de pins d'un vert sombre. Sur tout cela, le bleu pavillon d'un ciel étincelant des feux du soleil. Dites-moi, peut-il être un plus beau spectacle?

Vrai comme l'a dit un auteur, M. Hureau-Bachevillier, on croit être dans un autre monde. Un jour d'un clair-obscur vous entoure ; jamais le soleil n'illumine tout ce cirque à la fois ; mais tantôt ici des rayons se projettent, tantôt là l'obscurité règne. Une eau lumineuse et bleue, à droite; une eau ténébreuse à gauche. Dans les parties éclairées, les pics des rochers se reflètent; les hautes montagnes couvertes de neige et de glaces donnent à ce sanctuaire de la nature un effet grandiose, mystérieux et magique, qu'il faut voir pour le croire. On se sent ému, on éprouve un sentiment d'extase qui ne peut se rendre; on se tait, car les pensées remontent jusqu'à Dieu, et l'on prie, et l'on admire !

Et si je vous disais que le curieux qui gravit les rochers et atteint le sommet de cette ravissante cascade, se retrouve devant un autre lac aussi beau et en face d'une autre cascade aussi belle ; et si j'ajoute qu'en gravissant encore les rochers de ce second cirque, il se retrouve une fois encore devant un troisième lac aussi beau et en face d'une autre cascade aussi belle; et si je dis que, gravissant toujours, il atteint un quatrième lac, puis un cinquième, mais qui est si haut, si haut, qu'il est toujours glacé, me croiriez-vous? et cependant cela est.

Essayez de voir par vous-même : le premier lac se nomme le *lac d'Espingo*, il est entouré de très-beaux pâturages, et, comme le lac Séculéjo, nourrit d'excellentes truites. Les autres lacs sont les *lacs d'Oo*; le cinquième, d'après sa nature, est le *lac Glacé*, et il y en a même un sixième, également glacé, qui est le *lac du Portillon*.

» Alors on est arrivé au *port d'Oo*. L'Espagne est devant vous.

Ministerio de Cultura 2010

Et si, pour terminer, je vous prenais à part pour vous dire :

— Cher lecteur, au-delà du port d'Oo, il y a mille curiosités plus surprenantes l'une que l'autre, *quinze lacs* superposés, me croirez-vous? Cependant cela est. Et si vous me croyez, eh bien! comme moi, vous vous prosternerez en esprit pour adorer Dieu.

De la vallée du Lys, par Luchon, au lac de Séculéjo, les vallées forment un C gigantesque. La pointe du haut est la vallée et le cirque du Lys ; la vallée de Luchon occupe le centre du C, la vallée de Larboust tourne avec le bas de ce C, et la vallée d'Astos et le lac de Séculéjo occupent la pointe inférieure de ce même C. Entre les deux pointes sont les Crabioules, le port d'Oo, et, à droite, la montagne du *Portillon*. Aussi retrouve-on à Oo les Crabioules, que l'on a déjà vues à la vallée du Lys.

Nous traversons le lac de Séculéjo. Il n'a pas moins de *deux cent trente pieds de profondeur*. On le voit constamment sillonné par des nuées de truites. Nous en pêchons quelques-unes, moyennant finances, bien entendu. Le batelet qui nous porte se paye de même. Plus nous approchons de la cascade, plus elle change d'aspect. Elle mugit avec rage. Par moment, surtout à distance, on croit entendre des décharges d'artillerie. A ses pieds, nous trouvons des fragments de roches argentées, *hialomicte*, *hyalotalicte*, et aussi des pierres noires qui ne sont autres que la *tourmaline*. C'est une vraie pierre précieuse. En voulez-vous? Venez m'en demander.

Nous déjeunons au soleil, sur un rocher du lac, avec des truites du lac, avec de l'eau du lac. Nous y joignons bien un poulet, du jambon de Bayonne, du vin de Bordeaux. Aussi que le quart-d'heure de Rabelais est dûr!

Nous payons, et après un dernier regard plein d'amour sur les œuvres sorties des mains du Créateur des mondes, nous partons... Que dis-je : nous partons? J'oubliais un détail.

Mons Émile ne s'est-il pas mis à taquiner le maître de la nacelle, à propos de la ligne à pêcher! Je ne sais quelle mauvaise épithète de *Caron*, notre espiègle donne au batelier : ce que je vois, c'est que le batelier poursuit l'écolier, et paraît hagard, pâle, digérant mal le mot Caron. Il s'en suit une course au clocher, dans laquelle Émile a tout l'avantage, car, léger comme un izard, le voilà qui disparaît dans les replis du chemin en zigzag, tandis que le batelier, lourd et cagneux, fait un faux pas... et roule dans une flaque d'eau, sur la rive du torrent Au même instant reparaît le lycéen, qui montre sa tête folle sur la pointe d'une roche couchée, les doigts des mains écartés en éventail et appliqués à son nez, en guise d'appendice.

Enfin nous nous éloignons, non sans donner l'obole au Caron déconfit, et nous chevauchons vers Oo et d'Oo à Cazaux, près duquel je vous dirai que notre Émile se laisse choir de cheval. Mais n'en dites rien, de crainte que l'homme à la barque ne se croie vengé !

Ministerio de Cultura 2010

Deux heures après, en prenant, à droite, le chemin de *Super-Bagnères* dont le plateau nous fait savourer les points de vue les plus pittoresques sur la ville et son bassin, nous rentrons en triomphe à Luchon.

Un soir, au dessert une dame m'avait dit :

— Si vous allez dans la vallée d'Aran, Monsieur, choisissez de préférence un dimanche, car vous verrez les offices de l'église d'abord, et ensuite les paysans espagnols se montreront à vous dans leurs costumes les plus élégants. Suivez mon conseil, vous serez content.

Je me rends à cet avis, et le dimance, 21 septembre, nous partons gais et joyeux.

Par sa nature de vallée, rayonnant sur le revers septentrional des Pyrénées, le *val d'Aran* appartient à la France. Il faisait partie du Comminges, en 1192, époque à laquelle Alphonse II, roi d'Aragon, s'en rendit maître, en mariant au comte de Bigorre, Béatrix, sa cousine, héritière du comté de Comminges. Avant la révolution de 1793, il dépendait encore du Comminges pour le spirituel. Mais en 1814, un décret spécial le fit rentrer sous la loi espagnole.

Nous prenons le chemin de *Saint-Mamet*, dernier village de France, qui a une fort belle église, peinte dans le goût bizantin; riche d'une porte curieuse et d'un bas-relief, et laissant à droite la tour de Castel-Vieilh que vous connaissez, nous tournons à gauche pour entrer dans la *vallée de la Burbe*.

Nous passons bientôt près de la *cascade Pich-de-Vergès*, maintenant appelée *cascade Sidonie*, en souvenir d'une jeune Luchonnaise, morte naguère, et nous voici devant une croix de bois, plantée contre un rocher.

Notre guide nous raconte qu'un jeune Anglais revenait un soir du val d'Aran, après avoir malheureusement fêté le vin de Rancio, en grand renom dans la Catalogne. Or, les fumées du Rancio exaltaient le cerveau de l'Anglais. Arrivé sur le plateau de la montagne qui surplombe le chemin de la vallée, à l'endroit même où nous nous trouvons, mon héros parie qu'il sautera dans la vallée, à l'aide de son parapluie qui lui tiendra lieu de parachute. Hélas! les parieurs, échauffés comme lui, ne le retiennent pas : il s'élance, mais son corps s'aplatit sur le sol, et son âme tombe dans l'éternité.

La vallée de la Burbe s'élargit après un quart-d'heure de marche, et à droite et à gauche, de fraîches prairies se développent. A leur extrémité, la montée du chemin commence à travers une magnifique forêt de hêtres, de chênes et de sapins. Lorsqu'on atteint le sommet, auprès de quatre énormes pins dont le tronc est à moitié brûlé par le feu des pâtres, on est sur le *pic du Portillon*, et on entre en Espagne. Il ne faut pas confondre ce Portillon avec l'autre Portillon, dont je vous ai dit un mot quand nous parcourions le port d'Oo.

Alors s'opère la descente : mais elle est très-difficile. Le pied des chevaux glisse constam-

Ministerio de Cultura 2010

ment sur les roches polies qui couvrent le sol. Néanmoins on atteint la sortie du bois, on passe devant le poste des douaniers espagnols qui visitent les passe-ports et dont le costume est loin d'être élégant, et enfin on arrive à un petit sanctuaire qui a nom *Chapelle-de-Saint-Antoine*.

De ce point, la vue est magique. On a devant soi, à ses pieds, la vallée d'Aran, qui vous jette dans l'enthousiasme, soit que vos yeux plongent à droite, soit qu'ils plongent à gauche. On la saisit dans tout son ensemble. Un ruban d'argent la sillonne à perte de vue; c'est le *Gar* qui, venu de la Maladelta par le trou souterrain du Toro, dont j'aurai occasion de vous dire quelque chose, glisse en frémissant sur les cailloux de la vallée, et au loin, à l'extrémité de la vallée du Luchon, va recevoir l'*Onne* qui provient d'Oo, et forme notre belle rivière de *Garonne*, coulant dans un lit sinueux appelé la Vallée-de-la-Garonne, et fécondant toutes les terres qui la bordent. A gauche, c'est *Bossolt* avec ses toits d'ardoise, et puis *Léer* avec son bel établissement de bains; plus haut, presqu'en face, et perché sur la montagne, c'est *Canejan*, tout fier de dominer la vallée. En face, vous apercevez les ruines et la tour d'un ancien château fort. Toutefois, ce qui frappe le plus, c'est la variété de couleurs des différentes propriétés. Il semble que chaque morceau du sol, en changeant de maître, ait dû revêtir ses couleurs; et cette succession de vert, de jaune, de gris, de blanc, selon les productions du territoire, a quelque chose de magique.

Cependant nous descendons à Bossolt, et nous allons prendre gîte à la Posada del Commercio, où nous sommes reçus très-gracieusement par de jeunes Espagnoles, qui nous font toutes les offres possibles. Nous acceptons un déjeuner; mais j'ai soin à l'avance de m'en faire donner la carte, car nous savons par des Anglais de Luchon, avec lesquels nous sommes en amitié, que la Posada del Commercio les a passablement étrillés. J'énonce même le méfait reproché à haute et intelligible voix. Sur ce, rapport par la jeune fille à un petit hidalgo, maître de l'hôtel. Il entre en fureur : la maison retentit de ses éclats de voix; les yeux lui sortent de la tête. Sans le vouloir, j'ai mis le feu à la soute aux poudres. J'interviens en hâte; je travaille à adoucir les expressions des Anglais. Je prends les mains de l'hidalgo, et par mille gentillesses, je cherche à le calmer. Vains efforts, inutiles prévenances. Mon Espagnol veut partir à l'instant même pour Luchon; il doit souffleter les Anglais sur le cours d'Etigny; il cherche même une antique flamberge rouillée, misérable fer dont il fait une lame de Tolède, avec laquelle il veut les embrocher. Je me vois, pour mon compte, de mauvaises affaires sur le dos... Mais, au fait, ne faut-il pas déjeuner d'abord?... Nous verrons après. Je laisse donc l'alcade à sa mauvaise humeur, c'est l'alcade du village, notez bien, et je vais me mettre à table devant un bon feu, car il fait froid. Notre repas est des plus confortables; le vin de Rancio n'y manque pas; le prix est des plus modérés...

— Vous vous vengez noblement, dis-je à l'alcade, et certes, vous ne pouviez mieux

Ministerio de Cultura 2010

faire mentir les Anglais qu'en nous servant un pareil festin, et en demandant un tel prix!...

Ce mot seul ravit d'aise mon petit Espagnol, dont la flamme s'éteint dans un sourire...

Nous allons à l'église. Son portail, celui qui touche au clocher, est fort ancien, dit-on; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il est surmonté d'un bas-relief aux figures monstrueuses, dans lesquelles, toutefois, on peut reconnaître les quatre évangélistes.

Nous entrons. Les femmes, en longues mantes noires de la tête aux pieds, occupent la nef, et, pieusement agenouillées, prient de tout leur cœur. Les hommes occupent des galeries qui font le tour de l'église, et sont également fort recueillis. Ils sont enveloppés de grands manteaux à raies, avec un très-large chapeau à la main les uns, les autres tenant leurs immenses bonnets rouges. Quand les Aranais sont coiffés de ce bonnet, ils pourraient, à la rigueur, le faire retomber jusque sur leurs talons. Mais ils le plient sur leur tête, et le gardent ainsi étagé. Telle est la mode catalane, car nous sommes en Catalogne. Trois prêtres desservent l'autel; un bon vieillard, très-pieux, dit la messe; deux vicaires, avec une soutanelle placée sur leur soutane, mais sans surplis, chantent l'office d'une voix peu harmonieuse. Je ne retrouve pas ici la dignité de nos cérémonies religieuses. L'autel, antique, avec rétable sculpté, chargé de figurines, d'arabesques, d'astragales d'assez mauvais goût, est petit et resserré dans un étroit sanctuaire. Mais qu'importe? Ces bons Aranais semblent aimer Dieu et le servir, c'est là l'essentiel.

Une distraction forcée nous enlève à la prière, et nous rappelle, du reste, un souvenir de Suisse. A l'Elévation et à la Communion, au lieu de la simple clochettte en usage dans nos églises, on tourne une grande roue portant tout autour bon nombre de clochettes, et qui est mise en mouvement à l'aide d'une manivelle. Ces clochettes sont de différens tons et s'accordent ensemble, de sorte qu'il en résulte une succession et une combinaison de sons harmonieux qui sont loin de blesser l'oreille.

Après l'office, nous quittons Bossolt et nous nous rendons à *Léez*. Nous suivons une promenade qui longe la rive gauche du Gar. Bientôt un passage s'offre au courant de la rivière, parmi des roches brisées. Les flots serrés se précipitent. Un affreux mugissement se fait entendre plus bas : c'est le *gouffre de Clèdes*.

Nous arrivons à Léez. Une gracieuse construction aperçue à droite est l'établissement thermal, élevé sur des ruines romaines. Après le pont, en tournant la principale rue à gauche, dans un jardin des plus pittoresques, il y a fête populaire. Nous y goûtons, pendant une heure, les avantages offerts aux touristes : ombrages, fleurs, fruits, café, chocolat, vins exquis et cigares d'Espagne, le tout fort sagement tarifié.

Mais nous nous occupons surtout de contempler les toilettes espagnoles. Quelques senoras, drapées de la mantille nationale, manégeant de l'éventail, jettent d'ici, de là,

Ministerio de Cultura 2010

les rapides éclairs de leurs yeux noirs. De beaux Espagnols se croisent, rient, causent, et étalent leurs costumes brillants, comme des ventres de poisson au soleil. Il en est qui ont des capes roses, vertes ou bleues, si chargées de broderies d'or, de passequilles et de fanfreluches étincelantes, qu'on a peine à en distinguer l'étoffe. D'autres n'ont que la veste de satin, la culotte et les bas de soie, couverts de la guêtre de bazane entr'ouverte, de manière à laisser voir la finesse de la jambe. Plusieurs drapent de l'épaule aux hanches la charmante écharpe aux mille couleurs. Tous portent l'élégant petit chapeau à houppes noires.

Quelque plaisir que nous ayons à contempler ce tohu-bohu espagnol, presque nouveau pour nous, nous laissons se former les *cuadrillas*, et nous songeons au départ.

Retournerons-nous à Luchon par *Bocanera*, dont le passage n'exigera pas plus de peine que par le Portillon, à moins que nous ne gravissions son extrême cîme? Ou bien, irons-nous par Pont-du-Roi et Saint-Béat, qui ferment la vallée d'Aran, en se réunissant à celle de Luchon?

That is the question...

Nous nous décidons pour ce dernier rayon, comme le plus intéressant. En un clin-d'œil nous sommes à cheval, et déjà nous cheminons, regardant encore, et regardés beaucoup.

Après le pont du Roi, que la fureur des flots resserrés enlève fréquemment, nous atteignons la porte de la Douane, première habitation française.

Une longue avenue d'arbres conduit jusqu'à *Fos*.

Après Fos vient *Saint-Béat*, qu'entourent de hautes montagnes et qu'encaissent deux rochers. Quelques maisons plus resserrées, et groupées au pied d'un vieux manoir, se réunissent au reste de la ville par un pont qu'il faut traverser pour jouir de l'ombrage d'une belle plantation de gros tilleuls.

Ce *manoir*, dont les ruines offrent des aspects pittoresques, donna naissance à la ville. Il fut construit pour la défense du passage. Un couvent et un prieuré y furent annexés; et, sous leurs murailles protectrices, des familles de paysans vinrent planter leurs cabanes. De là Saint-Béat.

De Saint-Béat nous gagnons Cierp, à l'entrée nord de la vallée de Luchon.

Deux heures après, nous nous reposions de nos fatigues dans les bras du sommeil.

Mais, dormez donc à votre aise, à Luchon! Voici que des trompettes sonnent; des chants joyeux se font entendre; le gracieux

Quadrupetante putrem sonitu quatit ungula campum,

de Virgile piaffe et bat un roulement sonore sur le pavé de la route qui passe sous nos fenêtres... Qu'y a-t-il donc?

Ministerio de Cultura 2010

— Oh ! comme les aiguilles et les dentelles du port de Vénasque se détachent bien sur le ciel bleu ! Pas un nuage à leur crête, pas un nuage à leur pied, pas un nuage dans tout le ciel... Quelle belle journée !... Mère, à cheval ! maître, debout !... Vite, à Vénasque ! Vénasque nous appelle ! Vénasque nous réclame !

C'est ainsi qu'Emile nous réveille, et, pour accompagnement à ses paroles, il fait claquer son fouet, il sonne de sa corne de bouquetin, il bat la générale sur les vitres, il carillonnerait volontiers toutes les cloches de la vallée de Luchon.

Que faire ? se lever, aller presser le guide, amener les chevaux, placer sur un mulet les provisions, car nous allons dans les glaces, à travers les précipices, au milieu des nues, là où nulle hutte de gargotier, nulle chaumière de tavernier, nul cabaret, nul hôtel ne peuvent gîter. Aussi madame Dolfus, oh ! que les mères ont de belles inventions ! entasse dans les valises du mulet jambon, saucissons, veau froid, comme pour un dîner démoc-soc, volaille froide, et puis des fruits, et puis des vins, et le rhum de rigueur... Diavolo ! n'oubliez pas le rhum, si jamais vous allez au port de Vénasque.

Adieu, Luchon; au revoir, charmant séjour !... Voyons, un temps de galop, jusqu'à la montée de Castel-Vieilh...

A Castel-Vieilh, notre guide reprend l'amble; puis, comme cet homme est causeur, on le voit, se tournant vers madame Dolfus :

« — Derrière nous, dit-il, vous voyez encore le village de Saint-Mamet, que vous avez dû traverser pour aller dans la vallée d'Aran. En 1793, il y avait dans ce village un château, et dans le château un brave et noble seigneur, M. Saccarère. Ce bon vieillard avait recueilli, dans les retraites les plus ténébreuses de sa demeure, un prêtre et une religieuse, poursuivis par les révolutionnaires, parce que, à cette époque, prêtres et religieuses étaient suspects. On appelait suspects alors, vous le savez aussi bien que moi, toutes les honnêtes gens, mais surtout ceux qui croyaient et faisaient croire en Dieu, à la vertu, à une autre vie.

» Il y avait quelque temps que ces pauvres victimes vivaient ainsi à l'abri, comme deux colombes cachées aux regards des vautours, lorsqu'un soir on vint frapper à la grille du manoir. Vite, et vite M. Saccarère de faire détaler les proscrits par derrière ; car il avait aperçu par devant les assassins qui venaient, le poignard à la main, chercher leurs victimes.

» Sous la conduite d'un guide, voici mon digne prêtre et la timide sœur du Sacré-Cœur de Jésus qui cheminent pendant la nuit, et vivement, l'âme dans l'angoisse, juste par cette route que nous suivons. Elle n'était pas commode dans l'obscurité, surtout à ces temps qu'on ne s'occupait guère des chemins vicinaux. Or, ils arrivent au port de Vénasque, comme nous y arriverons tout-à-l'heure... et ils allaient l'atteindre, quand des

Ministerio de Cultura 2010

voix de soldats altérés de sang frappent leurs oreilles. C'étaient les assassins qui, eux aussi, ayant flairé la piste de nos fugitifs, arrivaient derrière eux...

» — Silence! mais vivement du pied! .. leur dit le guide.

» Le prêtre se hâte... touche le port, franchit le rocher, invoque le ciel, et, se livrant à l'obscurité, descend vers la ville de Vénasque, à droite. Le guide pousse la religieuse : eux aussi franchissent le port; mais voici les sbires de la révolution...

» — Allez, sauvez-vous! dit la sainte fille; Dieu est avec moi, allez!

» Le guide ne se le fait pas répéter deux fois. Il tourne à gauche, et descend vers le Trou-du-Toro.

» Quant à la religieuse...

— Eh bien! dis-je... achevez donc!

» On n'en parla plus jamais, car jamais elle ne donna de ses nouvelles...

— Elle fut prise... peut-être? dit madame Dolfus.

» — Non, Madame, mais, un savant de Luchon, M Lezal, celui qui a fait le relief de la chaîne centrale des Pyrénées...

— Que nous avons vu l'autre jour, au musée de Luchon? dit Emile.

» — Précisément... le 20 juillet 1849, étant venu à Vénasque, cherchait sur le *pic de Sauvegarde*, l'une des dentelures du port, quelques fleurs nouvelles, sous la neige fondue, lorsqu'il... avisa, là... un chapelet de religieuse, en globes de cristal bleu... Le cuivre en était oxydé... A côté, des débris d'ossements étaient épars.

» Notre savant, le soir, montra la trouvaille qu'il avait faite. L'évêque d'Agen, Mgr de Vezins, reconnut dans cet objet le chapelet de l'ordre du Sacré-Cœur...

» Dès-lors, on apprenait le trépas de la sœur... Pour échapper à la fureur des soldats, la pieuse fille du ciel avait dû gravir le pic de Sauvegarde, s'y abriter, et laisser passer les sbires. Mais, saisie par l'émotion, ses forces l'avaient abandonnée, et elle y était morte de froid, de faim, de douleur...

» Seulement, pour la porter aux cieux, les anges du Seigneur eurent moins d'espace à parcourir : elle s'était déjà rapprochée du ciel.

— Vous nous montrerez l'endroit, n'est-ce pas, guide? fit Emile.

» — Oui : car j'ai l'habitude d'y prier; d'autant plus que, pas loin de là, moi aussi, Jean Barreau, j'ai à pleurer la mort d'un des miens... »

En disant ces derniers mots, notre guide, un jeune et fort montagnard, baisse la tête sur sa poitrine. Nous respectons son silence, et, comme nous prenions le chemin de la vallée du Lys, dont vous vous rappelez, cher lecteur, nous remettons nos coursiers au galop, dans la partie qui précède les ponts de Lapadé et de Ravi.

Quand nous atteignons ce dernier, au lieu de le traverser, nous laissons la vallée du

Ministerio de Cultura 2010

Lys à notre droite, et nous prenons le chemin de gauche qui suit la *vallée de la Pique* ou de l'*Hospice*.

A dix minutes de là, le chemin se bifurque : l'un monte à gauche, c'est toujours le chemin de l'Hospice; l'autre descend vers le torrent de la Pique. Nous adoptons le premier ; le second sera pour le retour.

Nous sommes promptement à l'Hospice. L'Hospice n'est autre chose qu'un asile, un refuge, parfois un vrai port de salut, quand il fait mauvais temps. Nos chevaux s'y reposent, car le moment difficile est venu. Notre chemin fait face à la maison, et ce chemin n'est autre chose qu'un ancien glacier, j'imagine.

En ce moment, c'est une longue et rude gorge qu'il faut se résigner à gravir pendant deux heures, en suivant jusqu'au dernier des zigszags tracés pour les chevaux. Différentes caravanes nous précèdent, et, comme elles sont nombreuses, rien ne nous distrait davantage que de voir de loin les formes que donnent à ces caravanes de fourmis ces inévitables lacets du chemin.

A notre gauche, nous avons le pic de la Pique, que l'on verrait déchirer les nuages de sa lance, si nous avions des nuages aujourd'hui; puis le *lac de la Frèche*, à sa base; la source de la rivière de *Pique*, et les galeries d'une mine de plomb argentifère abandonnées.

Voici que nous gravissons, en traversant d'abord un premier ruisseau, celui du *Pesson*; puis, montant une pente gazonnée, nous arrivons à un second torrent qui provient de la *Vache-du-Penjat*, ou si vous voulez du *Culet*. Nous atteignons ce Culet : ce n'est autre chose qu'une roche perpendiculaire qui laisse glisser, par une pente, plusieurs cascades qui disparaissent aussitôt sous des ponts de neige que son ombre conserve. Cette roche est au milieu même de la gorge, et les lavanges y descendent habituellement du plateau supérieur.

« — Tenez, nous dit notre guide, devenu moins causeur, ici, en 1827, un parent du fermier de l'Hospice perdit la vie sous une avalanche. C'est un vrai chemin mortuaire que nous suivons. »

— Cela n'empêche pas ces jeunes Aragonaises de s'amuser beaucoup des cascades du Culet... répond Emile, qui examine très-curieusement un groupe de jeunes Espagnoles, venues, sous la conduite de deux ou trois hommes, mettre un pied en France, comme nous allions en mettre un en Espagne.

Un peu plus haut, nous rencontrons un éboulement rapide et pierreux : c'est le *Rail du Culet*. Il faillit nous devenir fatal, car mon cheval ayant pris une mauvaise direction du zigzag, ne peut plus avancer, ne peut reculer davantage, fléchit d'une jambe au-dessus d'un précipice, et me tient dans une horrible anxiété.

« — Laissez-le à lui-même ! » me cria Barreau.

Ministerio de Cultura 2010

Je le laisse, en effet : l'animal étudie le terrain, se tourne un peu vers la droite, s'élance sur un rocher, et touche juste le sol. Malheureusement le poney d'Emile a suivi le mien, glisse des deux pieds et s'agenouille sur le même abîme. Mais aussi la bonne petite bête l'arrache au danger, comme a fait la mienne.

Madame Dolfus, qui nous précède, n'a rien vu de cette courte péripétie, grâces à Dieu !

Bientôt nous entrons dans un pli de terrain sauvage et sinistre. Nous n'y trouvons plus la moindre trace de végétation. Tout autour de nous l'œil ne rencontre que des débris de rochers, et des décombres d'éboulements supérieurs. Le guide nous montre, à notre droite, une roche schisteuse, posée perpendiculairement, et soutenue à sa base par d'autres roches.

« — C'est l'*Hommé!* » nous dit-il tristement.

— Qu'est-ce que l'Hommé? répond Emile.

« — Ah! un infortuné qui gît sous cette roche, pour avoir trop aimé et n'avoir pas su se faire aimer lui-même! nous dit le guide. Mais ne vous étonnez pas de trouver par ici les reliques de la mort... Elle est partout. Monsieur et ce jeune homme ont failli périr tout-à-l'heure, n'est-ce pas? eh bien! un peu plus bas que l'endroit où vos chevaux ont perdu pied, cette année même, le 15 août, une jeune Parisienne a mal retenu son cheval, et, avec lui, elle est tombée dans un précipice d'où l'on n'a pu retirer son cadavre qu'à grand peine...

» — Tout-à-l'heure, c'était à droite, continua le guide, maintenant c'est à gauche : regardez ce trou en forme de vaste entonnoir; là, il y a peu d'années, neuf malheureux charbonniers furent engloutis sous la neige et perdirent la vie. Aussi le *Trou-des-Charbonniers*, tel est le nom laissé à cet endroit sinistre. »

La difficulté de l'ascension devient plus pénible encore, à partir de ce lieu : nous rencontrons, à quelques mètres de là, toute une caravane de muletiers espagnols, et de touristes de cette même nation, qui se rendent sans doute à Luchon. Et, comme nous entrons dans la région des neiges, que le sol est glacé, et la descente plus difficile encore que la montée, un de leurs mulets perd pied, est entraîné par son propre poids, et tombe sur le flanc. Aussitôt il est attiré par la déclivité de la rampe, et glisse avec une effrayante rapidité, jusque sur un plateau inférieur, où heureusement une roche l'arrête. L'animal en est quitte, cette fois, pour la peur. Il se relève en secouant sa pelure. Mais deux outres pleines de vin qu'il portait se sont crevées, et, un instant, nous croyons que c'est son sang qui coule.

« — Cela arrive souvent... nous dit notre guide; et, pour réparer cette perte, je ne serais pas surpris que nos muletiers fissent une station près de la cascade du Culet, et derrière le rocher. Avec un peu de vin des autres outres, et beaucoup d'eau de la Vache-du-

Ministerio de Cultura 2010

Penjat, ils sauront bien refaire ce qu'ils n'ont plus. Que de fois je les ai surpris dans une pareille opération. Les Espagnols sont essentiellement voleurs. Ce matin, sur l'allée d'Etigny, on en a surpris deux en flagrant délit de vol. Quand nos gendarmes leur ont mis la main sur le collet, il fallait voir comme leurs camarades, et probablement leurs complices, se sont sauvés ! »

Voici que nous apercevons un petit lac, à notre droite ; puis, un peu plus haut, un second ; puis un troisième, puis un quatrième; ils se déversent l'un dans l'autre. Leurs nuances, graduées du vert émeraude au bleu d'outre-mer, contrastent agréablement avec les teintes grises et ocrées de la montagne. Le ciel et les montagnes se réfléchissent admirablement dans le plus grand, qui est d'un bleu presque noir. Vus de haut, ces lacs forment un groupe très-pittoresque.

Nous atteignons un cinquième lac : mais celui-ci est gelé, et, si nous n'étions pas glacés nous-mêmes, j'imagine qu'il prendrait envie à Emile d'aller patiner sur son beau miroir.

La pente que nous gravissons après ces cinq lacs est rapide et imposante. Malheureusement un vent violent se fait sentir.

« — Savez-vous ce que l'on dit de ce vent dans la contrée ? reprend le guide : C'est qu'ici *le père et le fils ne s'attendent pas*. Ce qu'il vous donne de froid est cependant très-supportable, comparativement à la violence qu'il exerce dans la mauvaise saison... »

— Merci ! dit Emile ; c'est bien assez comme cela !

Des aspects plus variés se montrent à nous, alors ; nous trouvons des neiges permanentes; les montagnes paraissent plus distinctement ce qu'elles sont, déchaînées, déchirées ; une nature des plus sauvages et la solitude sont là qui vous entourent. A chaque pas on voit des roches polies et striées qui attestent l'existence d'anciens glaciers...

Mais, pendant la nuit dernière, il a tombé une neige fraîche qui couvre plus haut tout le sol. Les chevaux glissent ; mieux vaut descendre. A pied, notre marche devient très-pénible : courage, cependant, car, devant nous, voici les aiguilles et les dentelles du port de Vénasque que l'on découvre si bien de Luchon, d'où on les admire. Où peut être ce port, ce passage, cette porte? car enfin nous ne pouvons sauter en Espagne par-dessus cette muraille dentelée, au pied de laquelle nous allons arriver.

Nous allons arriver?... Pas encore : nos pieds glissent; nous tombons à genoux; nous nous relevons à peine, que nous glissons de nouveau et retombons plus bas... Le guide donne le bras à madame Dolfus ; je pousse Emile, et Emile me soutient. Les chevaux ont disparu; ceux qui nous précédaient... où sont-ils ?

Ah ! voici une brêche dans la muraille ! C'est là le port... Une petite croix en fer, scellée dans le rocher, attire nos regards et porte notre pensée vers Dieu... Nous voilà si près

Ministerio de Cultura 2010

de lui ! Encore un pas... courage, courage ! Je vois le jour de l'Espagne... Nous voici un pied sur le sol de France, un pied sur le sol de la péninsule ibérique !...

— Ciel ! qu'est cela, devant nous, sous le ciel espagnol ? crié-je.

« — La Maladetta ! Monsieur... fait le guide. »

En parlant ainsi, nous franchissons le *port de Vénasque* ; nous étions dans le royaume d'Aragon, et le plus étrange spectacle s'offrait à nos regards ébahis.

« — Avant de porter les yeux en avant, nous dit notre guide d'un air grave, reportez-les en arrière... Voici le pic de Sauvegarde, et c'est là que la sainte religieuse a péri, là que ses ossements sont restés sans sépulture, là que son chapelet a été trouvé, et de là que son âme s'est élevée au ciel...

Nous nous découvrons avec respect, et nous prions Dieu... Puis, émus, oppressés par mille émotions, nous retournons la tête vers le spectacle magique, sublime, grandiose, qui nous attend.

En face de nous, là, tout au plus à cinq cents pas, en apparence, et séparée à peine par un vallon, se dresse une formidable montagne. Mais ne vous représentez pas cette montagne verdoyante, aux tapis émaillés de fleurs, aux rampes pittoresques, aux bois touffus, ou bien aux rochers bizarres. Non, non, mille fois non. C'est une masse énorme, gigantesque, toute d'un seul bloc de roches, large comme cent villes réunies, haute comme mille églises superposées, et dont les flancs neigeux et glacés, laissant çà et là percer le dos prodigieux des rochers, rendent impuissants les rayons du soleil.

Cette montagne, c'est la *Maladetta*, la *montagne maudite*, la montagne redoutée, la montagne fatale aux curieux ! C'est le glacier le plus merveilleux qu'il soit possible de contempler ! C'est le Mont-Blanc des Pyrénées !

Voyez : la neige a tombé cette nuit ; elle couvrait ce talus qui nous sépare de la Maladetta. Or, voici le sol rougeâtre et rocheux de ce talus qui reparaît, parce que le soleil fait fondre cette neige ; mais il ne peut mordre de même la Maladetta. Nous avons les pieds dans la neige encore, mais notre tête est brûlée par le soleil ; au contraire, voyez la tête de la Maladetta, comme elle repousse les rayons de l'astre de feu, et nous envoie un vent glacé !

Au pied de la montagne maudite, c'est toute une forêt vierge que vous voyez : jamais la hache de l'homme n'y a porté ses coups ! Considérez comme est noire sa verdure ! Que de cadavres de pins jonchent le sol dans ses clairières ! C'est que les frimats et les lavanges la désolent sans fin. On dirait, et cela est, une forêt qui tombe en ruines. A droite, un peu au-dessous de la forêt de *Paderne*, c'est le *Plan des Etangs* ; au-dessous, là, tout ce qui forme ces détritus, ces décombres, c'est la *Moraine*. Ce talus qui nous conduit au Plan des Etangs, à la forêt, à la gorge où gît la Moraine, c'est le *Penna-Blanca*.

Ministerio de Cultura 2010

A l'extrémité de la montagne, à droite, quelle excavation profonde, quelle vallée en entonnoir se montre donc? C'est la *vallée de Vénasque*. Elle conduit à la petite ville de *Vénasque*, dans l'Aragon.

A l'autre extrémité de la montagne, à gauche, le vallon tourne et suit les sinuosités de la Maladetta, à sa base. Mais quel est ce ruban d'argent qui arrive du dernier plan de cette gorge, un peu plus riante, et qui disparaît soudain, sans qu'on puisse voir où ni comment?

Ce ruban d'argent n'est autre que le *Gar* : il reçoit naissance du *glacier de Paderne*, à l'est de la Maladetta; il arrive tout bouillonnant, comme vous le voyez. Mais un abîme se présente à lui soudain; il tombe dans cet abîme que l'on nomme le *Trou-du-Toro*, disparaît à tous les regards, s'engouffre, passe par le crible mystérieux de la chaîne des Pyrénées, par des souterrains inconnus, et enfin, à deux lieues de là, va reparaître à la *source de Jouéou* dans la *gorge de Poumère*, au val d'Aran, qu'il arrose.

Que tout est sévère, sauvage, horrible, désespérant et toutefois sublime, en face de ce *val d'Angouillut*, qui nous sépare de la Moraine et de la forêt, en face de cette affreuse Maladetta! Et cependant le bleu pavillon du ciel brille au-dessus! Et cependant le soleil resplendit sur cette masse qui étincelle, se dore de diamants, s'argente de ses rayons! Savez-vous bien que la hauteur de cette Maladetta est de deux mille deux cent quatre-vingt-six mètres? Ne remarquez-vous pas deux points plus élevés, sur la longue épine dorsale de ce monstre? Le premier, celui de droite, est le *pic d'Albe*, le second, c'est le *pic de Néthou*, le plus haut. Et ici, au flanc gauche de ce léviathan, voyez quelles horribles déchirures! Le rocher a été éventré, et les plaies sont béantes... N'est-ce pas affreux à voir!

— Et dire, articule lentement le guide Barreau, et dire qu'il y a des gens qui ont exploré cette horrible montagne, et moi tout le premier! Seulement, je la visitais comme on visite un tombeau, car elle est devenue le tombeau de l'un des miens!...

— Le tombeau de quelqu'un de votre famille? demanda madame Dolfus.

— Oui, Madame, la Maladetta est le cimetière dans lequel repose le cadavre de mon oncle P. Barreau. Le 11 août 1824, il conduisait sur la Maladetta deux élèves ingénieurs des mines. Partis à cinq heures du matin du Plan-des-Etangs, où ils avaient couché sous une roche, ils se trouvèrent dans la Moraine vers huit heures. Arrivés à peu de distance de la crête, aux deux tiers de la hauteur totale, ils sont arrêtés par une énorme crevasse. Mon oncle sonde, croit reconnaître la direction de la crevasse, il s'élance... Hélas! la crevasse formait un coude brusque; l'élan qu'il a pris le fait aller plus loin que le glacier solide, il tombe, et disparaît pour jamais. On n'entendit de lui qu'un gémissement, et ce fut fait pour toujours. Vainement on a cherché son cadavre; vainement moi-même j'ai exploré la crevasse... Le pauvre Barreau gît dans ces glaciers, sans que son corps de chrétien ait les honneurs de la sépulture.

Ministerio de Cultura 2010

— Au moins son âme a eu des prières... dis-je.

— Et la miséricorde de Dieu est si grande... ajoute madame Dolfus.

— Eh bien ! Madame, depuis cette terrible aventure, l'ascension du sommet de la Maladetta a été tentée et accomplie, en août 1842, M. P. de Tchihatcheff, touriste russe, accompagné de M. Albert de Franqueville, et suivi de quatre guides ; puis, en août 1845, M. Lezat aîné, de Toulouse, ayant avec lui M. Auguères de Muret, avec d'autres guides dont j'étais le chef.

— Et qui donc a ouvert cette brèche qui forme le port de Vénasque ? dis-je au guide, afin de l'enlever à ces sombres souvenirs.

— Les comtes de Comminges, Monsieur, me dit-il. Les généraux de l'armée française, dans les guerres d'Espagne, sous Napoléon Ier, ont ouvert cet autre port, là-bas à notre gauche, et on le nomme le *Port de la Picade*. C'est par là que nous retournerons. Vous remarquerez de là l'admirable vue qui domine toutes les Pyrénées, et puis vous serez obligés de suivre le *chemin de la Picade*, ainsi nommé parce que le port et le chemin tracé sur les crêtes des rochers, ont été faits à l'aide de pics, de crocs et de pioches.

En effet, absorbés que nous étions par la Maladetta et son grandissime entourage, nous n'avions pas remarqué que la muraille dentelée de Vénasque se prolongeait à gauche, et tournait à l'est. Mais dans cette muraille, à gauche, au loin, un port, une porte, un passage enfin avaient été ouverts par une brêche faite dans cette muraille de dentelles aériennes, et une armée française a passé par là !

Nous n'avions pas fait attention non plus que sur les pentes roussâtres qui descendaient vers la Maladetta, des chevaux erraient à l'aventure, cherchant quelques misérables touffes d'herbes rabougries, et que sur des roches plates, des groupes d'amazones, de damerets, de touristes et de guides, déjeunaient de grand appétit.

A notre tour, nous longeons le val d'Angouillut, et nous allons nous poster sur un rocher près d'une fontaine, en face du Trou-du-Taureau, dont nous entendons le mugissement éloigné, et en regard de la Maladetta, dont le moindre détail ne peut nous échapper et attire constamment nos yeux. Là, les pieds dans la neige, la tête brûlée par un soleil qui nous noircit et nous frappe, nous déjeûnons de grand cœur. L'âme est oppressée de tristesse à la vue de ce désert digne du Groënland, devant ces masses de rochers dépouillés de verdure, de ces blocs énormes entassés partout, de ces géants des bois abattus par les lavanges et gisant sur le sol, et elle s'élève vers Dieu !... Mais le corps a des droits à son tour. Aussi nos dents prouvent-elles à ravir, que tout n'est pas mort dans la nature. Pendant notre repas, quelques aigles à gigantesque envergure planent au-dessus de nos têtes, et ce sont les seuls hôtes que nous voyons dans cette contrée de désolation.

Toute chose a sa fin. Après trois heures passées en présence de la région maudite, nous

Ministerio de Cultura 2010

la quittons. Nous abandonnons l'Aragon pour entrer dans la Catalogne, de l'autre côté du port de la Picade.

Pour l'atteindre, nous suivons le nord-est, et gravissant une pente caillouteuse de sentier espagnol, nous arrivons à la *Coume-de-Poumère*, où est taillé le port de la Picade.

Là nous nous arrêtons. Quelle vue! nous dominons toutes les montagnes des Pyrénées qui s'acheminent vers Perpignan et la Méditerranée. Le ciel est si beau, qu'avec une longue-vue, nous pourrions voir le géant de cette partie de la chaîne, sa seule curiosité, à savoir le *Canigou*. Mais, en dédommagement, nous avons le *pic d'Arros*, le *mont Vallier*, les *Négrons*, remarquables par leurs noires cavernes, que surmonte un petit glacier; le *pic de Poumère*, formé de cristal de roche et où se cache le lynx, animal du genre tigre; la *pique Fourcanade*, l'une des plus belles montagnes, riche de plusieurs filons précieux; la *Tus-de-Bargas*, le tout à notre droite, où l'œil ne découvre que dômes, môles, ballons, sommets, glaciers, ondulations infinies; à gauche, le pique de la Pique, refuge des perdrix blanches, autour duquel nous allons tourner; le Monné et les monts rocheux de la Barousse; Bocanéra, le pic du Gar aux sept pointes, le Montespé; au loin, le fameux pic du Midi-de-Bigorre, et toute la chaîne qui remonte vers l'Océan. Que c'est grand, que c'est sublime!

Nous cheminons bientôt sur les sommets des crêtes dentelées des montagnes taillées à la pique... Les regards ne s'arrêtent que sur des précipices, et je me demande comment on a jamais pu décider des chevaux à passer par là. Les pauvres animaux semblent, du reste, aussi à l'aise que dans les allées d'un parc anglais. Pour moi, je crois me trouver sur les pointes d'un clocher haut de quatre mille pieds; et en effet, nous sommes à cette élévation.

Heureusement, nous atteignons les pentes gazonnées de *Crabidos*, *capra ibex*, *isard*, et par le *col de la Monjoy*, *religieuse*, nous entrons dans les riches *pâturages d'Aubert*. Nous quittons l'Espagne, pour entrer en France. A notre gauche, nous avons le petit *lac de la Frèche*, au-dessous du pic de la Pique; puis, toujours à pied à cause de la rapidité de la descente, nous traversons le *Pas-de-Rivesettes*, les *pacages de Romingaou* et de *Camsaure*, semés de troupeau; nous montons à droite la *fontaine des Clouets*, et enfin nous descendons à l'Hospice et de l'Hospice à Luchon, par les *cascades des Demoiselles* et *des Parisiens*.

Nos chevaux désirent l'étable, et nous la salle à manger. Aussi l'idée nous prend-elle d'essayer nos forces d'écuyers dans un steeple chase réel. C'est une idée toute d'amour-propre, car madame Dolfus, bien autrement habile que nous, nous a toujours regardés comme de pauvres cavaliers, Emile et moi. Donc, nous voici cavalcadant à qui mieux-mieux. Jusqu'à Luchon, nos coursiers se précipitent, comme *Miss Anna*, *Cœur-de-Fer*,

Ministerio de Cultura 2010

Couche-tout-Nu, et vingt des meilleurs chevaux de course de notre Champ-de-Mars. Emile a la victoire. Il arrive à notre logis me distançant d'une tête, et moi dépassant madame Dolfus de toute la longueur de mon cheval.

Le même soir, en quittant la table de l'hôtel Bonnemaison, la lune était levée, et nos yeux se portèrent sur les dentelures du port de Vénasque. Rien n'était poétique et splendide comme ces montagnes, ces aiguilles aériennes, ces pics gigantesques, vus ainsi sous les rayons du bel astre des nuits.

Hélas! c'étaient nos adieux aux montagnes, aux Pyrénées, à Luchon, à toutes ces beautés de la nature dont Dieu a semé la terre pour rappeler à l'homme qu'elle est l'escabeau de ses pieds, et que mille fois davantage le ciel a des splendeurs plus grandes, parce qu'il est la patrie et qu'elle n'est que l'exil.

A deux jours de là, dans le coupé de la diligence du midi, nous quittons Bagnères-de-Luchon, et nous tournons le dos aux Pyrénées, pour nous rendre à Toulouse et de Toulouse à Bordeaux.

Vous rappelez-vous, comme Émile s'était agité, à notre premier passage à Bordeaux, à la vue d'une vieille affiche de combats de taureaux? Cette fois, à peine sommes-nous en ville, que nous trouvons sur toutes ses murailles :

GRANDES COURSES EXTRAORDINAIRES DE TAUREAUX, A SAINT-ESPRIT, PRÈS BAYONNE.

« Une entreprise espagnole a organisé en l'honneur de L. M. I. qui se trouvent à Biaritz,
» et qui veulent bien y assister, deux grandes courses de taureaux qui ne diffèreront en
» rien de celles de Madrid.

» Le célèbre Manoel Dominguez, une épée dont la réputation commence à se répandre
» dans l'ancien monde, comme elle l'est dans le nouveau, est engagé déjà, et doit se ren-
» dre de Madrid à Bayonne avec sa cuadrilla complète.

» Douze magnifiques taureaux sortis de la Guanaderia del E^mo S*** seront combattus
» et tués dans les deux représentations. L'entreprise a disposé de quarante chevaux des-
» tinés à figurer dans cette lutte, qui promet les émotions les plus vives, etc., etc. »

C'est en plein XIXe siècle que les murs d'une cité de premier ordre reçoivent de telles annonces, qui promettent l'effusion du sang comme une jouissance!

Toutefois la foule y court, et la tête de mon Émile fait explosion à la vue de cette affiche. Et, comme je l'ai raillé de sa première déconvenue, c'est lui, à son tour, qui nous crie :

— Cette fois je ne manquerai pas l'occasion!

Nous voici donc traversant les Landes de nouveau, et arrivant à Bayonne. On se rue

Ministerio de Cultura 2010

déjà vers les arènes de Saint-Esprit. Les deux villes ont un air de fête... Pauvre fête, pour mon compte : voir périr de nobles animaux que le ciel a donnés à l'homme pour partager ses labeurs ! L'homme lui-même expose sa vie, à peine vêtu de satin, contre une bête formidable que l'on rend furieuse à l'aide du fer et du feu !...

Voici l'arène : elle est circulaire, et une foule immense en remplit les gradins disposés en amphithéâtre. Cette multitude, mi-partie française, mi-partie espagnole, est calme et froide d'une part, toute turbulente et joyeuse de l'autre. Pourquoi donc les Français y viennent-ils, puisqu'un tel spectacle leur répugne? Quant aux Espagnols, c'est un vacarmes de sifflets, de cris, de hurlements, voire de cornes et de crécelles. Je ne dis rien de la variété des groupes, des rayons de lumière, de l'éclat des toilettes espagnoles et françaises, et de la bizarre originalité de cet ensemble.

Une barrière en planches, haute de cinq pieds, peinte en rouge, et que l'on nomme *las tablas*, forme un couloir entre les spectateurs et les combattants. En dehors de cette barrière, du côté de l'arène, mais appuyée à la barrière même, règne dans tout le pourtour une pièce de bois, à deux pieds et demi du sol, que sa couleur blanche fait trancher sur le fond rouge des planches de la barrière. C'est l'étrier, *el estribo* : qu'un des *toreros* soit poursuivi trop vivement par le *toro*, soudain il met le pied sur l'étrier, et saute dans le couloir.

Le public est séparé de ce couloir, lui, par une cloison de huit pieds, que surmontent des barres de fer sur lesquelles une corde se festonne, destinée à soutenir les spectateurs du premier rang.

Des loges réservées et couvertes se dressent derrière la circonférence, tournant le dos au soleil, et dominent l'amphithéâtre.

Quatre grandes ouvertures sont ménagées dans ce vaste cercle : la première est destinée aux taureaux; celle qui lui fait face sert à l'entrée et à la sortie de la guadrilla ; la troisième s'ouvre pour les chevaux qui doivent remplacer ceux qui sont éventrés ; on entraîne les victimes par la quatrième.

Le hasard nous place à côté de la première de ces portes. Et comme les fentes des planches permettent des regards indiscrets sur les principaux acteurs, les taureaux, je me laisse aller à la curiosité. Leur cour compose ce qu'on nomme le *toril*. Des poutres transversales forment des ponts sur cette cour au-dessus des taureaux, et permettent aux *vaqueros* qui les ont amenés de veiller sur eux, et, à l'aide de leurs perches, de les pousser vers les loges du toril. C'est là qu'on impose une première souffrance à ces pauvres bêtes : on leur plante sur le garrot la devise de leur *guanadéria*, c'est-à-dire du désert dans lequel ils ont été élevés. Si les taureaux ont l'air farouche, il en est de même des vaqueros. J'aimerais tout autant les bêtes que les gens.

On appelle *cuadrilla* la société de tous les acteurs de ce drame.

Ministerio de Cultura 2010

Ces acteurs, hommes, sont les *toreros*.

Celui qui donne le signal de la lutte est l'*alguazil*.

Le *belluaire* est chargé d'ouvrir la porte du toril.

On nomme *picadores* les cavaliers. Ils sont armés d'une longue lance qui a nom *vara*, ou *garoche*. Elle est terminée par une pointe aiguë.

Les *chulos* sont à pied, et n'ont à la main que des *capes*, mantes rouges destinées à appeler et irriter le *toro*.

Le taureau est-il difficile à mettre en fureur? les *banderilleros* lui lancent une, deux, trois, quatre, cinq et six paires de *banderilles*, sortes de flèches, dont les hameçons entrent dans la chair vive de la bête, et dont les manches composées de feux d'artifices éclatent et brûlent le pauvre animal, qui ne se possède plus de fureur.

Les *espadas* ou *matadores* sont les hommes, armés d'une *muleta*, morceau d'étoffe rouge qui pend à un bâton court, comme un drapeau, et sert de bouclier, et d'une épée courte. L'espada, après avoir laissé lutter les picadores et les chulos, se présente, attend le taureau, et, sans remuer, doit le tuer de manière à le faire tomber raide, en le frappant d'un coup raccourci, c'est la *mete y saca*; ou d'un coup dans la cervelle en lui faisant baisser la tête, c'est le *vuela-pies*; ou d'une estocade, coup de côté, *tendida*; ou d'une fausse estocade, *descabellado*, en enfonçant le glaive entre les deux cornes.

On désigne sous le nom de *muchachos*, les hommes qui conduisent les mules pour l'enlèvement des corps morts.

Les chevaux, nobles amis de l'homme, ont les yeux bandés pour ne pas s'effrayer d'une telle boucherie. Le cheval aime le combat vrai, et non le carnage.

Dans chaque lutte il y a trois picadores, quatre chulos, une seule espada.

Chaque lutte a trois actes, les varas, les banderilles, l'espada, *lances des picadores*, *attaques des chulos*, *dénouement et mort par le glaive de l'espada*.

La musique fait entendre une marche. La porte s'ouvre, c'est le défilé de la cuadrilla, dont les vêtements lestes, pimpants, pour les uns; et pour les autres, la richesse massive des vestes changées en cuirasses d'or et d'argent produisent à l'œil un fourmillement qui éblouit et fascine. Alguazil, belluaire, picadores, chulos, banderilleros, espadas, voire même trois belles mules noires dont des houppes de toutes couleur cachent la tête, et qui sont destinées à enlever les cadavres passent sous nos yeux et saluent. Les mules secouent fièrement les grappes de grelots qu'elles ont au cou. C'est à être ébloui de la richesse des costumes. On ne voit qu'argent et or : la couleur des vestes de satin, des mantilles, des culottes disparaît sous le paillon, les paillettes et les passequilles. A peine distingue-t-on quelques visages brunis comme par les soleils des Pampas. Ces acteurs semblent fardés de sang. Les picadores sont à cheval, et tous les acteurs à pied sont portés dans une voiture splendide.

Ministerio de Cultura 2010

Le défilé cesse, et la cuaderilla rentre dans ses loges.

Restent seulement trois picadores qui s'espacent dans l'arène.

Quatre chulos vont prendre leur position.

L'espada se met à l'opposé de la porte du toro.

Attention et sang-froid... Je vous l'avoue, le cœur me bat à rompre ma poitrine. J'aimerais mieux une bataille de Wagram qu'une tauromachie à Saint-Esprit...

La trompette sonne.

L'alguazil, vêtu de noir, va fléchir le genou devant L. M. I. et demander la permission de commencer le combat...

On lui jette la clé du toril ornée de rubans.

Il la remet au belluaire et se sauve...

Le belluaire presse le ressort de la porte, qui fait bascule, et un premier taureau bondit dans l'arène...

Manteo, belle bête s'il en fut, ardente comme dans sa liberté au désert, s'étonne du bruit d'abord, semble ébloui de l'éclat du soleil, et, excité par les chulos, fond sur les chevaux qu'il ne voyait pas en premier lieu, est détourné par les varas, et se rue vers l'espada. On lui jette les banderilles. Il est piqué, brûlé, il bondit, s'agite avec rage... Mais Dominguez, tout de soie bleue vêtu, s'avance, assure son pied, frappe si imperceptiblement la bête, qu'on ne la voit que chanceler, puis rouler, les sabots inertes, sur le sol.

Les mules arrivent, et entraînent le cadavre...

Les nouvelles fanfares résonnent. *Guavo* se présente. L'espada el panadero le tue, après que la bête a sacrifié quelques chevaux.

Puis c'est *Biscaïno*, chargé de banderilles; piqué par les varas, il saute par-dessus la barrière tant il est furieux; on le fait sortir. Dominguez l'égorge.

Vient *Numantino*; puis *Malos-Ayres* lui succède; et le terrible *El Amirante* paraît. Alors c'est une affreuse boucherie : chevaux éventrés, atroce furie, rage sans égale du vigoureux animal, blessures des varas, brûlures des banderilles, rien ne manque : un chulo est poursuivi, mais il échappe en rampant à la façon des Mohicans de Fenimore Cooper. El-panadero immole de deux vuela-pies le brave toro.

Borracho, *Mavitan*, *Tombor*, *Trabuco*, *Alevoso*, mordent à leur tour la poussière.

Mais avant ces trois derniers, *Capitan*, un noir taureau borgne, piqué à vingt reprises, brûlé de dix paires de banderilles, dévorant l'espace, encornant les chevaux, sautant pardessus les chulos, arrive dans son tourbillon de rage et de feu en face de Dominguez, qui veut le dépêcher, et en finir. Hélas ! sa muleta glisse, la corne de Capitan pique l'espada au flanc, le soulève de terre, et heureusement chulos, banderilleros, picadores même, font reculer le taureau.

Ministerio de Cultura 2010

Dominguez alors se redresse, pâle, grand, fier, et d'un magnifique coup d'épée couche à terre son ennemi.

Mais le sang du vainqueur coule... Qu'adviendra-t-il? Quel frémissement, quelles impressions dans l'amphithéâtre! Les Espagnols triomphent.

— Bravo toro! crient-ils cent mille fois.

Les français se voilent la face ; des femmes s'évanouissent; beaucoup de curieux désertent leurs places.

Émile a la tête basse : il comprend enfin l'inconvenance de pareilles horreurs!

Que nous reste-t-il à faire? Rien, si ce n'est nous éloigner du théâtre de ce drame.

. . . . . .

Le lendemain soir nous étions à Paris.

Huit jours après, rue de Rivoli, je rencontrais le médecin que j'avais été visiter à Biaritz, et qui, nous ayant vu aux courses de taureaux, nous avait salués de loin...

— Vous savez que Dominguez est mort? me dit-il.

— Je l'ignorais, lui dis-je : mais cette mort me prouve une fois de plus que

De tous les animaux qui s'élèvent dans l'air,
Qui marchent sur la terre, ou nagent dans la mer,
De Paris au Pérou, du Japon jusqu'à Rome,
Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'Homme!

FIN.

LIMOGES, IMPRIMERIE DE BARBOU FRÈRES.

Ministerio de Cultura 2010

Ministerio de Cultura 2010

Ministerio de Cultura 2010

Ministerio de Cultura 2010

Ministerio de Cultura 2010